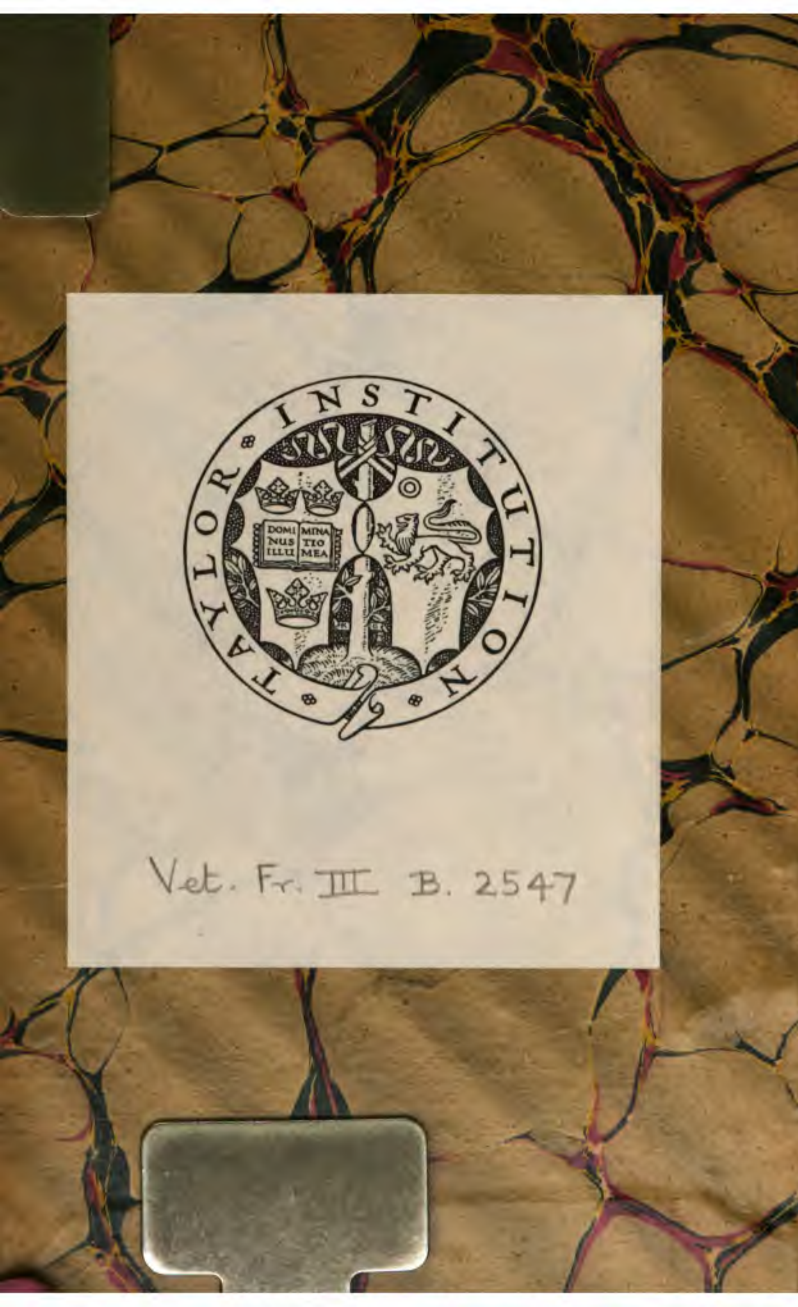

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

24

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

Acté.......................... 1
Amaury.......................... 1
Ange Pitou.......................... 2
Ascanio.......................... 2
Une Aventure d'amour.......... 1
Aventures de John Davys...... 2
Les Baleiniers.............. 2
Le Bâtard de Mauléon........ 3
Black.......................... 1
Les Blancs et les Bleus.......... 3
La Bouillie de la Cesse Berthe. 1
La Boule de Neige............ 1
Bric-à-Brac.................. 2
Un Cadet de famille.......... 3
Le Capitaine Pamphile........ 1
Le Capitaine Paul............ 1
Le Capitaine Richard.......... 1
Catherine Blum.............. 1
Causeries.................... 2
Cécile........................ 1
Charles-le-Téméraire.......... 2
Le Chasseur de sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein........ 2
Le Chevalier d'Harmental...... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. 2
Le Collier de la reine.......... 3
La Colombe, Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny........ 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Compagnons de Jéhu...... 3
Confessions de la marquise.... 2
Conscience l'Innocent.......... 2
La Dame de Monsoreau......... 3
La Dame de Volupté.......... 2
Les Deux Diane.............. 3
Les Deux Reines.............. 2
Dieu Dispose.................. 2
Le Drame de 93.............. 3
Les Drames de la mer......... 1
Les Drames galants.—La Marquise d'Escoman.................. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande...................... 1
Une Fille du régent.......... 1
Le Fils du forçat............ 1
Les Frères corses............ 1
Gabriel Lambert.............. 1
Les Garilbadiens.............. 1
Gaule et France.............. 1
Georges...................... 1
Un Gil Blas en Californie...... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César............ 2
— Henri IV Louis XIII et Rich. 2
La Guerre des femmes.......... 2
Histoire d'un casse-noisette..... 1
Les Hommes de fer............ 1
L'Horoscope.................. 1
Impressions de voyage: en Suisse 3
— Une Année à Florence...... 1
— L'Arabie Heureuse.......... 3
— Les Bords du Rhin........ 2
— LeCapitaine Arena........ 1
— Le Caucase................ 3
— Le Corricolo.............. 2
— Le Midi de la France...... 2
— De Paris à Cadix.......... 2
— Quinze Jours au Sinaï 1
— En Russie.................. 2
— Le Speronare.............. 2
— Le Véloce.................. 2
— La Villa Palmieri.......... 1
Ingénue........................ 2
Isabel de Bavière.............. 2
Italiens et Flamands.......... 2
Ivanhoe de W. Scott. (*Trad.*).. 2
Jacques Ortis................ 1
Jane.......................... 1
Jehanne la Pucelle............ 1
Louis XIV et son Siècle........ 4
Louis XV et sa Cour.......... 2
Louis XVI et la Révolution.... 2
Les Louves de Machecoul...... 3
Madame de Chamblay.......... 2
La Maison de glace.......... 2
Le Maître d'armes............ 1
Les Mariages du père Olifus... 1
Les Médicis.................. 1
Mes Mémoires................ 10
Mémoires de Garibaldi........ 2
Mémoires d'une aveugle....... 2
Mém. d'un médecin (Balsamo). 5
Le Meneur de loups.......... 1
Les Mille et un Fantômes...... 1
Les Mohicans de Paris........ 4
Les Morts vont vite.......... 2
Napoléon.................... 1
Une Nuit à Florence.......... 1
Olympe de Clèves............ 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et provinciaux....... 2
Le Pasteur d'Ashbourn....... 2
Pauline et Pascal Bruno....... 1
Un Pays inconnu.............. 1
Le Père Gigogne.............. 2
Le Père la Ruine.............. 1
La Princesse Flora............ 1
La Princesse de Monaco...... 2
Les Quarante-Cinq............ 3
La Régence.................. 1
La Reine Margot.............. 2
La Route de Varennes........ 1
Le Salteador.................. 1
Salvator...................... 5
Souvenirs d'Antony.......... 1
Les Stuarts.................. 1
Sultanetta.................... 1
Sylvandire.................... 1
La Terreur prussienne........ 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Trois Maîtres................ 1
Les Trois Mousquetaires....... 2
Le Trou de l'enfer............ 1
La Tulipe noire.............. 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert.............. 2
Une Vie d'artiste.............. 1
Vingt ans après.............. 3

Clichy. — Imprimerie de Maurice Loignon, rue du Bac-d'Asnières, 12

SALVATOR

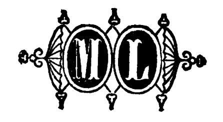
— SUITE ET FIN DES MOHICANS DE PARIS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

SALVATOR

XXXIII

La matinée d'un commissionnaire.

Le surlendemain, à sept heures du matin, Salvator frappait à la porte de Pétrus.

Le jeune peintre dormait encore, bercé de ces doux songes qui voltigent au chevet d'un amoureux. Il sauta à bas de son lit, ouvrit la porte, et reçut Salvator les bras tout grands ouverts, mais les yeux à demi fermés.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Pétrus en souriant; m'apportez-vous des nouvelles, ou venez-vous encore me rendre un service ?

— Au contraire, mon cher Pétrus, répondit Salvator, je viens vous en demander un.

— Parlez, mon ami, dit Pétrus en lui offrant la main ; seulement, je désire que le service soit grand. Vous savez que je cherche tout simplement l'occasion de me jeter au feu pour vous.

— Je n'en ai jamais douté, Pétrus... Voici de quoi il s'agit. — J'avais un passe-port ; je l'ai donné, il y a tantôt un mois, à Dominique, qui partait pour l'Italie, et qui crai-

gnait d'être arrêté s'il voyageait sous son véritable nom. Aujourd'hui, pour une cause que je vous dirai plus tard, Justin part à son tour...

— Il part?

— Cette nuit ou la nuit prochaine.

— Il ne lui arrive rien de malheureux, j'espère? demanda Pétrus.

— Non, au contraire! seulement, il doit partir sans que personne le sache, et, pour cela, il doit, comme Dominique, partir sous un autre nom que le sien. Il n'y a, entre vous et lui, que deux ans de différence; tous les signalements se ressemblent... Avez-vous un passe-port à donner à Justin?

— Je suis au désespoir, mon cher Salvator, répondit Pétrus; mais vous savez pour quelle douce cause je suis retenu à Paris depuis plus de six mois; je n'ai que mon vieux passe-port de Rome, qui est périmé depuis un an.

— Diable! fit Salvator, voilà qui est contrariant! Justin ne peut aller demander un passe-port à la police : cela ouvrirait les yeux sur lui... Je vais aller chez Jean Robert; mais Jean Robert a la tête de plus que Justin!

— Attendez donc...

— Bon! voilà qui me rassure.

— Justin tient-il à un pays plutôt qu'à un autre?

— Aucunement, pourvu qu'il sorte de France.

— Alors, j'ai son affaire.

— Comment cela?

— Je vais vous donner un passe-port de Ludovic.

— Un passe-port de Ludovic! et comment avez-vous un passe-port de Ludovic?

— C'est bien simple : il a été faire un voyage en Hollande; il en est arrivé avant-hier; je lui avais prêté une petite malle, et il a laissé son passe-port dans la poche.

— Bon! mais, si Ludovic avait, par hasard, besoin de son passe-port pour retourner en Hollande...?

— Ce n'est pas probable; mais, dans ce cas, il dirait qu'il l'a perdu, et en demanderait un autre.

— C'est bien.

Pétrus alla au bahut, et en tira un papier.

— Voici le passe-port, dit-il; et bon voyage à l'ami Justin!

— Merci pour lui.

Les deux jeunes gens se séparèrent en se serrant la main.

En sortant de la rue de l'Ouest, Salvator longea l'allée de l'Observatoire, s'engagea dans la rue d'Enfer, du côté de la barrière, et, arrivé près de l'hospice des Enfants-Trouvés, il chercha pendant un instant du regard une maison qu'il parut enfin avoir trouvée : c'était la maison d'un charron.

Le maître était devant la porte ; Salvator lui frappa sur l'épaule.

Le charron se retourna, reconnut le jeune homme, et l'accueillit par un salut à la fois amical et respectueux.

— J'ai à vous parler, maître, dit Salvator.

— A moi ?

— Oui.

— Bien à votre service, monsieur Salvator ! Vous plaît-il d'entrer ?

Salvator fit, de la tête, un signe affirmatif ; ils entrèrent.

Après avoir traversé la boutique, Salvator entra dans la cour, et, au fond de cette cour, sous un immense hangar, il alla trouver une espèce de calèche de voyage que, probablement, il savait être là, puisqu'il s'avança droit vers elle.

— Tenez, dit-il, voilà ce que je cherche.

— Ah ! bonne calèche, monsieur Salvator ! excellente calèche ! et que je vous donnerai à bon marché : c'est une occasion.

— Et solide ?

— Monsieur Salvator, je vous la garantis. Vous pouvez faire le tour du monde avec elle, et me la ramener : je vous la reprendrai à deux cents francs de perte.

Sans écouter les louanges dont, en homme qui redevenait marchand devant sa marchandise, le charron vernissait sa calèche, Salvator prit la voiture par le timon, et, avec la même facilité qu'il eût fait rouler un chariot d'enfant, il la tira dans la cour, et se mit à l'examiner avec l'attention minutieuse d'un homme qui sait son métier à fond.

Il la trouva à peu près convenable, sauf quelques petites imperfections qu'il signala au charron, et que celui-ci promit de faire disparaître pour le soir même. Le brave

homme avait dit vrai : la calèche était bonne et surtout, ce qui importait, d'une grande solidité.

Salvator fit marché, séance tenante, au prix de six cents francs; et il fut convenu qu'à six heures et demie du soir, la calèche, attelée de deux bons chevaux de poste, se trouverait sur le boulevard extérieur, entre la barrière Croulebarbe et la barrière d'Italie.

Quant au mode de payement, il était bien simple : Salvator, qui ne voulait payer que dans le cas où ses ordres seraient exactement suivis, et qui avait probablement quelque chose d'important à faire le lendemain, donna au charron rendez-vous chez lui dans la matinée du surlendemain, et le charron, qui le savait bon, comme on dit en argot de commerce, ne fit aucune difficulté pour lui accorder un crédit de quarante-huit heures.

Salvator quitta le bonhomme, redescendit la rue d'Enfer, entra dans la rue de la Bourbe (appelée aujourd'hui rue de Port-Royal), et arriva jusqu'au seuil d'une porte basse située en face de l'hospice de la Maternité.

C'était là que demeuraient Jean Taureau, le charpentier, et mademoiselle Fifine, sa maîtresse, dans toutes les acceptions du mot.

Salvator n'eut pas besoin de demander au concierge si le charpentier était chez lui; car, à peine eut-il mis le pied sur l'escalier, qu'il entendit des mugissements indiquant que le parrain qui avait baptisé Barthélemy Lelong du nom de Jean Taureau l'avait véritablement baptisé selon ses mérites.

Les cris de mademoiselle Fifine, formant les notes aiguës de cette mélopée, prouvaient que Jean Taureau exécutait, non point un solo, mais un morceau à deux voix. Les bouffées de mélodie s'échappaient par vagues bruyantes, et descendaient l'escalier, venant au-devant de Salvator, comme pour guider ses pas.

Arrivé au quatrième étage, Salvator se trouva en pleine avalanche. Il entra sans frapper, la porte étant à demi ouverte, par une minutieuse précaution de mademoiselle Fifine, qui se gardait toujours une retraite contre les vivacités du géant.

En mettant le pied sur le seuil, Salvator vit les adversaires en face l'un de l'autre : mademoiselle Fifine, les cheveux

épars, et pâle comme la mort, montrait le poing à Jean Taureau, rouge comme une pivoine et s'arrachant les cheveux.

— Ah! malheureux! hurlait mademoiselle Fifine; ah! niais! ah! imbécile! tu croyais donc que c'était de toi, la petite?

— Fifine! vociférait Jean Taureau, tu vas te faire assommer, je t'en préviens!

— Eh bien, non, ce n'était pas de toi : c'était de lui.

— Fifine, tu veux donc que je vous mette tous les deux dans un mortier et que je vous pile fin comme du poivre?

— Toi, disait Fifine menaçante, toi, toi, toi?...

Et, à chaque *toi*, elle avançait d'un pas, tandis que, au fur et à mesure qu'elle avançait, Jean Taureau reculait.

— Toi? dit-elle enfin en le saisissant par la barbe, et en le secouant comme fait un enfant d'un pommier dont il veut abattre les fruits. Mais touche-moi donc, grand lâche! touche-moi donc, grand misérable! grand *faignant!*

Et Jean Taureau levait la main... Cette main, en se fermant et en retombant comme une masse, eût assommé un bœuf, et fait éclater la tête de mademoiselle Fifine; — mais la main restait en l'air.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore? demanda Salvator d'une voix assez rude.

A cette voix, ce fut Jean Taureau qui pâlit, et mademoiselle Fifine qui devint écarlate : elle lâcha le charpentier, et, se retournant vers Salvator :

— Ce qu'il y a? dit-elle. Ah! vous arrivez à temps pour venir à mon secours, monsieur Salvator!... Ce qu'il y a? Que ce monstre d'homme est en train de me rouer de coups, comme à son habitude.

Jean Taureau en était arrivé à croire que c'était lui qui battait mademoiselle Fifine.

— Mais aussi, monsieur Salvator, je suis bien excusable, allez : elle me fait damner!

— Bon! ce que tu souffriras en cette vie, c'est autant de moins que tu auras à souffrir dans l'autre.

— Monsieur Salvator, cria Jean Taureau avec des larmes plein la voix, est-ce qu'elle ne me dit pas que mon enfant, ma pauvre petite fille, qui est tout mon portrait, n'est pas de moi!

— Eh bien, observa Salvator, puisque c'est tout ton portrait, pourquoi la crois-tu?

— Je ne la crois pas non plus, par bonheur; car, si je la croyais, je prendrais l'enfant par les pieds et je lui briserais la tête contre la muraille!

— Mais fais-le donc, scélérat! fais-le donc! que j'aie la réjouissance de te voir monter sur l'échafaud.

— L'entendez-vous, monsieur Salvator?... Mais c'est que ça serait, comme elle le dit, une réjouissance pour elle.

— Je crois bien!

— Soit, j'y monterai, sur l'échafaud, hurla Barthélemy Lelong, j'y monterai; mais ce sera pour avoir fait passer le goût du pain à M. Fafiou. — Quand je pense, monsieur Salvator, qu'elle a été juste prendre un homme que je n'ose pas toucher, de peur de le mettre en cannelle, et qu'ayant honte de lui donner un coup de poing, je serai obligé de lui donner un coup de couteau.

— L'entendez-vous, l'assassin?

Salvator entendait, en effet, et il est inutile de dire qu'il appréciait à leur juste valeur les menaces de Jean Taureau.

— Je ne puis donc venir une fois, dit Salvator, sans vous trouver en bataille ou en querelle? — Vous finirez mal, mademoiselle Fifine, c'est moi qui vous le dis; il vous arrivera, un jour, un je ne sais quoi qui vous tombera sur la tête, et qui, pareil à la foudre, ne vous laissera pas le temps de vous repentir.

— Ce ne sera pas de lui que la chose me viendra, en tout cas, hurla mademoiselle Fifine en grinçant des dents, et en mettant le poing sous le nez de Barthélemy.

— Pourquoi pas de lui? demanda Salvator.

— Parce que je suis bien résolue à le quitter, répondit mademoiselle Fifine.

Jean Taureau fit un bond comme si on l'avait touché avec la pile de Volta.

— Toi, me quitter? s'écria-t-il; toi, me quitter, après la vie que tu m'as faite, mille tonnerres!... Oh! tu ne me quitteras pas, je t'en réponds, ou je t'irai étrangler partout où tu seras!

— L'entendez-vous, monsieur Salvator? l'entendez-vous?

Si je le mène devant la justice, j'espère bien que vous déposerez la vérité.

— Taisez-vous, Barthélemy, fit doucement Salvator. Fifine vous dit cela ; mais elle vous aime au fond.

Puis, regardant sévèrement la jeune femme, et de la même façon qu'un chasseur de serpents regarderait une vipère :

— Elle doit vous aimer, au moins, dit-il ; n'êtes-vous pas, quoi qu'elle dise, le père de son enfant ?

La grande fille baissa humblement la tête sous le regard de Salvator, qui, seulement pour elle, semblait renfermer une menace, et, d'une voix radoucie, et avec l'innocence d'une vierge :

— Certainement, dit-elle, que je l'aime au fond, quoiqu'il me batte comme plâtre... Mais comment voulez-vous, monsieur Salvator, que je sois caressante pour un homme qui ne me montre que les poings et les dents ?

Jean Taureau se sentit vivement touché par ce revirement de sa maîtresse.

— C'est vrai, Fifine, dit-il les larmes aux yeux, c'est vrai, je suis un brutal, un sauvage, un Turc ; mais c'est plus fort que moi, Fifine, que veux-tu !... Quand tu me parles de ce brigand de Fafiou, quand tu me menaces d'enlever ma fille, et de t'en aller avec elle, je perds la tête, et je ne me souviens que d'une chose : c'est que je donne un coup de poing de cinquante livres. Alors, je lève la main, et je dis : « Qui en veut ? Voyons !... » Mais je te demande pardon, ma petite Fifine ! tu sais bien que je ne suis ainsi que parce que je t'adore !... D'ailleurs, qu'est-ce que c'est, au bout du compte, que deux ou trois coups de poing de plus ou de moins dans la vie d'une femme ?

Nous ignorons si mademoiselle Fifine trouva l'argument logique ; mais elle agit comme si elle le trouvait ainsi : elle tendit superbement sa main à Barthélemy Lelong, qui la porta si rapidement à ses lèvres, qu'on eût dit qu'il allait la dévorer.

— La ! dit Salvator. Maintenant que la paix est faite, parlons d'autre chose.

— Oui, dit mademoiselle Fifine, dont la colère factice était déjà tombée complétement, tandis que l'émotion réelle

de Jean Taureau grondait encore au fond de sa poitrine; — et, pendant ce temps-là, moi, je descendrai et j'irai chercher le lait.

Mademoiselle Fifine décrocha, en effet, la boîte au lait, pendue à la muraille; puis, s'adressant de nouveau au jeune homme d'un ton câlin :

— Prendrez-vous le café avec nous, monsieur Salvator? demanda-t-elle.

— Merci, mademoiselle, répondit Salvator; c'est déjà fait.

Mademoiselle Fifine fit un geste qui répondait à cette exclamation : « Quel malheur! » après quoi, elle descendit l'escalier en chantant un air de vaudeville.

— C'est une excellente fille, au fond, monsieur Salvator, dit-il, et je m'en veux bien, allez, de la rendre malheureuse comme je le fais! Mais, que voulez-vous! on est jaloux ou on ne l'est pas : moi, je suis jaloux comme un tigre; ce n'est pas ma faute.

Et l'hercule poussa un gros soupir plein de reproches pour lui, et de tendresses pour mademoiselle Fifine.

Salvator le contemplait avec une douloureuse admiration.

— A nous deux, maintenant, Barthélemy Lelong! dit-il.

— Oh! tout à vous, monsieur Salvator, de corps et d'âme! répondit le charpentier.

— Je le sais, mon brave; et, si vous reportiez sur vos camarades une portion de l'amitié et surtout de la mansuétude que vous avez pour moi, je ne m'en trouverais pas plus mal, et les autres s'en trouveraient mieux.

— Ah! monsieur Salvator, vous ne m'en direz pas plus que je ne m'en dis à moi-même.

— Eh bien, vous vous direz tout cela quand je serai parti. Moi, j'ai besoin de vous ce soir.

— Ce soir, demain, après-demain! à vos ordres, monsieur Salvator.

— Le service que j'ai à vous demander, Jean Taureau, pourra vous retenir hors de Paris... peut-être vingt-quatre heures... peut-être quarante-huit heures... peut-être davantage.

— La semaine entière, monsieur Salvator, cela vous va-t-il?

— C'est trop juste, mon ami ; aussi nous allons calculer ce qu'il vous faut.

Justin prit sa tête entre ses mains.

— Oh ! calculez vous-même, mon cher Salvator, s'écria-t-il ; moi, je ne sais plus ce que je dis ; je ne sais plus même ce que vous me dites !

— Allons, poursuivit Salvator d'un ton ferme, et en écartant les deux mains de Justin de son front, qu'elles tenaient pressé ; — allons, soyons homme ! et gardons, dans les heures de prospérité, la force que nous avons eue aux jours de malheur.

Justin fit un retour sur lui-même : ses muscles frissonnants se calmèrent ; ses yeux, un instant égarés, se fixèrent sur Salvator ; il porta son mouchoir à son front humide de sueur.

— Parlez, mon ami, dit-il.

— Calculez ce qu'il vous faut pour vivre à l'étranger avec Mina.

— Avec Mina ?... Mais Mina n'est point ma femme : je ne puis, par conséquent, vivre avec elle.

— Oh ! que vous êtes bien le bon, brave et honnête Justin que je sais par cœur ! dit Salvator avec son meilleur sourire. Non, vous ne pouvez pas vivre avec Mina tant que Mina ne sera point votre femme, et Mina ne pourra être votre femme tant que nous n'aurons pas retrouvé son père, et que son père ne nous aura point donné son consentement.

— Mais si nous ne le retrouvons jamais ?... s'écria Justin.

— Mon ami, dit Salvator, vous doutez de la Providence.

— S'il est mort ?

— S'il est mort, nous constaterons sa mort, et, comme Mina ne dépendra plus que d'elle-même, Mina sera votre femme.

— Ah ! mon ami... mon cher Salvator !

— Revenons à l'affaire qui nous occupe.

— Oui, oui, revenons-y !

— Mina ne pouvant pas être votre femme tant qu'elle n'aura pas retrouvé son père, Mina doit être mise en pension.

— Oh ! mon ami, rappelez-vous la pension de Versailles.

— A l'étranger, il n'en sera pas de même qu'en France. D'ailleurs, vous vous arrangerez de façon à la visiter tous

les jours, et vous vous logerez de manière à ce que vos fenêtres donnent sur les siennes.

— Je conçois qu'avec toutes ces précautions...

— Combien estimez-vous qu'il faille à Mina pour sa pension et son entretien?

-- Mais je crois qu'en Hollande, moyennant mille francs le pension...

— Mille francs de pension?

— Et cinq cents francs d'entretien...

— Mettons mille.

— Comment, mettons mille?

— Oui; cela fait deux mille francs par an pour Mina. Il faut cinq ans à Mina pour atteindre sa majorité : voici dix mille francs.

— Mon ami, je n'y comprends rien.

— Par bonheur, vous n'avez pas besoin de comprendre... A présent, parlons de vous.

— De moi?

— Oui; de combien avez-vous besoin par an?

— Moi?... De rien! je donnerai des leçons de français et de musique.

— Qui se feront attendre un an, et qui peuvent vous manquer.

— Eh bien, avec six cents francs par an...

— Mettons douze cents.

— Douze cents francs par an... pour moi seul? Mon ami, je serai trop riche!

— Tant mieux; vous donnerez votre superflu aux pauvres, Justin! il y a des pauvres partout. — Cinq ans, à douze cents francs par an, font juste six mille francs. Voilà six mille francs.

— Mais qui donne donc tout cet argent, Salvator?

— La Providence, dont vous doutiez tout à l'heure, mon ami, en disant que Mina ne retrouverait pas son père.

— Oh! combien je vous remercie!

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon cher Justin : vous savez que je suis pauvre.

— C'est donc d'un inconnu que me vient tout ce bonheur?

— D'un inconnu? Non.

— D'un étranger, alors?

— Pas tout à fait.

— Mais, mon ami, puis-je ainsi accepter trente et un mille francs?

— Oui, dit Salvator avec un certain accent de reproche, puisque c'est moi qui les propose.

— Pardon, c'est vrai... cent fois pardon! s'écria Justin en serrant les deux mains de son ami.

— Eh bien donc, cette nuit...

— Cette nuit? répéta Justin.

— Eh bien, cette nuit, nous enlevons Mina, et vous partez!

— Oh! Salvator! s'écria Justin, le cœur inondé de joie, les yeux pleins de larmes, et du ton dont il se fût écrié: « Mon frère! »

Puis, comme le pauvre maître d'école eût fait si quelque divinité tutélaire fût descendue dans sa chambre, il joignit les mains, et contempla longuement Salvator, qu'il connaissait depuis trois mois à peine, et qui lui avait fait goûter, à lui presque inconnu, ces ineffables joies de l'âme qu'il réclamait en vain de la Providence, depuis vingt-neuf ans!

— A propos, s'écria tout à coup Justin avec un certain mouvement d'effroi, et un passe-port?

— Oh! quant à cela, ne vous inquiétez point, mon ami: voici celui de Ludovic. Vous avez la même taille que lui, vous avez les cheveux presque de la même couleur; quant au reste, c'est presque indifférent: à la taille et aux cheveux près, tous les signalements se ressemblent; et, à moins que vous ne tombiez, à la frontière, sur un gendarme coloriste vous n'avez absolument rien à craindre.

— Alors, je n'ai plus qu'à m'occuper d'une voiture?

— Votre voiture vous attendra tout attelée, ce soir, à cinquante pas de la barrière Croulebarbe.

— Mais vous avez donc pensé à tout?

— Je le crois, dit en souriant Salvator.

— Excepté à mes pauvres petits écoliers, fit Justin en secouant la tête avec une espèce de remords.

En ce moment, on frappa trois coups à la porte.

— Tenez, mon ami, dit Salvator, je ne sais pourquoi il me semble que la personne qui vient de frapper apporte la réponse à votre question.

Et, en effet, de la manière dont il était placé, Salvator avait pu voir le bon M. Müller traverser la cour.

Justin alla ouvrir et poussa un cri de joie en reconnaissant le vieux condisciple de Weber, qui, après une course sur les boulevards extérieurs, venait lui faire sa visite du matin.

On le mit au courant de la situation; et, quand M. Müller eut exprimé le bonheur que cette nouvelle lui causait, Salvator dit :

— Il n'y a qu'une chose qui empêche Justin d'être complétement heureux, cher monsieur Müller.

— Laquelle, monsieur Salvator ?

— Eh ! mon Dieu, il se demande qui, en son absence, va le remplacer près de ses pauvres petits écoliers.

— Eh bien, dit simplement le bon M. Müller, est-ce que je ne suis pas là, moi ?

— Ne vous avais-je pas dit, mon cher Justin, que la personne qui frappait à votre porte vous apportait la réponse ?...

Justin s'était jeté sur les deux mains de M. Müller, qu'il baisait avec reconnaissance.

Il fut convenu qu'à partir du jour même, ce serait M. Müller qui recevrait les écoliers, Justin étant dans une situation de corps et d'esprit qui ne lui permettait pas de faire sa classe.

Aux vacances, on annoncerait aux écoliers que, l'absence de Justin menaçant de se prolonger indéfiniment, les parents devaient profiter de tout le mois de septembre, qu'ils avaient devant eux, pour chercher à leurs enfants un autre professeur.

Salvator se retira, en laissant à M. Müller le soin de faire la classe, et à Justin celui de préparer madame Corby et sœur Céleste au changement qui venait de s'opérer, ou plutôt qui allait s'opérer dans leur existence au moment où elles y songeaient le moins ; puis il descendit rapidement la rue Saint-Jacques, et, à neuf heures sonnantes, il était étendu au soleil du matin, rue aux Fers, sur son crochet, à côté du cabaret de la *Coquille d'or*, où nous avons vu la Gibelotte faire un compte si fantastique à son féal ami Croc-en-Jambe.

Comme on le voit, Salvator avait assez bien commencé sa

journée ; nous apprendrons, dans le chapitre suivant, comment il l'acheva.



XXXIV

La soirée d'un commissionnaire.

Le soir, à l'heure dite, la calèche de voyage, parfaitement remise en état par le charron, s'arrêtait à une cinquantaine de pas de la barrière Croulebarbe.

Le postillon, arrivé ventre à terre, et dix minutes avant l'heure convenue, crut d'abord à une mystification, lorsqu'il vit que les personnes qui l'avaient fait venir avec tant de rapidité, non-seulement ne se trouvaient pas au rendez-vous, mais encore ne faisaient point mine de paraître.

Au bout de quelques minutes cependant, en apercevant deux jeunes gens qui arrivaient d'un pas rapide, et marchant bras dessus, bras dessous, le postillon, qui était descendu de son cheval, se remit en selle, et se tint immobile sans tourner la tête, comme un postillon de pierre.

Salvator et Justin s'approchèrent de la voiture, précédés de Roland, qui, si vite qu'ils marchassent, marchait encore plus vite qu'eux. Salvator ouvrit la portière, déplia le marchepied et dit à Justin :

— Montez !

En entendant ce seul mot, le postillon se retourna, comme s'il eût ressenti quelque commotion électrique, et, en voyant et reconnaissant celui qui l'avait prononcé, il devint écarlate de plaisir.

Soulevant alors lentement son chapeau, il salua Salvator d'un joyeux et respectueux bonjour.

— Bonjour, mon ami ! fit Salvator en souriant et en ten-

dant au postillon sa main fine et aristocratique; comment se porte ton vieux brave homme de père?

— Comme un charme, monsieur Salvator! répondit le postillon; et, s'il eût su que c'était vous qui voyagiez, il serait venu vous conduire lui-même, malgré ses soixante et seize ans.

— C'est bien; j'irai le voir un de ces jours. Il demeure toujours à la Bastille?

— Parbleu! repartit orgueilleusement le postillon, qui est-ce qui a le droit d'y demeurer si ce n'est lui?

— Au fait, tu as raison, dit Salvator! c'est bien le moins qu'un conquérant habite la place qu'il a conquise!

Puis, montant après Justin, qui s'était déjà accommodé dans la voiture :

— Veux-tu monter, Roland? demanda-t-il à son chien.

Roland secoua la tête.

— Non? continua Salvator; tu aimes mieux aller à pied?... Va, Roland! va!

— Quelle route, monsieur Salvator? demanda le postillon.

— La route de Fontainebleau... Motus! tu ne me connais pas.

— Sans vous commander, monsieur Salvator, puisqu'il y a du mystère là-dessous, pouvez-vous dire à un ami où vous allez?

— A toi, oui, mon petit Bernard... Je vais à la Cour-de-France.

— Et vous vous arrêterez là?

— Toute la nuit.

— C'est bien; vous ne serez pas espionnés, je vous le promets!

— Que veux-tu dire?

— Rien : ça me regarde, monsieur Salvator; rapportez-vous-en à moi! Faut-il vous enlever l'étape?

— Non, Bernard : marche ordinaire; nous n'avons pas besoin d'être à la Cour-de-France avant dix heures.

— Alors, en douceur et au petit trot... Ce n'est pourtant pas comme cela que j'aimerais à vous conduire, monsieur Salvator.

— Et comment voudrais-tu me conduire, mon garçon?

— Comme j'ai conduit l'empereur en 1815 : cinq lieues à l'heure.

Puis, tout bas :

— Est-ce que vous n'êtes pas notre empereur, vous, monsieur Salvator? est-ce que, quand vous direz : « Aux armes! » on ne prendra pas les armes? est-ce que, quand vous direz : « En marche! on ne marchera pas?

— Eh bien, Bernard!... fit en riant Salvator.

— Chut! silence!... Bah! est-ce que les amis de nos amis ne sont pas des amis? Puisque ce monsieur-là est avec vous, c'est qu'il en est.

Et Bernard fit un signe maçonnique.

— Oui, mon ami, j'en suis, répondit Justin, tu as raison; et puissé-je être là le jour où, comme tu le disais tout à l'heure, il faudra prendre les armes et marcher!

— Vous voyez, monsieur Salvator, tout va bien! il ne nous reste qu'à chanter :

Allons, enfants de la patrie!

Et, chantant le refrain national, le postillon enleva ses chevaux d'un coup de fouet.

La voiture partit, soulevant un tourbillon de poussière qui, doré par les derniers feux du jour, la faisait ressembler vaguement au char du soleil descendant du ciel sur la terre.

Nous ne rapporterons pas la causerie des deux amis pendant que l'obscurité s'épaississait graduellement autour d'eux. Comme on le comprend bien, ce fut l'espérance qui devint le sujet principal de la conversation. Encore quatre heures, encore trois, encore deux, on toucherait au sommet de ces félicités humaines qu'on entrevoyait depuis si longtemps à travers d'épais nuages et de noires brumes.

Madame Corby et sœur Céleste avaient été ravies de l'événement qui se préparait ; c'étaient deux cœurs croyants, et qui espéraient bien que Dieu n'abandonnerait pas Justin à l'heure du danger. La séparation qui était nécessaire ne pouvait être que momentanée, et l'on se retrouverait réuni au foyer de famille, pour ne plus se quitter jamais.

Tout était donc pour le mieux, et, de ce changement de position, nul ne voyait autre chose que les ineffables promesses et les suprêmes joies.

On s'arrêta à Villejuif le temps de relayer, et l'on repartit.

Salvator se pencha en dehors de la portière et regarda à sa montre : il était neuf heures et demie.

Au bout d'une heure, on aperçut le profil des fontaines de la Cour-de-France, ou, nommons-les de leur véritable nom, des fontaines de Juvisy, fontaines fastueuses, ornées de trophées et de génies sur un piédestal, véritables types de l'architecture de Louis XV vers le milieu du XVIIIe siècle.

Le postillon s'arrêta, descendit de cheval, et ouvrit la portière.

— On y est, monsieur Salvator, dit-il.

— Comment! c'est toi, Bernard ?

— Eh ! oui, c'est moi !

— Tu as fait deux postes ?

— Sans doute.

— Je croyais la chose défendue.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de défendu pour vous, monsieur Salvator?

— Mais, enfin?...

— Enfin, voici comment ça m'est venu. Je me suis dit : « M. Salvator fait un coup pour le bien de la chose ; il a besoin d'un homme qui n'ait ni yeux ni oreilles, mais qui, peut-être bien, soit muni de bons bras. Je suis l'homme ! » Alors, à Villejuif, voici ce que j'ai fait. J'ai dit à Pierre Lenglumé, dont c'était le tour de marcher : « Ce n'est pas ça, quiot Pierre, mon ami, ce pauvre Jacques Bernard a une affection aux fontaines de la Cour-de-France : il faut que tu lui cèdes ta place, afin qu'il puisse dire deux mots en particulier à sa particulière, et on payera bouteille au retour. Ça va-t-il ? — Touche là ! » a répondu Lenglumé. J'ai touché, et me voilà ! Maintenant, monsieur Salvator, me suis-je trompé ? Bonsoir ! il n'en sera ni plus ni moins ; j'aurai dans le ventre cinq lieues de plus que mon compte : un postillon d'amour comme moi ne meurt pas pour si peu... Ne me suis-je pas trompé ? A vos ordres! et, si l'on se fait casser pour vous la margoulette, on se confectionnera une sous-gueule avec son mouchoir, et l'on ne vous reparlera jamais de la chose.

Salvator tendit la main à Jacques Bernard.

— Mon ami, lui dit-il, je ne crois pas que j'aie besoin de

toi aujourd'hui ; mais, sois tranquille, si l'occasion se presente d'utiliser ta bonne volonté, je ne m'en ferai pas faute.

— C'est dit, monsieur Salvator ?

— C'est dit.

— Tope !... Qu'y a-t-il à faire, maintenant ?

— Remonte en selle, et compte à peu près cent cinquante pas.

— Et après ?

— Arrête.

Bernard se remit en selle, et s'arrêta au bout de cent cinquante pas ; puis il descendit et ouvrit la portière.

Salvator mit pied à terre, et s'avança vers le fossé.

A vingt pas de lui, un homme se leva et compta jusqu'à quatre ; Salvator compta jusqu'à huit et marcha droit à l'homme.

L'homme, c'était le général Lebastard de Prémont.

Salvator conduisit le général à la voiture, où il prit place ; puis, montant lui-même derrière lui :

— A Châtillon ! dit-il à Bernard.

— A quel endroit de Châtillon, mon maître ?

— A l'auberge de la *Grâce de Dieu.*

— On connaît ça... Enlevés les poulets d'Inde !

Et, d'un coup de fouet, enlevant ses chevaux, Jacques Bernard prit la route de Châtillon ; et, dix minutes après, la voiture s'arrêtait, tremblant sur ses essieux, devant l'auberge de la *Grâce de Dieu.*

Pendant le trajet, Salvator avait présenté Justin au général ; seulement, le général savait qui était Justin, tandis que Justin ignorait complétement qui était le général, et surtout quel service le général lui avait rendu.

On arriva, comme nous l'avons dit, devant l'auberge de la *Grâce de Dieu.*

On se souvient que c'est là que Salvator avait donné rendez-vous à Jean Taureau et à Toussaint-Louverture.

Les deux Mohicans étaient à leur poste, et, chose étrange ! quoiqu'ils y fussent depuis une heure environ, la bouteille qu'ils avaient devant eux n'était pas encore débouchée. On eût pu croire que c'était la seconde ; mais les verres étaient aussi nets que s'ils sortaient de la manufacture.

Tous deux se levèrent en apercevant Salvator, qui était descendu seul de voiture, et seul était entré dans l'auberge.

Salvator regarda autour de lui, et vit que les deux hommes étaient dans un coin et tout à fait isolés.

Jean Taureau comprit la préoccupation du commissionnaire.

— Oh ! vous pouvez parler, monsieur Salvator, dit-il ; personne n'écoute.

— Oui, dit Toussaint-Louverture, vos instructions seulement, et l'on obéira..

— Elles seront courtes, dit Salvator ; je puis avoir besoin de vous cette nuit.

— Tant mieux ! dit Jean Taureau.

— Je puis aussi n'en avoir pas besoin.

— Tant pis ! dit Toussaint-Louverture.

— En tout cas, je vous emmène avec moi.

— Nous voilà !

— Vous ne demandez pas même où je vous emmène ?

— Pourquoi faire ? Vous savez bien que, quand même ce erait au diable, nous irions, dit Barthélemy Lelong.

— Après ? demanda Toussaint-Louverture.

— Après... je vous placerai où vous devez rester, et, sur votre vie, ne paraissez que lorsque je dirai : « A moi ! »

— Mais, si cependant vous courez quelque danger, monsieur Salvator...?

— Cela me regarde.

— Enfin !

— Votre parole que vous ne paraîtrez que quand je dirai : « A moi ! »

— Dame, il faut bien vous la donner.

— Votre parole.

— Foi de Barthélemy Lelong !

— Foi de Toussaint-Louverture !

— C'est bien. — Barthélemy, mets ces cordes dans ta poche. — Et toi, Toussaint, mets ce mouchoir dans la tienne.

— C'est fait.

— Maintenant, connaissez-vous le parc de Viry ?

— Pas moi, dit Toussaint.

— Je le connais, moi, dit Jean Taureau.

— Bon ! qu'un des deux le connaisse, cela suffit.

— Eh bien ?

— Eh bien, allez à travers champs, et, quand vous apercevrez un grand mur blanc qui fait équerre avec la route,

vous vous arrêterez, et vous vous cacherez aux environs. Je vous retrouverai là.

— C'est compris, répondirent ensemble Jean Taureau et Toussaint-Louverture.

— Bien ! à tout à l'heure, alors ?

— A tout à l'heure, monsieur Salvator.

Les deux Mohicans partirent.

Salvator rejoignit le général Lebastard de Prémont et Justin, qu'il avait laissés, comme nous l'avons dit, dans la voiture.

On reprit le chemin par lequel on était venu jusqu'à Châtillon, et l'on arriva sur la grand'route de Fontainebleau, à l'endroit même où un chemin en pente conduit au pont Godeau, et, de là, au château de Viry.

L'œil exercé de Salvator reconnut deux ombres glissant dans les ténèbres : c'étaient Barthélemy Lelong et Toussaint-Louverture.

On suivit le chemin en pente, on arriva au pont Godeau, et l'on aperçut de loin le mur blanc, qui semblait, la nuit, une rivière coulant à travers la plaine.

On descendit, on remisa la voiture dans un massif d'arbres s'élevant sur un des bas-côtés de la route, et dont la nature semblait avoir fait, exprès pour cette circonstance, un immense hangar; on recommanda le silence à Jacques Bernard, tout fier d'être pour quelque chose dans le mystérieux événement qui se préparait.

La voiture remisée, au lieu de continuer à suivre le chemin vicinal conduisant à Viry, — Salvator en tête, suivi par Justin, lequel était suivi du général, — on s'engagea dans un petit sentier qui conduisait au mur du château.

On s'avançait *per amica silentia lunæ*, comme dit Virgile, par une des dernières nuits de printemps, ou plutôt par une des premières nuits d'été. L'air était tiède, le ciel plein d'orage, et, à chaque instant, cette même lune, qui, ainsi que nous venons de le dire, prêtait aux voyageurs son silence ami, jouait au jeu de cache-cache, comme font les enfants derrière un arbre, se voilant sous un nuage noir, reparaissant et se revoilant de nouveau.

Ils arrivèrent ainsi tous trois près de la grille que nous connaissons; ils s'inclinèrent à droite, et parvinrent à l'endroit de la muraille que Justin avait l'habitude de franchir.

Là, on indiqua au général la manœuvre qu'il s'agissait d'accomplir. Salvator se plaça contre le mur et fit la courte-échelle. Justin donna l'exemple en montant le premier, et en sautant de l'autre côté du mur avec une agilité qui prouvait combien lui était familier cet exercice; le général le suivit, et, quoiqu'il eût quinze ans de plus que Justin, il ne fut point en reste d'adresse et de légèreté.

Roland, croyant que son tour était venu, s'apprêtait, de son côté, à prendre son élan, lorsqu'il fut retenu par un signe de son maître. Celui-ci n'avait point oublié les deux compagnons qui avaient pris les devants, mais que, grâce au fouet de Jacques Bernard, il avait laissés en arrière, et il alla les attendre à l'angle du mur.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il aperçut Jean Taureau et Toussaint-Louverture, dont les deux ombres commençaient à se dessiner à l'horizon comme des silhouettes de géants. L'apparition était d'autant plus fantastique, qu'on les voyait s'approcher sans que l'on entendît le bruit de leurs pas.

Ils arrivèrent ainsi près de Salvator, qui s'aperçut alors qu'ils marchaient pieds nus.

— Bravo! dit-il à voix basse; je vous attendais.

— Nous voilà! répondirent les deux hommes.

— Suivez-moi.

Le charpentier et le charbonnier obéirent.

Arrivé à l'endroit du mur qu'avaient escaladé Justin et le général, Salvator s'arrêta.

— C'est ici! dit-il.

— Ah! ah! fit Jean Taureau, il s'agit de passer de l'autre côté, à ce qu'il paraît?

— Oh! mon Dieu, oui, justement; et l'on va vous montrer comment cela se pratique, ami Jean Taureau, dit Salvator. — Ici, Roland!

Roland vint à son maître, se dressant lui-même contre la muraille sur ses deux pattes de derrière.

Salvator souleva le chien à la hauteur du mur: celui-ci s'accrocha au chaperon avec ses griffes de devant, et, s'aidant des griffes de derrière, sauta dans le parc. Salvator s'élança, saisit le chaperon avec la main, et, à la force du poignet, s'éleva lentement et par une savante gymnastique.

En une seconde, il était à califourchon sur l'arête de pierre.

— Allons, dit-il, à votre tour!

Les deux hommes regardèrent le rempart qui se dressait devant eux.

— Diable! diable! fit Jean Taureau.

— Comment! toi, un charpentier, maître sur maître, maître sur tous!...

— Dame, si Toussaint-Louverture n'a pas peur que je ne l'aplatisse et veut me faire la courte échelle, dit Jean Taureau, cela se pourra encore.

— Je n'ai pas peur! dit Toussaint-Louverture.

— Je pèse cent cinq kilogrammes, je t'en préviens, Toussaint, dit Barthélemy Lelong.

— C'est un peu plus de deux sacs de charbon, répondit Toussaint, et on en a porté jusqu'à trois. Mais moi?...

— Oh! une fois que je serai monté, ne t'inquiète plus de rien, toi.

— Monte donc, alors! dit Toussaint.

Le charbonnier rendit à Jean Taureau le service que Salvator avait rendu, un quart d'heure auparavant, à Justin et au général.

En quelques secondes, Jean Taureau était assis sur le sommet du mur, en face de Salvator. Il était temps! si peu qu'eût duré l'ascension, Toussaint commençait à plier sous le poids du géant.

— La! dit-il.

Et, tirant de sa poche le paquet de cordes, il pratiqua à son extrémité une espèce d'œillet.

— Empoigne-moi cela, dit-il à Toussaint, et solidement.

Toussaint obéit au commandement, et empoigna la corde.

— Tiens-tu? demanda Jean Taureau.

— Oui.

— Mais ferme, la?

— Ferme, sois tranquille!

— Alors, dit Jean Taureau, enlevez, c'est pesé!

Et, tirant d'une main Toussaint à lui, il le saisit de son autre main par le collet de sa veste de velours, et l'amena au niveau du chaperon comme il eût fait d'un enfant.

Arrivé là, Toussaint voulut se cramponner des deux mains au chaperon.

— Oh! ce n'est pas la peine..., dit Jean Taureau.

Et, prenant le charbonnier sous les jambes avec l'autre main, il lui fit franchir la crête de la muraille, et, lui rendant sa position perpendiculaire, abandonnée un instant pour l'horizontale, il le laissa retomber dans le parc.

Puis, s'apprêtant à en faire autant :

— A mon tour, dit-il.

Mais Salvator, lui posant la main sur la cuisse en homme qui réclame le silence :

— Écoute ! dit-il.

— Quoi?

— Chut!

On entendait dans le lointain le galop d'un cheval.

Ce galop allait se rapprochant.

Puis on entendit un hennissement.

Venait-il du cheval lancé au galop ou des deux chevaux qui attendaient, attelés à la voiture? C'est ce que ne put distinguer Salvator, l'ombre du cheval et du cavalier commençant d'apparaître juste à la hauteur du massif d'arbres où était cachée la voiture?

Le cavalier se rapprochait rapidement.

— A terre, Jean Taureau ! à terre ! cria Salvator.

Jean Taureau se laissa tomber plutôt qu'il ne sauta.

Comme il avait déjà fait une fois, Salvator se rejeta dans l'intérieur du parc sans abandonner le chaperon du mur.

Puis, se soulevant à la force des deux mains, il amena ses yeux à la hauteur du chaperon.

Le cavalier passa enveloppé de son manteau.

Malgré le manteau, Salvator reconnut Lorédan de Valgeneuse.

— C'est lui ! dit-il.

Et il sauta légèrement à terre, tandis que Roland faisait entendre un grognement sourd.

— En route ! dit Salvator; il n'y a pas de temps a perdre, si toutefois il n'y a pas déjà trop de temps perdu !

Salvator s'élança à travers le parc; les deux hommes le suivirent.

XXXV

La nuit d'un commissionnaire.

Où étaient Justin et Mina ? Là était la question.

Les jours où Mina attendait Justin, elle se tenait près du banc où, pour la première fois, Salvator avait vu la jeune fille; mais il ne s'était pas encore présenté de circonstance où Justin vînt un jour qu'il n'était pas attendu : en se quittant, les deux jeunes gens convenaient de leur prochain rendez-vous.

Salvator courut du côté du château. Le général, descendu avec Justin, avait suivi ce dernier.

Quand nous disons que Salvator *courut*, nous nous trompons : il était impossible de courir dans ce parc où tout était broussailles, épines, orties, hautes herbes; où la main de l'homme semblait n'avoir point passé depuis des années, et qui rappelait, à s'y méprendre, la forêt vierge de la rue d'Enfer.

Roland inclinait, avec de sourds gémissemts, du côté du massif où était la fosse de l'enfant; mais Salvator, tout en se frayant un chemin à travers le fourré, retenait le chien près de lui.

On arriva sur le bord de l'étang.

Là, un instant, Jean Taureau et Toussaint-Louverture s'arrêtèrent.

Salvator chercha des yeux la cause de leur hésitation.

— Bon! dit Toussaint-Louverture, ce sont des statues!

Et, en effet, ce qui avait arrêté court les deux hommes, c'étaient les images mythologiques, mises en mouvement par les allées et venues de la lune, et qui semblaient se dé-

tacher de leur base et s'apprêter à courir sus à ces violateurs de leur domaine.

Quant à Roland, il reconnut parfaitement l'étang et voulut y plonger de nouveau ; mais Salvator l'arrêta.

— Plus tard ! plus tard, Roland ! murmura-t-il à demi-voix; aujourd'hui, nous avons autre chose à faire.

De là, on pouvait voir toutes les fenêtres de la vieille façade. Pas une de ces fenêtres n'était éclairée.

Salvator prêta l'oreille; il lui sembla — dans une direction tout opposée à celle qu'il avait suivie — entendre la voix de Justin qui appelait Mina.

— L'imprudent! dit-il. Il est vrai qu'il ne sait pas...

Et il se mit à courir dans la direction de la voix, en disant à ses deux hommes :

— Retournez d'où nous venons, et, quelque chose qui arrive, comme c'est convenu, ne bougez pas que je ne vous appelle.

Les deux hommes s'étaient orientés; ils reprirent le chemin qu'ils avaient suivi.

Salvator et Roland contournèrent l'étang, choisissant, pour décrire cette courbe, le cercle le plus sombre, c'est-à-dire la rive la plus rapprochée du bois.

Roland courait devant : on eût dit qu'il devinait ce que cherchait son maître.

Le chien et l'homme arrivèrent dans une des allées transversales du parc, au moment où Justin et Mina se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

La première personne qu'aperçut Mina en reportant les yeux autour d'elle, fut le général de Prémont. Elle poussa un petit cri de terreur.

— Ne crains rien, chère enfant, dit Justin; c'est un ami !

En même temps apparaissaient de l'autre côté Salvator et Roland.

— Alerte! alerte! dit Salvator; il n'y a pas une minute à perdre.

— Qu'arrive-t-il donc? demanda Mina un peu effrayée.

— Il arrive, ma chère Mina, que nous vous enlevons.

— Mina?... murmura le général. C'est le nom de ma fille !

Et il s'approcha, les bras tendus, vers Mina.

Mais Salvator ne lui laissa pas le temps d'échanger une seule parole avec l'enfant.

— Du silence et de la promptitude! dit-il. Vous vous raconterez dans la voiture tout ce que vous avez à vous raconter. Pendant deux jours et deux nuits, vous aurez le temps!

Et, aidé de Justin, il entraîna la jeune fille vers l'endroit du mur qu'il s'agissait de lui faire franchir.

— Montez, Justin! dit Salvator.

— Mais ma pauvre Mina...? demanda celui-ci.

— Montez! répéta Salvator; je vous dis qu'il n'y a pas une minute à perdre.

Justin obéit.

— Adieu, monsieur Salvator! adieu, mon bien bon ami! murmura la jeune fille en tendant son front blanc au jeune homme.

— Adieu, ma sœur! adieu! dit Salvator.

Et il appuya les lèvres sur son front.

— Oh! moi aussi, dit le général. Un baiser, mon enfant!

Les lèvres du général prirent la place des lèvres de Salvator; puis, étendant la main sur la tête de Mina :

— Sois heureuse, enfant! dit-il avec une voix pleine de larmes; — c'est un père qui n'a pas vu sa fille depuis quinze ans qui te bénit... A... dieu!

Et il sépara ces deux dernières syllabes, qui, prononcées ainsi, étaient toute une prière, et qui voulaient dire : « Je te recommande à Dieu comme je lui recommanderais ma fille. »

— Allons, allons, dit Salvator, chaque minute a la valeur d'une heure, chaque heure le prix d'un jour!

— J'attends, dit Justin, déjà placé à califourchon sur la crête de la muraille.

— Bien! dit Salvator.

Et, d'un élan, il se plaça en face de lui.

— Maintenant, dit-il au général, prenez l'enfant entre vos bras, et élevez-la jusqu'à nous.

Le général enleva Mina comme Milon de Crotone eût enlevé un agneau; puis, la soutenant sur la paume de ses mains étendues, il l'approcha du mur. Une fois Mina à la portée des deux jeunes gens, chacun d'eux enlaça sa taille d'un bras, tandis que le général, passant la main sous ses deux pieds réunis, aidait à l'ascension.

Quand Mina fut assise sur le chaperon du mur :

— Et, maintenant, descendez, Justin! dit Salvator.

Justin sauta dans le chemin.

— Approchez-vous du mur, reprit Salvator; appuyez-vous-y en arc-boutant la tête et les deux mains... Bon ! vous êtes bien ainsi.

Puis, à Mina :

— Mon enfant, ajouta-t-il en l'enlevant et en lui faisant faire volte-face, posez chacun de vos pieds sur chacune des épaules de Justin.

La jeune fille exécuta le mouvement commandé.

— Pliez sur vos jarrets, Justin.

Justin plia sur les jarrets.

— Un peu plus que cela.

Justin plia encore.

— Agenouillez-vous.

Justin s'agenouilla.

— A présent, dit Salvator en lâchant les deux mains de Mina, vous êtes sauvée !

— Pas encore ! dit une voix.

Et la détonation d'une arme à feu se fit entendre.

En même temps que la voix disait : « Pas encore ! » et que le coup de feu retentissait, Mina, qui n'était plus qu'à deux pieds du sol, sautait légèrement sur le gazon qui bordait la muraille.

En entendant le coup de pistolet, et en reconnaissant la voix de M. de Valgeneuse, la jeune fille poussa un cri.

— Sauvez-vous ! et bon voyage ! dit Salvator en sautant du mur dans le parc.

Le général s'était déjà élancé du côté où il avait vu la flamme.

— Arrière, général ! dit Salvator écartant violemment M. Lebastard de Prémont pour passer lui-même; cela me regarde.

Le général lui fit place.

Salvator se précipita vers l'endroit d'où le coup était parti, et se trouva face à face avec M. de Valgeneuse.

— Ah ! je t'ai manqué une première fois, s'écria celui-ci ; mais, de ce coup, je ne te manquerai pas !

Et il abaissa le canon de son pistolet, qui se trouva presque toucher la poitrine de Salvator.

Une seconde de plus, la détente s'abattait, et le jeune homme était mort; mais, en ce moment, un animal, bondissant comme un tigre, s'élança et saisit le comte à la gorge : c'était Roland, qui venait au secours de son maître.

En passant, il releva la main qui tenait le pistolet, et le coup partit en l'air.

— Ah! par ma foi, mon cher monsieur Lorédan, dit Salvator, savez-vous qu'il s'en est fallu de bien peu que vous n'ayez tué votre cousin?...

Sous la secousse imprimée par Roland, le comte de Valgeneuse était tombé à la renverse, et, en tombant, avait lâché le pistolet.

Roland, lui, ne lâchait pas la gorge.

— Eh! monsieur, dit le comte en se débattant, allez-vous me laisser étrangler par ce chien?

— Roland, cria Salvator, ici!... à moi!

Le chien, à son grand regret, lâcha le comte, et, tout grondant, revint s'asseoir près de son maître.

Lorédan se redressa sur un genou, et, en se redressant, tira un stylet de sa poche; mais, grâce à un nouvel incident, le comte n'eut pas le temps de se servir de l'arme qu'il venait d'appeler à son secours : — à sa droite était Jean Taureau, à sa gauche Toussaint-Louverture.

Quand Salvator, parlant à Roland, avait crié : « *Ici! à moi!* » les deux hommes, croyant entendre le signal arrêté, étaient accourus. — On se rappelle que Salvator leur avait recommandé de ne venir que lorsqu'il crierait : *A moi!*

Jean Taureau, voyant, à la clarté de la lune, briller l'arme dans la main de Lorédan, saisit cette main au-dessus du poignet, et serra le bras du comte de telle façon, que l'on entendit craquer l'articulation.

— Allons, dit Jean Taureau, lâchez ce bijou, qui ne peut vous servir à rien, mon bon jeune homme.

Et il redoubla la pression.

Sous les muscles de fer du charpentier, qui lui broyait le poignet, M. de Valgeneuse poussa un cri à peu près pareil à celui que doit pousser un patient que l'on met à la question extraordinaire; ses doigts furent forcés de s'ouvrir et laissèrent échapper le stylet, qui tomba à ses pieds.

— Ramasse, Toussaint, dit Barthélemy Lelong; cela pourra nous servir à débourrer nos pipes.

Toussaint se baissa et ramassa le stylet.

— Maintenant, reprit Jean Taureau s'adressant à Salvator, que faut-il faire de M. le comte, notre bourgeois?

— Mais, répondit Salvator toujours avec le même calme, lui mettre votre mouchoir sur la bouche, et lui lier les mains et les pieds avec les cordes que vous avez dans votre poche.

Toussaint-Louverture tira son mouchoir de sa poche, et Jean Taureau les cordes de la sienne.

Pendant cette opération, Jean Taureau fut obligé de lâcher la main du comte; celui-ci, dans l'espérance de s'échapper, profita de l'instant de liberté qui lui était laissé, et fit un bond de côté, en criant :

— Au secours !

Mais, en face de lui, il trouva le général, qui, jusque-là, s'était tenu, muet et immobile, spectateur de ce qui se passait.

— Monsieur, dit le général en présentant le canon d'un pistolet à la hauteur du front de Lorédan, je vous donne ma parole d'honneur que, si vous faites un seul mouvement pour vous échapper, que, si vous jetez un seul cri pour appeler au secours, je vous casse la tête comme à un chien enragé.

— Mais, dit M. de Valgeneuse, j'ai donc affaire à une bande de brigands?

— Vous avez affaire, répondit Salvator, à des hommes d'honneur, qui ont juré de tirer de vos mains la jeune fille que vous aviez lâchement enlevée.

Et, faisant un signe à Toussaint-Louverture et à Jean Taureau :

— Allons, le mouchoir! allons, les cordes! dit-il; seulement, placez le mouchoir de façon à ce que le prisonnier n'étouffe pas, et ne serrez les cordes que juste ce qu'il faut pour qu'il ne puisse se servir ni de ses pieds, ni de ses mains. Je reviens dans un instant.

— Avez-vous besoin de moi, monsieur? demanda le général.

— Non, restez là, et présidez à l'opération.

Le général fit de la tête un signe d'assentiment, et Salvator disparut.

Avec une adresse merveilleuse, Toussaint-Louverture appliquait le mouchoir sur la bouche du comte, tandis que Jean Taureau le ficelait de la tête aux pieds, et ralliait l'extrémité de la corde au nœud du mouchoir.

M. Lebastard de Prémont regardait faire, les bras croisés.

Au bout de dix minutes, on entendit le pas d'un cheval assourdi par les grandes herbes de l'allée, et Salvator reparut, tenant, d'une main, en bride, la monture du comte, de l'autre, une pince de fer.

— C'est fait, notre bourgeois, dit Jean Taureau, et bien fait, je vous en réponds !

— Je n'en doute pas, Jean, dit Salvator. A présent, tandis que nous allons assurer monsieur sur son cheval, prends cette pince, et va ouvrir la grille.

Le cheval avait une bride et un filet ; on lui enleva le filet, et, avec la mince lanière de cuir, on assujettit le comte de Valgeneuse sur son cheval.

— La ! fit Salvator ; maintenant, en route !

Toussaint prit le cheval par la bride, et l'on s'avança vers la grille.

Jean Taureau, tenant sa barre à la main comme un suisse, se trouvait près de la grille ouverte.

Salvator s'approcha de lui.

— Tu connais la cabane du bord de l'eau ? dit-il.

— Celle où nous nous sommes réunis il y a quinze jours ?

— Justement.

— Comme la maison de ma mère, monsieur Salvator.

— Bien ! c'est là que vous déposerez délicatement le comte.

— Il y a un lit : il y sera à merveille.

— Vous le garderez à vue, Toussaint et toi.

— A vue, c'est dit.

— Il y a, dans l'armoire, des provisions pour deux jours en viande, en pain et en vin.

— Pour deux jours... Alors nous le garderons deux jours ?

— Oui... S'il a faim, s'il a soif, s'il désire manger enfin, vous lui débarrasserez la bouche, vous lui délierez les mains, et vous le laisserez boire et manger.

— C'est juste, il faut que tout le monde vive.

— Mauvais proverbe, Jean Taureau, et qui sauvegarde les coquins.

— Ah! mais... si vous désirez qu'il ne vive pas, monsieur Salvator, reprit Jean Taureau en faisant le geste d'un homme qui appuie son pouce sur la gorge d'un autre homme, il n'y a qu'un seul mot à dire, vous savez.

— Malheureux! fit Salvator ne pouvant s'empêcher de sourire à l'idée de cet aveugle dévouement.

— Ce n'est pas votre idée? N'en parlons plus, dit Jean Taureau.

Salvator fit un mouvement pour revenir au groupe formé par le cheval, le jeune homme lié dessus, Toussaint-Louverture et le général.

Jean Taureau l'arrêta.

— A propos, monsieur Salvator? demanda-t-il.

— Quoi?

— Quand faudra-t-il le laisser aller?

— Après-demain, à cette heure-ci. Vous aurez autant de soin du cheval que de l'homme.

— Plus de soin, monsieur Salvator, plus de soin, dit Jean Taureau en secouant la tête; car, à coup sûr, l'homme vaut moins que le cheval!

— A minuit, le cheval sera tout sellé à la porte de la cabane; un de vous déliera les cordes, l'autre ouvrira la porte; vous laisserez partir le prisonnier, et lui souhaiterez bon voyage.

— Faudra-t-il retourner à Paris?

— Il faudra retourner à Paris, et toi, Jean Taureau, t'en aller à l'ouvrage comme si de rien n'était, en disant à Toussaint-Louverture d'en faire autant.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Besogne facile, monsieur Salvator!

— Et honnête, mon cher Barthélemy. Ta conscience peut donc être tranquille.

— Oh! du moment où vous y mettez la main, monsieur Salvator...

— Merci, mon brave!

— Allons, fit Jean Taureau, en route, monsieur le comte!

— Hue, dada! dit Toussaint-Louverture en flattant le

cheval d'une main, tandis que, de l'autre, il le guidait par le mors.

Jean Taureau en fit autant de son côté, et les deux Mohicans, escortant M. de Valgeneuse, se mirent en route pour la cabane du bord du l'eau.

Vu à distance, au clair de la lune, ainsi couché et garrotté sur son cheval, M. de Valgeneuse avait un faux air de Mazeppa.

— Et, maintenant, général, dit Salvator, refermons la grille, et occupons-nous de M. Sarranti.

Aidé du général, en effet, Salvator referma la grille; puis, la grille refermée, il appela Roland. — Roland avait disparu, attiré par une force invincible du côté du banc.

Salvator l'appela une seconde fois d'une voix plus impérative et en le nommant, non plus Roland, mais Brésil.

Le chien reparut en hurlant tristement; il était évident qu'on le contrariait dans ses plus chers désirs.

— Oui, murmura Salvator, oui, je sais bien ce que tu veux, mon cher Brésil; mais, sois tranquille, nous y reviendrons... Derrière, Brésil! derrière!

Le général semblait n'avoir point remarqué cette discussion engagée entre Brésil et Salvator; il baissait la tête, suivant machinalement le jeune homme sans prononcer une seule parole.

Le chêne et le banc qui attiraient l'attention de Brésil dépassés, Salvator s'engagea dans l'allée qui conduisait au château, marchant également en silence.

Au bout de quelques pas, ce silence fut rompu par le général.

— Vous ne sauriez croire, monsieur Salvator, dit celui-ci, de quelle émotion j'ai été saisi à la vue de cette enfant.

— Il est vrai que c'est une charmante créature, répondit Salvator.

— Hélas! dit le général, j'ai aussi une enfant qui doit avoir le même âge... si toutefois elle vit encore.

— Ignorez vous ce qu'elle est devenue?

— Au moment de mon départ pour la France, je l'ai confiée à de braves gens à qui j'en demanderai compte aussitôt que je pourrai le faire publiquement. L'heure venue, nous parlerons de cela, monsieur Salvator.

Salvator s'inclina en signe d'assentiment.

— Et ce qui m'a ému surtout, continua le général, c'est que vous avez prononcé le nom de Mina.

— C'est, en effet, le nom de l'enfant.

— C'était aussi le nom de ma fille, murmura le général. Je voudrais bien retrouver ma Mina aussi belle et aussi pure que la vôtre, cher monsieur Salvator.

Et le général, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, rentra dans le silence, poussé à se taire par le même sentiment qui l'avait fait parler.

Chacun des deux hommes resta muet pendant quelque temps, suivant la pensée qui le préoccupait.

Ce fut Salvator qui, à son tour, prit le premier la parole.

— Je n'ai qu'une inquiétude, maintenant, dit-il.

— Laquelle? demanda machinalement le général.

— Ce château n'était habité que par trois personnes : Mina, M. de Valgeneuse et une espèce de gouvernante.

— Mina! répéta le général, comme s'il trouvait plaisir à redire ce nom.

— Mina est partie avec Justin; M. de Valgeneuse est aux mains de Jean Taureau et de Toussaint-Louverture, — et ils ne le lâcheront pas, j'en réponds; — reste la gouvernante.

— Eh bien? demanda avec un peu plus d'intérêt le général, qui comprenait que Salvator le ramenait à l'affaire qu'ils étaient en train de poursuivre, c'est-à-dire à la disculpation de M. Sarranti.

— Eh bien, répéta Salvator, si elle n'était pas endormie, elle a dû entendre le coup de feu, et, si elle a entendu le coup de feu, elle a dû se sauver à tous les diables.

— Allons à sa recherche, dit le général.

— Par bonheur, continua Salvator, nous avons Brésil, Brésil nous aidera à la retrouver.

— Qu'est-ce, Brésil?

— C'est mon chien.

— Je croyais qu'il s'appelait Roland.

— Il s'appelle, en effet, Roland, général; mais mon chien est comme moi, il a deux noms : un qu'il porte en face de tout le monde, et qui correspond à sa vie présente; l'autre qui n'est connu que de moi, et qui correspond à sa vie passée; — car il faut vous dire que Roland a une existence presque aussi agitée, presque aussi mystérieuse que la mienne.

— Si jamais je suis assez votre ami, monsieur, pour entrer dans le mystère de cette vie..., dit M. de Prémont.

Et il s'arrêta, comprenant que la moindre instance le faisait indiscret.

— C'est probable, général, dit Salvator; mais, en attendant, ce sont les mystères de la vie de Brésil qu'il s'agit de sonder.

— Ce n'est pas chose commode, répondit le général; et, quoique je parle sept ou huit langues, je ne me charge pas de vous servir d'interprète.

— Oh ! entre Brésil et moi, il n'en est pas besoin, général, et vous allez voir comme nous nous comprenons... Et, tenez, vous l'avez vu insouciant, n'est-ce pas ? remarquez comme, au fur et à mesure qu'il approche du château, il s'anime. Ce n'est point pour la lumière qui en sort ou le bruit que l'on y fait, n'est-ce pas ? Vous voyez, il n'y brûle pas une bougie, et son cœur ne bat pas plus que celui d'un cadavre.

Et, en effet, en s'approchant du château, tout muet et sombre qu'était le sourd édifice, Brésil dressait l'oreille, portait le nez au vent, et hérissait son poil, comme s'il se préparait à un combat.

— Voyez, général, dit Salvator; je vous promets que, si la gouvernante est encore au château, soit à la cave, soit au grenier, nous l'y trouverons, si bien qu'elle puisse être cachée. Entrons, général !

Rien, en effet, n'était plus facile que d'entrer. En sortant pour se promener dans le parc, Mina avait laissé la porte ouverte ; seulement, comme nous l'avons dit, l'édifice n'était éclairé que par la lumière extérieure de la lune.

Salvator tira de sa poche une petite lanterne sourde, et l'alluma.

Brésil, au milieu de l'antichambre, tournait sur lui-même, comme s'il passait l'inspection des objets et reconnaissait les localités; puis, tout à coup, prenant son parti, il alla donner de la tête contre une porte basse qui semblait conduire aux parties inférieures de la maison.

Salvator ouvrit cette porte.

Brésil se précipita dans un corridor sombre, au bout duquel, par un escalier de six ou huit marches, il descendit dans une espèce de cave, où, arrivé le premier, il poussa un

hurlement si lugubre, qu'il fit frissonner Salvator et le général, c'est-à-dire deux hommes qui ne frissonnaient pas facilement.

— Eh bien, Brésil, qu'y a-t-il donc? demanda Salvator; est-ce que c'est ici, par hasard, que Rose de Noël...?

Le chien, comme s'il eût compris la question de son maître, reprit, tout courant, le chemin qu'il venait de suivre et disparut.

— Où va-t-il? demanda le général.

— Je n'en sais rien, répondit Salvator.

— Si nous le suivions?

— Non, s'il avait désiré être suivi, il aurait tourné la tête de mon côté pour me faire signe de le suivre. Il ne l'a pas fait; nous devons l'attendre ici.

Salvator et le général n'attendirent pas longtemps.

Tandis que tous deux regardaient du côté de la porte, une fenêtre basse vola en éclats, et Brésil tomba entre eux deux, les yeux sanglants, la langue pendante; puis, trois ou quatre fois, il tourna autour de la cave, comme cherchant quelqu'un à dévorer.

— Rose-de-Noël, n'est-ce pas? dit Salvator au chien; Rose-de-Noël?

Brésil hurla avec fureur.

— C'est ici, dit Salvator, que l'on a tenté d'assassiner Rose-de Noël.

— Qu'est-ce que Rose-de-Noël? demanda le général.

— Un des deux enfants disparus et que M. Sarranti aurait tenté d'assassiner.

— Tenté d'assassiner? répéta le général; ainsi vous en êtes sûr, l'assassinat n'a pas été consommé?

— Non, par bonheur!

— Et l'enfant?...

— Je vous l'ai dit, général, l'enfant vit.

— Et vous la connaissez?

— Je la connais.

— Pourquoi ne pas l'interroger, elle, alors?

— Parce qu'elle ne veut pas répondre.

— Que faire, en ce cas?

— Interroger Brésil! vous voyez qu'il répond, lui.

— Alors, continuons.

— Parbleu! dit Salvator.

Et l'on revint à Brésil, qui grattait et mordait le sol avec fureur.

Salvator regardait, pensif, la rage du chien.

— Il y a quelqu'un enterré ici, dit le général.

Salvator secoua la tête.

— Non, dit-il.

— Pourquoi non?

— Parce que je vous ai dit que la petite fille vivait.

— Mais le petit garçon?

— Ce n'est point ici qu'il est enterré, lui.

— Vous savez où il est enterré?

— Oui.

— Le garçon est mort, alors?

— Il est mort!

— Assassiné?

— Noyé!

— Et la petite fille?

— La petite fille a failli être tuée d'un coup de couteau, elle.

— Où cela?

— Ici.

— Et qui a empêché l'assassinat de s'achever?

— Brésil.

— Brésil?

— Oui, en brisant cette fenêtre comme il vient de le faire, et, probablement, en se jetant sur l'assassin.

— Mais que cherche-t-il là?

— Il ne cherche pas, il retrouve.

— Quoi?

— Regardez!

Salvator abaissa la lanterne et projeta sa lumière sur la dalle du caveau.

Ah! fit le général, on dirait des traces de sang.

— Oui, reprit Salvator, c'est une permission du Seigneur que la tache faite par le sang qui sort tiède du corps de l'homme ne s'efface jamais. Ce sang, général, aussi vrai que M. Sarranti est innocent, ce sang sur lequel s'acharne Brésil, c'est le sang de l'assassin!

— Mais ne disiez-vous pas que la petite fille avait failli être tuée d'un coup de couteau?

— Oui.

— Ici?

— Probablement.

— Mais Brésil?...

— Il ne s'y trompe point, allez! — Brésil! dit Salvator, Brésil!

Brésil s'interrompit et vint à son maître.

— Cherche, Brésil! dit Salvator.

Brésil flaira les dalles et s'avança vers un petit caveau qui avait une sortie sur le parc.

La porte du petit caveau était fermée; il gratta contre la porte en gémissant avec tristesse, et, en deux ou trois endroits, lécha le sol avec sa langue.

— Voyez la différence, général, dit Salvator. Là est tombé le sang de la petite fille. Elle a fui par cette porte; je vais l'ouvrir, et vous verrez Brésil suivre la trace du sang.

Salvator ouvrit la porte; Brésil s'élança dans le caveau, s'arrêtant deux ou trois fois pour toucher la dalle du bout de sa langue.

— Tenez, dit Salvator, c'est par ici que s'est enfuie l'enfant, tandis que Brésil luttait avec l'assassin.

— Mais l'assassin, quel est-il?

— Je crois que c'est une femme... La petite fille, dans ses moments de folie, — parfois la pauvre enfant devient presque folle, — la petite fille, dans ses moments de folie, a crié deux ou trois fois : « Ne me tuez pas! ne me tuez pas, madame Gérard! »

— Quel effroyable labyrinthe que toute cette histoire! s'écria le général.

— Oui, dit Salvator; mais nous tenons une des extrémités du fil, et il faudra bien que nous arrivions à l'autre.

Puis, appelant :

— Brésil, dit-il, viens!

Brésil, déjà engagé dans le parc, où il semblait chercher une piste perdue, revint sur l'appel de son maître.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, général, dit Salvator; je sais tout ce que je veux savoir, et il est important, vous vous en souvenez, de ne pas laisser fuir la gouvernante.

— Cherchons donc la gouvernante.

— Allons, Brésil! allons! dit Salvator, remontant les marches du cellier et rentrant dans le vestibule.

Brésil suivit son maître. Arrivé dans le vestibule, il hésita un instant : à travers la porte ouverte, il voyait resplendir l'étang, pareil à un miroir d'acier poli, et il se sentait attiré vers l'étang.

Un second appel de Salvator le contint.

Alors il prit l'escalier, mais sans hâte et comme une voie qui devait le conduire, non pas à un but, mais hors du vestibule.

Cependant, arrivé au corridor du premier étage, il s'élança assez rapidement jusqu'au bout; puis il s'arrêta devant une porte et poussa un grognement tendre et plaintif.

— Serait-ce là que nous allons trouver la gouvernante? demanda le général.

— Non, je ne crois pas, répondit Salvator; ce serait plutôt la chambre de l'un des deux enfants. Au reste, nous allons bien voir.

La chambre était fermée à clef; mais, au premier effort que fit Salvator en poussant la porte, la gâche de la serrure céda, et la porte s'ouvrit.

Le chien s'élança dans la chambre avec un aboiement joyeux.

Salvator ne s'était pas trompé : la première chose qui frappa sa vue fut une alcôve avec deux lits jumeaux; ces deux lits étaient évidemment des lits d'enfant. Brésil allai joyeusement de l'un à l'autre, appuyait ses pattes de devant sur la couverture, et regardait Salvator avec une expression de joie à laquelle il n'y avait point à se méprendre.

— Voyez-vous, général, dit Salvator, c'était ici la chambre des enfants.

Brésil y fût resté éternellement, il se fût couché entre ces deux lits, il y fût mort.

Mais Salvator le força de sortir en l'appelant avec insistance.

Brésil suivit son maître, la tête basse et tout plaintif.

— Nous reviendrons, Brésil; nous reviendrons, sois tranquille! dit Salvator.

Et, comme s'il eût compris ces paroles, le chien monta l'escalier qui conduisait au second étage.

Sur le palier, il s'arrêta; puis, l'œil ardent, le poil hérissé, avec un grognement terrible, il s'approcha d'une porte.

— Diable ! fit Salvator, nous voici arrivés devant la chambre de quelque ennemi: Voyons un peu cela.

La porte, comme celle du premier étage, était fermée; mais, comme celle du premier étage, elle céda sous l'effort d'une vigoureuse pression.

Brésil entra, et, aussitôt entré, il aboya d'une façon terrible; sa colère paraissait dirigée contre une commode.

Salvator essaya d'ouvrir ce meuble: les tiroirs en étaient fermés à clef.

Brésil mordait avec rage les poignées des tiroirs.

— Attends, Brésil, attends, dit Salvator; nous verrons bien ce qu'il y a dans ces tiroirs. En attendant, silence !

Le chien se tut, regardant ce qu'allait faire son maître; mais ses yeux étincelaient et l'écume lui frangeait la gueule, tandis que l'eau tombait goutte à goutte de sa langue haletante et rouge comme du sang.

Salvator souleva le marbre de la commode, et l'adossa au mur.

Le chien eut l'air de comprendre et d'encourager son maître en piétinant avec fureur.

Puis Salvator tira de sa poche un court poignard avec lequel, en opérant une pesée, il leva un carré de bois.

En voyant ce résultat, Brésil se dressa contre la commode.

Salvator plongea sa main par le trou pratiqué, et tira de la commode éventrée un corsage de laine rouge.

Mais, avant que le corsage de laine rouge fût sorti de l'excavation, Brésil l'avait saisi à belles dents et arraché des mains de Salvator.

Ce corsage faisait partie du costume national d'Orsola.

Salvator se jeta sur le chien, qui mâchonnait l'étoffe avec rage; à grand'peine, il lui arracha le corsage d'entre les pattes et d'entre les dents.

— Je ne me trompais pas, dit Salvator : c'est une femme qui a essayé d'assassiner la petite fille, et cette femme est madame Gérard, ou plutôt Orsola.

Et il tint suspendu de toute la hauteur de son bras le corsage écarlate, après lequel Brésil se mit à sauter avec de féroces aboiements.

Le général restait stupéfait de cette communion de pensées qui montaient du chien à Salvator et redescendaient de l'homme à l'animal.

— Voyez, continua Salvator, il n'y a plus de doute.
Puis, comme sa conviction était faite sur ce point, il réintégra le corsage dans la commode, replaça tant bien que mal le carré de chêne, et reposa le marbre sur le tout.
Le chien grondait, comme si on lui eût arraché l'os le plus succulent.
— Bon, bon, dit Salvator à Brésil, assez! Tu comprends bien que nous repasserons plus tard, mon brave chien; mais le plus pressé à cette heure, c'est la gouvernante; cherchons donc la gouvernante.
Le chien, repoussé de la chambre, sortit en grondant; mais, une fois sur le palier, il se remit en quête et s'arrêta devant la dernière porte au fond du couloir en jetant des cris d'appel.
— Nous y voici, général, dit Salvator se dirigeant vers la porte devant laquelle Brésil aboyait.
Puis, au chien :
— Il y a quelqu'un là, n'est-ce pas, Brésil?
Le chien répondit en aboyant plus fort.
— Allons, dit Salvator, quand la police ne fait point sa besogne, il faut faire la besogne de la police.
Puis, présentant la lumière au général:
— Prenez cette lanterne, général, dit-il, et ne me démentez pas.
Le général prit la lanterne, tandis que Salvator nouait autour de sa taille la ceinture blanche qui faisait à cette époque reconnaître les commissaires de police, les magistrats et les officiers ministériels.
Puis, frappant trois coups à la porte :
— Au nom du roi! dit-il.
La porte s'ouvrit.
Alors, en voyant entrer, éclairé par un homme vêtu de noir, un personnage qu'à son écharpe, elle crut reconnaître pour un commissaire de police, la femme qui habitait la chambre, et qui s'était levée en chemise pour ouvrir la porte, tomba à genoux au milieu de l'appartement, en criant :
— *Jésus! Maria!*
— Au nom du roi, reprit Salvator, femme, je vous arrête!
Celle vers laquelle Salvator étendait la main, mais sans la toucher, semblait une vieille fille de cinquante à soixante

ans, hideuse à voir dans le trop simple appareil où elle apparaissait.

Près d'elle, la Brocante eût semblé la Vénus de Milo.

Elle poussa un cri de terreur auquel Brésil, dont ce cri avait probablement agacé les nerfs, répondit par un hurlement lugubre et prolongé.

Salvator cherchait à saisir dans l'obscurité une ressemblance quelconque entre l'abominable créature et quelque souvenir de sa propre vie.

— Éclairez donc cette femme, dit-il au général; il me semble que je la connais.

Le général dirigea la lumière de la lanterne sur le visage de la laide créature.

— C'est cela, dit Salvator, je ne me trompais pas.

— Oh! mon bon monsieur, s'écria la gouvernante, je vous jure que je suis une honnête femme!

— Tu mens! dit Salvator.

— Mon bon commissaire!... insista la vieille.

— Tu mens! interrompit de nouveau Salvator. Je vais te dire qui tu es, moi: tu es la mère de la *Cagnote*.

— Oh! monsieur, s'écria la mégère épouvantée.

— Tu es cause qu'une charmante créature qui avait été, par erreur, conduite dans un lieu infâme, et qui s'y était trouvée avec ta fille, — laquelle n'y avait pas été conduite par erreur, elle! — poursuivie par tes obsessions, dénoncée par toi, déshonorée par toi, n'a pu survivre à son déshonneur et s'est jetée dans la Seine!

— Monsieur le commissaire, je vous proteste...

— Souviens-toi d'Athénaïs, dit impérativement Salvator, et plus de mensonges ni de parjures!

On se rappelle qu'Athénaïs est le nom que portait la fille du trompette Ponroy, avant que Salvator l'eût baptisée du nom de Fragola. Si nous pénétrons un jour, nous le répétons, dans les mystérieux replis de la vie de Salvator, nous y retrouverons, selon toute probabilité, les traces de l'événement auquel le faux commissaire de police faisait allusion en ce moment.

La vieille femme baissa le front, comme si le rocher de de Sisyphe venait de lui tomber sur la tête.

— Maintenant, dit Salvator, réponds aux questions que je vais t'adresser.

— Monsieur le commissaire...

— Réponds, ou j'appelle deux hommes, et je te fais conduire aux Madelonnettes.

— Je réponds, je réponds, monsieur le commissaire !

— Depuis quand es-tu ici ?

— Depuis le dernier dimanche gras.

— Quand la jeune fille enlevée par M. de Valgeneuse est-elle arrivée au château ?

— Dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres.

— Depuis qu'elle est arrivée au château, M. de Valgeneuse a-t-il permis que cette jeune fille en sortît ?

— Jamais !

— Quelle espèce de violence a-t-il employée pour l'empêcher de sortir ?

— Il l'a menacée d'accuser son amant de rapt et de le faire condamner aux galères.

— Et cet amant, comment s'appelle-t-il ?

— M. Justin Corby.

— Combien M. de Valgeneuse te donnait-il par mois pour garder la jeune fille enlevée ?

— Monsieur le commissaire...

— Combien te donnait-il ? répéta Salvator d'un ton plus impératif.

— Cinq cents francs.

Salvator regarda autour de lui, et vit un petit meuble ayant la forme d'un secrétaire; il l'ouvrit et y trouva du papier, de l'encre et des plumes.

— Assieds-toi devant ce bureau, dit-il à la femme, et écris la déclaration que tu viens de me faire.

— Je ne sais pas écrire, monsieur le commissaire.

— Tu ne sais pas écrire ?

— Non, je vous jure !

Salvator tira un portefeuille de sa poche, chercha dans ce portefeuille un papier qu'il déplia et qu'il mit sous les yeux de la sorcière.

— Si tu ne sais pas écrire, dit-il, qui donc a écrit cela ?

« Si tu ne m'as pas donné cinquante francs ce soir, je dis où ma fille t'a connue, et je te fais chasser de ton magasin.

» La Glouette.

» 11 novembre 1824. »

La veille femme demeura anéantie.

— Tu vois que tu sais écrire, lui dit Salvator ; mal, c'est vrai, mais assez pour que tu obéisses à l'ordre que je te réitère. Allons, écris la déclaration que tu m'as faite tout à l'heure.

Et Salvator, forçant la vieille femme à s'asseoir, lui mit la plume entre les mains, et, tandis que le général l'éclairait, présida à la rédaction de la pièce suivante, qu'elle écrivit d'une écriture immonde, en l'émaillant de fautes de français qui garantissaient l'authenticité de l'autographe. — Nous nous dispenserons de reproduire les fautes, croyant qu'il suffira à nos lecteurs de connaître le texte de la déclaration.

« Moi soussignée, femme Brabançon, dite la Glouette, je déclare que j'ai été engagée au service de M. Lorédan de Valgeneuse, à partir du dernier dimanche gras, pour garder une jeune fille nommée Mina, qu'il avait enlevée d'un pensionnat à Versailles. Je déclare, en outre, que la jeune fille enlevée est arrivée au château de Viry dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres ; qu'elle a menacé M. le comte de crier, d'appeler, de fuir, mais que M. le comte l'a empêchée de rien faire de pareil, en lui disant qu'il avait les moyens d'envoyer son amant aux galères, et que ce moyen était de le dénoncer comme ayant séquestré une jeune fille mineure ; il avait même dans sa poche un mandat d'amener en blanc qu'il lui montra.

» *Signé* : Femme BRABANÇON, dite *la Glouette*.

» Donné au château de Viry, pendant la nuit du 28 mai 1827. »

Nous sommes obligé d'avouer que Salvator avait été pour quelque chose dans la rédaction de cette pièce ; mais, comme elle ne s'écartait point un seul instant de la vérité, nous espérons qu'en faveur de l'intention qui le faisait agir, nos lecteurs lui pardonneront cette pression, plus littéraire encore que morale.

Salvator prit la déclaration, la plia en quatre, et la mit dans sa poche ; puis, se retournant vers la Glouette :

— Là ! dit-il, maintenant, tu peux te recoucher.

La vieille eût préféré rester debout ; mais elle entendit, à sa gauche, gronder sourdement Brésil, et elle se jeta sur

son lit, comme elle se fût jetée à la rivière pour éviter un chien enragé.

Les dents de Brésil, en effet, semblaient l'effrayer encore plus que l'écharpe du commissaire ; c'était tout simple : il avait dû lui arriver vingt fois dans sa vie d'avoir affaire à des gens de justice, tandis qu'il était bien certain que, même dans ses cauchemars les plus terribles, elle n'avait jamais vu un chien de cette envergure.

— Maintenant, dit Salvator, comme tu es la complice de M. de Valgeneuse, qui vient d'être arrêté sous la prévention d'avoir enlevé et séquestré une jeune fille mineure, crime prévu par la loi, je t'arrête et t'enferme dans cette chambre, où, demain matin, M. le procureur du roi viendra t'interroger. Seulement, comme tu pourrais avoir l'idée de t'échapper, je te préviens que je mets une sentinelle sur le palier et une autre en bas, avec ordre de tirer sur toi, si tu ouvres la porte ou la fenêtre.

— *Jésus ! Maria !* répéta pour la seconde fois la vieille, mais en tremblant encore plus fort à la seconde fois qu'à la première.

— Tu as entendu ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— En ce cas, bonne nuit !

Alors, faisant passer le général devant lui, et fermant en dehors la porte à double tour :

— Je vous réponds, général, ajouta Salvator, qu'elle ne bougera pas, et que nous pouvons compter sur une nuit tranquille.

Puis, s'adressant à son chien :

— Allons, en route, Brésil ! dit-il ; nous ne sommes qu'à la moitié de la besogne.

XXXVI

Discussion à propos d'un homme et d'un cheval.

Nous abandonnerons Salvator et le général au bas du perron et au moment où ils se dirigent vers l'étang, précédés de Brésil; les suivre, ce serait, on le comprend bien, nous engager dans une route que nous avons déjà explorée.

Jetons d'abord un coup d'œil sur Justin et sur Mina; ce coup d'œil nous ramènera tout naturellement à M. Lorédan de Valgeneuse.

En entendant la détonation du pistolet, Justin et Mina, qui avaient déjà fait quelques pas pour fuir à travers champs, s'étaient arrêtés; et, tandis que Mina, agenouillée dans les blés, priait pour que Dieu gardât Salvator de tout mal, Justin s'était d'un élan accroché au mur, et avait assisté à la lutte qui s'était terminée par la capture de Lorédan.

Les jeunes gens purent donc voir encore de loin le cheval qui, conduit par les deux Mohicans, emportait M. de Valgeneuse. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, comme si, ayant longtemps entendu gronder la foudre au-dessus de leur tête, ils la voyaient, enfin, tomber à cent pas d'eux.

Ils s'inclinèrent en signe de remercîment, et prononcèrent, entre deux baisers, le nom de Salvator; puis ils s'enfuirent, cherchant les étroits sentiers où ils devaient poser le pied, de peur d'écraser les bluets. Ils avaient une religion pour cette charmante fleur des champs; car, on se le rappelle, c'était par une nuit de printemps, pareille à celle dont les ailes transparentes frémissaient autour d'eux, que Justin avait, dans un champ de bluets et de coquelicots, trouvé

Mina endormie sous l'œil vigilant de la lune, comme la petite fée de la moisson.

Arrivés dans un sentier plus large, ils purent se prendre le bras, et marcher de front ; au bout de quelques minutes, ils étaient en face du massif où était cachée la voiture.

Bernard reconnut Justin, et, en le voyant accompagné d'une jeune fille, il commença de comprendre le véritable mot du drame dans lequel il jouait un rôle. Il ôta respectueusement son chapeau enrubanné, et, quand la jeune fille et son amant furent confortablement installés dans la calèche, il fit ce signe d'intelligence qui veut dire : « Et, maintenant, où faut-il aller ? »

— Route du Nord ! répondit Justin.

Bernard reprit le chemin qu'il venait de parcourir, et la voiture disparut bientôt sur la route de Paris, qu'il fallait traverser tout entier, de la barrière de Fontainebleau à la barrière de la Villette.

Souhaitons un bon voyage aux deux enfants, laissons-les répandre dans le cœur l'un de l'autre toutes les joies et toutes les tristesses dont le cœur de chacun est rempli, et revenons au prisonnier.

Faire entrer M. de Valgeneuse dans la cabane n'était point la difficulté qui arrêta les deux gardiens, et les fit demeurer songeurs à la porte : c'était d'y faire entrer le cheval !

La cabane se composait d'un simple rez-de-chaussée de quinze pieds de long sur douze de large, sans écurie ni remise. A trois hommes et un cheval dans un pareil appartement, on serait certainement gêné.

— Diable ! fit Jean Taureau, nous n'avions pas songé à cela.

— Ni M. Salvator non plus, répondit Toussaint.

— Imbécile ! dit Jean Taureau, comment voulais-tu qu'il y songeât, lui ?

— Bon ! est-ce qu'il ne songe pas à tout ?

— Puisqu'il n'y a pas songé, songeons-y, nous, reprit Jean Taureau.

— Songeons-y, dit Toussaint.

Ils y songèrent ; mais l'imagination n'était pas la partie brillante des deux braves gens.

Enfin, au bout d'un instant de méditation :

— Au fait, la rivière n'est pas loin, hasarda Jean Taureau.

— Comment, la rivière? s'écria Toussaint-Louverture.

— Dame!

— Noyer le cheval?

— Le cheval d'un méchant homme! fit Jean Taureau avec dédain.

— Le cheval d'un méchant homme peut être un fort honnête cheval! reprit sentencieusement Toussaint-Louverture.

— C'est vrai... Mais que faire?

— Si nous le conduisions à l'auberge de la *Grâce de Dieu?*

— Que tu es bête, même pour un Auvergnat!

— Tu crois?

— Mais comprends donc : le maître de la *Grâce de Dieu*, en voyant Toussaint-Louverture ou Jean Taureau lui amener un cheval de maître, demandera où est le maître du cheval. Que lui répondras-tu, toi? Voyons, voyons, dis! Si tu as quelque chose à lui répondre, prends le cheval, et conduis-le à la *Grâce de Dieu*.

Toussaint secoua la tête.

— Je n'ai rien à dire, fit-il.

— Alors, tais-toi.

— C'est ce que je fais.

Et Toussaint se tut.

Il s'ensuivit un nouveau silence d'une minute, que Jean Taureau rompit le premier.

— Tiens, veux-tu faire une chose? dit-il à Toussaint.

— Certainement que je veux bien la faire, si elle est faisable.

— Entrons d'abord le particulier dans la maison.

— Oui.

— Une fois rendu à sa destination, je me charge de lui.

— Je m'en chargerais bien aussi, parbleu! ce n'est pas lui qui nous embarrasse, puisque c'est son cheval.

— Voyons, ne me trouble pas.

— Bon! voilà que je te trouble!

— Une fois le particulier dans la maison, tu te charges du cheval, toi.

— Je m'en charge!... Mais non, je ne m'en charge pas, puisque je ne sais qu'en faire!

— Attends donc!... Tu te charges du cheval, et tu le reconduis..

— Où?

— Au château de Viry, entends-tu?

— Tiens! c'est vrai, au fait.

— Tu n'aurais pas pensé à ça, toi! dit Jean Taureau, tout fier de son imaginative.

— Non.

— Et tu trouves l'idée bonne?

— Parfaite!

— Alors, détachons le particulier, dit Jean Taureau.

— Détachons le particulier, répondit Toussaint-Louverture, qui ne voyait que par les yeux de son ami.

— Mais non!

— Alors, ne le détachons pas.

— Mais si!

— Ah! je ne comprends plus, dit Toussaint-Louverture, qui commençait à donner sa langue aux chiens,

— Mais que diable as-tu besoin de comprendre?

— Cependant... pour travailler...

— Contente-toi de tenir le cheval.

— Oui.

Tu dis: « Détachons-le; » bon! si nous le détachons ensemble, personne ne tient plus le cheval.

— C'est vrai.

— Le particulier détaché, rien n'empêche le cheval de partir.

— C'est encore vrai.

— Alors, ne le détachons pas... Je le détache tout seul, et, toi, pendant ce temps, tu tiens le quadrupède.

— Allons-y! dit Toussaint en saisissant le mors du cheval.

Jean Taureau commença par aller au saule, y prit la clef, et ouvrit la porte de la cabane; puis, comme il aimait à y voir clair, il alluma une petite lampe.

Enfin, ces préparatifs terminés, il détacha le prisonnier, et l'enleva comme un enfant fait de son polichinelle.

— Maintenant, par file à gauche, *arche!* dit Jean Taureau à Toussaint, en emportant le comte dans l'intérieur de la cabane.

Toussaint ne se fit pas répéter deux fois le commandement; avant que son compère eût tourné le dos, il avait enfourché l'animal, et était parti avec la même rapidité que s'il y eût eu le prix de la ville de Paris au bout de la course.

En arrivant à la grille du château, il la trouva refermée;

il s'apprêtait à escalader la muraille, quand le grognement d'un chien se fit entendre, et que Brésil vint poser ses deux pattes sur la traverse de fer.

—Bon! dit Toussaint dans ce patois auvergnat que méprisait Jean Taureau, si voilà Roland, M. Salvator n'est pas loin.

En effet, presque aussitôt une lumière brilla.

— Ah! ah! fit une voix, c'est toi, Toussaint?

— Oui, monsieur Salvator, c'est moi, dit Toussaint tout joyeux. Je vous ramène le cheval.

— Et l'homme?

— Oh! l'homme est en sûreté, puisqu'il est dans les mains de Jean Taureau. En tout cas, j'y retourne, soyez tranquille, monsieur Salvator! quatre mains valent mieux que deux.

Et, laissant à Salvator le soin de reconduire le cheval à son écurie, Toussaint repartit d'un tel pas, disons-le à sa louange, que, de même qu'il avait semblé disputer le prix de la course à cheval, il eût pu disputer le prix de la course à pied.

XXXVII

Où c'est M. de Valgeneuse qui court le danger, et où c'est Jean Taureau qui a peur.

Voyons ce qui s'était passé à la cabane du bord de l'eau en l'absence de Toussaint.

Jean Taureau, ayant fait entrer, ou, pour mieux dire, ayant inséré Lorédan de Valgeneuse dans la chambre, le coucha provisoirement, tout ficelé qu'il était comme une momie, sur une longue table de noyer qui tenait le milieu

de la pièce, et qui, avec le lit, à moitié enfoncé dans une espèce d'alcôve, en formait le meuble principal.

Vu ainsi, roide et sans mouvement, M. de Valgeneuse ne ressemblait pas mal à un cadavre que l'on va disséquer sur la table d'un amphithéâtre.

— Ne vous impatientez pas, mon gentilhomme, dit Jean Taureau : le temps seulement de fermer la porte, et de trouver un siége digne de vous, et je vous rends à une demi-liberté.

Ce disant, Jean Taureau fermait la porte au verrou, et cherchait, suivant son expression, un siége digne de son illustre prisonnier.

M. de Valgeneuse ne répondit point; mais Jean Taureau ne fit aucune attention à son silence, qu'il trouva d'abord assez naturel.

Alors, continuant :

— Ma foi, mon jeune seigneur, dit-il en attirant à lui du pied un tabouret boiteux qui stationnait mélancoliquement dans un coin de la chambre, nous ne sommes point ici au palais des Tuileries, et il faudra vous contenter de cet objet-là.

Il approcha le tabouret du mur, mit un bouchon sous le pied trop court, comme on ajoute un talon à un soulier pour allonger une jambe, et revint au prisonnier, toujours immobile sur sa table.

Il lui enleva d'abord le bâillon.

— La! dit-il, voilà qui va vous aider à respirer un peu!

Mais, à la grande surprise de Jean Taureau, le comte ne fit point entendre cette bruyante aspiration que fait entendre tout homme en recouvrant la liberté ou, tout au moins, l'usage de la parole.

— Eh bien, mon gentilhomme? dit le charpentier de sa plus douce voix.

Mais Lorédan ne répondit pas.

— Nous boudons, monsieur le comte? demanda Jean Taureau commençant à délier les cordes des bras.

Le prisonnier continua de garder le plus obstiné silence.

— Fais le mort, fais le mort, tu en es bien le maître, continua Jean Taureau en enlevant tout à fait les nœuds qui tenaient les mains.

Les mains retombèrent inertes le long du corps.

— Là ! levez-vous maintenant, si c'est votre bon plaisir, monseigneur !

M. de Valgeneuse ne bougea pas plus qu'une souche.

— Ah çà ! dit Jean Taureau, croyez-vous, par hasard, que je vais vous mettre en lisières, et vous faire marcher comme une nourrice fait de son nourrisson ? Non, merci ! j'ai assez travaillé ce soir.

Mais le comte ne donna point signe de vie.

Jean Taureau s'arrêta et regarda de côté le prisonnier, immobile et muet dans l'ombre.

— Diable ! diable ! dit-il, inquiet de ce silence absolu : est-ce que nous aurions un peu tourné de l'œil, pour faire de la peine à notre ami Jean Taureau ?

Et il alla prendre la lampe, et l'approcha du visage de M. de Valgeneuse.

Les yeux du jeune homme étaient fermés ; sa figure était blême ; de son front ruisselaient des gouttes de sueur froide.

— Bon ! dit Jean Taureau, c'est moi qui ai eu la peine, et c'est lui qui sue à présent... Drôle de particulier, va !

Mais, remarquant la pâleur mortelle qui couvrait le visage du comte :

— Par ma foi, murmura-t-il, j'ai peur qu'il ne fasse le mort pour le bon motif !

Et Jean Taureau remua et secoua son prisonnier en tous sens.

Celui-ci se laissa remuer et secouer comme un cadavre.

— Sacredié ! s'écria Jean Taureau en jetant sur le comte des yeux hagards, sacredié ! est-ce que nous l'aurions étouffé sans le faire exprès ?... Eh bien, M. Salvator va être content ! — Vilain homme, va ! ces riches ne font jamais rien comme les autres !

Jean Taureau regarda tout autour de lui et aperçut dans le coin de la chambre une immense cruche pleine d'eau.

— Ah ! dit-il, voilà justement ce que je cherchais !

Il alla à la cruche, l'enleva, et, montant sur un escabeau qui était près de la table, il établit, par l'inclinaison du vase, une cascade de quatre ou cinq pieds, qui, à l'endroit de sa chute, rencontra le visage de M. de Valgeneuse.

Les premières gouttes ne semblèrent produire aucun effet sur le comte ; mais il en fut autrement des secondes.

Au filet d'eau qui lui descendait sur la tête, au contact de

cette douche glacée, M. de Valgeneuse poussa un soupir, soupir qui rassura Jean Taureau, dont le front commençait à sentir, de son côté, de nombreuses gouttes de sueur.

— Ah! sacredié! s'écria-t-il en respirant bruyamment, comme si on lui eût ôté de dessus la poitrine un poids de cinq cents livres, vous m'avez fait une fière peur, mon maître, vous pouvez vous en vanter!

Il descendit de l'escabeau, remit la cruche en place, et se rapprocha de son prisonnier.

— Eh bien, lui dit-il d'un air goguenard qui lui était revenu avec la certitude que le comte n'était pas mort, nous avons donc pris un joli petit bain? Cela doit aller mieux présentement, mon gentilhomme.

— Où suis-je? demanda Lorédan, comme le demandent, je ne sais pourquoi, après leur évanouissement, toutes les personnes qui reviennent à la vie.

— Vous êtes dans la chambre d'un ami dévoué, répondit Jean Taureau en détachant les cordes qui liaient encore les jambes du prisonnier; et, si vous voulez descendre de votre piédestal et vous asseoir, vous en êtes absolument le maître.

M. de Valgeneuse ne se fit point répéter l'invitation : il se laissa glisser le long de la table, et se trouva debout; mais ses pieds engourdis ne purent le porter : il chancela.

Jean Taureau le reçut dans ses bras, le conduisit au tabouret, et l'adossa contre le mur.

— La! êtes-vous bien ici? dit Jean Taureau en s'accroupissant sur les talons pour mettre sa tête au niveau de celle de M. de Valgeneuse.

— Et, maintenant, demanda dédaigneusement le comte, que voulez-vous faire de moi?

— Ma société la plus intime, monsieur le comte... la mienne et celle d'un ami, absent pour le quart d'heure, mais qui ne peut tarder à revenir.

Comme Jean Taureau disait ces mots, on frappa à la porte d'une certaine façon.

Jean Taureau connaissait cette façon de frapper; en conséquence, il alla ouvrir, et l'on vit paraître Toussaint-Louverture, dont le visage noir, marbré de taches blanches, — phénomène causé par la sueur qui dégouttait de son front, — fit à M. de Valgeneuse l'effet du visage tatoué d'un Indien.

— C'est fait? demanda Jean Taureau à son ami.

— C'est fait, répondit Toussaint.

Et, se tournant vers M. de Valgeneuse :

— Salut à la compagnie! dit-il.

Puis, à Jean Taureau :

— Pourquoi donc est-il mouillé comme cela? demanda-t-il.

— Oh! ne m'en parle pas! répondit Jean Taureau en haussant les épaules; depuis ton départ, je suis occupé exclusivement à asperger ce gentilhomme.

— Que veux-tu dire? demanda Toussaint, qui n'avait aucune pénétration.

— Je veux dire que monsieur s'est trouvé mal, ajouta Jean Taureau avec mépris.

— Trouvé mal? répéta Toussaint sur le même ton.

— Mon Dieu, oui.

— Et en l'honneur de quel saint?

— Sous prétexte d'un méchant bâillon que nous lui avions mis sur la bouche.

— C'est incroyable! fit le charbonnier.

Pendant ce temps, M. de Valgeneuse regardait les deux hommes en face, et probablement l'inspection n'était pas rassurante, car sa bouche, déjà à demi ouverte, se referma sans proférer une parole.

En effet, la mine de Toussaint et de Jean Taureau était quelque peu rébarbative; et, si M. de Valgeneuse eût eu la moindre velléité de fuir, la vue seule du colosse, debout devant lui, lui eût fait bien vite renoncer à ce périlleux dessein.

Il se contenta donc pour le moment de baisser la tête et de méditer.

XXXVIII

Le vin du cru.

Pendant que le comte méditait, Jean Taureau alla vers une armoire, l'ouvrit, en tira une bouteille et deux verres qu'il apporta sur la table; mais, s'apercevant qu'ils étaient trois, il fit un second voyage à l'armoire et rapporta un troisième verre; seulement, ce troisième verre, il ne le rapporta qu'après l'avoir lavé, essuyé et rincé avec le plus grand soin, puis il le mit sur la table devant M. de Valgeneuse et presque à la portée de sa main.

Alors, il fit signe à Toussaint-Louverture de s'asseoir, s'assit lui-même, et, élevant le goulot de la bouteille au-dessus du verre de son prisonnier :

— Mon gentilhomme, dit-il avec toute la courtoisie dont il était capable, on est geôlier, mais on n'est pas bourreau. Vous devez avoir aussi soif que nous; voulez-vous accepter un verre de vin?

— Merci! répondit laconiquement M. de Valgenéuse.

— C'est sans façon, mon jeune maître? continua Jean Taureau tenant toujours la bouteille suspendue.

— Merci! répéta une seconde fois, et encore plus sèchement que la première, M. de Valgeneuse.

— A votre guise, monsieur! dit à son tour Jean Taureau avec cet accent qui lui était particulier quand on venait de lui chatouiller désagréablement l'épiderme.

Puis, remplissant le verre de Toussaint, au lieu de remplir celui du comte :

— A ta santé, Toussaint! dit-il.

— A ta santé, Jean! répondit celui-ci.

— A la mort des méchants!

— A la vie des braves!

Le prisonnier frissonna en entendant prononcer ce toast énergique par ces deux hommes résolus.

Jean Taureau avala le contenu de son verre d'un seul trait et, reposant brusquement le verre sur la table :

— Ma foi, dit-il, cela fait du bien par où cela passe... J'avais soif.

— Moi aussi, dit Toussaint imitant le mouvement.

— Encore une tournée, Toussaint!

— Encore une tournée, Jean!

Et, sans porter de toast cette fois, chacun avala son verre de vin d'un seul trait.

Cette promptitude d'absorption suggéra une idée à M. de Valgeneuse.

Il attendit l'occasion de la mettre à profit; cette occasion ne tarda point à se présenter.

Jean Taureau s'était retourné vers le prisonnier, et, croyant lui voir un visage moins refrogné, lui, naturellement bon comme tous les gens forts :

— Vous avez bien tort de bouder contre votre ventre, dit-il. Voyons, une seconde et dernière fois, mon gentilhomme, j'ai l'honneur de vous offrir un verre de ce vin; vous plaît-il de l'accepter?

— Vous me l'offrez si galamment, monsieur, répondit le comte, que je suis fâché de vous avoir refusé une première fois.

— Ce n'est rien : il est encore temps de réparer la chose. Tant qu'il y aura du vin dans la bouteille, et des bouteilles dans l'armoire, vous pouvez revenir là-dessus.

— Alors, dit le comte, j'accepte!

— A la bonne heure, mon maître! dit Jean Taureau d'un air de franche humeur, et en remplissant le verre du comte jusqu'au bord.

Puis, s'adressant à son compagnon :

— Une autre bouteille, Toussaint, dit-il.

Et ce fut au tour du charbonnier d'aller à l'armoire, et d'en rapporter une bouteille.

Jean Taureau la lui prit des mains, comme s'il craignait son inexpérience, et remplit les deux verres vides.

Puis, tenant son verre et faisant signe à Toussaint de l'imiter :

— A votre santé, monsieur le comte! dit-il.

— A votre santé, notre bourgeois! répéta Toussaint.

— A la vôtre, messieurs! répondit Lorédan, qui crut faire une concession immense en donnant le titre de *messieurs* aux deux Mohicans.

Puis, ce toast porté, tous trois vidèrent leurs verres : Jean Taureau et Toussaint-Louverture, d'un seul trait, M. de Valgeneuse lentement et en s'y reprenant à trois ou quatre fois.

— Dame, dit Jean Taureau en faisant clapper sa langue, je ne prétends pas vous donner ce vin-là pour un bourgogne vieux-mâcon, ou pour un bordeaux-laffitte; mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a! »

— Mais je vous demande pardon, dit Lorédan faisant un visible effort pour soutenir la conversation, et surtout pour achever de vider son verre. — Ce vin-là n'est pas mauvais du tout; c'est du vin de pays?

— Certainement que c'est du vin de pays! exclama Toussaint-Louverture; — comme s'il existait du vin qui ne fût pas de pays!

— Mon cher ami, observa Jean Taureau, il y a, d'abord, celui que l'on fabrique à Paris; mais ce n'est point cela que M. le comte nous fait l'honneur de nous dire. Du *vin de pays* signifie du vin qui a été récolté dans le pays où l'on se trouve.

— Du vin du cru, si vous l'aimez mieux, mon ami, dit gracieusement le jeune homme.

— Oh! pour être du cru, dit Jean Taureau, il en est et n'en rougit pas.

— Je crois bien, ricana Toussaint-Louverture, qui saisissait au bond la plaisanterie de son ami Jean-Taureau, il est blanc!

— Et j'ajouterai, continua le charpentier, si j'ai à former un vœu, que mon vœu est de n'en jamais boire de plus mauvais.

— Je fais le même vœu que mon ami, dit Toussaint-Louverture en s'inclinant, non pas devant le comte, mais devant la divinité à laquelle il adressait son vœu.

— J'en ai bu trop peu pour en avoir une juste opinion, dit M. de Valgeneuse.

— Oh! qu'à cela ne tienne, mon gentilhomme, reprit Jean Taureau en se levant, il y en a encore une cinquantaine de bouteilles semblables dans l'armoire, si le cœur vous en dit.

— Je ne vois guère que ce moyen de passer gaiement les quelques heures que nous avons à rester ensemble, dit le prisonnier, et, si cette récréation est de votre goût, je suis votre homme.

— Parlez-vous franchement? demanda Jean Taureau en se retournant.

— Vous allez voir, dit résolûment M. de Valgeneuse.

— Bravo! s'écria Toussaint; voilà un prisonnier comme j'aime les prisonniers!

Jean Taureau alla à l'armoire et revint armé ou paré, comme on voudra, de huit bouteilles de la plus belle encolure.

Lorédan sourit en voyant les deux Mohicans tomber si naïvement dans le piége qu'il leur tendait, lequel piége a naturellement été déjà éventé par nos lecteurs.

C'était une assez bonne combinaison, en effet : faire boire deux hommes qui aimaient le vin, rien n'était plus facile; les faire boire jusqu'à ce qu'il perdissent l'usage de leur raison, rien n'était plus facile encore.

Lorédan, ce parti une fois arrêté, tendit donc assez bravement son verre, et but d'aussi bonne grâce que possible.

On vida de cette façon deux bouteilles, et M. de Valgeneuse trouva le vin si bon, qu'il fit déboucher deux autres flacons.

— Ah! vous y allez crânement, mon camarade! fit Jean Taureau, qui, voyant son prisonnier boire aussi bien que lui, commençait à se familiariser et à traiter d'égal à égal avec le comte.

— Dame, on va comme on peut, répondit Valgeneuse avec une apparente bonhomie.

— Ne vous y fiez pas, cependant, mon gentilhomme, observa Jean Taureau : c'est un vin traître!

— Croyez-vous? demanda le prisonnier d'un air de doute.

— Oh! j'en réponds, moi! dit Toussaint-Louverture en

levant la main comme s'il prêtait serment. Quand j'en ai bu seulement trois bouteilles, bonsoir la compagnie! je m'en vais; il n'y a plus personne.

— Bah! fit Valgeneuse toujours d'un air de doute, un gaillard comme vous?

— Aussi vrai que j'ai l'honneur de vous le dire..., répondit Toussaint. Je vais à trois, à trois et demie. Lui, Jean Taureau, qui est un colosse, va à quatre; mais, au dernier verre, patatras! le bon sens déménage, mon homme devient furieux, et il casse les côtes à tout le monde! — N'est-ce pas, Jean?

— On le dit, répondit simplement le colosse.

— Et, toi, tu le prouves.

Ce dernier renseignement, fort instructif d'ailleurs pour M. de Valgeneuse, faisait entrevoir au prisonnier, dans un avenir assez rapproché, des chances si hasardeuses, que celui-ci, en voyant déboucher la septième bouteille, étendit la main au-dessus de son verre, en disant :

— Merci! j'ai assez bu.

Jean Taureau releva le goulot de la bouteille, et regarda fixement M. de Valgeneuse.

XXXIX

Où M. de Valgeneuse déclare formellement qu'il ne sait ni chanter ni danser.

Le regard de Jean Taureau avait cette expression farouche que donne à certaines physionomies un commencement d'ivresse.

— Ah! dit-il, vous avez assez bu?

— Oui, répondit Lorédan, je n'ai plus soif.

— Bon! comme si l'on ne buvait que tant qu'on a soif, dit Toussaint; mais, si l'on ne buvait jamais que tant qu'on a soif, on ne boirait jamais qu'une ou deux bouteilles.

— Toussaint, dit Jean Taureau, il paraît que monsieur ne connaît pas le proverbe, un proverbe bien connu pourtant!

— Quel proverbe? demanda Lorédan.

— « Quand le vin est tiré, il faut le boire... » A bien plus forte raison quand la bouteille est débouchée...

— Eh bien? fit Lorédan.

— Eh bien, il faut la vider!

Lorédan tendit son verre.

Jean Taureau le remplit.

— A toi, maintenant, dit-il en tournant le goulot de la bouteille vers son ami, comme un artilleur tourne la gueule du canon vers l'endroit qu'il veut attaquer.

— Allons-y gaiement! dit Toussaint, qui oubliait que, n'étant pas dans un de ses bons jours, à cause des émotions qu'il avait éprouvées, il allait, par ce dernier verre de vin, non-seulement combler la mesure, mais encore la faire déborder.

Et, vidant rapidement son verre, il entonna je ne sais quelle chanson bachique dont les assistants ne purent comprendre un seul mot, attendu qu'elle était en patois auvergnat.

— Silence! dit Jean Taureau avant que le premier couplet fût fini.

— Pourquoi silence? demanda Toussaint.

— Parce que cela peut être fort goûté dans la capitale de l'Auvergne, mais que c'est mal apprécié à Paris et dans la banlieue.

— C'est pourtant une *cholie chanchon!* dit Toussaint.

— Oui, mais j'en aime mieux une autre... J'aime mieux, par exemple, celle que M. le comte va nous chanter.

— Comment celle que je vais vous chanter? fit Lorédan.

— Sans doute! vous devez savoir de *cholies chanchons*, vous, comme dit mon ami Toussaint-Louverture.

Et Jean Taureau se mit à rire de ce rire hébété précurseur de l'ivresse.

— Vous vous trompez, monsieur, dit froidement Valgeneuse, je n'en sais pas.

— Vous ne savez pas une pauvre chanson à boire? insista Jean Taureau.

— Oh! à boire ou à manger, peu importe! dit Toussaint; j'aimerais même mieux à manger qu'à boire, attendu que je commence à avoir plus faim que soif.

— Y sommes-nous, camarade? demanda Jean Taureau en s'apprêtant à battre la mesure d'une main dans l'autre.

— Je vous jure que, non-seulement je ne sais pas de chanson, dit M. de Valgeneuse, un peu effrayé du ton avec lequel Jean Taureau lui faisait cette prière, mais encore que je ne sais pas chanter.

— *Vous pas savoir chanter?* dit Toussaint, à qui son ami reprochait de parler auvergnat, et qui essayait de se soustraire à ce reproche en parlant nègre. *Moi pas croire vous!*

— Je vous proteste que je ne sais pas chanter, reprit Lorédan. Je le regrette, puisque cela pouvait vous être agréable; mais c'est au-dessus de mes moyens.

— Voilà qui est fâcheux, dit Jean Taureau avec humeur; car cela vous aurait diverti un moment, et moi aussi.

— Je le regrette doublement, alors, répondit Valgeneuse.

— Ah! fit Toussaint.

— Quoi?

— Une idée!

— Fat!

— Mais, enfin, si j'ai une idée, moi! insista Toussaint.

— Dis-la, ton idée, voyons!

— Puisque ce jeune seigneur ne sait pas ou ne veut pas savoir chanter, continua Toussaint sans se décourager, il doit savoir danser, n'est-ce pas, ami Jean?

Puis, se retournant vers Lorédan, et d'une voix avinée :

— Voyons, dit-il, dansez-nous quelque chose, monsieur le comte.

— Comment! que je vous danse quelque chose? répondit Valgeneuse. Êtes-vous fous?

— Pourquoi fous? demanda Toussaint.

— Est-ce que l'on danse comme cela sans motif?

— Bon! dit Toussaint, on ne danse pas sans motif : on danse pour danser. Quand j'étais au pays, je dansais à tout moment!

— La bourrée? dit Lorédan.

— Oui, la bourrée... N'allez-vous pas débiner la bourrée, vous?

— Non; mais je ne puis pas danser la bourrée si je ne la sais pas.

— Je ne vous dis pas de danser une danse plutôt qu'une autre, repartit Toussaint. Dansez la gavotte, si vous voulez; mais dansez quelque chose. — N'est-ce pas, Jean, qu'il faut que M. le comte danse quelque chose?

— Ce serait avec plaisir que je verrais danser M. le comte...

— Entendez-vous, notre bourgeois?

— Mais...

— Laissez donc achever votre ami; vous voyez bien qu'il y a un *mais*, dit Lorédan.

— Mais, continua, en effet, Jean Taureau, pour danser, il faut de la musique.

— Naturellement, et M. Jean Taureau a raison! s'écria Valgeneuse, qui pensait avec effroi que, si le colosse était du même avis que son compagnon, il allait être forcé de danser un pas pour le plaisir des deux Mohicans.

— C'est donc bien difficile à faire, de la musique? dit Toussaint, que le vin rendait à la fois entêté et inventif.

— Je ne sais pas si c'est difficile, dit naïvement Jean Taureau, attendu que je n'ai jamais essayé d'en faire; je crois cependant que, pour faire de la musique quelconque, il faut d'abord un instrument, — n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Mais sans doute! dit Lorédan en haussant les épaules.

— De quoi! un instrument? répliqua Toussaint. Nous en avons tous un sur le pouce, d'instrument.

Et, ce disant, Toussaint arrondit sa grosse main noire en forme de trompe dont le pouce formait l'embouchure, et, rapprochant cette embouchure de ses lèvres, il se mit à sonner *le Roi Dagobert*.

Puis, se retournant vers Jean Taureau :

— Ce n'est donc pas un joli instrument, cela? dit-il.

— Oui, répondit Jean Taureau s'entêtant dans son opposition, mais pour la chasse, et non pour la danse.

— C'est vrai, dit Toussaint, qui se rendait facilement aux

objections quand il les trouvait justes; mais, alors, si on ne chante pas, si on ne danse pas, buvons!

— A la bonne heure! se hâta de dire M. de Valgeneuse, oui, buvons!

Mais il se hâta trop, et le dit avec un trop grand sentiment du désir qu'il avait, non pas de boire lui-même, mais de faire boire ses deux compagnons. Jean Taureau le regarda sans trop comprendre encore, il est vrai, le plan de M. de Valgeneuse : le brave homme ne supposait pas que le vin pût jamais devenir un poison; cependant il flaira un danger, et, remettant sur la table la bouteille qu'il avait déjà empoignée par le cou pour verser à boire à Toussaint :

— Non, dit-il, tu as assez bu, Toussaint!

— On n'a jamais assez bu, mon ami Jean.

— C'est généralement vrai, dit le charpentier; mais, aujourd'hui, c'est faux.

— Cependant, hasarda le prisonnier, c'est vous qui m'avez provoqué, et je n'ai pas renoncé à boire, moi.

— Vous, mon gentilhomme, reprit Jean Taureau en le regardant de travers, vous, c'est autre chose : vous êtes libre de boire à gogo, si c'est votre fantaisie... Je vous ai dit qu'il y avait encore quarante bouteilles dans l'armoire. Tendez votre verre!

Lorédan tendit son verre, et Jean Taureau le remplit aux deux tiers; puis il reposa la bouteille sur la table.

— Mais vous...? dit M. de Valgeneuse.

— Moi? répondit Jean Taureau. J'ai assez bu. Toussaint vous a dit que je devenais méchant quand j'avais un verre de vin de trop en tête; il a raison, je ne boirai plus.

— Encore un verre pour me faire raison, dit Valgeneuse, qui ne voulait pas avoir l'air de comprendre la cause de la tempérance de Jean Taureau, quoiqu'il la comprît très-bien.

— Vous le voulez? dit le charpentier en le regardant fixement.

— Je le désire.

— Soit, dit le colosse en se versant un nouveau verre de vin.

— Et moi? fit Toussaint.

— Toi, pas!... dit brutalement Jean Taureau.

— Pourquoi, moi pas?

— Parce que j'ai décidé que tu ne boirais plus.

Toussaint fit entendre un grognement sourd, recula de deux pas, mais n'insista point davantage.

Puis Jean Taureau, levant son verre à la hauteur de ses lèvres :

— A votre santé ! dit-il.

— A la vôtre ! répondit M. de Valgeneuse.

Le verre de Jean Taureau n'était pas tout à fait plein ; il put donc, à travers le cercle vide, observer le prisonnier : il le vit envelopper le verre tout entier de sa main, le porter rapidement à ses lèvres, et le reposer sur la table après avoir fait un singulier mouvement.

En même temps, le charpentier sentit à ses pieds une espèce de fraîcheur, comme s'il les avait dans une mare d'eau.

Il leva le pied, le tâta de la main : son soulier était ruisselant.

Alors, il prit une lampe, s'abaissa vers la terre, et, la reposant sur la table :

— Il faut convenir, dit-il en s'avançant le poing levé sur le prisonnier, que vous êtes une fière canaille !

Toussaint-Louverture s'élança, et, saisissant des deux mains les poignets du charpentier :

— Ah ! dit-il, je vous avais bien prévenu qu'il avait le vin mauvais... Vous n'avez pas voulu me croire ! maintenant, tirez-vous de là comme vous pourrez.

XL

Où Jean Taureau et Toussaint-Louverture trouvent une occasion de faire leur fortune et ne la font pas.

M. de Valgeneuse s'était déjà mis sur la défensive : il avait pris une bouteille de chaque main, et il attendait que Jean Taureau fût à sa portée pour les lui briser sur la tête.

— Jean Tauréau se baissa, prit un tabouret par le pied, et fit un pas vers M. de Valgeneuse.

— Mais qu'a-t-il donc fait? demanda Toussaint.

— Regarde sous la table, dit Jean Taureau.

Toussaint prit à son tour la lampe et regarda.

— Ah! s'écria-t-il en voyant la brique qui transparaissait à travers le vin blanc, du sang!

— Du sang? dit Jean Taureau. Si ce n'était que du sang, ce ne serait rien : avec du pain, on refait du sang; mais le vin, on ne le fait qu'avec du raisin, et la vigne a été gelée cette année.

— Comment! c'est son vin qu'il a jeté? s'écria Toussaint du ton de la plus violente colère.

— C'est son vin!

— Oh! en ce cas, comme tu l'as dit, c'est un misérable! Assomme!

— J'attendais ta permission, Toussaint, dit Jean Taureau en essuyant avec sa manche son front ruisselant de la sueur de la colère.

— Vous avez entendu que, si vous faites un pas de plus, je vous casse la tête, dit Valgeneuse.

— Ah! ce n'est pas assez de répandre le vin! vous voulez encore casser les bouteilles? dit Jean Taureau; car c'est la bouteille que vous casserez, et non ma tête, je vous en préviens.

— Frappe donc, Jean, cria Toussaint; pourquoi donc ne frappes-tu pas?

— Parce que je suis redevenu raisonnable, dit Jean Taureau, et j'espère que M. le comte va le redevenir à son tour.

Puis, d'une voix ferme et parfaitement calme :

— N'est-ce pas, monsieur de Valgeneuse, dit-il, que vous allez lâcher ces deux bouteilles, hein?

M. de Valgeneuse fronça le sourcil; son orgueil livrait un combat terrible à sa raison.

— Eh bien, demanda Jean Taureau, les lâchons-nous? ne les lâchons-nous pas?

— Oh! Jean, hurla Toussaint, je ne te reconnais plus.

— Les lâchons-nous? Voyons! continua Jean Taureau, une, deux... Prenez garde, ou je compte la troisième sur votre tête!

Lorédan abaissa les bras et posa doucement les bouteilles sur le rebord de la cheminée.

— C'est bien! Et, maintenant, allons gentiment nous rasseoir à notre première place.

Lorédan réfléchit, probablement, que le meilleur moyen d'apprivoiser une bête sauvage, c'était de ne pas l'irriter. En conséquence, il obéit froidement au second ordre, comme il avait obéi au premier.

Puis, déjà sans doute, une nouvelle combinaison s'était faite dans son esprit, et il était résolu d'user d'un moyen qui lui donnait plus de chances que la force.

— Toussaint, mon ami, dit Jean Taureau, reporte-moi ces deux bouteilles-là à l'armoire, et renferme-les-y à clef. Elles n'auraient jamais dû en sortir.

Toussaint exécuta le commandement.

— Et maintenant, vous, monsieur le comte, reprit Jean Taureau en prenant la clef des mains de son compagnon, avouez une chose...

— Laquelle? demanda le comte.

— C'est que vous vouliez nous faire boire jusqu'à ce que nous eussions perdu la raison, et profiter de notre ivresse pour vous échapper.

— Vous avez bien profité de votre force pour me faire prisonnier, vous, répliqua assez logiquement le comte.

— De notre force, oui ; mais nous n'avons pas employé la ruse : nous n'avons pas trinqué ensemble d'abord, pour trahir ensuite. Quand on a trinqué ensemble, c'est sacré !

— Prenons que j'ai eu tort, dit Valgeneuse.

— Jeter son vin ! dit Toussaint en revenant, le vin du bon Dieu !

— M. le comte a avoué qu'il avait eu tort, dit Jean Taureau, n'en parlons plus.

— Alors, de quoi parlerons-nous? dit tristement le charbonnier. D'abord, moi, si je ne parle pas, si je ne bois pas, je cours le risque de m'endormir.

— Oh ! endors-toi si tu veux ; je réponds de ne pas dormir, pour mon compte.

— Eh bien, dit Lorédan, je vais vous trouver un sujet de conversation, moi.

— Vous êtes bien aimable, monsieur le comte, dit en grommelant Jean Taureau.

— Vous me faites l'effet de braves gens... un peu vifs peut-être, continua Lorédan, mais braves au fond.

— Vous avez découvert cela, vous? dit Jean Taureau en haussant les épaules.

— J'aime les braves gens, moi, continua le comte.

— Vous n'êtes pas dégoûté! dit le charpentier toujours du même ton.

Toussaint écoutait, évidemment désireux de savoir où en voulait venir le prisonnier.

— Eh bien, reprit celui-ci, si vous voulez...

Il s'arrêta.

— Si nous voulons?... répéta Jean Taureau.

— Eh bien, si vous voulez, dit Valgeneuse, je fais votre fortune.

— Diable! dit Toussaint en dressant l'oreille, notre fortune? Causons donc un peu de cela.

— Silence, Toussaint! dit Jean Taureau; c'est moi qui ai la parole, et pas toi.

Puis, s'adressant à Lorédan:

— Voyons, expliquez votre pensée, notre jeune maître.

— Ma pensée est bien simple, et je vais droit au but.

— Allons-y! dit Toussaint.

— Je t'ai déjà invité à te taire, toi, gronda pour la seconde fois Jean Taureau.

— Vous travaillez pour vivre, n'est-ce pas? demanda le comte.

— Sans doute, excepté les fainéants, tout le monde travaille pour cela, répondit Jean Taureau.

— Combien gagnez-vous dans les bonnes journées?

— L'une dans l'autre, avec les journées de chômage, dit Toussaint, trois francs.

— Te tairas-tu, Toussaint!

— Pourquoi donc me tairais-je? M. le comte me demande combien je gagne; je lui réponds, moi.

— Trois francs par jour, répéta le comte sans avoir l'air de remarquer la discussion qui s'élevait entre les deux amis, c'est quatre-vingt-dix francs par mois, c'est mille francs par an.

— Eh bien, après? dit Jean Taureau; nous savons cela.

— Eh bien, après, je veux vous faire gagner, moi, en une soirée, ce que vous gagnez en vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq mille francs? s'écria Toussaint. Allons donc, farceur! vingt-cinq mille francs en une soirée, ce n'est pas possible!

— Vous le voyez, continua Valgeneuse, c'est de quoi vivre à votre aise, sans travailler, puisque, en plaçant vos vingt-cinq mille francs à cinq du cent, cela vous fait douze cent cinquante livres de rente.

— Sans travailler! répéta Toussaint; entends-tu, Jean? sans travailler!

— Qu'est-ce que je ferais donc, si je ne travaillais pas? demanda naïvement Jean Taureau.

— Vous feriez ce qui vous plairait : vous iriez à la chasse... à la pêche, si vous n'aimiez pas la chasse; vous achèteriez des terres, vous les cultiveriez; vous feriez ce que font les riches, vous feriez ce que je fais moi-même.

— Oui-da! dit amèrement Jean Taureau, j'enlèverais des enfants de seize ans à leur fiancé et à leur famille! Voilà le divertissement de ceux qui ne travaillent pas! voilà ce que vous faites, vous, monsieur le comte!

— Enfin, ce que vous en feriez, cela vous regarderait; mais je vous offre cinquante mille francs à tous deux : vingt-cinq mille francs à chacun.

— Vingt-cinq mille francs! répéta pour la seconde fois Toussaint, dont les yeux brillaient de convoitise.

— Tais-toi, Toussaint! dit sévèrement le charpentier.

— Vingt-cinq mille francs chacun, mon ami Jean, répéta le charbonnier d'une voix caressante.

— Vingt-cinq mille coups de poing, si tu ne te tais pas, Toussaint.

— Cinquante mille francs à vous deux, et payables ce soir.

— Une fortune, Jean! une fortune! murmura le charbonnier.

— Mais, te tairas-tu, malheureux! dit Jean Taureau en levant une main menaçante sur son ami.

— Demande-lui, au moins, comment on peut les gagner, les vingt-cinq mille francs.

— Soit, reprit Jean Taureau.

Puis, se retournant vers le prisonnier :

— Vous nous faites l'honneur de nous offrir vingt-cinq mille francs à chacun, monsieur le comte? Voulez-vous me dire,

maintenant, quels travaux nous avons à exécuter pour avoir droit à une pareille somme?

— Je vous offre cette somme en échange de ma liberté. Vous voyez que la chose est bien simple.

— Dis donc, dis donc, Jean Taureau fit le charbonnier poussant son ami du coude.

— Toussaint! Toussaint! murmura Jean Taureau en regardant de travers son compagnon.

— Je me tais, voyons, je me tais... Cependant, vingt-cinq mille francs...

Le charpentier se retourna vers le comte.

— Et pourquoi croyez-vous que nous vous retenons prisonnier, mon gentilhomme? demanda-t-il.

— Mais, répondit Valgeneuse, parce que quelqu'un, à ce que je présume, vous a payés pour cela.

Jean Taureau leva sa large main au-dessus de la tête de Lorédan; mais, faisant un effort sur lui-même, et la laissant retomber lentement :

— Payés! payés! dit le charpentier; ce sont vos pareils, monsieur le comte, qui payent, qui vendent ou qui achètent l'honneur des autres. Oui, c'est encore une des ressources des gens riches, des gens qui ne travaillent pas, de payer le mal, quand ils ne peuvent pas le faire eux-mêmes... Écoutez bien ceci, monsieur le comte; fussiez-vous dix fois riche comme vous l'êtes, pussiez-vous m'offrir, au lieu de vingt-cinq mille francs, un million pour vous rendre à la liberté une minute avant l'heure, je refuserais avec autant de mépris que j'ai de joie à vous retenir prisonnier.

— J'offre cent mille francs au lieu de cinquante, dit brièvement M. de Valgeneuse.

— Jean! Jean! s'écria Toussaint, entends-tu? cinquante mille francs chacun!

— Toussaint, dit le charpentier, je te croyais honnête. Encore un mot, je te rends ton amitié et reprends la mienne.

— Mais, Jean, fit doucement Toussaint, ce que je t'en dis, c'est aussi bien pour toi que pour moi.

— Comment, c'est pour moi?

— Sans doute, c'est pour toi... pour toi, pour Fifine, pour ton enfant.

A ces mots : « C'est pour Fifine, c'est pour ton enfant, » les yeux de Jean Taureau étincelèrent.

Mais presque aussitôt, saisissant Toussaint au collet, et le secouant comme fait le bûcheron de l'arbre qu'il veut abattre :

— Oh ! te tairas-tu, malheureux ! te tairas-tu ?... s'écria-t-il.

— Pour ton enfant surtout, continua Toussaint, qui savait que, sur ce sujet, il pouvait parler impunément ; pour ton enfant, à qui le médecin a ordonné la campagne.

Le charpentier tressaillit et lâcha Toussaint-Louverture.

— Vous avez une femme souffrante et un enfant malade ? reprit Valgeneuse ; vous pouvez leur rendre la santé à tous deux, et vous hésitez ?

— Eh bien, non, s'écria le charpentier, tonnerre du ciel ! je n'hésite pas.

Toussaint était haletant ; M. de Valgeneuse respirait à peine, car il était impossible de deviner si Jean Taureau allait refuser ou accepter.

Celui-ci regarda, l'un après l'autre, le prisonnier et son compagnon.

— Vous acceptez ? demanda le comte.

— Tu acceptes ? dit Toussaint.

Jean Taureau leva solennellement la main.

— Écoutez, dit-il, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, que ce Dieu récompense les bons et punit les méchants, le premier de vous deux qui dit un mot, un seul sur ce sujet, je l'étrangle ! Parlez l'un ou l'autre maintenant, si vous l'osez.

Jean Taureau attendit vainement une réponse, les deux hommes se turent.



XLI

Où la menace ne réussit pas mieux que la séduction.

Il y eut un instant de silence pendant lequel le comte de Valgeneuse changea une troisième fois de batterie.

Il avait essayé de griser, puis d'acheter les deux Mohicans; les deux tentatives avaient échoué : il résolut de les effrayer.

— S'il n'est plus permis de parler d'argent, dit-il en s'adressant à Jean Taureau, est-il permis de parler d'autre chose ?

— Parlez, dit laconiquement Jean Taureau.

— Je connais l'homme qui vous a chargé de ma garde.

— Je vous en fais mon compliment, dit Jean Taureau, et je vous souhaite beaucoup de connaissances comme celle-là; mais, franchement, je les crois rares.

— En sortant d'ici, continua résolûment M. de Valgeneuse; — car, un jour ou l'autre, j'en sortirai, n'est-ce pas ?

— C'est probable, répondit le charpentier.

— En sortant d'ici, j'irai faire ma déposition, et, une heure après, il sera arrêté.

— Arrêté, M. Salvator ! lui, arrêté? Allons donc ! fit Jean Taureau, jamais !

— Ah ! il s'appelle Salvator, dit Lorédan; je ne le connaissais pas sous ce nom-là.

— Oh ! sous ce nom-là ou sous un autre, c'est un homme que je vous défends de faire arrêter, entendez-vous ? tout comte que vous êtes.

— Vous me le défendez, vous ?...

— Oui, moi ! D'ailleurs, il se défendra bien lui-même.

— C'est ce que nous verrons... Je le ferai arrêter, et vous pensez bien qu'une fois en train de faire justice, je ne vous oublierai pas.

— Vous ne nous oublierez pas?

— Vous savez qu'il y va tout simplement des galères ?

— Des galères, hein ! s'écria Toussaint-Louverture blêmissant sous son tatouage.

— Tu vois bien que M. le comte, après nous avoir fait l'honneur de vouloir nous griser, et l'injure de vouloir nous acheter, nous fait la grâce de plaisanter avec nous ! dit Jean Taureau.

— En ce cas, c'est une mauvaise plaisanterie, répliqua le charbonnier.

— Aussi vrai que je m'appelle Lorédan de Valgeneuse, dit avec un sang-froid suprême le prisonnier, je vous donne ma parole que, deux heures après que je serai libre, vous serez, vous, arrêtés tous trois.

— Entends-tu, Jean Taureau ? dit à demi-voix Toussaint; c'est qu'il a l'air de ne pas plaisanter !

— Tous trois, je le répète : vous, monsieur Toussaint-Louverture, le charbonnier; vous, monsieur Jean Taureau, le charpentier, et, enfin, votre chef, M. Salvator.

— Vous ferez cela, vous ? dit Barthélemy en croisant les bras et en regardant fixement le prisonnier.

— Oui, dit énergiquement le comte, qui sentit que le moment était décisif, et que, perdu peut-être en montrant du courage, il était bien plus sûrement perdu en faiblissant.

— Vous en donnez votre parole ?

— Foi de gentilhomme !

— Il le fera comme il le dit, ami Jean ! s'écria Toussaint.

Barthélemy Lelong secoua la tête.

— Je te dis qu'il ne le fera pas, ami Toussaint.

— Et pourquoi, Jean ?

— Ah ! parce que nous allons lui en ôter la faculté.

Ce fut au tour du comte de frissonner en écoutant l'accent et en voyant la physionomie du charpentier, qui n'avait pas, dans tout son corps, un muscle qui ne fût tendu par la résolution.

— Que veux-tu dire, Jean ? demanda Toussaint.

— Quand il était là, tout à l'heure, évanoui sur cette table...

— Eh bien?

— Que serait-il arrivé, si, au lieu d'être évanoui, il eût été mort?

— Dame, il serait arrivé, dit Toussaint avec sa logique ordinaire, qu'il eût été mort au lieu d'être évanoui.

— Dans ce cas, nous aurait-il dénoncés, et aurait-il dénoncé M. Salvator?

— Bon! cette bêtise, s'il eût été mort, il n'eût dénoncé personne.

— Eh bien, dit Jean Taureau d'une voix sombre, suppose que monsieur soit mort.

— Oui, dit Valgeneuse, mais je ne le suis pas.

— En êtes-vous bien sûr? dit Jean Taureau avec un accent qui fit, en effet, douter à Valgeneuse s'il était mort ou vivant.

— Monsieur..., dit le comte.

— Et, moi, continua Jean Taureau, je vous déclare que vous êtes si près de mourir, que ce n'est pas la peine de chicaner là-dessus.

— Ah! fit Lorédan, vous êtes résolu à me tuer, à ce qu'il paraît?

— Et, si cela peut vous être agréable, reprit Jean Taureau, je vais vous dire de quelle façon.

— Alors, dit Lorédan, ce ne sont plus les galères que vous risquez : c'est l'échafaud.

— L'échafaud, l'échafaud!... Jean, entends-tu? balbutia Toussaint.

— Allons donc! dit Jean, ce sont les imbéciles qui montent sur l'échafaud, les gens qui ne savent pas prendre leurs précautions. Mais, soyez tranquille, monsieur le comte, nous prendrons les nôtres; vous allez en juger vous-même.

Le comte attendit l'explication d'un visage assez ferme.

— Voici comment la chose va se passer, monsieur le comte, poursuivit le charpentier sans que son accent indiquât la moindre hésitation : je vais vous remettre le bâillon, je m'en vais vous reficeler comme vous étiez... — Décroche l'épervier qui est pendu à la muraille, Toussaint...

Toussaint decrocha le filet.

— Je vais vous emporter jusqu'à la rivière, continua Jean

Taureau. Arrivé là, je détacherai un bateau : nous le laisserons aller deux ou trois lieues au fil de l'eau; puis, dans un bon endroit, où il y aura quinze pieds de profondeur, nous vous déficellerons, nous vous débâillonnerons, nous vous roulerons dans l'épervier, et nous vous jetterons à l'eau. Soyez tranquille, vous irez au fond, car j'aurai le soin d'accrocher les mailles de l'épervier aux boutons de votre redingote! Nous attendrons dix minutes que ce soit fini, nous remonterons le courant, nous remettrons le bateau à sa place, et nous reviendrons ici finir nos deux bouteilles. Après quoi, nous retournerons à Paris avant le jour, nous rentrerons chez nous sans que personne nous voie, et nous attendrons.

— Vous attendrez quoi? demanda le comte en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Mais nous attendrons des nouvelles de M. de Valgeneuse, et voici celles que les gens qui savent lire — pas moi malheureusement — liront dans les papiers publics :

« Il a été retrouvé dans la Seine le cadavre d'un jeune homme qui paraissait noyé depuis quelques jours. Il paraît que ce malheureux, malgré les exemples fréquents d'accidents pareils, a voulu jeter l'épervier avec une redingote, au lieu de prendre la précaution de mettre une blouse : le filet s'est accroché aux boutons de son vêtement, et l'a entraîné dans la rivière; il a fait d'inutiles efforts pour se dégager.

» Sa montre que l'on a retrouvée dans son gousset, son argent resté dans sa poche, ses bagues demeurées à ses doigts, excluent toute idée d'assassinat.

» Le cadavre a été déposé à la Morgue. »

Est-ce bien arrangé comme cela, hein?... et croyez-vous qu'on ira accuser Jean Taureau et Toussaint-Louverture, qui ne le connaissent ni d'Ève ni d'Adam, d'avoir assassiné M. le comte Lorédan de Valgeneuse?

— Ah! sacredié! dit Toussaint, que tu as donc d'esprit, Jean Taureau! je n'aurais jamais cru cela de toi.

— Alors, tu es prêt? demanda Jean Taureau.

— Parbleu! répondit le charbonnier.

— Voyez, monsieur le comte, dit Jean Taureau, il ne

manque plus que votre permission pour que la farce se joue. Mais vous savez que, si vous nous la refusez, nous nous en passerons.

— A l'eau ! à l'eau ! dit Toussaint.

Barthélemy étendit sa large main dans la direction du comte, qui fit deux pas en arrière, et qui, les deux pas faits, rencontra la muraille et fut forcé de s'arrêter.

— Ah ! vous n'irez pas plus loin : la muraille est solide, dit Barthélemy; je l'ai essayée.

Et, faisant de son côté deux pas en avant, il lui mit la main sur l'épaule.

Cette main fit au comte de Valgeneuse l'effet que fait au patient celle de l'exécuteur.

— Messieurs, dit Lorédan tentant un dernier effort, vous ne commettrez pas froidement un pareil crime; vous savez que les morts se lèvent du fond du tombeau pour accuser les assassins.

— Oui, mais pas du fond de la rivière, surtout quand ils y sont pris dans un filet. — Le filet est-il prêt, Toussaint?

— Oui, répondit celui-ci, il n'y manque plus que le poisson.

Jean Taureau étendit la main et prit les cordes qu'il avait jetées sur le lit.

En un tour de main, les poignets de Lorédan étaient réunis et liés derrière son dos.

Il était facile de voir, à la vigueur et à la précision des mouvements de Jean Taureau, que c'était une résolution prise et bien prise.

— Messieurs, dit Lorédan, il ne s'agit plus, cette fois, de me laisser fuir; il s'agit seulement de ne pas m'assassiner...

— Silence ! dit Jean Taureau.

— Je vous promets cent mille francs, si...

Le comte n'acheva point; le mouchoir qui lui avait déjà servi de bâillon lui serrait une seconde fois la bouche.

— Cent mille francs, balbutia Toussaint, cent mille francs...

— Et où les prendrait-il, ses cent mille francs? dit Jean Taureau en haussant les épaules.

Le prisonnier ne pouvait plus parler, mais il fit avec la tête un signe qui indiquait qu'on n'avait qu'à fouiller dans la poche de son habit.

Jean Taureau allongea sa grosse main, glissa deux doigts dans la poche de l'habit de M. de Valgeneuse, et en tira un portefeuille aux flancs rebondis.

Il posa M. de Valgeneuse contre le mur, a peu près comme on pose une momie dans un cabinet d'histoire naturelle, et, revenant à la lampe, il ouvrit le portefeuille.

Toussaint regardait par-dessus l'épaule de son compagnon.

Jean Taureau compta vingt billets de banque.

Le cœur de Toussaint battait à lui briser la poitrine.

— Sont-ce de vrais billets de banque, Toussaint? demanda le charpentier. Voyons, lis, toi qui sais lire.

— Je crois bien, que ce sont de vrais billets de banque, dit Toussaint, et de crânes billets de banque, même! Je n'en ai jamais vu comme ceux-là à la porte des changeurs. Ils sont de cinq mille chacun.

— Vingt fois cinq, ou, autrement dit, cinq fois vingt font... Oh! il n'y a rien à dire, le compte y est.

— Ainsi, dit Toussaint, nous le laissons vivre, et nous empochons les cent mille?

— Non, tout au contraire, dit Jean Taureau, nous lui rendons les cent mille, et nous le noyons.

— Ah! nous le noyons? fit Toussaint.

— Oui, répondit Jean.

— Et tu es bien sûr qu'il ne nous arrivera pas malheur? demanda le charbonnier à demi-voix.

— Voici notre sauvegarde, dit Barthélemy en remettant le portefeuille dans la poche du comte, et en boutonnant la redingote par-dessus : qui soupçonnerait deux pauvres diables comme nous d'avoir noyé un homme et de lui avoir laissé cent mille francs dans sa poche?

— Allons, dit Toussaint avec un soupir, je vois bien une chose.

— Laquelle?

— C'est que, pauvres nous sommes nés, ami Jean, pauvres nous mourrons.

— *Amen!* dit Jean Taureau en chargeant le comte sur son épaule. Ouvre la porte, Toussaint.

Toussaint ouvrit la porte; mais, jetant un cri, il recula de deux pas.

Un homme était debout sur le seuil de la porte.

Cet homme entra.

— Tiens, fit Jean Taureau, c'est M. Salvator. Diable! il arrive mal.

XLII

Où l'on commence à voir un peu plus clair dans la vie de Salvator

Salvator jeta un calme regard sur ces deux ou plutôt sur ces trois hommes.

— Eh bien, demanda-t-il, que se passe-t-il donc ici ?

— Rien, dit Jean Taureau; seulement, avec votre permission, je vais noyer monsieur.

— Oui, nous allons le noyer, dit Toussaint.

— Et pourquoi cette extrémité ? demanda rêveusement Salvator.

— Parce qu'il a essayé d'abord de nous griser...

— Puis de nous acheter.

— Après ?

— Enfin, de nous intimider.

— Intimider Jean Taureau ?... Toussaint-Louverture, je ne dis pas; mais Jean Taureau...

— Aussi, voyez! dit le charpentier. Allons, laissez-nous passer, et, dans une demi-heure, son affaire sera faite...

— Et, pour t'intimider, mon brave, qu'a-t-il donc dit ?

— Qu'il vous dénoncerait, monsieur Salvator; qu'il vous ferait arrêter, qu'il vous conduirait sur l'échafaud! Alors, je lui ai dit : « Bon! en attendant, je vais vous conduire à la Seine, moi!... » S'il vous plaît, rangez-vous, monsieur Salvator.

— Délie cet homme, Jean.

— Comment, que je le délie ?

— Oui.

— Mais vous n'avez donc pas entendu ce que je vous ai dit?

— Si fait.

— Je vous ai dit qu'il voulait vous dénoncer, vous faire arrêter, vous faire guillotiner.

— Et, moi, je t'ai répondu : « Délie cet homme, Jean; » et j'ajoute : Laisse-moi seul avec lui.

— Monsieur Salvator! fit Jean Taureau d'un air suppliant.

— Sois tranquille, mon ami, insista le jeune homme. M. le comte Lorédan de Valgeneuse ne peut rien contre moi, tandis que, moi, au contraire...

— Vous, au contraire...?

— Moi, je puis tout contre lui. Donc, une dernière fois, delie cet homme, et laisse-nous tranquillement causer tous les deux.

— Allons, dit Jean Taureau, puisque vous le voulez absolument.

Et son regard interrogea encore une fois Salvator.

— Absolument! répéta le jeune homme.

— Alors, j'obéis, dit Jean Taureau vaincu.

Et, ayant délié les mains du comte, lui ayant ôté son bâillon, il sortit avec son ami Toussaint, prévenant Salvator, ou plutôt M. de Valgeneuse, qu'il demeurait à la porte, afin d'accourir au premier appel.

Salvator les suivit des yeux, lui et Toussaint, et, dès que la porte fut fermée :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, mon cousin, dit-il au comte de Valgeneuse; car nous en avons, je le crains bien, beaucoup trop à nous dire pour rester debout.

Lorédan jeta un regard rapide sur Salvator.

— Ah! reprit celui-ci en relevant avec la main ses beaux cheveux noirs si fins et si soyeux, et en découvrant son front, aussi calme et aussi pur que s'il se trouvait en face de son meilleur ami. — Regardez-moi bien, Lorédan : c'est moi-même!

— D'où diable sortez-vous donc, monsieur Conrad? dit le comte, plus à l'aise devant un homme du même rang que lui qu'il ne l'était en face des deux prolétaires avec lesquels il venait de lutter si désavantageusement. D'honneur, on vous croyait mort!

— Eh bien, vous le voyez, dit Salvator, je ne l'étais pas.

Eh! mon Dieu, l'histoire est pleine d'événements de ce genre, depuis Oreste, qui fait annoncer sa mort par Pylade à Égisthe et à Clytemnestre, jusqu'au duc de Normandie, qui réclame à Sa Majesté Charles X le trône de son père Louis XVI.

— Mais, encore, ni Oreste ni le duc de Normandie n'ont-ils fait payer leur enterrement à ceux dont il viennent tirer vengeance ou réclamer l'héritage, répondit M. de Valgeneuse maintenant la conversation sur le même ton.

— Oh! mon Dieu, mon cher cousin, pour un pauvre billet de cinq cents francs que mon enterrement vous a coûté, n'allez-vous pas me le reprocher? Mais songez donc que jamais argent n'a été si bien placé: voilà quelque chose comme six ans qu'il vous rapporte, bon an mal an, deux cent mille livres de rente! Soyez tranquille, je vous le rendrai quand nous réglerons nos comptes.

— Nos comptes! reprit dédaigneusement Lorédan; nous avons donc des comptes à régler?

— Pardieu!

— Ce ne sont pas ceux de la succession du feu marquis de Valgeneuse, mon oncle?

— Vous pourriez bien, mon cher monsieur Lorédan, ajouter: *Et votre père.*

— Au fait, entre nous, c'est sans conséquence... J'ajouterai donc, si la chose vous est agréable: *Et votre père.*

— Oui, dit Salvator, elle m'est on ne peut plus agréable.

— Maintenant, monsieur Conrad... ou monsieur Salvator, comme vous voudrez, — car vous avez plusieurs noms, — serait-ce trop indiscret de vous demander comment il se fait que vous viviez, quand tout le monde vous croit mort?

— Oh! mon Dieu, non! j'allais même vous offrir de vous raconter cette histoire, pour peu qu'elle vous intéressât.

— Elle m'intéresse, et même beaucoup... Racontez, monsieur, racontez.

Salvator s'inclina en signe d'assentiment.

— Vous vous rappelez, mon cher cousin, dit-il, de quelle inattendue et fatale manière mourut M. le marquis de Valgeneuse, votre oncle et mon père?

— Parfaitement.

— Vous vous rappelez qu'il n'avait jamais voulu me reconnaître, non point qu'il me jugeât indigne de son nom,

mais parce que, au contraire, en me reconnaissant, il ne pouvait me laisser qu'un cinquième de sa fortune?

— Vous devez être plus que moi au courant des dispositions du Code à l'endroit des bâtards... Étant fils légitime, je n'ai jamais eu occasion de m'en occuper.

— Eh! mon Dieu, monsieur, ce n'est pas moi qui m'en occupais, c'est mon pauvre père... Il s'en occupait si bien, que, le jour même de sa mort, il fit venir son notaire, l'honnête M. Baratteau...

— Oui, et l'on n'a jamais bien su pourquoi il l'avait fait venir. Vous présumez, vous, que c'était pour lui remettre un testament en votre faveur?

— Je ne le présume pas, j'en suis sûr.

— Vous en êtes sûr?

— Oui.

— Et comment cela?

— La veille, comme s'il se fût douté du malheur qui le menaçait, mon père, quoique je me défendisse de l'entendre, m'avait annoncé ce qu'il voulait faire, ou plutôt ce qu'il avait fait.

— Je connais cette histoire de testament.

— Vous la connaissez?

— Oui, telle que vous l'avez racontée, du moins. Le marquis avait fait un testament olographe qu'il devait remettre à M. Baratteau; mais, avant de le lui remettre, ou après le lui avoir remis, — ce point, si important qu'il soit, n'a jamais été éclairci, — le marquis tomba frappé d'une attaque d'apoplexie. Est-ce cela?

— Oui, mon cousin... sauf un détail, cependant.

— Un détail! et lequel?

— C'est que, pour plus grande précaution, le marquis avait fait, non pas un testament, mais deux testaments.

— Ah! ah! deux testaments?

— Par duplicata, oui mon cousin; exactement pareils tous deux.

— Dans lesquels il vous léguait son nom et sa fortune?

— Justement.

— Quel malheur que, de ces deux testaments, pas un ne se soit retrouvé!

— Oui, c'est une fatalité.

— Le marquis avait donc oublié de vous dire où ils étaient?

— L'un était destiné à être remis au notaire, l'autre devait m'être remis à moi-même.

— Et, en attendant... ?

— En attendant, le marquis l'avait enfermé dans le tiroir à secret d'un petit meuble de sa chambre à coucher.

— Mais, dit Lorédan en regardant fixement Salvator, je croyais que vous ignoriez où il était, ce précieux testament?

— Je l'ignorais alors.

— Et aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, répondit Salvator, je le sais.

— Ah! fit Lorédan, contez-moi donc cela : la chose devient curieuse!

— Pardon! mais ne voulez-vous pas que je vous conte d'abord comment je suis vivant, quoique chacun me croie, un peu plus ou un peu moins, trépassé? Mettons de l'ordre dans le récit : il n'en sera que plus clair et plus intéressant.

— Mettez de l'ordre, mon cher cousin, beaucoup d'ordre... Je vous écoute.

Et, pour écouter le récit de Salvator, le comte de Valgeneuse se plaça de la façon la plus élégamment insouciante qu'il lui fut possible.

Salvator commença.

— Nous passerons donc, mon cher cousin, dit-il, pardessus l'histoire des testaments, qui ne vous paraît pas claire, quitte à y revenir plus tard et à jeter sur elle le jour dont elle manque momentanément; et nous reprendrons, si vous le voulez bien, mon histoire, au moment où votre honorable famille, — qui, jusque-là, avait eu la bonté de me regarder comme un parent, qui avait même un instant rêvé un mariage entre moi et mademoiselle Suzanne, — ne me regardant plus que comme un étranger, me fit signifier de quitter l'hôtel de la rue du Bac.

Lorédan inclina la tête en signe qu'il admettait que le récit dût partir de là.

— Vous me rendrez la justice de dire, mon cher cousin, continua Salvator, que je ne fis aucune difficulté d'obéir à la sommation?

— C'est vrai, répondit Lorédan; mais eussiez-vous agi de la sorte si le fameux testament se fût retrouvé?

— Peut-être que non, je l'avoue, dit Salvator : l'homme est faible, et, quand il lui faut passer de la grande fortune à la misère, il hésite, comme ces mineurs qui, pour la première fois, descendent au gouffre... et, cependant, au fond du gouffre, est parfois le minerai vierge, l'or pur!

— Mon cher cousin, avec ces principes-là, on n'est jamais pauvre.

— Par malheur, je ne les avais point alors : je n'avais que l'orgueil! Il est vrai que l'orgueil produisit chez moi l'effet qu'eût produit la résignation chez un autre. Je laissai mes chevaux dans leur écurie, mes voitures sous la remise, mes habits dans la garde-robe, mon argent dans le secrétaire, et je sortis avec les vêtements que j'avais sur moi, et cent louis gagnés la veille à l'écarté. C'était, dans mes prévisions, juste de quoi vivre un an de la vie d'un employé subalterne... J'avais des talents d'agrément; — je croyais en avoir, du moins : — je croquais le paysage, je faisais le portrait, je parlais trois langues; je donnerais des leçons de dessin, d'allemand, d'anglais et d'italien. Je pris un cabinet meublé à un cinquième étage, au fond du faubourg Poissonnière, c'est-à-dire dans un quartier où je n'avais jamais mis le pied, et où, par conséquent, j'étais tout à fait inconnu. Je rompis avec mes anciennes connaissances, et j'essayai de vivre de ma nouvelle vie, ne regrettant qu'une chose dans ce riche hôtel que j'abandonnais...

— Qu'une chose?

— Oui, devinez laquelle?

— Dites.

— Eh bien, ce pauvre petit secrétaire en bois de rose, ce bric-à-brac de famille que le marquis tenait de sa mère, et que sa mère tenait peut-être de son aïeule.

— Ah! bon Dieu! dit Lorédan, vous n'aviez qu'à le demander : on vous en eût fait cadeau avec bien du plaisir.

— Je le crois, d'abord parce que vous me le dites, mon cher cousin; ensuite, parce que j'ai appris que vous l'aviez fait vendre avec le reste du mobilier.

— Vouliez-vous que l'on gardât toutes ces vieilleries?

— Comment donc! vous avez bien fait, et tout à l'heure je vous en donnerai la preuve... Je m'en allai donc, n'ayant que ce regret, et commençai la vie nouvelle, comme dit Dante. Ah! mon cher cousin, ne soyez jamais ruiné! La

vilaine chose que d'être pauvre et de s'entêter à rester honnête homme!

M. de Valgeneuse sourit dédaigneusement.

— Vous voyez d'ici, avec votre habitude du monde, comment les choses se sont passées, n'est-ce pas, mon cher cousin? dit Salvator. Mon talent de peintre, charmant pour un amateur, était médiocre pour un artiste; ma science des langues, suffisante pour un riche touriste qui voyage, manquait de la profondeur nécessaire à un professeur qui veut démontrer. Au bout de neuf mois, mes cent louis étaient mangés; je n'avais pas un seul écolier; les marchands refusaient mes tableaux... Bref, comme je ne voulais me faire ni escroc ni homme entretenu, il ne me restait que le choix entre la rivière, la corde et le pistolet!

— Vous choisîtes résolument le pistolet?

— Oh! de pareilles résolutions ne se prennent pas ainsi, cher cousin! et, quand vous en serez là, vous verrez que le morceau est difficile à avaler... J'hésitai longtemps, au contraire. Il ne fallait pas penser à la rivière : je savais nager, et, une pierre au cou me donnait, avec les malheureux chiens que l'on noie, une ressemblance qui me répugnait. La corde défigure ; puis on n'est pas encore bien fixé sur les sensations qui accompagnent ce genre de mort : j'eus peur qu'on ne dît que je m'étais tué par curiosité... Restait le pistolet... Le pistolet défigure aussi, mais d'une manière sinistre et non ridicule. Je savais assez de médecine, ou plutôt de chirurgie pour placer juste le canon au bon endroit; j'étais sûr de ne pas me manquer...

» Je me donnai huit jours pour faire de nouvelles tentatives, me promettant à moi-même que, si elles échouaient, ces huits jours écoulés, j'en finirais avec la vie. — Elles échouèrent! le huitième jour se leva... J'avais fait les choses en conscience; j'avais usé jusqu'à ma dernière ressource; il me restait un double louis : ce n'était plus même assez pour acheter un pistolet qui ne me crevât pas entre les mains; puis j'avais une répugnance à me brûler la cervelle avec une arme de pacotille.

» Par bonheur, j'avais du crédit... J'allai chez Lepage; —c'était mon fournisseur; il ne m'avait pas vu depuis près d'un an, il me croyait toujours deux cent mille livres de rente, il mit tout son magasin à ma disposition. — Je

choisis un excellent pistolet à deux coups, à canons courts, rayés et superposés; j'en serais quitte pour mettre dans mon testament que le pistolet appartenait à Lepage, et que je désirais qu'il lui fût rendu. Pendant que j'étais chez l'armurier, je chargeai mon pistolet... deux balles dans chaque canon, c'était plus que suffisant! Au moment de cette opération, à laquelle j'apportais un soin minutieux, il me sembla qu'un doute passait sur le visage du maître ouvrier; mais j'étais, ou plutôt je paraissais si gai, que, s'il eut un soupçon, ce soupçon s'évanouit à l'instant.

» Le pistolet chargé, je m'aperçus que j'avais faim. Je remontai la rue de Richelieu, j'atteignis le boulevard, j'entrai au café Riche, et je déjeunai. J'étais entré avec quarante francs, je sortis avec trente. — Un déjeuner de dix francs au café Riche, c'est un luxe que peut bien se passer un homme qui a eu deux cent mille livres de rente, et qui va se brûler la cervelle parce qu'il n'a plus que quarante francs. — Il était deux heures quand je sortis du café. J'eus l'idée de dire un dernier adieu au Paris aristocratique; je remontai le boulevard jusqu'à la Madeleine, je pris la rue Royale, je m'assis aux Champs-Élysées. Là, je vis repasser devant moi tout ce que j'avais connu de femmes à la mode, d'hommes élégants... je vous vis, vous, mon cousin : vous montiez mon cheval arabe Djérid. Personne ne me reconnut; j'étais absent depuis près d'un an : l'absence est une demi-mort, et, quand la ruine se joint à l'absence, l'absence, alors, peut passer pour une mort entière.

» A quatre heures, je me levai, et, machinalement, la main sur la crosse de mon pistolet, que je serrais comme on serre la main d'un dernier ami, je rentrai dans Paris... Le hasard,—pardon, mon Dieu, de me servir de ce mot! — la Providence voulut que je rentrasse par la rue Saint-Honoré. Je dis *la Providence*, et je maintiens ce que j'ai dit; je rejoignais le faubourg Poissonnière : je pouvais prendre la rue de Rivoli ou le boulevard, qui sont à peu près propres, au lieu de prendre la rue Saint-Honoré, qui est boueuse et sale. Je pris la rue Saint-Honoré!

» Où était mon esprit? Ce serait chose difficile à dire. Était-il dans les champs obscurs du passé, dans les plaines lumineuses de l'avenir? planait-il déjà au-dessus de notre monde avec les ailes de l'âme? était-il entraîné par le poids du

corps dans les profondeurs du tombeau? Je l'ignore. Je rêvais; je ne voyais rien, je ne sentais rien, que la crosse de ce pistolet que tantôt je caressais doucement et tantôt j'étreignais avec force...

» Tout à coup, je me heurtai contre un obstacle : la foule encombrait la rue Saint-Honoré; un jeune prédicateur, protégé par l'abbé Olivier, faisait un sermon à Saint-Roch. Il me prit l'envie d'entrer dans l'église, et, au moment où j'allais me trouver face à face avec Dieu, de recueillir, comme une manne pour ce grand voyage, la parole sainte... Je laissai tout le monde s'encombrer sur les marches du portail, j'entrai par la rue Saint-Roch, et j'arrivai facilement jusqu'au pied de la chaire. Là seulement, ma main se détacha de la crosse de l'arme mortelle : ce fut pour prendre de l'eau bénite et faire le signe de la croix...

XLIII

Comment M. Conrad de Valgeneuse reconnut que sa véritable vocation était d'être commissionnaire.

Salvator s'interrompit.

— Pardon! dit-il à son cousin, peut-être me trouverez-vous un peu prolixe; mais j'ai pensé que ma vie était un événement si important dans votre existence, que chaque détail, en ce moment suprême, devait vous intéresser.

— Et vous avez raison, monsieur, dit Lorédan devenu plus sérieux. Continuez; je vous écoute.

— La voix du prédicateur parvint à moi avant que je visse sa personne, reprit Salvator; cette voix vibrait, tantôt douce, tantôt énergique, pénétrante toujours. Je fus quelques minutes sans entendre autre chose que des sons, un bruit musical, une

mélopée suave, harmonieuse; j'étais déjà si loin dans le monde futur, qu'il fallait un temps à la voix de ce monde, que je regardais comme le passé, pour venir jusqu'à moi... Aux premiers mots que j'entendis et dont je me rendis compte, je reconnus que le prêtre prêchait, je ne dirai pas contre le suicide, mais sur le suicide; — le texte était pris de très-haut au point de vue social, — sur les devoirs de l'homme envers ses semblables, sur le vide... je ne trouve pas de mot, j'en ferai un... sur le vide *incomblable* que laisse dans son cercle d'action l'homme qui meurt avant le moment marqué par la Providence. Il cita ce vers de Shakspeare, quand Hamlet réagit contre la pensée du suicide, qui l'étreint, le presse, le pousse au tombeau:

Il faut l'ordre de Dieu pour qu'un passereau tombe!

Il attaqua et renversa les uns après les autres, comme un bélier patient fait d'une première, puis d'une seconde, puis d'une troisième muraille; il attaqua et renversa tous les motifs qui entraînent l'homme au suicide : l'ambition déçue, l'amour trahi, la fortune perdue. Il rappela les siècles de foi, du XIV au XVIIIe siècle; il y chercha vainement le suicide, il ne l'y trouva point. Le suicide, suivant lui, commençait où avait cessé le couvent. Autrefois, l'homme déçu, l'homme trompé, l'homme ruiné, l'homme brisé par une grande douleur enfin, quelle que fût cette douleur, cet homme se faisait moine; c'était un moyen de se brûler la cervelle, un suicide moral, sinon physique : il s'ensevelissait dans cette grande fosse commune qu'on appelait un monastère; il priait, et parfois il était consolé. Aujourd'hui, rien de tout cela n'existait plus, les cloîtres étant abolis, les monastères fermés, les couvents rares, la prière remontée au ciel. — — Restait le travail : travailler, c'était prier! Il y avait pour moi toute une révélation dans ces mots; je levai les yeux sur celui qui les prononçait.

» C'était un beau moine de vingt-cinq ans à peine, vêtu d'un costume espagnol; un dominicain pâle, maigre, avec de grands yeux noirs, des yeux magnifiques! — Lui réunissait les deux moyens qu'il avait indiqués : la prière et le travail; on sentait que cet homme priait incessamment, travaillait toujours.

» Je regardai autour de moi, et je me demandai quel travail je pouvais faire. Rousseau apprend l'état de menuisier à son Émile; moi, par malheur, on ne m'avait fait apprendre aucun état. — Je vis un homme d'une trentaine d'années : il était vêtu d'une veste de velours noir, et tenait à la main sa casquette; il avait à son habit une plaque de cuivre. Je reconnus un commissionnaire. Ce commissionnaire était appuyé à un pilier, et écoutait attentivement le prédicateur; j'allai près de lui et je m'appuyai au même pilier. J'étais décidé à ne pas le perdre de vue; j'avais des questions à lui faire. — J'écoutai le sermon jusqu'au bout; mais, avant qu'il fût terminé, j'étais déjà décidé à vivre... Le prédicateur descendit de la chaire et passa près de moi.

» — Comment vous appelez-vous, mon père? lui demandai-je.

» — Devant les hommes ou devant Dieu? répondit-il.

» — Devant Dieu.

» — Frère Dominique.

» Et il passa... La foule s'écoula. Je suivis le commissionnaire; au coin de la rue Saint-Roch, je l'arrêtai.

» — Pardon, mon ami, lui dis-je.

» Il se retourna.

» — Monsieur a besoin de moi?

» — Oui, j'ai besoin de vous, répondis-je en souriant.

» — Faut-il prendre les crochets, ou est-ce une simple course?

» — C'est un renseignement.

» — Ah! je comprends : monsieur est étranger...

» — A la vie, oui.

» Il me regarde avec étonnement.

» — C'est un bon état que le vôtre? lui demandai-je.

» — Dame, c'est selon comme vous l'entendez.

» — Je demande si vous l'aimez.

» — Puisque je l'exerce!

» — Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas toujours une raison.

» — Enfin, que désirez-vous savoir?

» — Y trouve-t-on sa vie?

» — On n'y gagne pas des mille et des cents; mais, au bout du compte, il nourrit son homme.

» — Voyons, rendez-moi le service de me renseigner.

» — Interrogez-moi, je vous répondrai.

» — Bonne ou mauvaise, en moyenne, combien la journée rapporte-t-elle ?

» — Il faut compter de cinq à six francs dans les bons quartiers.

» — Deux mille francs par an, alors ?

» — A peu près.

» — Combien dépensez-vous là-dessus ?

» — Environ la moitié.

» — De sorte que vous économisez par année ?...

» — Un billet de mille francs.

» — Quels sont les désagréments de l'état ?

» — Je ne lui en connais pas.

» — Est-on libre ?

» — Comme l'air.

» — Il me semblait que, appartenant au public...

» — Au public ? Eh ! mon Dieu, qui ne lui appartient pas, au public ? Le roi Charles X tout le premier, est-ce qu'il n'appartient pas au public ? Je suis, par ma foi, bien plus libre que lui, moi !

» — Comment cela ?

» — Une commission me paraît louche, je la refuse ; un fardeau me paraît trop lourd, je secoue la tête. Le tout est de se faire connaître, et, quand on est connu, on choisit.

» — Il y a longtemps que vous exercez votre état ?

» — Dix ans.

» — Et, depuis dix ans, vous n'avez point regretté de ne pas faire un autre métier ?

» — Jamais.

» Je réfléchis un instant.

» — Est-ce tout ? me demanda mon homme.

» — Un dernier renseignement ?

» — Dites.

» — Quand on veut se faire commissionnaire, quel moyen faut-il employer ?

» Le commissionnaire me regarda en riant.

» — Est-ce que vous voudriez vous faire commissionnaire, vous, par hasard ?

» — Peut-être.

» — Oh ! ce n'est pas difficile, et l'on n'a pas besoin de grandes protections pour cela.

» — Enfin?

» — Dame, on va à la Préfecture, avec deux témoins qui répondent de votre moralité, et l'on demande un numéro.

» — Et cela coûte?

» — La peine de le demander.

» — Merci, mon ami...

» Je tirai de ma poche une pièce de cinq francs, et la lui offris.

» — Qu'est-ce que cela? me dit-il.

» — C'est le prix de la peine que je vous ai donnée.

» — Ça n'a pas été une peine, mais un plaisir, et l'on ne se fait pas payer un plaisir.

» — Alors, une poignée de main et un remercîment.

» — Ah! c'est autre chose.

» Il me tendit sa grosse main, que je serrai cordialement, et qu'il accueillit, de son côté, d'une cordiale étreinte.

» — Ah! pardieu! me dis-je en m'éloignant, voilà qui est singulier : il me semble que c'est la première fois que je serre la main d'un homme!

» Et je repris le chemin de ma mansarde.

XLIV

Le suicide.

— Du moment où je ne me tuais pas, poursuivit Salvator, j'avais une bien autre besogne à faire que si je me fusse tué! J'avais, d'abord, à dîner, — chose qui eût été inutile si j'eusse persisté dans mon projet; — puis j'avais à acheter un costume complet de commissionnaire; puis, enfin, j'avais à me procurer un *sujet*, comme on dit en terme d'amphithéâtre, un sujet que je pusse faire passer pour moi... Si je

ne me tuais pas, je voulais, au moins, que l'on me crût mort. J'avais étudié un peu de médecine, et fait de l'anatomie dans deux ou trois hôpitaux : je connaissais les garçons d'amphithéâtre. Le tout était de me procurer le cadavre d'un jeune homme de mon âge, de le coucher dans mon lit, et de le défigurer d'un coup de pistolet; mais là se présentait un inconvénient grave : le médecin des morts s'apercevrait facilement que le coup de pistolet avait été tiré sur un cadavre. — J'allai à l'Hôtel-Dieu ; j'avais rendu un grand service au garçon d'amphithéâtre en faisant exempter son frère de la conscription ; cet homme eût donné sa vie pour moi. Le frère était cocher de fiacre, et lui aussi me gardait une reconnaissance profonde. Je fis appeler le garçon d'amphithéâtre.

» — Louis, lui dis-je, arrive-t-il rarement que l'on apporte ici des hommes qui se soient brûlé la cervelle?

» — Dame ! monsieur Conrad, me dit-il, deux ou trois fois par mois, pas davantage.

» — Coûte que coûte, Louis, tu entends? il me faut le premier qui entrera à l'Hôtel-Dieu.

» — Coûte que coûte, vous l'aurez, monsieur, quand je devrais y perdre ma place !

» — Merci, Louis.

» — Et où vous le faut-il?

» — Chez moi, faubourg Poissonnière, 77, au quatrième.

» — Je m'entendrai de cela avec mon frère.

» — Je puis compter sur toi, Louis?

» — Puisque je vous le dis, fit-il en haussant les épaules. Seulement, une fois la nuit venue, ne sortez pas.

» — A partir de ce soir, je reste chez moi, sois tranquille.

» La crainte était que mes trente francs ne me conduisissent pas bien loin. Peut-être serais-je mort de faim avant qu'il prît à un plus malheureux que moi l'idée de se tuer d'un coup de pistolet...

» En revenant chez moi, j'entrai chez un fripier, et je trouvai un pantalon, une veste et un gilet de velours pour quinze francs; je les achetai et j'en fis faire un paquet que j'emportai sous mon bras. Des souliers de chasse et une vieille casquette de chasse devaient compléter le costume. Restaient quinze francs; en les ménageant bien, j'en pouvais vivre cinq ou six jours. — Tout était prêt, au reste, pour le

moment décisif : la lettre qui annonçait ma mort était écrite et signée.

» Pendant la nuit du troisième au quatrième jour, on donna le signal convenu, en jetant une pierre dans ma fenêtre qui donnait sur la rue. Je descendis, j'ouvris la porte : un fiacre stationnait devant la maison ; dans ce fiacre était un cadavre Louis et moi le transportâmes dans ma chambre ; nous le couchâmes sur mon lit ; je lui passai une de mes chemises. C'était le cadavre d'un jeune homme ; son visage était labouré d'une si terrible blessure, qu'il était impossible d'en reconnaître les traits. Le hasard, ce terrible allié, m'avait admirablement servi !

» Je débourrai un des côtés de mes pistolets, je le flambai afin qu'il eût l'air d'avoir fait feu, et le mis dans la main du mort. J'avais eu soin de dire, dans le mot que je laissais pour annoncer mon suicide, que le pistolet appartenait à Lepage : Lepage devait aider ainsi à constater l'identité du cadavre, en disant que M. Conrad de Valgeneuse était venu lui emprunter l'arme, trois ou quatre jours auparavant.

» Je laissai mes habits sur une chaise, comme si j'avais eu la précaution de me déshabiller avant de me brûler la cervelle ; puis, vêtu de mon costume de commissionnaire, après avoir fermé la porte à double tour, je descendis avec Louis. — Je laissai tomber la clef au milieu de la rue, comme si, après m'être enfermé, je l'eusse jetée par la fenêtre ; le carreau cassé par la pierre de Louis devait servir à compléter cette croyance. J'avais une clef de la porte de la rue : nous sortîmes sans avoir été vus ni entendus par le concierge. — Le lendemain, à neuf heures du matin, je me présentais à la police avec mes deux répondants, Louis et son frère, et l'on me délivrait ma médaille sous le nom de Salvator... Depuis ce jour, mon cher cousin, j'exerce la profession de commissionnaire, au coin de la rue aux Fers, près du cabaret de la *Coquille d'or*.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur, dit Lorédan ; mais je ne vois pas, dans tout cela, ces renseignements que vous deviez me donner sur le testament du marquis, ni comment vous me rendrez ou me rapporterez les cinq cents francs que nous avons bien inutilement donnés à M. Jackal pour vous faire enterrer.

— Attendez donc, mon cher cousin, continua Salvator.

Que diable! vous ne me croyez pas assez fou pour vous livrer comme cela le secret de mon existence, si je n'étais pas sûr de votre discrétion.

— Il paraît, alors, que vous comptez me garder ou me faire garder par vos hommes jusqu'au jour du jugement dernier?

— Oh! monsieur le comte, vous vous trompez tout à fait, ce n'est point ainsi que je l'entends. Demain, à cinq heures du matin, vous serez libre.

— Et vous savez ce que j'ai dit à vos acolytes, qu'une heure après que la liberté me serait rendue, c'est vous qui seriez dénoncé et arrêté.

— Oui; cela a même failli tourner assez mal pour vous! Si je ne m'étais pas trouvé sur le seuil de la porte, vous couriez grand risque de ne plus jamais dénoncer ni faire arrêter personne; ce qui, au reste, mon cher cousin, est un assez mauvais métier. Aussi, je vous réponds d'avance que vous réfléchirez, et que, quand vous aurez réfléchi, eh bien, vous laisserez ce pauvre Salvator bien tranquille, contre sa borne de la rue aux Fers, afin qu'il vous laisse tranquille, vous, dans votre hôtel de la rue du Bac.

— Peut-on, pendant que vous êtes en train de me faire vos confidences, mon cher monsieur Salvator, savoir quel moyen vous auriez de m'y venir troubler?

— Je vais vous conter cela. Comme c'est la chose la plus intéressante de mon récit, je l'ai gardée pour la fin.

— Je vous écoute.

— Oh! cette fois, je suis sûr de votre attention! Commençons par une moralité : j'ai toujours remarqué, mon cher cousin, que cela portait bonheur, de faire le bien.

— Vous voulez dire par une banalité?

— Banalité, moralité... vous apprécierez la chose tout à l'heure. Or, hier, mon cher cousin, j'avais pris la résolution de faire le bien, puisque j'étais résolu à vous enlever Mina, — ce que, à ma grande joie, je viens d'exécuter heureusement.

Un sourire d'implacable haine et de profonde vengeance se dessina sur les lèvres de Valgeneuse.

— Or donc, continua Salvator, hier, comme j'allais à la poste commander les chevaux avec lesquels les deux chers enfants sont partis, je passai devant l'hôtel des ventes pu-

bliques, rue des Jeûneurs, je crois; on déchargeait dans la cour des meubles qui allaient être vendus à la criée...

— Mais que diable me contez-vous donc là, monsieur Salvator, dit Lorédan, et quel intérêt voulez-vous que je prenne à ces meubles que l'on déchargeait rue des Jeûneurs?

— Si vous eussiez eu seulement la patience d'attendre une demi-minute, mon cher cousin, vous ne m'eussiez pas dit une chose désobligeante, et vous eussiez senti naître un commencement d'intérêt, j'en suis sûr.

— Allez donc! reprit Lorédan en croisant négligemment sa jambe droite sur sa jambe gauche.

— Eh bien, un de ces meubles me fit pousser un cri de surprise... Devinez ce que je venais de reconnaître au milieu de tout ce bric-à-brac?

— Comment diable voulez-vous que je devine?

— Vous avez raison, c'est impossible... Eh bien, je venais de reconnaître ce petit meuble en bois de rose qui avait appartenu à mon père, et que mon père affectionnait tant, parce qu'il lui venait de sa mère, laquelle, comme je crois vous l'avoir dit, le tenait de son aïeule.

— Ah! je vous en fais mon compliment! Je vois d'ici l'affaire : vous avez acheté cinquante francs ce petit meuble en bois de rose, et il fait à l'heure qu'il est l'ornement du salon de M. Salvator.

— Soixante, mon cher cousin; je l'ai acheté soixante; — et, franchement, il valait bien cela!

— A cause des souvenirs qu'il rappelait?

— D'abord... puis à cause des papiers qu'il contenait.

— Ah! fit Lorédan, il contenait des papiers?

— Oui, et de fort précieux même!

— Et ces papiers avaient été soigneusement conservés par les différents amateurs entre les mains desquels le petit meuble avait passé?... En vérité, mon cher Salvator, le ciel fait pour vous des miracles!

— Oui, monsieur, dit gravement Salvator, et j'en remercie bien humblement le ciel.

Puis, reprenant son ton ordinaire :

— Quoique le miracle soit moins grand qu'il ne paraît au premier abord, comme vous allez en juger.

— J'écoute.

— Je le vois bien... J'emportai donc le meuble chez moi.

— Vous l'emportâtes?

— Oh! mon Dieu, oui, sur mes crochets... Ne suis-je pas commissionnaire? dit Salvator avec un sourire.

— C'est vrai, fit Lorédan en se mordant les lèvres.

— Eh bien, une fois le meuble chez moi, — ce meuble que j'aimais tant! — vous comprenez que l'envie m'a pris de l'examiner en détail. J'en ai ouvert les tiroirs les uns après les autres, j'en ai fait jouer toutes les serrures, sondé toutes les épaisseurs; or, voilà qu'en me livrant à ce dernier travail, je m'aperçois que le tiroir du milieu, celui qui servait de caisse, a un double fond!...

Les yeux de Lorédan étaient fixés sur Salvator comme deux escarboucles.

— N'est-ce pas que c'est intéressant? continua Salvator. Voyons, je ne veux pas vous faire languir. Ce double fond était à secret; j'en devinai le secret, et je l'ouvris.

— Et qu'y avait-il?

— Un papier, un seul.

— Et ce papier était...?

— Celui que nous avons cherché si longtemps, mon cher cousin!

— Le testament? s'écria Lorédan.

— Le testament!

— Le testament du marquis?

— Le testament du marquis, qui laisse à son filleul Conrad la totalité de ses biens, meubles et immeubles, à la condition qu'il prendra le titre, le nom et les armes du chef de la famille des Valgeneuse.

— Impossible! s'écria Lorédan.

— Le voici, mon cousin, dit Salvator en tirant un papier de sa poche.

Lorédan, par un mouvement involontaire, étendit vivement la main pour le prendre.

— Oh! non, mon cher cousin! dit Salvator en ramenant le papier à lui. Cet acte, vous le comprenez bien, doit rester entre les mains de celui qu'il intéresse; mais je ne me refuse pas à vous en donner lecture, au contraire!

Et Salvator commença :

« Ceci est le double de mon testament olographe dont la

seconde copie sera déposée entre les mains de M. Pierre-Nicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris ; chacune des copies écrites de ma main, et ayant valeur d'original.

» *Signé* : Marquis DE VALGENEUSE.

» Ce 11 juillet 1821. »

— Voulez-vous que je vous lise le reste ? demanda Salvator.

— Non, monsieur, c'est inutile, fit Lorédan.

— Oh ! le reste, vous le connaissez, n'est-ce pas, mon cousin ? Seulement, je voudrais, par simple curiosité, savoir quel prix vous avez payé cette connaissance à M. Baratteau.

— Monsieur ! s'écria le comte en se levant d'un air de menace.

— J'en reviens donc à ce que je disais, mon cousin, continua Salvator sans paraitre s'apercevoir du mouvement de M. de Valgeneuse, que j'avais remarqué que cela portait bonheur de faire le bien, comme aussi, pourrais-je ajouter, cela porte malheur de faire le mal...

— Monsieur ! répéta Lorédan.

— Car, enfin, reprit avec la même tranquillité Salvator, si vous n'aviez pas fait le mal en enlevant Mina, je n'eusse pas eu l'idée de faire le bien en la sauvant : je n'eusse donc point eu besoin de chevaux de poste, je n'eusse point passé par la rue des Jeûneurs, je n'eusse point reconnu le petit meuble, je ne l'eusse point acheté, je n'eusse point découvert le secret, et, enfin, dans ce secret, je n'eusse point trouvé le testament qui me permet de vous dire : Mon cher cousin, vous êtes parfaitement libre ; seulement, je vous préviens qu'au moindre sujet de plainte que vous me donnez, je fais valoir mon testament, c'est-à-dire que je vous ruine de fond en comble, votre père, vous, votre sœur ! tandis que, au contraire, si vous laissez les pauvres enfants que je protége continuer leur route et être heureux à l'étranger, eh bien, mais... il entre dans mes combinaisons de rester commissionnaire encore un an, deux ans, trois ans peut-être, et vous comprenez, tant que je serai commissionnaire, je n'aurai pas besoin de deux cent mille livres de rente, puisque je gagne cinq ou six francs par jour.

Donc, la paix ou la guerre, à votre choix, mon cousin; je vous propose la première, mais je ne vous refuse pas la seconde. De plus, je vous répète que vous êtes libre; seulement, à votre place, j'accepterais l'hospitalité qui m'est offerte, et je passerais ici la nuit à réfléchir. La nuit porte conseil!

Et, sur ce bon avis, Salvator quitta son cousin Lorédan et sortit, laissant la porte entre-bâillée et emmenant Jean Taureau et Toussaint-Louverture, afin que M. de Valgeneuse vît bien qu'il avait toute liberté de rester ou de partir.

XLV

Un nouveau personnage.

Voyons, maintenant, ce qui se passait rue d'Ulm, n° 10, quelques jours après les événements que nous venons de raconter.

Pour peu que nos lecteurs aient suivi avec quelque attention les scènes multiples de ce drame, et qu'ils soient doués de quelque mémoire, ils se souviendront, sans doute, que la sorcière de la rue Triperet avait abandonné cette rue pour venir habiter l'appartement découvert, meublé et décoré par Pétrus, rue d'Ulm, n° 10; ils se rappelleront aussi que, avec la Brocante, avaient naturellement déménagé Rose-de-Noël, Babolin, la corneille et les dix ou douze chiens.

La chambre qu'occupait maintenant la vieille bohémienne, rue d'Ulm, moitié musée de curiosités, moitié réduit de nécromancie, offrait, ainsi que nous l'avons dit, aux yeux étonnés du visiteur, entre autres objets fantastiques, un clocher qui servait de retraite ou de nid à la corneille, et

divers tonneaux qui servaient tout simplement de niches aux chiens.

Notre intention en écrivant ce livre — que l'on nous pardonne la courte digression où nous nous laissons entraîner; — est non-seulement, comme on le voit par la matière que nous abordons en ce moment, de faire grimper et descendre avec nous au lecteur tous les étages de la société, depuis le pape Grégoire XVI, auquel nous allons avoir affaire tout à l'heure, jusqu'au ravageur de ruisseaux Croc-en-Jambe, et depuis le roi Charles X jusqu'au tueur de chats; mais encore de faire, de temps en temps, des excursions dans les mondes inférieurs réservés aux animaux.

C'est ainsi que déjà nous avons pu apprécier l'intelligence de la corneille Pharès et l'instinct du chien Brésil, à ce point que, si l'une nous est restée à peu près indifférente, vu la mince part qu'elle a prise aux événements que nous avons racontés, l'autre, au contraire, nous en sommes sûr, sous son double nom de Brésil et de Roland, a conquis toutes les sympathies du lecteur.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ayant fait un premier pas parmi les humbles de la création, parmi nos frères inférieurs, comme les appelle Michelet, nous en fassions un second, en élargissant d'un nouveau tour de compas le cercle déjà immense dans lequel nous agissons.

Que voulez-vous, chers lecteurs ! il m'a été donné, pour le désespoir des directeurs de théâtre et des libraires, et peut-être bien aussi pour votre ennui, à vous, cette mission de faire des drames en quinze tableaux et des romans en dix ou douze volumes ! Cela n'est point ma faute : c'est celle de mon tempérament, dont mon imagination n'est que la fille.

Nous voilà donc, à cette heure, au milieu des chiens de la Brocante, et c'est avec un de ces animaux que nous vous demandons la permission de vous faire faire connaissance.

Un des chiens les mieux aimés de notre sorcière — les sorcières ont des goûts bizarres : sont-elles sorcières parce qu'elles ont ces goûts? ont-elles ces goûts parce qu'elles sont sorcières? nous n'en savons rien, et laissons à plus fort que nous à décider cette importante question ; — un des chiens, disons-nous, les mieux aimés de notre sorcière était un petit caniche noir de la plus vilaine espèce. Nous jugeons cela,

bien entendu, au point de vue orgueilleux de l'homme : au point de vue de la nature, il n'y a pas de vilaine espèce.

Le fait est que, pour un homme, — nous ne savons pas ce qu'il était pour la nature, — le fait est que ce chien était d'une laideur vraiment extraordinaire : petit, trapu, sale au physique, hargneux, grognon, prétentieux au moral, il résumait à lui seul tous les vices d'un vieux garçon, et, pour cela sans doute, il était généralement détesté de ses camarades.

De cette répulsion universelle, il était résulté ceci : c'est que la Brocante, sa maîtresse, s'était, par un entêtement tout féminin dès l'abord, attachée à lui avec une tendresse maternelle, et depuis, cette affection s'était peu à peu accrue en raison inverse de l'inimitié que lui portaient et que lui témoignaient publiquement ses compagnons.

C'est ainsi qu'elle en arriva à toute sorte d'attentions pour lui, jusqu'à le servir à part et dans un cabinet séparé, pour ne pas le voir mourir d'inanition, tant les autres chiens lui disaient cent choses désobligeantes et lui faisaient souffrir mille *géhennes*, aux heures solennelles des repas.

Vous savez ce que peut l'orgueil chez les hommes, n'est-ce pas, chers lecteurs ? eh bien, voyez ce qu'il peut chez les animaux.

Ce chien noir, ce caniche crotté, ce Babylas enfin, qui était — toujours à notre point de vue, à nous, — d'une laideur outrageante, se voyant câliné, caressé, choyé, fêté, servi à part, finit par s'imaginer qu'il était le plus joli, le plus coquet, le plus spirituel, le plus aimable, le plus séduisant des chiens. Et, une fois cette pensée entrée dans son esprit, il se mit tout naturellement, comme eût fait un homme en pareille position, à railler ses semblables, à les agacer sans pudeur, tirant la queue de l'un, mordant l'oreille de l'autre, narguant chacun, sûr qu'il était de l'impunité, se rengorgeant, portant haut la tête, faisant la roue, se donnant enfin des airs de telle importance, que tous ses camarades souriaient de dédain, haussaient les épaules de pitié, disant entre eux :

— Quelle prétention !

Je crois, chers lecteurs, que vous me faites l'honneur de m'adresser une observation.

— Mais oui, monsieur le romancier ! Interprétez, tradui-

sez, torturez les paroles et les gestes des hommes; mais, en vérité, c'est trop fort de chercher à nous faire accroire que les chiens parlent, haussent les épaules, sourient!

Quant à sourire, permettez-moi de vous dire, chers lecteurs, que j'ai une chienne de mes amies, une petite levrette blanche appartenant à la plus haute aristocratie des lévriers, qui sourit toutes les fois qu'elle me voit, me montrant ses fines dents blanches : de telle façon, que je croirais qu'elle se fâche, si le reste de son corps ne donnait point toutes sortes de simulacres de joie. On la nomme Giselle.

Pour moi, les chiens sourient donc, puisque ma chère Giselle me sourit chaque fois qu'elle me voit.

Quant à hausser les épaules, je ne soutiens pas que les chiens haussent les épaules exactement de la même manière que l'homme; mon expression est même impropre : ce n'est pas hausser les épaules que j'aurais dû dire, c'est secouer les épaules. Voyons, n'avez-vous pas remarqué, mainte et mainte fois, que le chien qui vient de faire connaissance avec un autre, — et vous savez de quelle façon naïve les chiens font connaissance, — n'avez-vous pas remarqué que le chien trompé dans son espoir, trouvant, comme le capitaine Pamphile, dont, voici tantôt vingt-cinq ans, j'ai écrit la pittoresque histoire, trouvant, dis-je, une négresse mâle où il comptait trouver une négresse femelle, secoue dédaigneusement les épaules, et s'en va? Cela est incontestable; aussi, chers lecteurs, ne le contesterez-vous pas.

Maintenant, arrivons-en à la parole.

Les chiens ne parlent pas! Hommes orgueilleux, qui croyez que vous avez seuls reçu de la Providence la faculté de vous communiquer vos pensées! parce que vous parlez anglais, français, chinois, espagnol, allemand, et que vous ne parlez pas *chien*, vous dites tranquillement : « Les chiens ne parlent pas! »

Erreur! — les chiens parlent leur langue comme vous parlez la vôtre! Il y a bien plus : c'est que vous n'entendez pas ce qu'ils vous disent, homme orgueilleux! et qu'eux, humbles et ne s'en faisant pas accroire pour cela, ils entendent ce que vous leur dites. Demandez au chasseur si son chien ne parle pas, quand il l'a entendu rêver, chasser un lièvre, se prendre de querelle, se battre en rêve! Qui veille donc ainsi dans ce chien qui dort? N'est-ce pas une âme,

une âme moins perfectionnée, mais, à coup sûr, plus naïve que la nôtre?

Les chiens ne parlent pas! Allez donc dire cela à votre enfant de trois ans qui se roule sur la pelouse avec ce gros terre-neuve de trois mois. Le jeune enfant et le jeune animal jouent comme deux frères, écoutant les sons inarticulés qu'ils échangent au milieu de leurs jeux et de leurs caresses. Eh! mon Dieu, l'animal essaye tout simplement de parler la langue de l'enfant, et l'enfant la langue de l'animal. A coup sûr, quelle que soit la langue qu'ils parlent, ils s'entendent, et peut-être se disent-ils, dans cette langue incomprise, plus de vérités sur Dieu et sur la nature que n'en ont jamais dit Platon ou Bossuet.

Les chiens parlent donc, cela ne fait aucun doute à nos yeux, et ils ont ce grand avantage sur nous : c'est qu'en parlant chien, ils entendent le français, l'allemand, l'espagnol, le chinois, l'italien, tandis que nous, en parlant soit l'italien, soit le chinois, soit l'espagnol, soit l'allemand, soit le français, nous ne comprenons pas le chien.

Revenons aux malheureuses bêtes de la Brocante et à la situation qui leur était faite par les prétentions ridicules de Babylas.

Ces témoignages de mépris, qu'en toute occasion Babylas recevait de ses camarades, ne rendaient pas à ceux-ci la vie meilleure : il s'en fallait du tout au tout.

La Brocante, qui, en sa qualité de sorcière, parlait toutes les langues, la Brocante, au moindre gros mot qu'elle entendait, intervenait selon la gravité du mot, soit avec son martinet, soit avec son manche à balai. — Le martinet, c'était la baguette de la fée! le manche à balai, c'était le trident de Neptune! — La Brocante, à coup sûr, ne savait pas ce que voulait dire *Quos ego!* mais les chiens traduisaient à l'instant même cette menace : « Tas de *canailles!* » Et chacun, tout tremblant, rentrait dans sa niche, et, après un instant seulement, se hasardait à risquer le bout de son nez et le coin de son œil par l'ouverture du tonneau.

Il est vrai que le lévrier geignait, que le caniche hognait, et que le bouledogue grognait; mais le bruit d'un pied impatient frappant le parquet, et ces mots terribles prononcés : « Se taira-t-on à la fin? » suffisaient pour imposer à toute l'assemblée canine le silence le plus absolu. Et tous se tai-

saient, renfoncés dans leurs tonneaux respectifs, tandis que l'ignoble Babylas se carrait au milieu de la chambre, et poussait parfois l'impudence jusqu'à passer la visite des tonneaux pour voir si chaque rebelle était bien dans sa prison.

Ces manières de Babylas, qui, de jour en jour, devenaient plus provoquantes, avaient fini, comme on le comprend bien, par être insupportables à toute la république canine, qui deux ou trois fois résolut de profiter de l'absence de la Brocante pour donner une bonne leçon à maître Babylas ; mais toujours, par un de ces bonheurs qui n'arrivent qu'aux tyrans et aux fats, juste au moment où la conspiration allait éclater, la Brocante, comme l'antique dieu de la machine, apparaissait tout à coup son balai ou son martinet à la main, et reconduisait jusqu'à leurs niches les infortunés conspirateurs.

Que faire en cette triste conjoncture, et comment se soustraire au pouvoir despotique, quand le pouvoir despotique est armé d'un balai et d'un martinet ?

La bande réfléchit. Un lévrier proposa d'émigrer, de quitter le sol natal, de fuir la patrie, de chercher enfin une terre plus hospitalière ; un bouledogue offrit de prendre tout sous sa responsabilité et d'étrangler Babylas ; mais, il faut le dire, ce canicide répugna à toute la troupe.

— Évitons l'effusion du sang ! dit un barbet connu pour la douceur de ses mœurs.

Et il fut appuyé par un vieil épagneul qui était toujours de son avis, et qui était tellement lié avec lui, que, le plus souvent, une même niche leur servait pour tous les deux.

Enfin, tous les moyens violents déplurent à ces honnêtes chiens, et l'on résolut de n'ourdir contre Babylas d'autre conspiration que celle du mépris. On le mit à l'index, comme on dit dans les colléges de Rome, en quarantaine, comme on dit dans les colléges français ; on le laissa à l'écart, on ne lui parla plus, on fit même mine de ne plus le voir quand on passait près de lui ; enfin, comme il est dit poétiquement dans l'opéra de *la Favorite* :

Il resta seul avec son déshonneur !

Que fit Babylas ? Au lieu de se repentir, lui qu'aveuglait

l'affection irraisonnée de la Brocante, au lieu de profiter de l'avertissement, il s'ingénia à mystifier de plus belle ses camarades ; il leur lança de loin mille abois injurieux pendant le jour; il troubla impitoyablement leur sommeil pendant la nuit; en un mot, sûr de l'appui de sa maîtresse, il leur rendit la vie intolérable.

Ainsi, faisait-il chaud, et la Brocante ouvrait-elle la fenêtre pour donner de l'air à la société, aussitôt Babylas jappait plaintivement et grelottait de tous ses membres, comme s'il eût fait vingt-cinq degrés de froid. La fenêtre était-elle fermée, au contraire, et pleuvait-il, neigeait-il, faisait-il vingt-cinq degrés de froid, Babylas se plaignait de la chaleur, le poêle l'incommodait : il levait la patte devant la porte, et, autant qu'il était en son pouvoir, tentait d'éteindre le feu; à ces signes, la Brocante reconnaissait qu'il faisait trop chaud, et, craignant une congestion cérébrale pour son favori, elle éteignait le poêle et ouvrait la fenêtre, quitte à voir les autres chiens grelotter à leur tour sous une température égale à celle de Moscou.

Bref, ce misérable Babylas était devenu le démon du foyer! il n'était utile à personne, était désagréable à chacun, désobligeant pour tout le monde, et, cependant,— explique la chose qui pourra,—malgré cette réunion de vices, peut-être à cause d'eux, il était adoré de la Brocante!

Bien que le printemps de l'année 1827 ne fût pas un printemps plus chaud que celui de l'année 1857, Babylas, soit par méchanceté, soit par besoin réel, soit par tout autre motif, avait vingt fois fait ouvrir la fenêtre. Or, en mettant le nez à cette fenêtre,—c'était, on se le rappelle une fenêtre de rez-de-chaussée,— Babylas avait aperçu de loin une jeune chienne aux yeux noirs, au poil d'un blond fauve, aux dents blanches comme des perles, aux lèvres roses comme du corail :—on sait qu'il y a deux sortes de corail, le corail rouge et le corail rose, et que, des deux, le corail rose est le plus précieux.

L'élégance de la démarche de cette jeune bête, dont la canine marquait encore la fleur de lis, le feu de ses yeux, la souplesse de sa taille, la petitesse de sa patte, toute la grâce de sa personne, enfin, avait fait tressaillir Babylas, qui s'était écrié dans son langage :

— Oh! la charmante bête!

A ce cri, — comme, lorsqu'un fumeur placé à une fenêtre exclame : « Oh ! la charmante femme ! » tous les hommes du club, joueurs de whist, lecteurs de journaux, preneurs de café, mangeurs de glaces, siroteurs de petits verres, accourent à l'envi ; — à ce cri, disons-nous, tous les chiens, assis, debout, couchés dans leur niche, se léchant les pattes ou autre chose, étaient accourus pour jouir de cette vue avec Babylas ; mais celui-ci s'était retourné, avait montré les dents, avait grogné, et tous les chiens, y compris le bouledogue et le terre-neuve, qui eussent exterminé Babylas d'un coup de dent, étaient retournés à leurs occupations.

Satisfait de cette obéissance de ses compagnons, — commandes, il faut le dire, par leur instinct, qui leur indiquait que la Brocante était dans la chambre voisine, — Babylas reporta son regard vers la rue.

La chienne, obligée de subir ce regard de feu, baissa timidement les yeux, et passa sans détourner la tête.

— Honnête et belle ! s'écria dans sa langue le caniche enthousiasmé.

« Sage et belle ! » s'écrie Hamlet en voyant Ophélie ; ce qui prouve qu'en circonstance pareille, pareille impression se produit sur l'homme et sur l'animal, sur le prince et sur le chien.

Et il se pencha hors de la fenêtre, au point que ses compagnons purent espérer un instant que, calculant mal, dans son enthousiasme, les lois de la pondération, Babylas verrait sa tête emporter son derrière, et se briserait le crâne sur le pavé.

Il n'en fut rien : Babylas suivit des yeux la charmante bête jusqu'au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, — où elle disparut comme une ombre, sans même lui dire qu'elle reviendrait.

— Qu'elle est belle ! aboya Babylas, le cœur en proie aux délices ineffables d'une passion naissante, d'un amour en fleur.

A partir de ce moment, au lieu de gémir de la solitude impitoyable à laquelle ses frères outragés l'avaient condamné, Babylas s'applaudit intérieurement des heures de rêverie que cette proscription lui laissait.

Comme Diogène, en rentrant dans son tonneau, il jeta

dédaigneusement son mépris sur le reste de la création ; et si, nous qui, en notre qualité de romancier, comprenons toutes les langues, même celle des bêtes, nous ne rapportons pas ses propres paroles, c'est que nous craindrions qu'on ne se méprît sur nos intentions, et que, dans la boutade de Babylas, on ne vît une satire pleine d'amertume contre la société.

Nous n'analyserons pas davantage les émotions de toute nature qui remplirent le cœur de notre héros, depuis l'heure où il avait reçu la commotion électrique jusqu'à l'heure du coucher; nous dirons seulement un mot de la nuit.

Ce fut à la fois pour Babylas une nuit de tortures inconnues et de délices inouïes ; tous les diablotins qui trament la toile diaprée des songes dansèrent leur sarabande fantastique autour du chevet du pauvre caniche ; il vit passer, comme dans les verres de la lanterne magique qu'il avait montrée dans sa jeunesse, en société avec un aveugle, les ombres de tous les chiens qui avaient aimé, et de toutes les Hélènes et de toutes les Stratonices à quatre pattes qui avaient produit des passions insensées ; enfin, il se tourna et se retourna tant et tant de fois sur son matelas de crin, — les autres n'avaient que de la paille — que la Brocante, réveillée en sursaut, le crut hydrophobe ou épileptique, et lui adressa, de son lit, les paroles les plus tendres pour le consoler.

L'aurore parut heureusement vers quatre heures du matin. Si l'on eût encore été aux longues et sombres nuits d'hiver, Babylas, au retour du soleil, était infailliblement mort de consomption !

XLVI

Les amours de Babylas et de Caramelle.

En apercevant les premiers rayons du jour, Babylas sauta hors de son tonneau. Nous devons avouer que, d'habitude, il donnait peu de temps à sa toilette ; il y en donna moins encore ce jour-là que les autres, et il se précipita vers la fenêtre.

Avec le jour, l'espérance lui était revenue. Puisqu'*elle* avait passé hier, pourquoi ne passerait-*elle* pas aujourd'hui ?

La fenêtre était fermée, et avec raison : il pleuvait à verse !

— J'espère bien qu'on ne va pas ouvrir la fenêtre, dit le le lévrier en grelottant à cette seule pensée ; il fait un temps à ne pas mettre un homme à la porte !

Nous disons, nous autres hommes : *un chien ;* les chiens disent : *un homme ;* et je crois que ce sont les chiens qui ont raison, car, par les mauvais temps, j'ai toujours vu dehors plus d'hommes que de chiens.

— Oh ! ce serait trop fort ! dit le bouledogue répondant au lévrier.

— Hum ! firent le barbet et l'épagneul, cela ne nous étonnerait point.

Ils en parlaient, eux, un peu plus à leur aise, leur poi' formant fourrure.

— Si Babylas fait ouvrir la fenêtre ce matin, dit le terre-neuve, je l'étrangle !

— Eh bien, dit un vieux carlin tres-sceptique, on l'ouvrirait, que je n'en serais pas étonné.

— Mille tonnerres ! grognèrent en même temps le terre-neuve et le bouledogue, qu'on s'en avise, et nous verrons !

Un caniche blanc, qui avait autrefois fait quelques parties

de domino avec Babylas, et qui, en faveur du souvenir que celui-ci lui avait laissé d'un joueur assez loyal, prenait quelquefois son parti, cette fois encore, implora la commisération ses camarades.

— Je l'ai entendu se plaindre toute la nuit, dit-il d'une voix émue; peut-être a-t-il la maladie... Ne soyons pas impitoyables pour un des nôtres: nous sommes des chiens, et non des hommes.

Ce discours produisit un assez bon effet sur l'assemblée, et l'on résolut d'endurer encore ce que, d'ailleurs, en y réfléchissant bien, on ne pouvait empêcher.

La Brocante entra; elle vit son Babylas bien-aimé les babines pendantes, les oreilles basses, les yeux cernés.

— *Qué* que nous avons donc, mon toutou? demanda-t-elle de sa voix la plus tendre, en l'embrassant et en le serrant contre sa poitrine.

Babylas poussa un gémissement, s'élança hors des bras de la sorcière, et alla se dresser contre la fenêtre.

— Ah! oui, de l'air!... dit la Brocante. Est-il comme il faut, ce chéri-là! il ne peut pas se passer d'air.

La Brocante, qui était non-seulement sorcière, mais encore observatrice, avait, en effet, remarqué que les pauvres gens vivent dans des atmosphères où ne sauraient respirer les aristocrates. Et c'est bien heureux pour les pauvres gens; car, s'ils ne pouvaient pas vivre où ils vivent, ils seraient obligés d'y mourir: — ils y meurent bien quelquefois; mais, alors, le médecin trouve un nom à la maladie qui les a emportés, et, grâce à ce nom grec ou latin, personne n'a de remords, pas même le conseil de salubrité publique.

La Brocante, heureuse de voir Babylas si *comme il faut*, quoiqu'elle ne se fût jamais occupée de son éducation, n'eut garde de le faire attendre, et ouvrit immédiatement la fenêtre.

Il y eut alors dans l'assemblée un grognement général, qui se fût élevé bientôt jusqu'au rugissement, si la Brocante n'eût détaché du clou où il était pendu le martinet pénitentiaire, et ne l'eût brandi au-dessus de sa tête.

A la vue de l'instrument de flagellation, la société se tut comme par enchantement.

Babylas posa ses deux pattes sur le rebord de la fenêtre, et regarda à droite et à gauche: mais nul, excepté des hom-

mes, n'osait se hasarder dans la rue d'Ulm, aussi peu pavée à cette époque que l'était Paris au temps de Philippe Auguste, et surtout par la pluie torrentielle qu'il faisait ce jour-là.

— Hélas! gémit notre amoureux, hélas! hélas!

Mais ce gémissement n'attendrit point l'esprit des eaux, et aucune chienne, ni même aucun chien ne passa.

L'heure du déjeuner arriva : Babylas resta à la fenêtre; l'heure du dîner sonna : Babylas resta à la fenêtre; enfin, l'heure du souper sonna aussi vainement que les heures du déjeuner et du dîner.

Les autres s'en frottèrent les pattes de satisfaction; la part de Babylas leur échéait naturellement.

C'était fort sérieux, comme on voit.

Babylas avait refusé de prendre toute nourriture; la Brocante avait eu beau l'appeler des noms les plus tendres, lui présenter le lait le plus clair, le sucre le plus brillant, les gimblettes les plus dorées, il resta jusqu'à la nuit sombre dans cette fatigante posture qu'il avait adoptée dès le point du jour.

La nuit était venue depuis longtemps; dix heures sonnaient à toutes les églises, qui, trop bien élevées pour sonner ensemble, cédaient le pas sans doute aux plus anciennes. Il fallait se retirer! Babylas rentra dans son tonneau, en proie à une poignante tristesse.

Cette seconde nuit fut encore plus agitée que la première : le cauchemar ne quitta pas d'une minute le pauvre Babylas; s'il s'endormait quelques instants, il jappait si douloureusement pendant ce court sommeil, que l'on comprenait que mieux eût valu, pour lui, rester éveillé.

La Brocante demeura penchée à son chevet, comme eût fait une mère pour son fils, lui disant de ces douces paroles que les mères seules savent trouver pour endormir les douleurs des enfants. Ce ne fut qu'à la pointe du jour que, poussée au comble de l'inquiétude, elle eut l'idée de lui faire le grand jeu.

— Il est amoureux! s'écria-t-elle au troisième tour de cartes; Babylas est amoureux!

Cette fois, comme dit Béranger, les cartes avaient raison.

Babylas quitta son tonneau, encore plus défiguré par cette seconde nuit d'insomnie que par la première.

On lui trempa dans du lait un biscuit qu'il mangea du bout des dents, et il se fit ouvrir la fenêtre comme la veille.

Bien qu'il eût plu le jour de la Saint-Médard, — ce qui promettait quarante jours de pluie, — par hasard, il ne pleuvait point ce jour-là; de sorte qu'en apercevant les rayons du soleil matinal, Babylas reprit un peu de sa gaieté naturelle.

Ce devait être, en effet, un jour heureux pour Babylas : — à la même heure que deux jours auparavant, il vit passer la blonde chienne de ses rêves! c'était bien cette petite patte aristocratique qu'il avait remarquée; c'était bien la même tournure élégante, la même démarche à la fois fière et timide.

Le pouls de Babylas battit vingt pulsations de plus à la minute; il poussa un cri de joie.

A ce cri, la jeune chienne tourna la tête, non par coquetterie, mais parce que, si innocente qu'elle fût, elle avait le cœur tendre, et avait à la fois reconnu dans ce cri de l'amour et de la détresse.

Elle revit Babylas, qu'elle avait déjà une première fois entrevu du coin de l'œil.

Quant à Babylas, qui ne l'avait encore vue que de profil, en la voyant de face, il fut pris d'un tremblement universel. — Babylas était resté très-nerveux, ayant eu dans sa jeunesse la danse de Saint-Guy; — il fut pris, disons-nous, d'un tremblement universel, et se mit à pousser ces petites notes tendres et plaintives que les personnes douées de ce tempérament font entendre quand l'émotion dépasse leurs forces.

En voyant ce trouble qu'elle partageait peut-être, la jolie bête eut un mouvement de pitié, et fit quelques pas du côté de Babylas.

Babylas, cédant à une attraction invincible, allait s'élancer par la fenêtre, lorsque ces mots, prononcés d'une voix dure, se firent entendre :

— Ici, Caramelle!

Cette voix était évidemment celle d'un maître; car, tout en jetant un regard de côté à Babylas, Caramelle s'empressa d'obéir.

Babylas, nous l'avons dit, avait déjà pris son élan pour sauter par la fenêtre; mais cette voix l'arrêta court. Le

sentiment qui le retint fut-il la crainte de compromettre Caramelle, fut-il l'instinct un peu moins chevaleresque de sa propre conservation? C'est ce que l'on n'a jamais pu savoir.

Tant il y a que Babylas se rassit sur ses jarrets de derrière, et, frappant de sa patte l'appui de la fenêtre:

— Caramelle! s'écria-t-il, Caramelle! le joli nom!

Et il répéta sur tous les tons:

— Caramelle! Caramelle! Caramelle!

Peut-être, pour nos lecteurs, le nom n'est-il pas aussi joli que Babylas le prétendait; mais il était tellement approprié à la robe de celle qui le portait, que Babylas, aimant la couleur, devait aimer le nom.

Caramelle, — puisque Caramelle il y a, — rappelée sévèrement par son maître, revint à lui la tête basse, après avoir préalablement, comme nous l'avons dit, jeté à Babylas un regard d'une profonde tendresse.

L'état dans lequel Babylas avait passé les deux jours et les deux nuits précédents était si désespéré, que ce regard de Caramelle lui parut tout simplement un rayon du paradis.

Si bien qu'après avoir suivi des yeux Caramelle, — qui, comme l'avant-veille, disparut au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, — Babylas se rejeta en arrière, manifestant sa joie par toutes les manières dont il est donné aux chiens de manifester leur joie, sautant sur les chaises, se dressant sur les pattes de derrière, courant après sa queue, agaçant ses camarades, faisant le mort, passant en revue enfin tout son répertoire pour exprimer, autant qu'il était dans ses moyens, l'indicible félicité qu'il ressentait.

Ses camarades le crurent fou, et, comme, en fin de compte, c'étaient de bons chiens, ils oublièrent leur rancune et le plaignirent sincèrement.

On prétend que l'amour rend meilleur : il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, et nous allons donner une nouvelle preuve de cette vérité.

Nous avons dit que Babylas était un chien taquin, hargneux, avec une nuance de méchanceté ; eh bien, comme si la baguette d'une fée l'eût tout à coup transformé, — au moral, entendons-nous! — il devint doux et bonasse comme le mouton noir dont parle Hamlet. Il s'avança vers ses camarades, leur fit de franches excuses, leur demanda loyale-

ment pardon de ses torts, et, après cette amende honorable, les supplia de lui rendre leur amitié, leur promettant sur l'honneur d'en observer les règles les plus difficiles, d'en accomplir les devoirs les plus rigoureux.

A cette ouverture, la société se consulta. Le terre-neuve et le bouledogue avaient, — cédant au premier sentiment, qui, chez les chiens, au contraire de chez l'homme, est, à ce qu'il paraît, le mauvais, — le terre-neuve et le bouledogue avaient d'abord été d'avis de l'étrangler, ne tenant pas sa conversion pour sincère; mais le caniche blanc prit pour la seconde fois sa défense, et parla si chaudement en sa faveur, qu'il entraîna toute l'assemblée à son opinion.

On alla aux voix, et, à la majorité des chiens présents, on accorda à Babylas une amnistie entière.

Le caniche blanc s'avança vers lui, lui tendit la patte, et les membres les plus notables de l'assemblée, suivant cet exemple, lui rendirent leur confiance et lui promirent leur amitié.

A partir de ce moment, Babylas ne fit plus ouvrir la fenêtre qu'après en avoir demandé la permission à ses camarades; et, comme, de jour en jour, la température allait s'adoucissant, cette permission lui était courtoisement accordée, — même par le lévrier, qui continuait de grelotter, mais qui avouait que c'était par habitude.

XLVII

Un monsieur qui veut savoir s'il ira en paradis.

Les choses marchaient ainsi depuis tantôt un mois.

Presque tous les jours, à la même heure, Caramelle passait et envoyait du regard mille tendresses à l'heureux Ba-

bylas, qui, tout entier aux douceurs d'un amour platonique, se contentait de ces coups d'œil, retenu par l'impression qu'avait produite sur son système nerveux, fort irritable, nous l'avons avoué, la rudesse de la voix du maître de Caramelle. — Peut-être aussi Babylas n'avait-il cette patience que parce que Caramelle, soit du regard, soit de la voix, avait fait comprendre à Babylas qu'un jour ou l'autre, elle trouverait moyen de s'échapper et de répondre d'une façon plus directe à son amour.

Or, comme nous l'avons dit, une semaine ou deux après cette nuit où Jean Taureau avait failli étouffer d'abord, puis ensuite assommer, puis enfin noyer M. de Valgeneuse; à l'heure, à peu près où Caramelle avait l'habitude de passer, un monsieur vêtu d'une redingote à la propriétaire, quoique la température ne justifiât point cette mesure de précaution, — portant lunettes sur le nez, et tenant à la main un jonc à pomme de vermeil, entra tout à coup dans le laboratoire de nécromancie de la rue d'Ulm.

La maîtresse de l'établissement était à la place ordinaire où elle attendait ses pratiques.

— C'est vous qui êtes la Brocante? demanda à brûle-pourpoint l'étranger.

— Oui, monsieur, répondit celle-ci avec un certain tressaillement dont, comme Babylas, elle n'était point maîtresse, toutes les fois qu'elle entendait une voix un peu rude.

— Vous êtes sorcière?

— C'est-à-dire tireuse de cartes.

— Je croyais que c'était la même chose.

— A peu près; cependant, il ne faut pas confondre.

— Soit, ne confondons pas; je viens pour exercer votre science, la mère!

— Monsieur demande-t-il le petit ou le grand jeu?

— Le grand jeu, morbleu! le grand jeu! dit le monsieur en reniflant une forte prise de tabac. Ce que je désire savoir est d'une telle importance, que le jeu ne saurait être trop grand.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il fera un bon mariage?

— Non, la mère, non; le mariage étant par lui-même un mal, aucun mariage ne saurait être bon.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il héritera d'une de ses parentes?

— Je n'ai qu'une tante, et je lui fais une rente viagère de six cents livres.

— Monsieur désire peut-être savoir s'il atteindra un âge avancé?

— Non, bonne femme; j'ai déjà beaucoup vécu pour mon âge, et, cependant, je ne suis aucunement curieux de savoir quand je mourrai.

— Ah! je comprends : alors, monsieur désire revoir son pays?

— Je suis de Montrouge, et quiconque a vu une fois Montrouge ne désire jamais le revoir.

— Mais, enfin, dit la Brocante, qui craignaît qu'un plus long interrogatoire, portant ainsi à côté des désirs du visiteur, ne nuisît à sa considération de magicienne, que désirez-vous?

— Je désire, répondit le mystérieux étranger, je désire savoir si j'irai en paradis.

La Brocante manifesta les signes du plus grand étonnement.

— Eh bien, demanda le monsieur de Montrouge, qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire? est-il plus difficile de voir dans l'autre monde que dans celui-ci?

— A l'aide des cartes, monsieur, répondit la Brocante, on peut voir partout.

— Qu'elles regardent, alors!

— Babolin, cria la vieille, le grand jeu!

Babolin, qui était couché dans le coin de la chambre, occupé à donner au caniche blanc une leçon de domino, Babolin se leva et alla querir le grand jeu demandé.

La Brocante s'installa dans son croissant, appela Pharès, — qui dormait la tête nonchalamment cachée sous son aile, — fit faire cercle, à ses chiens, tout en laissant, dans sa faiblesse maternelle, Babylas à la fenêtre, et procéda à peu près comme nous l'avons vu faire pour Justin.

C'étaient, au reste, les mêmes personnages dans un autre cadre, moins Rose-de-Noël, qui était absente, et moins Justin, qui était remplacé par le monsieur de Montrouge.

— Vous savez que c'est trente sous? dit la Brocante.

Malgré l'amélioration qui s'était faite dans son intérieur, elle n'avait pas cru devoir élever ses prix.

— Trente sous, soit! dit le monsieur de Montrouge en jetant majestueusement une de ces pièces de trente sous dont on voyait le cuivre à travers l'argenture, et qui commençaient déjà, vers cette époque, à passer à l'état de médailles; — je puis bien, au bout du compte, risquer trente sous pour savoir si j'irai en paradis.

La Brocante commença à couper, à recouper, à battre, à rebattre le jeu et à étaler en demi-cercle les cartes sur sa planche.

On en était au plus intéressant de la divination, et déjà saint Pierre, désigné par le roi de trèfle, s'apprêtait, comme l'ombre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor, à dévoiler les mystères du monde supérieur, quand Babylas, toujours debout sur sa fenêtre, aperçut Caramelle qui, tenant sa promesse, passait dans la rue seule, svelte, élancée, pimpante, plus fraîche, plus gaie, plus tendre, plus provoquante que jamais.

— Caramelle, Caramelle seule! s'écria Babylas. Oh! tu as donc tenu ta promesse, chienne adorable... Je n'y puis plus résister, Caramelle ou la mort!

Et, sautant rapidement par la fenêtre, Babylas se mit à la poursuite de son idéal, qui continuait de l'appeler du regard en trottant menu, afin de disparaître le plus vite possible dans la rue voisine, et, cela, tandis que le monsieur attendait patiemment sa réponse.

La Brocante tournait le dos à la rue; mais, au bruit que fit Babylas en sautant par la fenêtre, elle se retourna.

Ce mouvement, quoiqu'il eût toute la rapidité de la sollicitude maternelle, fut encore lent, comparé aux désirs amoureux de Babylas; car, en se retournant, la Brocante n'aperçut plus que le train de derrière de son chien qui disparaissait, tandis que le train de devant piquait une tête dans la rue.

A cette vue, la Brocante oublia tout: et l'homme de Montrouge qui désirait savoir s'il irait en paradis, et la consultation commencée, et la pièce de trente sous qui devait la payer, pour ne se souvenir que de son cher Babylas.

Elle poussa un cri, rejeta loin d'elle la planche et les cartes, s'élança vers la fenêtre, et, avec la sublime impudeur des grandes passions, elle enjamba par-dessus la barre

d'appui de la fenêtre, se laissa glisser dans la rue, et se mit à la poursuite de Babylas.

Pharès, voyant sa maîtresse sortir par la fenêtre au lieu de sortir par la porte, comme c'était son habitude, crut, sans doute, que le feu était à la maison, poussa un cri, et s'élança dans la rue.

Les chiens, à leur tour, voyant la Brocante et la corneille envolées, et curieux, sans doute, de savoir quels événements attendaient les amours de Babylas, s'élancèrent à leur tour par la fenêtre, rapides et pressés comme ces fameux moutons de Panurge, qui, depuis qu'ils ont été inventés par Rabelais, servent de point de comparaison à toute troupe sautant en compagnie.

Enfin, Babolin, voyant Babylas parti, la Brocante disparue, Pharès envolée, et le dernier chien dans la rue, enjambait déjà la fenêtre, tant est puissante la force de l'exemple, quand le monsieur de Montrouge l'arrêta par le fond de sa culotte.

Il y eut un instant de lutte pour savoir si ce serait le monsieur qui lâcherait le fond de la culotte de Babolin ou Babolin qui lâcherait la barre de la fenêtre; ce que voyant, le monsieur de Montrouge, qui croyait sans doute à une plus grande solidité du côté de la barre que du côté de la culotte.

— Mon ami, dit-il, il y a cinq francs pour toi si...

Le monsieur s'arrêta; il savait la valeur de ce qu'on appelle un sens suspendu.

Babolin lâcha la barre à l'instant même, et demeura horizontalement pendu à la main du monsieur.

— Si quoi? demanda-t-il.

— Si tu me fais parler à Rose-de-Noël.

— Où est la pièce? demanda le prudent Babolin.

— La voici, dit le monsieur en la lui mettant dans la main.

— Cinq francs de vrai? s'écria le gamin.

— Regarde, dit le monsieur.

Babolin regarda; mais, doutant du témoignage de ses yeux:

— Voyons ce que cela sonne, dit-il.

Et il laissa tomber sur le parquet la pièce, qui résonna argent.

— Vous dites que vous voulez voir Rose-de-Noël?

— Oui.
— Ce n'est pas pour lui faire du mal, au moins?
— Ah bien, oui! tout au contraire.
— Alors, grimpons.

Et Babolin. ouvrant la porte, s'élança dans l'escalier de l'entre-sol.

— Grimpons, s'écria le monsieur, qui enjamba les degrés de l'escalier avec une promptitude pareille à celle qu'il eût mise à enjamber les degrés du paradis.

En un instant, ils furent à la porte de Rose-de-Noël, où le monsieur ne s'arrêta que juste le temps de prendre, dans une tabatière de porcelaine, une énorme prise de tabac, et d'abaisser ses lunettes sur son nez.

XLVIII

Ce que le monsieur de Montrouge venait faire en réalité chez la Brocante.

Au moment où le monsieur de Montrouge, précédé de Babolin, courbait sa longue taille pour ne pas heurter sa tête au chambranle, et se glissait comme une fouine par la porte entr'ouverte, Rose-de-Noël était assise devant une petite table de laque, cadeau de Régina, et s'amusait à colorier des fleurs, cadeau de Pétrus.

— Dis donc, Rose-de-Noël, fit Babolin, c'est un monsieur de Montrouge qui veut te parler.

— A moi? dit Rose-de-Noël en levant la tête.

— A toi, en personne.

— Oui, à vous, ma chère petite, dit le monsieur en relevant ses lunettes bleues sur son front, afin de voir l'enfant avec ses yeux, qui semblaient plutôt embarrasses qu'aidés

par l'interposition des deux verres entre eux et l'objet sur lequel ils se fixaient.

Rose-de-Noël se leva. Elle avait grandi, depuis trois mois, d'une façon extraordinaire. Ce n'était plus l'enfant maladive et rabougrie que nous avons vue rue Triperet : c'était une jeune fille pâle, maigre, chétive encore, c'est vrai ; mais sa maigreur et sa pâleur venaient évidemment de sa croissance. Transportée dans une atmosphère plus sympathique à son organisation, sa taille s'y était développée ; c'était un jeune arbuste fluet et flexible, toujours prêt à plier au moindre vent, mais déjà en fleurs.

Elle salua le monsieur de Montrouge, et, le regardant avec ses grands yeux étonnés :

— Eh bien, monsieur, reprit-elle, dites-moi ce que vous avez à me dire.

— Mon enfant, dit le monsieur de sa voix la plus douce, je suis envoyé par des personnes qui vous aiment beaucoup.

— Par la fée Carita ? s'écria l'enfant.

— Non, je ne connais pas la fée Carita, dit le monsieur en souriant.

— Par M. Pétrus ?

— Ce n'est point non plus par M. Pétrus.

— Alors, continua Rose-de-Noël, il faut que ce soit par M. Salvator.

— Justement, dit le monsieur de Montrouge, c'est par M. Salvator.

— Ah ! mon bon ami Salvator ! il m'oublie donc, s'écria la petite fille, qu'il y a au moins quinze jours que je ne l'ai vu ?

— C'est à propos de cela que je viens. « Mon cher monsieur, m'a-t-il dit, allez trouver Rose-de-Noël ; rassurez-la sur ma santé, et priez-la de répondre aux questions que vous lui ferez comme si elle me répondait à moi-même. »

— Ainsi, fit Rose-de-Noël sans s'arrêter à la dernière partie de la phrase, il va bien, M. Salvator ?

— Très-bien !

— Quand le verrai-je ?

— Demain, après-demain, peut-être... Pour le moment, il est fort occupé : voilà pourquoi je suis venu en son nom.

— Alors, asseyez-vous, monsieur, dit Rose-de-Noel en poussant une chaise au monsieur de Montrouge.

Quant à Babolin, voyant que Rose-de-Noël était avec un ami de Salvator, et que, par conséquent, elle n'avait rien à craindre; curieux de savoir, d'ailleurs, ce qu'étaient devenus Caramelle, Babylas, les autres chiens, Pharès et la Brocante, il s'esquiva doucement, tandis que le monsieur de Montrouge s'asseyait, replaçait ses lunettes sur son nez, et aspirait une prise de tabac.

Puis, s'étant bien assuré que la porte était refermée derrière Babolin :

— Je vous ai dit, mon enfant, continua l'inconnu, que M. Salvator m'avait chargé de vous faire plusieurs questions.

— Faites, monsieur.

— Et vous répondrez franchement ?

— Du moment que vous venez de la part de M. Salvator..., dit Rose-de-Noël.

— Voyons, vous souvenez-vous de vos premières années ?

Rose-de-Noël regarda fixement l'interrogateur.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— Je demande, par exemple, si vous vous souvenez de vos parents ?

— Desquels? demanda Rose-de-Noël.

— De votre père et de votre mère.

— Un peu de mon père; de ma mère pas du tout.

— Et de votre oncle?

Rose-de-Noël pâlit sensiblement.

— De quel oncle? demanda-t-elle.

— De votre oncle Gérard.

— De mon oncle Gérard?

— Oui; le reconnaîtriez-vous si vous le voyiez?

Un léger tremblement commença d'agiter les membres de Rose-de-Noël.

— Oh! dit-elle, certainement... Est-ce que vous en avez des nouvelles?

— J'en ai! répondit le monsieur.

— Il vit donc encore?

— Il vit encore.

— Et...?

La jeune fille hésita; on voyait qu'elle faisait un violent effort pour combattre une invincible répugnance.

— Et madame Gérard ? dit le monsieur de Montrouge en relevant ses lunettes, et en fixant sur elle de petits yeux perçants qui semblaient avoir la puissance fascinatrice du basilic.

Mais, en entendant ce nom de madame Gérard, l'enfant se renversa en arrière en poussant un cri, et, glissant de son siége, tomba en proie à une effroyable attaque de nerfs.

— Diable, diable, diable ! fit le monsieur de Montrouge en replaçant ses lunettes sur son nez, qui va se douter que cette petite bohémienne a des nerfs comme une princesse ?

Et il essaya de la rasseoir sur la chaise; mais l'enfant se cambrait comme si elle eût été atteinte du tétanos.

— Hum ! fit le monsieur en regardant autour de lui, voilà qui devient embarrassant !

Il aperçut le lit de Rose-de-Noël, prit l'enfant dans ses bras, et la porta sur ce lit.

— Petite drôlesse ! dit-il de plus en plus embarrassé; a-t-on jamais vu pareille chose ? s'arrêter juste à l'endroit le plus intéressant !

Il tira un flacon de sa poche et le lui fit respirer; mais bientôt, comme si une nouvelle pensée se faisait jour dans son esprit, il éloigna du nez de l'enfant le flacon qu'il en avait déjà approché.

— Ah ! ah ! dit-il, il me semble que la chose se calme.

En effet, les mouvements du corps de la petite fille devenaient moins violents, et les convulsions tournaient à un évanouissement pur et simple.

L'inconnu attendit que le dernier frisson fût éteint et que Rose-de-Noël fût étendue sur son lit, aussi immobile que si elle était morte.

— Bon ! fit-il, tirons parti de la circonstance.

Et, laissant Rose-de-Noël étendue sans mouvement sur le lit, il alla à une porte qu'il ouvrit.

— Un cabinet sans issue, dit-il.

Puis, ouvrant la croisée

— Et cette fenêtre ?...

Il se pencha en dehors.

— Douze pieds à peine !

Enfin, allant à la porte d'entrée, il enleva, d'une main, la

clef hors de la serrure, pendant que, de l'autre, il tirait un morceau de cire de sa poche; et, rapprochant ses deux mains, il prit l'empreinte de la clef avec la cire.

— Ma foi, dit-il, c'est encore bien heureux que la petite fille se soit évanouie : nous aurions été obligés de procéder par appréciation, et c'est toujours moins sûr... tandis que, maintenant...

Il regarda l'empreinte, qu'il compara à la clef.

— Tandis que, maintenant, dit-il, nous procéderons à coup sûr.

Et, remettant le morceau de cire dans sa poche, et la clef dans la serrure, il referma la porte en disant :

— Allons, il faut toujours en revenir à ce bon M. de Voltaire : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! » Et, cependant...

L'inconnu se gratta l'oreille comme un homme qui flotte entre un bon et un mauvais sentiment; le bon, chose rare! l'emporta.

— Et, cependant, dit-il, je ne puis abandonner cette enfant dans un pareil état.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Qui que vous soyez, entrez, sacredié! dit le monsieur.

La porte s'ouvrit, en effet, assez violemment même, et Ludovic parut.

— Ah ! bravo ! dit le monsieur de Montrouge : vous arrivez diablement à propos, mon jeune esculape, et, si jamais médecin a répondu à l'appel, vous pouvez vous vanter que c'est vous.

— Monsieur Jackal ! dit Ludovic stupéfait.

— Pour vous servir, cher monsieur Ludovic, dit l'homme de police en offrant au jeune docteur une prise dans sa tabatière.

Mais Ludovic repoussa la main de M. Jackal, et, s'approchant du lit :

— Monsieur, dit-il, comme s'il avait le droit d'interroger, qu'avez-vous donc fait à cette enfant?

— Moi, monsieur? répondit M. Jackal avec douceur. Absolument rien ! mais il paraît qu'elle est sujette à des spasmes.

— Sans doute, monsieur, mais pas sans cause.

Et, trempant son mouchoir dans un pot plein d'eau, Lu-

dovic l'appliqua, en le tamponnant, contre le front et les tempes de la jeune fille.

— Que lui avez-vous donc dit? que lui avez-vous donc fait?

— Fait? Rien... Dit? Peu de chose, répondit laconiquement M. Jackal.

— Mais enfin...?

— Mon Dieu, mon cher monsieur Ludovic, vous savez que les mendiants, sorciers, nécromanciens, montreurs de lanterne magique, bohémiens et tireurs de cartes, ressortissent à ma juridiction.

— Oui.

— Eh bien, la Brocante ayant oublié, en déménageant avec ses chiens et sa corneille, de me faire part du nouveau quartier où il lui avait plu d'élire domicile, j'ai dû mettre mes hommes à ses trousses. Ils ont découvert qu'elle demeurait rue d'Ulm, et m'ont fait leur rapport. Alors, comme je la sais des amies de M. Salvator que j'aime de tout mon cœur, au lieu de la faire prendre et conduire à la salle Saint-Martin, ainsi que c'était mon droit et même mon devoir, je me suis présenté chez elle; mais il paraît que, depuis un instant, elle était sortie par la fenêtre, suivie de ses chiens et de sa corneille; de sorte que j'ai trouvé la maison vide, avec la porte ouverte. Je me suis mis aux recherches; j'ai aperçu un escalier, j'ai monté cet escalier, j'ai frappé à une porte; comme je vous ai dit tout à l'heure: « Entrez! » on me l'a dit à moi; comme vous avez fait, j'ai fait; seulement, au lieu de trouver la petite Rose-de-Noël évanouie, je l'ai trouvée assise à cette table et coloriant des gravures. En l'absence de sa mère, et pour ne pas avoir fait une course inutile, je l'ai interrogée; mais voilà qu'en me parlant de son enfance, de ses parents, d'une certaine madame Gérard, qui lui était je ne sais quoi, elle s'est évanouie... Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai portée sur son lit, et je venais de l'y déposer bien délicatement, comme vous voyez, mon cher monsieur Ludovic, quand le bonheur vous a amené.

Tout cela paraissait si simple et si naturel, que Ludovic ne douta pas un instant que la chose ne se fût passée ainsi.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, si, maintenant, vous avez de nouveaux doutes sur la Brocante, nous sommes prêts à en répondre, M. Salvator et moi. C'est donc à nous qu'il faudra vous adresser.

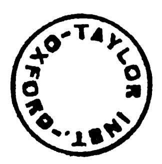
M. Jackal s'inclina.

Sous un pareil patronage, monsieur Ludovic,... dit-il. Mais je crois m'apercevoir que l'enfant fait quelques mouvements.

— En effet, dit Ludovic, qui avait continué à humecter le front de Rose-de-Noël, je crois comme vous qu'elle va rouvrir les yeux.

— En ce cas, dit M. Jackal, je me sauve! peut-être ma présence lui serait-elle pénible... Dites-lui bien, je vous prie, monsieur Ludovic, tous mes regrets d'avoir été la cause innocente d'un pareil accident.

Et, après avoir offert une seconde prise à Ludovic, — seconde prise que le jeune médecin refusa comme la première, — M. Jackal sortit, en effet, de la chambre avec un geste qui indiquait son désespoir d'avoir causé un tel trouble dans la maison de l'amie de Ludovic et de Salvator.





XLIX.

Fantaisie à deux voix et à quatre mains sur l'éducation des hommes et des chiens.

Au moment où M. Jackal descendait rapidement l'escalier de l'entre-sol de Rose-de-Noël, la chambre de la Brocante était veuve encore de ses habitants ordinaires, mais momentanément occupée par un habitant extraordinaire.

Reprenons les choses d'un peu plus haut.

Au milieu du désarroi général qu'avait causé l'escapade de Babylas, le propriétaire de Caramelle, — que nous ne connaissons encore que par cette rudesse de voix qui avait fait passer un frisson dans les chairs de Babylas, — après l'avoir vue tourner l'angle de la rue, après avoir vu Babylas

s'élancer de la fenêtre, puis la Brocante suivre Babylas, puis Pharès suivre la Brocante, puis les autres chiens suivre Pharès, et, enfin, cinq minutes après, Babolin fermer la marche, — le propriétaire de Caramelle, disons-nous, soit qu'il eût préparé, dans un but qui nous sera découvert, peut-être, le rendez-vous des deux amoureux, soit qu'il n'attachât aucun intérêt aux fiançailles de sa pupille, entra par la porte chez la Brocante, une seconde après que Babolin en était sorti par la fenêtre.

L'appartement était complétement désert; ce qui ne parut nullement étonner le personnage.

Aussi, enfonçant les mains dans les larges poches de sa redingote, se mit-il à inventorier d'un air assez nonchalant la chambre de la Brocante. Cette nonchalance, qui lui donnait l'air d'un Anglais visitant un musée, disparut cependant à la vue d'une charmante esquisse de Pétrus représentant les trois sorcières de *Macbeth* en train d'accomplir l'œuvre infernale autour de leur chaudière.

Il s'approcha vivement du tableau, le décrocha de la muraille, le regarda avec plaisir d'abord, avec amour ensuite; essuya soigneusement du revers de sa manche la poussière dont il était couvert, et en suivit jusque dans les angles les plus éloignés les merveilleux détails; et, finalement, après lui avoir fait toutes les mines qu'un amant pourrait faire au portrait de sa maîtresse, il l'engouffra dans la large poche de sa redingote, afin de pouvoir, sans doute, le contempler chez lui plus à loisir.

M. Jackal entrait, de son côté, dans la chambre de la Brocante juste au moment où le tableau disparaissait dans la poche de l'inconnu.

— Gibassier! s'écria M. Jackal à moitié étonné; — car, en face de Gibassier, le chef de police était trop intelligent pour s'étonner tout à fait. — Vous ici? Je vous croyais dans la rue des Postes.

— C'est Caramelle et Babylas qui y sont, répondit, en s'inclinant, l'illustre comte Bagnères de Toulon. Or, le tour étant fait, j'ai pensé que Votre Excellence pouvait avoir besoin de moi ici, et je suis venu.

— L'intention était bonne, et je vous en remercie; mais je sais tout ce que je voulais savoir... Venez, mon cher Gibassier; nous n'avons plus rien à faire ici.

— C'est vrai, répondit Gibassier, dont les yeux démentaient les paroles, c'est vrai, nous n'avons plus rien à faire ici.

Mais le grand amateur de peinture avait aperçu, de l'autre côté de la chambre, un tableau de même dimension que celui qu'il possédait déjà, et qui lui semblait être un Faust chevauchant avec Méphistophélès; et, tout en prononçant ces paroles, il se sentait irrésistiblement appelé vers le *Faust*, comme s'il s'était senti attiré vers les *Sorcières*.

Toutefois, Gibassier avait une grande puissance sur lui-même, et, cette puissance, il la devait à la force de son raisonnement. Il s'arrêta donc murmurant à part lui:

— Au bout du compte, qui est-ce qui m'empêchera de revenir un de ces jours ? Ce serait par trop absurde de ne pas avoir le pendant quand il est d'un prix si peu élevé ! Je repasserai demain ou après-demain.

Et, après s'être donné à lui-même cette assurance d'un prochain retour, Gibassier rejoignit M. Jackal, lequel avait déjà ouvert la porte de la rue, et, n'entendant point les pas de son féal emboîter les siens, se retournait, inquiet, pour lui demander la cause de son retard.

Gibassier comprit parfaitement l'inquiétude de son chef de file.

— Me voici, dit-il.

M. Jackal fit à son acolyte un signe de satisfaction, veilla à ce qu'il refermât soigneusement la porte; puis, lorsqu'il fut dans la rue d'Ulm:

— Savez-vous, Gibassier, dit-il, que vous avez là une chienne précieuse, un animal vraiment rare !

— Il en est des chiens comme des enfants, Excellence, répondit sentencieusement Gibassier : en s'y prenant de bonne heure, on peut faire des uns comme des autres absolument tout ce qu'on veut, c'est-à-dire les rendre à volonté bons ou mauvais sujets, saints ou scélérats, idiots ou intelligents; le tout est de savoir s'y prendre à temps. Si vous ne leur inculquez pas, dès leur enfance, les principes les plus sévères, vous n'en ferez rien qui vaille; à trois ans, un chien est incorrigible, comme un enfant à quinze; — car vous savez, Excellence, que les facultés chez l'homme, l'instinct chez les animaux, se développent en raison de la longueur de l'existence.

— Je sais cela, oui, Gibassier; mais les vérités les plus

connues prennent, en passant par votre bouche, un air de nouveauté qui réjouit. Vous êtes un prodige de science, Gibassier !

Gibassier inclina modestement la tête.

— J'ai fait mes premières études au séminaire, Excellence, dit-il, et je les ai achevées sous les regards des plus habiles théologiens... ou plutôt, non, je ne les ai point achevées, car je les poursuis tous les jours; mais, je dois le dire, ce que j'ai étudié le plus particulièrement, Excellence, c'est la façon d'élever, d'instruire, de former ou de déformer la jeunesse. Oh ! ce sont, sur ce sujet, de bien grands hommes que mes maîtres les jésuites ! si grands, que j'avoue ne pas avoir pu les suivre toujours sur les terrains où ils voulaient m'engager. Cependant, quoique parfois en dissidence avec eux sur certains points d'éducation, je crois avoir beaucoup profité à leur école, et, si jamais je deviens ministre de l'instruction publique, mon premier acte sera une réforme complète, radicale, absolue de notre système d'éducation, défectueux à mille et un titres.

— Sans partager tout à fait vos opinions à cet endroit, Gibassier, dit M. Jackal, je crois qu'il y a effectivement beaucoup à faire dans cette grave question. Mais, permettez-moi de vous le dire, ce n'est point tant l'éducation des enfants qui me préocupe en ce moment que la façon dont vous avez dû vous y prendre pour élever votre chienne Caramelle.

— Oh ! bien simplement, Excellence !

— Mais encore ?

— Avec peu de douceur et force coups.

— Depuis quand l'avez-vous, Gibassier ?

— Depuis la mort de la marquise.

— Qu'appelez-vous la marquise ?

— Une maîtresse à moi, Excellence, qui se trouvait être en même temps la maîtresse de Caramelle.

M. Jackal releva ses lunettes, et regarda Gibassier.

— Vous aimiez une marquise, Gibassier ? demanda-t-il.

— Du moins, j'étais aimé d'elle, Excellence, dit Gibassier d'un petit air modeste.

— Une vraie marquise ?

— Je ne vous réponds pas, Excellence, qu'elle ait jamais monté dans les carrosses du roi... mais j'ai vu ses titres.

— Mes compliments de félicitation, Gibassier, et en même temps mes compliments de condoléance, puisque vous m'apprenez à la fois la vie et la mort de cette aristocratique personne... Ainsi, elle est morte?

— Elle le prétend, du moins.

— Vous n'étiez donc point à Paris au moment où est survenue la catastrophe, Gibassier?

— Non, Excellence, j'étais dans le Midi.

— Où vous voyagiez pour votre santé, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire?

— Oui, Excellence... Un matin, je fus rejoint par Caramelle, qui avait été le témoin muet, sinon aveugle, de nos amours. Elle portait à son cou une lettre dans laquelle la marquise m'annonçait que, sur le point de rendre l'âme dans une ville voisine, elle envoyait Caramelle me porter ses derniers adieux.

— Oh! cela tire les larmes des yeux! dit M. Jackal en se mouchant avec bruit, malgré les préceptes indiqués par la civilité puérile et honnête. Et vous adoptâtes Caramelle?

— Oui, Excellence. J'avais, six ou huit mois auparavant, commencé son éducation: je la repris où je l'avais abandonnée; elle devint la compagne de mes jeux, la confidente de mes peines, et, au bout de huit jours, je n'avais plus de secrets pour elle.

— Touchante amitié! dit M. Jackal.

— Fort touchante, en effet, Excellence; car, dans un siècle où les intérêts ont remplacé les sentiments, il est touchant de voir les animaux nous donner les marques d'affection que nous refusent les hommes.

— Pensée amère mais juste, Gibassier!

— Voyant, après un examen approfondi, que Caramelle était intelligente et sensible, continua Gibassier, je songeai à mettre à l'épreuve son intelligence et à utiliser sa sensibilité. Je lui appris, d'abord, à distinguer les personnes richement habillées des gens court-vêtus; à deux cents pas, elle reconnaissait le manant ou le gentilhomme, l'abbé ou le notaire, le soldat ou le banquier. Mais une horreur instinctive que je ne pus jamais vaincre en elle, ce fut celle que lui inspirait le gendarme. J'avais beau lui dire que ces gardiens de la société étaient les enfants chéris du gouvernement, du plus loin qu'elle en flairait un, qu'il fût à pied

ou à cheval, en bourgeois ou revêtu de son uniforme, elle revenait à moi la queue basse, l'œil inquiet, m'indiquant du regard le coin de l'horizon dans la direction duquel son ennemi allait paraître : alors, pour ne point causer à la pauvre bête d'émotion inutile, je m'écartais du chemin et cherchais quelque abri où le regard de cet ennemi naturel de la pauvre bête ne pût pénétrer. Je revins de Toulon à Paris en prenant toutes ces précautions...

— Pour elle, bien entendu ; pas pour vous ?

— Pour elle ! En échange, et dans sa reconnaissance, elle ne savait rien me refuser, pas même les choses qui coûtaient le plus au respect qu'elle a naturellement pour elle-même.

— Expliquez-moi plus clairement ce que vous voulez dire, Gibassier ; d'après ce que je viens de voir à l'endroit de Babylas, j'ai certains projets sur Caramelle.

— Caramelle sera toujours on ne peut plus honorée des projets que vous aurez sur elle, Excellence.

— J'écoute.

— Eh bien, voici un des services que me rendit cette charmante bête...

— Un entre cent ?

— Entre mille, Excellence ! Dans une ville de province que nous hâbitâmes une huitaine de jours... — il est inutile de vous dire laquelle, les villes de province sont comme les femmes laides : elles se ressemblent toutes ; — donc, dans une ville de province par laquelle nous passions, et où la circonstance que je vais vous raconter nous força de demeurer quelques jours, habitait la plus vieille douairière du département, nantie du plus vieux carlin de la contrée. Ces deux antiquités logeaient au rez-de-chaussée d'une maison située dans une des rues les plus désertes de la cité, — la rue d'Ulm de l'endroit. — Un matin que je passais devant cette maison, j'aperçus la marquise brodant au tambour, et le carlin les deux pattes appuyées sur la barre d'appui de la fenêtre...

— Vous ne confondez pas avec le chien de la Brocante ?

— Excellence, faites-moi la grâce de croire que, dans mes moments lucides, c'est-à-dire quand le vent souffle de l'est, je sais, comme Hamlet, distinguer un faucon d'une chouette, et, à plus forte raison, un caniche d'un carlin.

— J'ai eu tort de vous interrompre, Gibassier, continuez, mon ami; vous êtes véritablement le père de vos découvertes, l'inventeur de vos inventions.

— Je me targuerais de ce dernier mérite, Excellence, si, grâce à cette vaste instruction que vous voulez bien m'accorder, je ne connaissais la triste fin de tous les inventeurs.

— Je n'insiste pas.

— Et moi, Excellence, avec votre permission, je rattache le fil de mon histoire.

— Rattachez, Améric Gibassier.

— Je m'assurai, d'abord, que la maison n'était habitée que par trois personnes : le carlin, la marquise et une vieille servante; puis, comme, en passant, j'avais vu, par la fenêtre de la salle à manger... Peut-être ne savez-vous pas que je suis grand amateur de peinture?

— Non; mais je ne vous en estime que davantage, Gibassier.

Gibassier s'inclina.

— Comme j'avais vu, par la fenêtre de la salle à manger, poursuivit-il, deux charmants Watteau représentant des scènes de la comédie italienne...

— Vous aimez aussi la comédie italienne?

— En peinture, oui, Excellence... Acquérir ces deux tableaux devint donc mon unique pensée pendant le jour, mon unique rêve pendant la nuit. J'interrogeai Caramelle, puisque, sans son concours, je ne pouvais rien.

» — As-tu vu le carlin de la douairière? lui demandai-je.

» Elle fit, la pauvre bête, la plus piteuse mine que j'aie jamais vue!

» — Il est bien laid! poursuivis-je.

» — Oh! oui! me donna-t-elle à entendre sans hésiter.

» — Je suis d'accord avec toi, Caramelle, continuai-je; mais, tous les jours, dans le monde, tu vois les jeunes filles les plus ravissantes épouser les carlins les plus désagréables : c'est ce qu'on appelle un mraiage de raison. Quand nous serons arrivés à Paris, je te ferai voir, au théâtre de Madame, une pièce de M. Scribe, qui te prouvera la chose clair comme le jour. D'ailleurs, nous ne sommes point dans cette vallée de larmes pour y cueillir du chiendent, et y grignoter des gimblettes du matin au soir! Si nous pouvions

ne faire que ce qui nous est agréable, ma mignonne, nous ne ferions absolument rien. Il faut donc passer par-dessus la laideur du carlin de la marquise et lui envoyer quelques-unes de ces œillades que la défunte maîtresse envoyait si bien aux gens ; puis, le carlin séduit, eh bien, je te permets de faire la coquette, et même, quand tu l'auras attiré hors de la maison, et sa maîtresse derrière lui, je te permets de le punir sévèrement de sa fatuité.

» Ce dernier raisonnement produisit sur Caramelle un effet extraordinaire. Elle médita un moment, et, après ce moment de méditation :

» — Allons-y ! me répondit-elle.

» Et nous y allâmes.

— Si bien que les choses se passèrent comme vous les aviez prévues ?

— Exactement.

— Et que vous devîntes propriétaire des deux tableaux ?

— Propriétaire... Seulement, comme c'étaient des cadres qui dormaient, dans un moment de gêne je m'en défis.

— Oui, quitte à en acheter d'autres au même prix ?

Gibassier fit de la tête un signe affirmatif.

— Alors, continua M. Jackal, la pièce que vient de nous jouer Caramelle ?...

— Est non pas une première, mais une seconde représentation.

— Et vous croyez, Gibassier, dit M. Jackal saisissant la main du philosophe moraliste, vous croyez qu'au besoin elle vous en donnerait une troisième ?

— Maintenant qu'elle est sûre de son rôle, Excellence, je n'en doute pas.

Comme Gibassier achevait ces mots, toute la maison de la Brocante, moins Babylas, reparut au coin de la rue des Postes : elle s'était augmentée de tous les gamins du quartier, Babolin en tête.

Au même moment, M. Jackal et Gibassier tournaient l'angle de la rue des Ursulines.

— Il était temps ! dit M. Jackal ; si nous avions été reconnus, nous courions risque d'avoir maille à partir avec toute cette aimable société.

— Devons-nous hâter le pas, Excellence ?

— Non ; mais n'êtes-vous point inquiet de Caramelle ? Je

me préoccupe de cette intéressante bête, dont je crois avoir besoin pour séduire un chien de ma connaissance.

— Inquiet ! pourquoi ?

— Comment retrouvera-t-elle votre piste ?

— Oh ! ne vous tourmentez point de cela ! elle est en sûreté.

— Et où donc ?

— Chez la Barbette, impasse des Vignes, où elle a attiré Babylas.

— Ah ! oui, oui, oui, chez la Barbette... Attendez donc ? n'est-ce pas la loueuse de chaises de Longue-Avoine ?

— Et la mienne, Excellence.

— Je ne vous connaissais point des allures si religieuses, Gibassier.

— Que voulez-vous, Excellence ! je vieillis tous les jours, et je crois qu'il est temps que je pense à mon salut.

— *Amen !* dit M. Jackal en puisant une large prise dans sa tabatière et en l'aspirant à grand bruit.

Et tous deux redescendirent la rue Saint-Jacques jusqu'à l'angle de la rue de la Vieille-Estrapade, où M. Jackal, remontant dans sa voiture, congédia Gibassier, qui, par un détour, gagna la rue des Postes, et entra chez la loueuse de chaises, où nous nous garderons bien de le suivre.

L

Mignon et Wilhelm Meister.

La petite Rose-de-Noël, revenue entièrement à elle, fixa sur Ludovic ses deux grands yeux clairs, tristes et inquiets. Elle voulait parler, soit pour remercier le jeune homme, soit

pour lui raconter les causes de son évanouissement; mais Ludovic lui mit la main sur la bouche, sans même prononcer un mot, de crainte, sans doute, de la tirer de l'espèce d'assoupissement qui, d'ordinaire, venait à la suite de ces crises.

Puis, quand elle eut refermé les yeux, se penchant vers elle comme pour parler à sa pensée :

— Dors un peu, ma petite Rose, murmura-t-il d'une voix douce; tu sais que, quand tu as ces sortes d'attaque, un quart d'heure de repos t'est nécessaire. Dors! nous causerons lorsque tu te réveilleras.

— Oui, répondit simplement l'enfant du fond de son sommeil commencé.

Ludovic alors prit une chaise, la posa sans bruit auprès du lit de Rose-de-Noël, s'assit, et, la tête accoudée au bois de la couchette, il songea...

A quoi songea-t-il?

Devons-nous, en effet, trahir les douces et chastes pensées qui traversaient le cerveau du jeune homme pendant le chaste et doux sommeil de l'enfant?

Disons, avant tout, qu'elle était adorable à voir! Jean Robert eût donné sa plus belle ode, Pétrus eût donné sa plus belle esquisse pour la regarder une minute : Jean Robert afin de la chanter, Pétrus afin de la peindre.

C'était la beauté grave, la grâce virginale et maladive, le teint mat et légèrement bistré de la Mignon de Gœthe ou de Scheffer; c'était la représentation du moment rapide où l'enfant devient jeune fille, où l'âme va prendre un corps, où le corps va prendre une âme; c'était le moment, enfin, où, dans la pensée du poëte, le premier rayon d'amour lancé par les yeux du comédien est entré dans le cœur de la bohémienne.

Et Ludovic, de son côté, offrait bien, il faut le dire, quelque ressemblance avec le héros du poëte de Francfort. Un peu las de la vie avant d'y être entré, Ludovic avait le défaut commun aux jeunes gens de l'époque que nous essayons de peindre, et sur laquelle les créations désespérées et railleuses de Byron avaient jeté leur poétique désenchantement; chacun se croyait destiné à être un héros de ballade ou de drame, don Juan ou Manfred, Steno ou Lara. Ajoutez à cela que Ludovic, médecin, et par conséquent

matérialiste, avait appliqué à la vie les doctrines de la science. Habitué à tailler dans la chair humaine, il avait jusque-là, ainsi qu'Hamlet philosophant sur la tête d'Yorick, considéré la beauté comme un masque recouvrant un cadavre, et, en toute occasion, impitoyablement raillé ceux de ses condisciples qui vantaient la beauté idéale des femmes et l'amour platonique des hommes.

Malgré les théories contraires de ses deux meilleurs amis, Pétrus et Jean Robert, il n'avait jamais voulu voir dans l'amour autre chose qu'un acte purement physique, un vœu de la nature, enfin le contact de deux épidermes produisant un effet analogue à l'étincelle produite par une batterie électrique, rien de plus.

Jean Robert avait vainement lutté contre ce matérialisme, en appelant à son secours tous les dilemmes de l'amour le plus raffiné; Pétrus avait eu beau montrer au sceptique les manifestations de l'amour dans la nature tout entière, Ludovic avait nié : en amour, comme en religion, il était athée; de façon que, depuis sa sortie du collége, tout le temps qu'il avait pu distraire du travail, — et ce temps était court, — il l'avait consacré aux princesses de rencontre que le hasard lui faisait tomber sous la main.

C'est ainsi que nous l'avons vu tenant au bras la princesse de Vanvres, la belle Chante-Lilas.

Une promenade dans les bois un matin avec l'une, une promenade en bateau un soir avec l'autre, un souper aux Halles avec celle-ci, un bal masqué avec celle-là, tels étaient les divertissements un peu superficiels que Ludovic avait, jusqu'à ce moment, demandés aux femmes; mais, quant à les traiter autrement que des machines à plaisir, que des automates de distraction, il n'y avait jamais songé.

Il éprouvait un superbe dédain pour l'intelligence féminine; il disait qu'en général les femmes étaient belles et bêtes, comme les roses, auxquelles, d'habitude, les poëtes avaient l'impertinence de les comparer. En conséquence, jamais l'idée ne lui serait venue de causer sérieusement avec l'une d'elles, se fût-elle appelée madame de Staël ou madame Roland. Celles qui forçaient l'admiration étaient, selon lui, en nature, des espèces de monstres, des turgescences du genre, des déviations de la race. Il appuyait cette théorie sur la vie des femmes de l'antiquité, reléguées, à Rome et

en Grèce, dans le gynécée ou dans le lupanar; bonnes, comme Laïs, à faire des courtisanes, ou, comme Cornélie, à faire des matrones; emprisonnées enfin, chez les Turcs, dans le harem, et, là, attendant humblement un signe du maître pour oser aimer.

On avait beau lui représenter que la variété de nos connaissances, notre éducation de vingt-cinq ans, développant en nous les facultés déposées en germe dans notre cerveau et dans notre cœur, nous donnaient seules une apparente supériorité d'intelligence sur la femme, mais qu'il viendrait un temps, — et certaines exceptions prouvaient que ce raisonnement n'était point une utopie, — mais qu'il viendrait un temps où, l'éducation étant égale entre les deux sexes, égale serait l'intelligence; il n'en voulait rien croire, et maintenait, à l'endroit des femmes, son système de vie végétale ou tout au plus animale.

C'était donc un enfant blasé, comme nous l'avons dit, une âme vierge dans un corps défloré. Il ressemblait à ces plantes tropicales qui, nées dans nos serres, s'étiolent et dépérissent. Mais, au lieu de l'atmosphère artificielle du poêle, vienne la féconde chaleur d'un chaud soleil, et elles se ravivent et resplendissent.

Au reste, Ludovic n'avait eu aucune conscience de cet étiolement moral dans lequel il végétait. Ce n'était qu'au moment où l'amour, ce soleil fécondateur de l'homme et de la femme, allait l'inonder de ses plus chauds rayons, qu'il devait se sentir renaître, et que ses amis devaient le voir fleurir et fructifier.

Ce fut pendant ce chaste sommeil de Rose-de-Noël, du visage duquel son œil ne pouvait se détacher, que lui montèrent au cerveau, comme des brises odorantes, ces bouffées de jeunesse et d'amour, qui rafraîchissent d'ordinaire le front des jeunes gens de vingt ans : chez Ludovic, elles étaient de sept ou huit ans en retard.

Et, en même temps que ces haleines charmantes passaient dans ses cheveux, il sentait affluer vers son cœur, comme les nappes d'eau d'une écluse, des pensées étranges d'une rêverie et d'une douceur inconnues.

Quel nom donner à ce frisson qui parcourut tout son corps en un moment? comment appeler cette émanation inconnue dont son front venait d'être baigné? que dire de cette émo-

tion dont son âme venait d'être saisie tout à coup, et cela, si violemment, si inopinément ?

Était-ce de l'amour ? Non, c'était impossible ! pouvait-il y croire, lui qui avait passé sa jeunesse à le combattre, à le honnir, à le nier ?

Et puis pouvait-on éprouver de l'amour pour cette enfant, pour cette petite fille sans mère, pour cette bohémienne ? Non, c'était de l'intérêt...

Oh ! oui ! et Ludovic s'avouait à lui-même qu'il s'intéressait bien vivement à Rose-de-Noël.

D'abord, c'était une espèce de pari qu'il avait fait avec la maladie, une poule qu'il jouait avec la mort.

Au premier coup d'œil qu'il avait jeté sur Rose-de-Noël, il avait dit :

— Bon ! voilà une enfant qui ne vivra pas !

Puis il l'avait revue, revue dans l'atelier de Pétrus, revue chez elle dans ses indispositions fébriles, revue assise sur le revers d'un fossé, demandant à un rayon de soleil de la réchauffer comme une fleur ; et il avait dit :

— Quel dommage que la pauvre enfant ne puisse pas vivre !

Puis il l'avait suivie dans le développement rapide de ses facultés intellectuelles, disant des vers avec Jean Robert, apprenant le piano avec Justin, dessinant avec Pétrus, et lui faisant, à lui, Ludovic, tout à la fois de son timbre de voix argentin et avec ses grands yeux étincelants de fièvre, des questions si profondes ou si enfantines, qu'il ne savait parfois comment y répondre ; et il avait dit :

— Il ne faut pas que cette enfant meure !

A partir de ce moment, — et il y avait à peu près six semaines que cette exclamation lui était échappée, — Ludovic, avec la passion qu'il mettait à toute question médicale, s'était attaché à rendre la santé à la pauvre enfant.

Il avait compté les pulsations du pouls, il avait ausculté la poitrine, il avait étudié la flamme des yeux, et il était demeuré convaincu que la flamme des yeux et la précipitation du pouls tenaient à une surexcitation nerveuse, mais qu'aucun des organes nécessaires à la vie n'était sérieusement attaqué. Dès lors, il avait prescrit un traitement purement hygiénique au physique, purement philosophique au moral. Il avait mesuré le temps pour la nourriture spiri-

tuelle comme pour la nourriture matérielle. Tout en conservant un caractère pittoresque au costume de l'enfant, il lui avait enlevé ce qu'il avait de trop excentrique.

Enfin, au bout de six semaines de ce traitement, dont, chaque jour, Ludovic surveillait lui-même l'application, et qui avait produit l'amélioration espérée, Rose-de-Noël était devenue l'enfant que nous avons essayé de ramener jeune fille sous les yeux du lecteur, juste au moment où les questions de M. Jackal venaient de la jeter dans une de ces crises où elle tombait chaque fois qu'on la reportait, malgré elle, aux terribles souvenirs de sa jeunesse.

Nous avons vu comment Ludovic, qui avait pris l'habitude de visiter tous les jours la jeune fille, sous le spécieux prétexte de s'assurer si on lui faisait suivre le traitement qu'il avait ordonné, était arrivé au milieu de son évanouissement; nous savons que, laissé seul près d'elle par M. Jackal, le jeune médecin avait recommandé le silence à la malade, et que, assis au pied de son lit, il veillait sur son sommeil, la couvait du regard, en se demandant à lui-même ce qui se passait dans son propre cœur.

Était-ce simplement du désir qu'il ressentait?

Non, anges de la vertu, vous le savez, vous! non, ce n'était pas du désir; car jamais regard plus chaste ne tomba sur un corps plus immaculé.

Qu'était-ce donc?

Le jeune homme mit une main sur son front pour contraindre son cerveau à penser; il mit une main sur son cœur pour empêcher son cœur de battre; mais son cerveau et son cœur chantaient à l'unisson le pur et sublime cantique du premier amour, et force lui fut de les écouter.

— Oh! c'est de l'amour! dit-il en laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

Oui, c'était de l'amour, et du plus jeune, du plus frais, du plus innocent, du plus virginal amour qui puisse entrer dans un cœur en retard; c'était l'ardente sympathie, la tendresse spontanée d'une âme tardive pour une âme à peine éclose. La fée des lis venait de passer au-dessus de leurs têtes, et elle avait effeuillé ses fleurs les plus blanches sur les fronts de ces deux enfants.

Quelle femme saura jamais — et avec quelles paroles pourrait-on le lui dire? — les adorations muettes, mysté-

rieuses, ineffables, qui remplissent le cœur de l'homme aux premières révélations de l'amour?

Il en fut ainsi pour Ludovic.

Son cœur lui apparut à lui-même comme un autel, son amour comme un culte; tout son passé de sceptique disparut comme, au théâtre, disparaît, sous la baguette d'une fée et à l'ordre du machiniste, une décoration représentant un désert.

Il se tourna vers l'avenir, et, à travers des nuages blancs et roses, il vit un nouvel horizon. Cet horizon fut pour lui ce qu'est pour le matelot qui vient de traverser les tropiques et de doubler les caps l'apparition d'une de ces ravissantes îles de l'océan Pacifique ou de la mer des Indes, avec leurs grands arbres, leurs fleurs gigantesques, leurs profondes fraîcheurs, leurs âcres parfums, — Taïti ou Ceylan. Il releva le front, secoua la tête, et s'appuya de nouveau au bois de lit, comme il l'avait fait au moment où Rose-de-Noël venait de s'endormir, et il la contempla avec une sorte de tendresse paternelle.

— Dors, enfant, murmura-t-il, et sois bénie, toi qui m'as révélé la vie!... Ainsi, c'était l'amour que tu portais sous ton aile, chère colombe, le jour où je t'ai rencontrée! Ainsi, j'ai passé tant de fois près de toi, tant de fois je t'ai vue, tant de fois je t'ai regardée, tant de fois j'ai serré ta main dans la mienne, et tout est resté muet ou m'a parlé une langue inconnue! C'est pendant ton sommeil que tu m'as révélé ton amour... Dors, chère fille à la mystérieuse origine! Les anges veillent à ton chevet, et je me cacherai derrière les plis de leurs robes pour te voir dormir... Sois tranquille dans le beau pays des songes où tu voyages : je ne te regarderai qu'à travers le voile blanc de ton innocence, et ma voix ne troublera jamais le sommeil doré de ton cœur.

Ludovic en était là de ce concert intime, que nous avons tous entendu plus ou moins harmonieux en nous ou autour de nous, lorsque Rose-de-Noël ouvrit les yeux et le regarda.

La rougeur monta au front de Ludovic, comme s'il venait d'être surpris faisant une mauvaise action. Il sentit la nécessité d'adresser la parole à la jeune fille, et, cependant, sa langue hésita.

— Avez-vous bien dormi, Rose? demanda-t-il.

— *Vous!* répéta l'enfant; vous me dites vous, monsieur Ludovic?

Ludovic baissa les yeux.

— Pourquoi me dire *vous?* continua l'enfant habituée, dans son infimité, à ce que tout le monde la tutoyât.

Puis elle ajouta, comme s'interrogeant elle-même :

— Est-ce que j'ai été méchante pendant mon sommeil?

— Vous, chère enfant? s'écria Ludovic, dont les yeux se remplirent de larmes.

— *Vous*... encore! répéta Rose-de-Noël. Mais pourquoi donc ne me tutoyez vous plus, monsieur Ludovic?

Ludovic la regarda sans répondre.

— Il me semble que l'on est fâché contre moi lorsqu'on ne me tutoie pas, continua Rose-de-Noël. M'en voulez-vous?

— Non, je vous jure! s'écria Ludovic.

— *Vous*, toujours! Bien certainement, je vous ai fait quelque chagrin que vous ne voulez pas dire?

— Oh! non, non, rien, chère petite Rose!

— A la bonne heure! voilà qui est mieux déjà. Continuez.

Ludovic essaya de donner un peu de gravité à son visage.

— Écoutez, chère enfant, dit-il.

Rose-de-Noël fit une petite moue charmante en entendant le mot *écoutez*, qui lui présageait je ne sais quelle vague contrariété dont elle eût été bien embarrassée de dire la cause.

Ludovic reprit :

— Vous n'êtes plus une enfant, Rose...

— Moi? interrompit la petite fille avec étonnement.

— Ou vous ne le serez plus dans quelques mois, continua Ludovic. Dans quelques mois, vous serez une grande personne à laquelle tout le monde devra le respect. Eh bien, Rose, il n'est pas respectueux à un jeune homme de mon âge de parler à une jeune fille du vôtre aussi familièrement que je vous parle d'habitude.

L'enfant regarda Ludovic d'une façon si naïve et si expressive à la fois, que Ludovic fut contraint de baisser les yeux.

Ce regard signifiait clairement : « Je crois que vous avez, en effet, une raison de ne plus me tutoyer; mais est-ce la véritable raison que vous venez de me donner? J'en doute. »

Ludovic comprit parfaitement le regard de Rose-de-Noël; il le comprit si bien, que, pour la seconde fois, il baissa les yeux, fort embarrassé sur la manière dont il s'en tirerait si Rose-de-Noël demandait une explication plus positive à propos de ce changement dans la forme de leurs relations.

Mais elle, de son côté, le regardant tandis qu'il baissait les yeux, sentit quelque chose d'inconnu dans son cœur; c'était une oppression, mais une oppression pleine de mollesse et de bonheur.

Alors, il arriva une chose singulière : c'est que, lui adressant tout bas les paroles qu'elle eût voulu lui adresser tout haut, Rose-de-Noël s'aperçut que, pendant que Ludovic, qui l'avait toujours tutoyée, ne la tutoyait plus, elle, qui lui avait toujours dit *vous* avec la voix, lui disait *tu* avec le cœur; et ce fut à Rose-de-Noël de se taire, de trembler et de rougir à son tour.

Elle enfonça sa tête dans son oreiller, et tira sur ses yeux une de ces gazes dont elle avait coutume de s'envelopper dans ses pittoresques toilettes.

Ludovic la regarda faire avec inquiétude.

— Je l'ai chagrinée, se dit-il, et la voilà qui pleure.

Alors, se levant et se reprochant à lui-même cette trop grande délicatesse, incomprise de l'innocente enfant, il s'approcha du lit, se pencha sur l'oreiller, et, de sa voix la plus douce :

— Rose, dit-il, ma chère Rose!

A cet appel, qui retentit jusqu'au fond du cœur de l'enfant, elle se retourna si vivement, que son souffle embrasé se trouva confondu au souffle de Ludovic.

Celui-ci voulut se relever; mais, sans que Rose-de-Noël se rendît compte de ce mouvement tout instinctif, ses deux bras s'étaient enlacés au cou de Ludovic; et, en effleurant de ses lèvres les lèvres ardentes du jeune homme, elle murmura, comme une réponse à ces quatre mots : « Rose, ma chère Rose! »

— Ludovic, mon cher Ludovic!

Puis tous deux jetèrent un cri, Rose-de-Noël repoussant le jeune homme, le jeune homme se cambrant violemment en arrière.

En ce moment, la porte s'ouvrit.

C'était Babolin qui rentrait en criant :

— Dis donc, Rose-de-Noël, Babylas s'était sauvé, mais la Brocante a remis la main dessus, et il va recevoir une fameuse danse!

En effet, les cris lamentables de Babylas, montant jusqu'à l'entre-sol de Rose-de-Noël, vinrent confirmer le fameux proverbe « Qui aime bien, châtie bien! »

LI

Le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre du roi.

Le même jour, trois quarts d'heure environ après que M. Jackal et Gibassier se furent quittés au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, — Gibassier, pour aller chercher Caramelle chez la Barbette, M. Jackal, pour monter en voiture, — l'honnête M. Gérard étant, dans son château de Vanvres, occupé à lire les journaux, le même valet de chambre qui, au moment où l'on désespérait de la vie de son maître était venu chercher un prêtre au Bas-Meudon et avait ramené frère Dominique, le même valet de chambre entra, et, à ces mots prononcés par son maître de la plus maussade façon : « Voyons, pourquoi me dérangez-vous? Encore quelque mendiant! » répondit par cette annonce, faite de la voix la plus majestueuse :

— Son Excellence le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre du roi!

L'annonce fit un effet prodigieux.

M. Gérard devint cramoisi d'orgueil, et, se levant vivement, chercha à percer du regard les profondeurs du corridor, pour découvrir, du plus loin qu'il lui serait possible,

l'illustre personnage qu'on lui annonçait avec tant d'emphase.

En effet, dans la pénombre, il aperçut un homme de haute taille, mince, aux cheveux ou plutôt à la perruque blonde et frisottée, portant culotte courte, épée en verrou, habit à la française, jabot de dentelle au vent, et brochette de croix à la boutonnière.

— Faites entrer ! faites entrer ! cria M. Gérard.

Le domestique s'effaça, et Son Excellence le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre du roi, entra dans le salou.

— Venez, monsieur le commandeur ! venez ! dit M. Gérard.

Le commandeur fit deux pas, s'arrêta, s'inclina légèrement, hocha légèrement la tête en clignant l'œil gauche, décelant enfin dans tous ses mouvements — et jusqu'en la manière dont il releva, afin de mieux voir M. Gérard, ses lunettes d'or sur son front, — cette suprême impertinence et cet air hautain qui sont le privilége des gentilshommes de grande maison.

Pendant ce temps, M. Gérard, cambré comme un point d'interrogation, attendait qu'il plût à l'inconnu de lui expliquer la cause de sa visite.

Le commandeur daigna faire signe à M. Gérard de redresser la tête ; sur quoi, l'honnête philanthrope se précipita vers un fauteuil qu'il traîna jusque derrière le visiteur ; celui-ci n'eut donc qu'à s'asseoir ; ce qu'il fit en invitant M. Gérard à suivre son exemple.

Une fois les deux personnages en face l'un de l'autre, le commandeur, sans dire une parole, tira sa tabatière de son gousset, et, oubliant de demander à M. Gérard s'il prenait du tabac, il y puisa une prise qu'il aspira voluptueusement.

Puis, abaissant ses lunettes sur son nez, et, regardant fixement M. Gérard :

— Monsieur, dit-il, je viens de la part de Sa Majesté.

M. Gérard s'inclina de manière que sa tête disparut entre ses deux genoux.

— De Sa Majesté ? balbutia-t-il.

Alors, le commandeur, d'un ton roide et hautain :

— Le roi m'envoie, reprit-il, vous féliciter, monsieur, sur l'issue de votre procès.

— Le roi me fait mille et mille fois trop d'honneur! s'écria M. Gérard. Mais comment se fait-il que le roi...?

Et il regarda le commandeur Triptolème de Melun avec une expression de physionomie à laquelle il était impossible de se méprendre.

— Le roi est le père de tous ses sujets, monsieur, repondit le commandeur. Il s'intéresse à tout ce qui souffre, et, connaissant les douleurs sans nombre dont votre cœur à été assailli depuis la perte de vos deux neveux, Sa Majesté vous adresse par ma voix ses félicitations et ses condoléances. Je crois inutile de vous dire, monsieur, que j'ajoute aux sentiments de Sa Majesté les miens propres.

— C'est trop de bonté, monsieur le commandeur! répondit modestement M. Gérard; et je ne sais si j'en suis tout à fait digne...

— Si vous en êtes digne, monsieur Gérard? s'écria le commandeur; vous avez l'humilité de demander si vous en êtes digne? En vérité, vous me remplissez d'étonnement! Eh quoi! un homme qui a souffert comme vous, travaillé comme vous, pratiqué la charité comme vous; un homme dont le nom est écrit en toutes lettres sur la fontaine, sur le lavoir, sur l'église, sur chaque pavé enfin de ce village; un homme dont la renommée universelle signifie amour du bien, charité envers ses semblables, grandeur et désintéressement envers tout le monde; cet homme-là demande s'il a mérité les faveurs du roi? Je vous le répète, monsieur, je suis surpris de tant d'humilité, et c'est une vertu de plus à ajouter à vos innombrables vertus!

M. Gérard n'y tenait plus : sous les éloges d'un homme venant de la part du roi, il s'enflait peu à peu, au point d'éclater enfin, si ces éloges eussent continué dans la même progression. Ces mots *faveurs du roi* avaient sonné à son oreille comme une délicieuse musique, et il entrevoyait confusément dans l'avenir je ne sais quelles récompenses éclatantes de ses vertus.

— Monsieur le commandeur, répondit-il tout troublé, je n'ai fait envers mes semblables que ce que tout bon chrétien doit faire. La religion ne nous enseigne-t-elle pas à nous servir, à nous aimer, à nous entr'aider les uns les autres?

Le commandeur releva ses lunettes au plus haut de son front, et, de ses deux petits yeux fixes, regarda M. Gérard.

— Mais, pensa-t-il en le regardant, j'aurais été bien surpris, en effet, qu'il n'y eût pas une petite dose de jésuitisme sous cette philanthropie! Voyons, prenons l'homme par son faible.

Alors, tout haut :

— Eh! monsieur, dit-il, n'est-ce donc rien que d'observer rigoureusement les principes que nous enseigne la sainte religion, et Sa Majesté, qui porte le titre de *roi très-chrétien*, et qui se vante à juste titre d'être le *fils aîné de notre sainte mère l'Église*, ne doit-elle pas distinguer et récompenser les vrais chrétiens?

— Récompenser! s'écria M. Gérard avec une hâte dont il se repentit aussitôt que cet infinitif fut lâché.

— Oui, monsieur, répondit le commandeur, sur les lèvres duquel vint éclore un étrange sourire, récompenser... Aussi le roi a-t-il songé à vous récompenser.

— Mais, interrompit vivement M. Gérard, comme pour racheter son empressement antérieur, le devoir ne porte-t-il pas en soi sa propre récompense, monsieur le commandeur?

— Sans doute, sans doute, répondit le gentilhomme de la chambre, et j'apprécie comme je le dois votre observation : oui, le devoir porte avec soi sa récompense, et voilà la rétribution de l'homme de bien devant Dieu. Mais récompenser les gens qui ont accompli leur devoir, n'est-ce pas les signaler à la reconnaissance publique, à l'admiration générale, à l'amour de leurs concitoyens? n'est-ce pas les donner en exemple à ceux qui hésitent entre la bonne et la mauvaise voie, à ceux qui ne sont ni bons ni mauvais, aux demi-gens de bien enfin? C'est là, monsieur, la pensée de Sa Majesté, et, à moins que vous ne refusiez positivement d'accepter les faveurs dont le roi veut vous combler, je suis chargé par lui de m'informer auprès de vous de la chose qui pourra vous être le plus agréable.

M. Gérard sentit comme un éblouissement qui passait devant ses yeux.

— Excusez-moi, monsieur le commandeur, dit-il en saccadant ses paroles; mais je m'attendais si peu à la visite dont vous voulez bien m'honorer, d'abord, puis à la sollicitude toute paternelle dont Sa Majesté m'entoure en ce moment, que ma tête se trouble et que je ne trouve absolument rien à vous dire pour vous exprimer ma reconnaissance.

— La reconnaissance est toute de notre côté, monsieur

Gérard, répliqua le commandeur, et ou je me trompe fort, ou Sa Majesté vous en donnera de vive voix la preuve.

M. Gérard s'inclina sur sa chaise de manière que, pour la seconde fois, sa tête disparut entre ses genoux.

Le commandeur attendit patiemment qu'il eût repris sa sa position normale ; puis alors :

— Voyons, monsieur Gérard, dit-il, si le roi vous donnait, d'une façon ou d'une autre, mission de récompenser un homme de votre mérite, quelle sorte de récompense lui décerneriez-vous ? Répondez franchement.

— J'avoue, monsieur le commandeur, dit M. Gérard dévorant des yeux le ruban qui ornait la boutonnière du gentilhomme de la chambre, j'avoue que je serais bien embarrassé de choisir.

— S'il s'agissait de vous, je le comprends... Mais supposez qu'il s'agisse de tout autre, d'un honnête homme comme vous, par exemple, — si cependant votre semblable se peut trouver sous la calotte des cieux.

Le commandeur prononça ces paroles avec un accent d'ironie qui fit tressaillir M. Gérard ; le digne philanthrope interrogea des yeux le visage du gentilhomme de la chambre ; mais ce visage exprimait une telle bienveillance, que le doute, si un instant il y avait eu doute dans l'esprit de M. Gérard, s'évanouit devant cet air de bienveillance.

— Oh ! fit en baissant modestement les yeux M. Gérard, il me semble, en ce cas, monsieur le commandeur...

— Voyons achevez.

— Eh bien, il me semble, continua M. Gérard en scandant ses mots comme s'il redoutait d'en dire plus qu'il ne voulait, et surtout plus qu'un gentilhomme comme le commandeur Triptolème de Melun ne pouvait en entendre, il me semble que... la... croix... de... la Légion d'honneur...

— La croix de la Légion d'honneur ? Mais dites-le donc tout de suite, monsieur Gérard ! Qui diable vous retient ?... La croix de la Légion d'honneur !

— Dame, ce serait l'objet de mes vœux les plus ardents.

— Savez-vous que je vous trouve démesurément modeste, monsieur Gérard ?

— Oh ! monsieur...

— Sans doute ! qu'est-ce qu'un petit bout de ruban rouge à la boutonnière d'un homme de votre trempe ? Eh bien, mon cher

monsieur Gérard, vous avez tout simplement désigné pour un autre la récompense que Sa Majesté avait choisie pour vous.

— Est-il possible ? s'écria M. Gérard, dont le visage s'injecta de sang comme s'il eût été sur le point d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

— Oui, monsieur, continua le commandeur, Sa Majesté vous offre la croix de la Légion d'honneur, et elle m'a chargé, non-seulement de vous l'apporter, mais encore de l'attacher moi-même à votre boutonnière, et jamais décoration, le roi en est certain, n'aura brillé sur le cœur d'un plus honnête homme.

— J'en mourrai de joie, monsieur le commandeur ! s'écria M. Gérard.

M. Triptolème de Melun fit le geste d'un homme qui fouille dans la poche de côté de son habit, tandis que M. Gérard, tout haletant de joie, d'orgueil et de bonheur, s'apprêtait à s'agenouiller pour recevoir l'accolade.

Mais, au lieu de tirer de sa poche la croix tant annoncée et tant attendue, le commandeur croisa les bras, et, regardant M. Gérard du haut de sa grande taille :

— Pardieu ! monsieur l'honnête homme, dit-il, il faut que vous soyez un fameux gredin !

M. Gérard, on le comprend facilement, se redressa comme si une vipère l'eût mordu au talon.

Mais, sans se préoccuper de son air effaré :

— Voyons, monsieur Gérard, continua son étrange interlocuteur, regardez-moi en face.

M. Gérard, pâlissant d'une façon aussi extrême qu'il avait rougi, essaya d'exécuter le commandement du gentilhomme de la chambre ; mais ses yeux se baissèrent malgré lui.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-il.

— Je veux dire que M. Sarranti est innocent ; que c'est vous qui êtes coupable du crime pour lequel on l'a condamné à mort ; que le roi n'a jamais eu l'idée de vous offrir la croix ; que je suis, non pas le commandeur Triptolème de Melun, gentilhomme de la chambre, mais M. Jackal, chef de la police secrète ! — Et maintenant, cher monsieur Gérard, causons comme deux bons amis, et écoutez-moi avec la plus grande attention, car j'ai à vous dire une multitude de choses, et des plus importantes !

LII

Où M. Gérard se rassure.

M. Gérard poussa un cri de terreur. De jaunes et flasques qu'elles étaient, ses joues devinrent vertes et pendantes. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et fit tout bas le vœu d'être à cent pieds sous terre.

— Nous disons donc, continua M. Jackal, que M. Sarranti est innocent et que vous êtes le seul et unique coupable.

— Grâce, monsieur Jackal ! s'écria M. Gérard en tremblant de tous ses membres et en tombant aux pieds de l'homme de police.

M. Jackal le regarda un instant avec ce suprême dégoût que les hommes de police, les gendarmes et les exécuteurs, ont, en général, pour les lâches.

Puis, sans lui tendre la main, — car on eût dit qu'en touchant cet homme M. Jackal craignait de se souiller :

— Allons, dit-il, relevez-vous et ne craignez rien. Je ne viens ici que pour vous sauver.

M. Gérard releva la tête d'un air effaré. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'espérance et de terreur.

— Me sauver ? s'écria-t-il.

— Vous sauver... Cela vous étonne, n'est-ce pas ? dit M. Jackal en haussant les épaules, que l'on s'occupe de sauver un homme aussi misérable que vous ? Je vais vous rassurer, monsieur Gérard. On ne vous sauve que pour perdre un honnête homme ; on n'a pas besoin de votre vie, à vous, mais on a besoin de sa mort, et l'on ne peut le tuer qu'en vous laissant vivre.

— Ah ! dit M. Gérard ; oui, oui, je crois vous comprendre.

— En ce cas, dit M. Jackal, tâchez que vos dents ne claquent plus, — ce qui vous empêche de parler, — et contez-moi l'affaire dans ses détails les plus minutieux.

— Pourquoi cela? demanda M. Gérard.

— Je pourrais ne pas vous dire pourquoi, mais vous essayeriez de mentir. Eh bien, c'est pour en faire disparaître les traces.

— Les traces!... il y a donc des traces? demanda M. Gérard en ouvrant démesurément ses petits yeux.

— Je crois bien qu'il y en a!

— Mais lesquelles?

— Bon! lesquelles!... Il y a d'abord votre nièce...

— Ma nièce! elle n'est donc pas morte?

— Non; madame Gérard l'a mal tuée, à ce qu'il paraît.

— Ma nièce! vous êtes sûr qu'elle vit?

— Je la quitte, et je dois vous avouer que votre nom, mon cher monsieur Gérard, et surtout celui de votre *femme*, a produit sur elle un assez pitoyable effet.

— Elle sait donc tout, alors?

— C'est probable, car elle pousse des cris de désespoir au seul nom de sa bonne tante Orsola.

— Orsola?... répéta M. Gérard, frissonnant comme sous le coup d'une décharge électrique.

— Voyez, reprit M. Jackal, ce nom vous fait un certain effet à vous-même. Jugez de celui qu'il doit faire à la pauvre enfant! Eh bien, de même qu'il faut à tout prix que cette enfant, qui peut parler à chaque instant, se taise, de même il faut éteindre tous les indices compromettants pour vous. Voyons, monsieur Gérard, je suis médecin, et assez bon médecin; j'ai l'habitude de trouver les remèdes quand je connais les tempéraments des gens auxquels j'ai affaire. Contez-moi donc cette triste histoire dans ses détails les plus minutieux: le plus petit fait, indifférent en apparence, oublié par vous, peut démolir tout notre plan. Parlez donc comme si vous aviez devant vous un médecin ou un prêtre.

M. Gérard, comme tous les animaux de ruse, avait, au plus haut degré l'instinct de sa conservation. Lecteur assidu de toutes les feuilles politiques, il avait dévoré dans les journaux royalistes les plus fulminants articles insérés *par ordre* contre M. Sarranti. Dès lors, il s'était senti protégé par une main invisible; il avait, comme ces chefs protégés par Minerve,

combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

— Ah! j'y suis maintenant! s'écria M. Jackal; je comprends tout.

— Comment! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien?

— Pas grand'chose, je l'avoue; mais cela va tout droit.

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil, et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

— Pauvre diable d'abbé! murmura-t-il, je m'explique pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent; je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

— Comment! il est parti pour Rome? s'écria M. Gérard; l'abbé Dominique est parti pour Rome?

— Eh! mon Dieu, oui!

— Et qu'est-il allé faire à Rome?

— Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

— Oui, le pape.

— Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

— Oh! mon Dieu!

— C'est pour avoir le temps de faire le voyage qu'il a sollicité et obtenu du roi un sursis.

—Mais je suis perdu, alors! s'écria M. Gérard.

— Pourquoi cela?

— Le pape lui accordera sa demande.

M. Jackal secoua la tête.

— Non, vous croyez que non?

— J'en suis sûr, monsieur Gérard.

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Je connais Sa Sainteté.

— Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

— Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pape refusera.

— Il refusera ?

— Oui, c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur, tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

— Ah! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper...

— Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte, et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » ne lui répondez rien, monsieur Gérard; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse : riez-lui au nez; il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique...

M. Gérard fit un mouvement, l'homme de police l'arrêta.

— Personne que nous ne doit le connaître, ajouta celui-ci; tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément; niez à mort, fût-ce au procureur du roi; niez quand même, je vous soutiendrai au besoin; c'est mon état !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça ces trois derniers mots.

On eût dit qu'il se méprisait autant qu'il méprisait M. Gérard.

— Mais, s'empressa de dire M. Gérard, si je m'éloignais, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— C'est pour cela que vous vouliez m'interrompre tout à l'heure ? Je l'avais deviné.

combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

— Ah ! j'y suis maintenant ! s'écria M. Jackal ; je comprends tout.

— Comment ! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien ?

— Pas grand'chose, je l'avoue ; mais cela va *tout droit.*

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil, et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

— Pauvre diable d'abbé ! murmura-t-il, je m'explique pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent ; je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

— Comment ! il est parti pour Rome ? s'écria M. Gérard ; l'abbé Dominique est parti pour Rome?

— Eh ! mon Dieu, oui !

— Et qu'est-il allé faire à Rome?

— Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

— Oui, le pape.

— Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est pour avoir le temps de fai[illegible] vo[illegible] sollicité et obtenu du roi un sursis[illegible]

—Mais je suis perdu, alors ! s'[illegible]

— Pourquoi cela ?

— Le pape lui accorde[illegible]

M. Jackal secoua la [illegible]

— Non, vous cro[illegible]

— J'en suis s[illegible]

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Je connais Sa Sainteté.

— Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

— Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pape refusera.

— Il refusera ?

— Oui, c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur, tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

— Ah ! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper...

— Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte, et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » ne lui répondez rien, monsieur Gérard; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse : riez-lui au nez; il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique...

M. Gérard fit un mouvement, l'homme de police l'arrêta.

— Personne que nous ne doit le connaître, ajouta celui-ci; tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément; niez à mort, fût-ce au procureur [illegible] niez quand même, je vous soutiendrai au besoin [illegible] état !

Il est i[illegible] rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça [illegible].

On eû[illegible] it autant qu'il méprisait M. Gér[illegible]

— Ma[illegible] Gérard, si je m'éloignais, monsieu[illegible]

— [illegible] ouliez m'interrompre tout à [illegible]

combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

— Ah! j'y suis maintenant! s'écria M. Jackal; je comprends tout.

— Comment! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien?

— Pas grand'chose, je l'avoue; mais cela va tout droit.

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil, et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

— Pauvre diable d'abbé! murmura-t-il, je m'explique pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent; je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

— Comment! il est parti pour Rome? s'écria M. Gérard; l'abbé Dominique est parti pour Rome?

— Eh! mon Dieu, oui!

— Et qu'est-il allé faire à Rome?

— Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

— Oui, le pape.

— Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

— Oh! mon Dieu!

— C'est pour avoir le temps de faire le voyage qu'il a sollicité et obtenu du roi un sursis.

—Mais je suis perdu, alors! s'écria M. Gérard.

— Pourquoi cela?

— Le pape lui accordera sa demande.

M. Jackal secoua la tête.

— Non, vous croyez que non?

— J'en suis sûr, monsieur Gérard.

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Je connais Sa Sainteté.

— Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

— Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pape refusera.

— Il refusera ?

— Oui, c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur, tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

— Ah ! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper...

— Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte, et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » ne lui répondez rien, monsieur Gérard; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse : riez-lui au nez; il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique...

M. Gérard fit un mouvement, l'homme de police l'arrêta.

— Personne que nous ne doit le connaître, ajouta celui-ci; tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément; niez à mort, fût-ce au procureur du roi; niez quand même, je vous soutiendrai au besoin; c'est mon état !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça ces trois derniers mots.

On eût dit qu'il se méprisait autant qu'il méprisait M. Gérard.

— Mais, s'empressa de dire M. Gérard, si je m'éloignais, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— C'est pour cela que vous vouliez m'interrompre tout à l'heure ? Je l'avais deviné.

combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

— Ah ! j'y suis maintenant ! s'écria M. Jackal ; je comprends tout.

— Comment ! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout ? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien ?

— Pas grand'chose, je l'avoue ; mais cela va tout droit.

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil, et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

— Pauvre diable d'abbé ! murmura-t-il, je m'explique pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent ; je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

— Comment ! il est parti pour Rome ? s'écria M. Gérard ; l'abbé Dominique est parti pour Rome ?

— Eh ! mon Dieu, oui !

— Et qu'est-il allé faire à Rome ?

— Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

— Oui, le pape.

— Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est pour avoir le temps de faire le voyage qu'il a sollicité et obtenu du roi un sursis.

—Mais je suis perdu, alors ! s'écria M. Gérard.

— Pourquoi cela ?

— Le pape lui accordera sa demande.

M. Jackal secoua la tête.

— Non, vous croyez que non ?

— J'en suis sûr, monsieur Gérard.

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Je connais Sa Sainteté.

— Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

— Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pape refusera.

— Il refusera ?

— Oui, c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur, tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

— Ah! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper...

— Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte, et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » ne lui répondez rien, monsieur Gérard; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse : riez-lui au nez; il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique...

M. Gérard fit un mouvement, l'homme de police l'arrêta.

— Personne que nous ne doit le connaître, ajouta celui-ci; tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément; niez à mort, fût-ce au procureur du roi; niez quand même, je vous soutiendrai au besoin; c'est mon état !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça ces trois derniers mots.

On eût dit qu'il se méprisait autant qu'il méprisait M. Gérard.

— Mais, s'empressa de dire M. Gérard, si je m'éloignais, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— C'est pour cela que vous vouliez m'interrompre tout à l'heure ? Je l'avais deviné.

M. Gérard, à ce mot *préfecture de police*, renversa la tête en arrière, et, comme s'il eût mal entendu, il répéta :

— A la préfecture de police ?...

— Sans doute, rue de Jérusalem... En quoi cela vous étonne-t-il ?

— A la préfecture de police ! répéta M. Gérard à voix basse et d'un air inquiet.

— Ah ! que vous avez l'entendement dur, monsieur Gérard !

— Non, non, je comprends ; vous voulez être sûr que je ne quitte point la France.

— Oh ! ce n'est pas cela ! vous vous figurez bien que j'ai l'œil sur vous, et que, si l'idée vous prenait de quitter la France, je trouverais bien moyen de vous en empêcher.

— Mais, si je vous donne ma parole d'honneur...

— Ce serait une garantie, en effet ; mais je tiens à vous voir, c'est mon idée. Que diable ! cher monsieur Gérard, je fais assez pour vous : faites, à votre tour, quelque chose pour moi.

— J'irai, monsieur, répondit l'honnête philanthrope en baissant la tête.

— Il nous reste à convenir des jours et des heures.

— Oui, répondit machinalement M. Gérard, il nous reste à convenir de cela.

— Eh bien, pour les jours, que diriez-vous, par exemple, du mercredi, jour de Mercure, et du vendredi, jour de Vénus ? Ces deux jours seraient-ils de votre goût ?

M. Gérard fit de la tête un signe affirmatif.

— Les heures, maintenant... Que diriez-vous de sept heures du matin ?

— Sept heures du matin ?... Il me semble que c'est de bien bonne heure.

— Bon ! cher monsieur Gérard, n'avez-vous donc point vu un drame fort en vogue qui est admirablement joué par Frédérick, que l'on intitule *l'Auberge des Adrets*, et dans lequel on chante une romance qui se termine par ce refrain :

> Quand on fut toujours vertueux,
> On aime à voir lever l'aurore.

Or, nous entrons en été, l'aurore se lève à trois heures

du matin, je ne crois pas être indiscret en vous donnant rendez-vous à sept...

— A sept heures du matin, soit ! répondit M. Gérard.

— Très-bien, très-bien, fit M. Jackal. Passons maintenant à l'emploi de vos autres jours, cher monsieur Gérard.

— Quel emploi? demanda M. Gérard.

— Je vais vous le dire.

M. Gérard étouffa un soupir. Il se sentait pris comme la souris dans les pattes du chat, comme l'homme dans les griffes du tigre.

— Vous êtes encore très-solide, monsieur Gérard.

— Hum ! fit l'honnête homme d'un air qui voulait dire : *Couci-couci !*

— Avec votre tempérament sec, vous devez aimer la promenade ?

— C'est vrai, monsieur, je l'aime.

— Voyez-vous ! et je suis certain que vous vous promèneriez quatre ou cinq heures par jour, et, cela, sans vous fatiguer le moins du monde.

— C'est beaucoup !

— Habitude à prendre, cher monsieur... Peut-être cela vous fatiguerait-il les premiers jours; mais, ensuite, vous ne pourriez plus vous en passer.

— C'est possible, dit M. Gérard, qui ne voyait aucunement où M. Jackal en voulait venir.

— C'est sûr !

— Soit.

— Eh bien, il faudrait vous promener, monsieur Gérard.

— Mais, je me promène, monsieur Jackal.

— Oui, oui, dans votre jardin, dans les bois de Sèvres, de Bellevue, de Ville-d'Avray... Promenades inutiles, monsieur Gérard, puisqu'elles ne tournent point au bien de vos semblables ou au profit du gouvernement.

— Vraiment ! répondit M. Gérard pour répondre quelque chose.

— Il ne faut plus perdre votre temps ainsi, cher monsieur Gérard ; moi, je vous indiquerai le but de vos promenades.

— Ah !

— Oui, et je tâcherai de les varier le plus possible.

— Mais à quoi bon ces promenades ?

— A quoi bon? Mais à votre santé, d'abord; la promenade est un exercice salutaire.

— Ne puis-je prendre cet exercice autour de ma maison?

— Autour de votre maison?... Mais vous devez connaître ces alentours à en être las. Depuis six ou sept ans, vous avez battu tous les sentiers de ce pays-ci; vous devez être blasé sur Vanvres et ses environs; il faut absolument, entendez-vous? il faut rompre la monotonie de ces promenades aux champs; ce sont les rues de Paris que je désire vous voir fréquenter.

— En vérité, dit M. Gérard, je vous jure que je ne comprends pas.

— Eh bien, je vais m'expliquer aussi clairement que possible.

— J'écoute, monsieur.

— Cher monsieur Gérard, êtes-vous un fidèle sujet du roi?

— Grand Dieu! je vénère Sa Majesté.

— Seriez-vous disposé à la servir avec zèle en réparation de vos faiblesses, lâchons le mot, de vos erreurs?

— Et de quelle façon pourrais-je servir le roi, moi, monsieur?

— Voici : le roi est entouré d'ennemis de toute sorte, monsieur Gérard.

— Hélas!...

— Et le pauvre homme ne peut les combattre à lui tout seul. Il charge donc ses plus fidèles sujets de le défendre, de combattre pour lui, de terrasser les méchants. Or, en langue royaliste, monsieur Gérard, on appelle les méchants, les Moabites, les Amalécites, tous ceux qui tiennent d'une façon et pour une cause quelconque au parti dont ce misérable Sarranti est le représentant; puis encore ceux qui, n'aimant point assez le roi, aimeraient trop M. le duc d'Orléans; enfin, ceux qui, laissant l'un et l'autre, auraient comme quelque souvenance de cette misérable révolution de 1789, de laquelle vous n'ignorez point, cher monsieur Gérard, que datent tous les malheurs de la France. Voilà les méchants, monsieur Gérard, voilà les ennemis du roi, voilà les hydres que je vous offre de combattre; c'est une noble tâche, n'est-ce pas?

— Je vous avoue, monsieur dit l'honnête Gérard du geste de l'homme qui jette sa langue aux chiens, je vous avoue

que je ne comprends absolument rien à la tâche que vous me proposez d'accomplir.

— C'est cependant bien simple, vous allez voir.

— Voyons !

Et M. Gérard redoubla d'attention et d'anxiété.

— Vous vous promenez, par exemple, poursuivit M. Jackal, au Palais-Royal ou aux Tuileries, sous les marronniers si c'est aux Tuileries, sous les tilleuls si c'est au Palais-Royal. Deux messieurs passent, ils causent de Rossini ou de Mozart : cette conversation ne vous intéressant pas, vous les laissez passer ; deux autres viennent derrière ceux-ci, causant chevaux, peinture ou danse : les chevaux, la peinture, la danse n'étant pas ce que vous aimez, vous laissez aller ces messieurs ; deux autres suivent, ils causent christianisme, mahométisme, bouddhisme ou panthéisme ; les discussions philosophiques, n'étant que des piéges tendus par les uns à la crédulité des autres, vous laissez philosopher les personnages, et c'est vous, des trois, qui êtes le véritable philosophe. Mais je suppose que deux individus, à leur tour, viennent à passer, causant république, orléanisme ou bonapartisme ; je suppose également qu'ils assignent un terme à la royauté ; oh ! alors, cher monsieur Gérard, comme la royauté est de votre goût, que vous haïssez la république, l'empire, la branche cadette ; que vous vous intéressez, avant toute chose, au maintien du gouvernement et à la gloire de Sa Majesté, alors, vous écoutez attentivement, religieusement, de façon à ne pas perdre une seule parole, et, si vous trouvez moyen de vous mêler à la conversation, tout est pour le mieux !

— Mais, dit M. Gérard avec effort, — car il commençait à comprendre, — si je me mêle à la conversation, ce sera pour contredire des opinions que je déteste.

— Oh ! nous n'y sommes plus, cher monsieur Gérard.

— Comment cela ?

— Tout au contraire, vous y applaudirez de vos deux mains, vous ferez chorus avec ceux qui les professent, vous tâcherez même de vous attirer leur sympathie ; cela vous sera bien facile, vous n'avez qu'à vous nommer : — M. Gérard, l'honnête homme ! qui diable se défierait de vous ? — et, une fois que vous aurez noué amitié avec eux, eh bien, vous me préviendrez de cette bonne fortune, j'aurai

grande joie à faire leur connaissance. Les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis? Me comprenez-vous, maintenant? Dites!

— Oui, répondit sourdement M. Gérard.

— Ah!... Eh bien, alors, ce premier point éclairci, vous devinez que ce n'est là qu'un des mille buts de votre promenade; je vous indiquerai peu à peu les autres, et, avant un an, foi de Jackal, je veux que vous soyez un des plus fidèles, un des plus dévoués, un des plus adroits, et, par conséquent, un des plus utiles serviteurs du roi.

— Ainsi, murmura M. Gérard, dont le visage devint livide, ce que vous m'offrez, monsieur, c'est tout simplement d'être votre espion?

— Puisque vous avez lâché le mot, monsieur Gérard, je ne vous dédirai pas.

— Espion!... répéta M. Gérard.

— Que diable trouvez-vous donc de blessant dans cette profession? Est-ce que je ne suis pas, moi qui vous parle, le premier des espions de Sa Majesté?

— Vous? murmura M. Gérard.

— Eh bien, oui, moi! Croyez-vous que je ne me croie pas aussi honnête homme, par exemple, qu'un particulier, — je ne fais d'allusion blessante à personne, cher monsieur Gérard, — qu'un particulier qui, je suppose, aurait assassiné ses neveux pour s'approprier leur fortune, et qui, les ayant assassinés, laisserait couper le cou à un innocent pour sauver le sien?

Ces mots furent dits par M. Jackal avec un tel accent de raillerie, que M. Gérard courba la tête en murmurant, si bas, qu'il fallut, pour l'entendre, toute la finesse d'oreille dont était doué M. Jackal :

— Je ferai tout ce que vous voudrez!

— En ce cas, voilà qui va bien, dit M. Jackal.

Puis, prenant son chapeau, qu'il avait posé près de lui à terre, et se levant :

— A propos, il va sans dire, continua-t-il, autant pour vous que pour moi, cher monsieur Gérard, que le secret de votre dévouement demeure entre nous. Voilà pourquoi je vous offre de venir me trouver de si bon matin; à cette heure-là, vous êtes à peu près sûr de ne trouver chez moi personne de votre connaissance. Nul n'aura donc le droit, —

et c'est votre intérêt autant que le nôtre, — de vous saluer de ce nom d'espion qui vous a fait monter le vert-de-gris au visage.

Maintenant, si d'ici à six mois je suis content de vous, une fois, bien entendu, que nous serons débarrassés de M. Sarranti, eh bien, je demanderai pour vous à Sa Majesté le droit de porter le bout du ruban rouge, puisque vous en avez une si furieuse envie, grand enfant que vous êtes!

Et, ayant dit ces mots, M. Jackal se dirigea vers la porte. M. Gérard le suivit.

— Ne vous dérangez pas, dit M. Jackal, je vois, à la sueur qui coule de votre front, que vous avez très-chaud, et il ne faut pas vous risquer dans un courant d'air. Je serais désespéré qu'à la veille d'entrer en fonctions, vous fussiez pris d'une fluxion de poitrine ou d'une pleurésie. Restez donc dans votre fauteuil, et reposez-vous de vos émotions; seulement, soyez à Paris, — justement c'est après-demain mercredi, — soyez à Paris après-demain; je donnerai des ordres pour qu'on ne vous fasse pas attendre.

— Mais..., insista M. Gérard.

— Comment, *mais*? fit M. Jackal. Je croyais toutes choses convenues.

— C'est pour en revenir à l'abbé Dominique, monsieur.

— A l'abbé Dominique? Eh bien, il sera ici dans une quinzaine de jours, dans trois semaines au plus tard... Bon! qu'avez-vous donc?

Et M. Jackal fut obligé de soutenir M. Gérard près de s'évanouir.

— J'ai, balbutia M. Gérard, j'ai que, s'il revient...

— Puisque je vous dis que le pape ne lui permettra pas de révéler votre secret.

— Mais, s'il le révèle sans permission, monsieur? dit M. Gérard en joignant les mains.

L'homme de police regarda M. Gérard avec un profond mépris.

— Monsieur, lui dit-il, ne m'avez-vous pas dit que l'abbé Dominique avait fait un serment?

— Sans doute.

— Lequel?

— Il a fait le serment de ne point user de ce papier qu'il possède, que je ne sois mort.

— Eh bien, monsieur Gérard, dit le chef de police, si l'abbé Dominique vous a fait ce serment-là, comme c'est un véritable honnête homme, lui, il le tiendra ; seulement...

— Seulement, quoi?

— Seulement, ne vous laissez pas mourir; car, vous mort, comme l'abbé Dominique se trouvera délié de sa promesse, je ne réponds plus de rien.

— Et d'ici là...?

— Dormez sur les deux oreilles, monsieur Gérard, puisque vous pouvez dormir.

Ces paroles dites avec un accent qui fit frissonner l'honnête Gérard, M. Jackal remonta dans sa voiture, murmurant à part lui :

— Par ma foi, il faut convenir que cet homme est un grandissime misérable, et, si j'avais jamais eu confiance dans la justice humaine, j'en rabattrais diablement à cette heure !

Puis, avec un soupir :

— Pauvre diable d'abbé! ajouta-t-il, c'est lui qui est véritablement à plaindre. Quant au père, c'est un vieux monomane; il ne m'intéresse pas le moins du monde et peut devenir ce qu'il voudra.

— Où va monsieur? demanda le laquais après avoir refermé la portière.

— A l'hôtel!

— Monsieur ne préfère pas telle ou telle barrière et ne désire pas passer par une rue plutôt que par l'autre?

— Si fait! vous rentrerez par la barrière Vaugirard, et vous passerez par la rue aux Fers. — Il fait un soleil superbe; il faut que je m'assure si ce lazzarone de Salvator est à ses crochets. Je ne sais pourquoi je me figure que ce drôle-là nous donnera du fil à retordre dans l'affaire Sarranti. — Allez !

Et la voiture partit au triple galop.

LIV

Les métamorphoses de l'amour.

Abandonnons momentanément toute la partie de notre récit qui se rapporte à Justin, à Mina, au général le Bastard, à Dominique, à M. Sarranti, à M. Jackal et à M. Gérard, et, faisant volte-face, entrons dans l'atelier de ce Mohican de l'art que nous connaissons sous le nom de Pétrus.

C'était le lendemain ou le surlendemain de la visite de M. Jackal à M. Gérard ; — car on comprendra qu'il nous est impossible, à un jour près, de renseigner positivement nos lecteurs : nous suivons l'ordre chronologique des événements, voilà tout. — Il était dix heures et demie du matin. Pétrus, Ludovic et Jean Robert étaient assis : Pétrus dans une bergère, Ludovic sur un fauteuil Rubens, Jean Robert dans un immense voltaire. Chacun d'eux avait à la portée de sa main une tasse de thé plus ou moins vide, et, dans le milieu de l'atelier, une table encore servie indiquait que le thé était employé, comme digestif, à la suite d'un déjeuner substantiel.

Un manuscrit écrit en lignes inégales, — en vers par conséquent, — dont les cinq actes séparés gisaient confusément à terre, à la droite de Jean Robert, prouvait que le poëte venait de faire une lecture, et avait, les uns après les autres, jeté les cinq actes à terre. Le cinquième, depuis dix minutes à peu près, était allé rejoindre ses compagnons.

Ces cinq actes avaient pour titre : *Guelfes et Gibelins*.

Avant de les aller lire au directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour lequel il espérait obtenir l'autori-

sation de jouer une pièce en vers, Jean Robert avait lu son drame à ses deux amis.

La pièce avait eu un immense succès de lecture auprès de Ludovic et de Pétrus. Artistes tous deux, ils avaient pris un intérêt profond à cette sombre figure de Dante encore jeune, maniant l'épée avant de manier la plume, et qui se déroulait merveilleusement au milieu des grandes luttes de l'art, de l'amour et de la guerre; amoureux tous deux, ils avaient écouté cette œuvre d'un autre amoureux avec les oreilles de leur cœur, Ludovic songeant à son amour en bouton, Pétrus respirant son amour en fleur.

La douce voix de Béatrix avait retenti à leurs oreilles, et tous trois, après s'être fraternellement embrassés, s'étaient assis et méditaient silencieusement : Jean Robert rêvait à Béatrix de Marande : Pétrus, à Béatrix de la Mothe-Houdan, et Ludovic à Béatrix Rose-de-Noël.

Béatrix n'est point une femme, c'est une étoile.

Le propre des œuvres grandes et fortes est de faire rêver les âmes grandes et fortes; seulement, selon leurs dispositions, elles font rêver, les uns du passé, les autres du présent, les autres de l'avenir.

Jean Robert rompit le premier le silence.

— D'abord, dit-il, merci de tout ce que vous venez de me dire de bon. Je ne sais, Pétrus, s'il en est pour toi d'un tableau comme il en est pour moi d'un drame : lorsque je rêve un drame, que le sujet se dessine, que les scènes se coordonnent, que les actes s'échafaudent dans ma tête, tous mes amis me diraient que mon drame est mauvais, que je n'en croirais pas un mot. Lorsqu'il est fait, que j'ai passé trois mois à le composer, un mois à l'écrire, il faut que tous mes amis me disent qu'il est bien pour que j'y croie.

— Eh bien, dit Pétrus, il en est justement de mes tableaux comme toi de tes drames : sur la toile blanche, ce sont des Raphaël, des Rubens, des Van Dyck, des Murillo, des Velasquez; sur la toile barbouillée, ce sont des Pétrus, c'est-à-dire des croûtes que leur auteur estime médiocrement. Que veux-tu, mon cher! c'est la différence qu'il y a entre l'idéal et la réalité.

— Moi, dit Ludovic, ce que je trouve adorable dans ton drame, vois-tu, c'est la figure de Béatrix.

— Vraiment! dit Jean Robert en souriant.

— Quel âge lui donnes-tu? C'est une enfant.

— Je lui donne quatorze ans, quoique l'histoire dise qu'elle est morte à dix.

— L'histoire est une sotte, dit Ludovic, et, cette fois, elle a menti comme toujours : une enfant de dix ans n'eût pas creusé un sillon si lumineux dans le cœur de Dante. Je suis de ton avis, Jean Robert : Béatrix devait avoir au moins quatorze ans; c'est l'âge de Juliette, c'est l'âge auquel on aime, c'est l'âge où l'on peut commencer à être aimée.

— Mon cher Ludovic, dit Jean Robert, veux-tu que je te dise une chose?

— Laquelle? répondit Ludovic.

— C'est que je m'attendais que toi, homme positif, homme de science, esprit matérialiste enfin, ce qui te frapperait le plus dans mon drame, c'est l'étude de l'Italie au XIIIe siècle, c'est la vérité des mœurs, c'est l'exposition de la politique florentine. Pas du tout! Voilà que, ce qui t'intrigue, c'est l'amour de Dante pour une enfant; voilà que, ce que tu suis, c'est le développement de cet amour et l'influence qu'il a sur la vie de mon héros; voilà que, ce qui t'intéresse, c'est la catastrophe qui enlève Béatrix à Dante. Je ne te reconnais plus, Ludovic! est-ce que tu serais amoureux, par hasard?

Ludovic rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ah! par ma foi, s'écria Pétrus, il l'est! regarde plutôt.

Ludovic se prit à rire.

— Eh bien, dit-il, quand je le serais, lequel de vous deux m'en ferait un reproche?

— Ce ne serait pas moi, dit Pétrus, au contraire.

— Et moi donc! dit Jean Robert.

— Seulement, je te dirai, mon cher Ludovic, reprit Pétrus que c'est mal d'avoir un secret pour des gens qui n'ont point de secret pour toi.

— Eh! mon Dieu! dit Ludovic, le secret, si secret il y a, j'ai à peine eu le temps de me le confier à moi-même, comment voulez-vous que je vous l'aie confié, à vous autres?

— A la bonne heure! voilà qui t'excuse, dit Pétrus.

— Puis, enfin, c'est peut-être quelqu'un qu'il ne peut pas nommer dit Jean Robert.

— A nous? fit Pétrus. La nommer à nous, ce n'est pas la nommer.

— Et puis, dit Ludovic, je vous jure que je ne suis pas

encore bien sûr de quelle façon j'aime celle que j'aime, si c'est comme une sœur ou comme une maîtresse.

— Bon ! s'écria Jean Robert, c'est comme cela que débutent toutes les grandes passions.

— Allons, dit Pétrus, avoue tout simplement, mon cher, que tu es amoureux fou.

— C'est possible, répondit Ludovic ; et surtout, dans ce moment-ci, ta peinture, Pétrus, m'a ouvert les yeux ; tes vers, Jean Robert, m'ont ouvert les oreilles, et je ne serais pas étonné, demain, que je prisse un pinceau pour essayer de faire son portrait, ou une plume pour lui faire un madrigal. Eh ! mon Dieu ! c'est l'éternelle histoire de l'amour, que l'on prend pour une fable, pour une légende, pour un roman, tant qu'on ne la lit pas avec des regards amoureux. Qu'est-ce que la philosophie ? qu'est-ce que l'art ? qu'est-ce que la science ? Même à côté de l'amour, la science, la philosophie et l'art ne sont que des formes du beau, du vrai, du grand ; or, le beau, le vrai, le grand, c'est l'amour !

— Eh bien, à la bonne heure ! dit Jean Robert, quand on y mord, c'est comme cela qu'il faut y mordre.

— Et peut-on savoir, demanda Pétrus, quel est le rayon de soleil qui t'a fait sortir de ta chrysalide, beau papillon ?

— Eh ! oui, sans doute, vous le saurez, mes amis ; mais le nom, mais l'image, mais la personne elle-même sont encore enfermés dans les plus mystérieux arcanes de mon cœur ; le secret me suffit encore. Eh ! mon Dieu ! soyez tranquilles, il y a un moment où mon secret ira de lui-même frapper à votre cœur et vous demandera l'hospitalité.

Les deux amis sourirent et tendirent la main à Ludovic.

Puis Jean Robert se pencha, ramassa les cinq actes et les roula.

En ce moment, le domestique de Pétrus entra, annonçant que le général Herbel était en bas.

— Qu'il monte donc vite, ce cher oncle ! cria Pétrus en se précipitant vers la porte.

— Monsieur le comte, dit le domestique est entré dans les écuries, en me disant de ne pas déranger monsieur...

— Pétrus..., dirent les deux jeunes gens prenant leur chapeau et s'apprêtant à sortir.

— Mais non, mais non, dit Pétrus, mon oncle aime géné-

ralement la jeunesse, et il vous aime tous deux en particulier.

— C'est possible, dit Ludovic, et je lui en suis parfaitement reconnaissant; mais il est onze heures et demie, et Jean Robert lit sa pièce à midi à la Porte-Saint-Martin.

— Bon pour Jean Robert, dit Pétrus; mais, toi, tu n'as aucunement besoin de t'en aller à cette heure-ci.

— Je te demande des millions de pardons, cher ami; ton atelier est charmant, vaste, suffisamment aéré pour des gens amoureux depuis six mois ou un an, mais pour un homme amoureux depuis trois jours, il est inhabitable. Par ainsi, adieu, cher ami! je vais me promener dans les bois, tandis que le loup n'y est pas.

— Allons, viens Cupidon, dit Jean Robert en prenant le bras de Ludovic.

— Adieu donc, très-chers! dit Pétrus avec une légère nuance de tristesse.

— Qu'as-tu donc? demanda Jean Robert, qui, moins préoccupé que Ludovic, remarqua cette tristesse.

— Moi?... Rien.

— Si fait!

— Rien de positif, du moins.

— Voyons, dis-nous cela.

— Que veux-tu que je te dise? A cette annonce de la visite de mon oncle, il me semble qu'il a passé quelque chose de menaçant dans l'air. Il me vient voir si rarement, ce cher oncle, que j'éprouve toujours une certaine inquiétude quand on me l'annonce.

— Diable! fit Ludovic, s'il en est ainsi, je reste, je te servirai de paratonnerre.

— Non... mon véritable paratonnerre, cher ami, c'est l'affection réelle que mon oncle me porte. Ma crainte est absurde, et mes pressentiments n'ont pas le sens commun.

— D'ailleurs, à ce soir, ou demain au plus tard, dit Ludovic.

— Et, moi, plus tôt encore probablement : je reviendrai te dire le résultat de ma lecture.

Les deux jeunes gens prirent congé de Pétrus, et, en arrivant à la porte, Jean Robert monta dans son tilbury, offrant à Ludovic de le jeter où bon lui semblerait; mais le jeune docteur refusa, disant qu'il avait besoin d'aller à pied.

Et, en effet, tandis que Jean Robert tournait par la place de l'Observatoire, Ludovic suivait les boulevards jusqu'à la barrière d'Enfer, et s'en allait songeant dans les bois de Verrière, où nous le laisserons seul, puisqu'il semble, en ce moment, rechercher tout particulièrement la solitude, et que, d'ailleurs, Pétrus et son oncle nous attendent.

Le général Herbel venait assez rarement chez son neveu; mais il n'y venait jamais, c'est une justice à lui rendre, sans apporter, sous une forme ou sous une autre, le plus souvent sous la forme de la raillerie, un petit sermon dans le pli de son manteau.

Il n'était pas venu depuis quatre ou cinq mois, c'est-à-dire depuis le temps, à peu près, où il s'était fait un grand changement dans l'existence de Pétrus; aussi, en entrant, devait-il marcher de surprise en étonnement, et d'étonnement en stupéfaction.

Lors de sa dernière visite, la maison était encore ce qu'il l'avait vue la première fois, c'est-à-dire une maisonnette propre, avec une cour pavée, ornée d'une petite île de fumier pour le divertissement de six ou sept poules et d'un coq qui, du haut de son promontoire, avait salué le général de son chant le plus aigu, — et d'une cabane à lapins, lesquels étaient nourris du supplément de la salade et des choux de tous les locataires de la maison, heureux d'abandonner ce superflu à des animaux qui faisaient, aux jours de fête, les délices de la table de la portière.

Dans ce quartier de Paris entouré d'arbres de tous côtés, cette maisonnette ressemblait bien plus à un de ces chaumes qu'habitent nos paysans qu'à une maison de ville; mais, simple et propre, isolée et même presque déserte, elle était, aux yeux du général, l'abri le plus sûr, la retraite la plus paisible qu'il pût souhaiter à un travailleur.

Or, la première chose qui frappa le comte Herbel, et qui, en le frappant, le surprit, ce fut — une fois la porte, fraîchement peinte, ouverte sous son coup de marteau — de voir un domestique à la même livrée que les siens, c'est-à-dire aux couleurs des Courtenay, se présenter à lui et lui demander :

— Que désire monsieur ?

— Comment, ce que je désire, coquin ? dit le comte en

toisant le laquais de la tête aux pieds; mais je désire voir mon neveu puisque je suis venu pour cela.

— Ah! dans ce cas, monsieur est le général comte Herbel? dit le valet en s'inclinant.

— Naturellement, je suis le général comte Herbel, répéta le général d'un ton gouailleur, puisque je te dis que je viens voir mon neveu, et que mon neveu, que je sache, n'a pas d'autre oncle que moi.

— Je vais prévenir monsieur, dit le domestique.

— Est-il seul? demanda le général en prenant son lorgnon pour regarder la cour, sablée en sable de rivière, au lieu d'être, comme autrefois, pavée en grès.

— Non, monsieur le comte, il n'est pas seul.

— Une femme? dit le général.

— Ses deux amis : MM. Jean Robert et Ludovic

— Bon, bon, bon! prévenez-le que je suis ici, je monterai tout à l'heure; je vais visiter un peu la maison. Cela me paraît charmant ici.

Le domestique monta chez Pétrus, comme nous avons vu.

Resté seul, le général put lorgner et examiner tout à son aise les divers changements et embellissements qu'avaient subis la maison et la cour de son neveu, ou plutôt habitée par son neveu.

— Oh! oh! dit-il, le propriétaire de Pétrus a fait faire, à ce qu'il paraît, des améliorations à sa bicoque : un petit parterre de fleurs rares où était le fumier; une volière avec des perruches vertes, des paons blancs et des cygnes noirs où était la cabane à lapins; enfin, des écuries et remises là où il y avait tout simplement un hangar... Ah! par ma foi, voici des harnais qui me semblent bien tenus.

Et, en amateur qu'il était, il s'approcha du porte-harnais, sur lequel chevauchaient les objets qui avaient attiré son regard.

— Ah! ah! dit-il, les armes des Courtenay! Alors, ces harnais sont à mon neveu. Ah çà! aurait-il, en effet, un oncle que je ne connaîtrais pas et aurait-il hérité de cet oncle?

Tout en monologuant ainsi, le général faisait une figure plus surprise qu'ennuyée, plus étonnée que soucieuse; mais, après être entré sous la remise et avoir regardé avec attention un élégant coupé de Bender; après être entré dans l'é-

curie et avoir passé la main sur l'épine dorsale de deux chevaux achetés, selon toute probabilité, chez Drake, le général devint pensif, et son visage prit une expression d'indéfinissable tristesse.

— Belles bêtes! murmurait-il tout en caressant les chevaux; voilà un attelage qui vaut six mille francs comme un liard... Ah çà! mais est-il bien possible que ces chevaux-là appartiennent à un pauvre diable de peintre qui gagne à peine dix mille francs par an?

Et le général, croyant s'être trompé dans son investigation des armes, des harnais, alla examiner les armes de la voiture. C'étaient pardieu bien les armes des Courtenay, surmontées d'une couronne ou plutôt d'un tortil de baron.

— C'est bien cela, c'est bien cela, murmura-t-il : moi, comte, son corsaire de père vicomte, lui baron. C'est bien heureux qu'il se soit contenté du tortil et qu'il n'ait pas pris la couronne fermée!... Et, au bout du compte, ajouta-t-il, l'eût-il prise, il en a le droit, puisque nos aïeux ont régné.

Après quoi, jetant un dernier regard sur les chevaux, sur les harnais, sur la volière, sur les fleurs et sur le sable roulant sous ses pieds comme des perles, il monta l'escalier de son neveu. Mais, arrivé au premier étage, il s'arrêta, et, passant sa main sur ses yeux comme pour essuyer une larme :

— Mon pauvre Pierre, murmura-t-il, est-ce que ton fils serait devenu un malhonnête homme?

Pierre, c'était le frère du comte Herbel, celui que, dans ses boutades, il gratifiait du titre de jacobin, de pirate, d'écumeur de mer.

Au moment où le comte Herbel achevait ces mots et essuyait clandestinement la larme dont ils étaient accompagnés, il entendit descendre rapidement l'escalier qui conduisait du premier au second étage, tandis qu'avec son plus joyeux accent, la voix de son neveu criait :

— Bonjour, mon oncle! bonjour, mon cher oncle! Pourquoi donc ne montez-vous pas?

— Bonjour, monsieur mon neveu, répondit sèchement le comte Herbel.

— Oh! oh! comme vous me dites cela, mon oncle! fit le jeune homme étonné.

— Que veux-tu! je te le dis comme je le sens, repartit le

général en prenant la rampe et en continuant de monter l'escalier.

Puis, sans ajouter un mot, il entra, choisit de l'œil le meilleur fauteuil, et s'y laissa tomber avec un *ouf* de mauvais augure.

— Allons, allons, murmura Pétrus, je ne m'étais pas trompé.

Puis, s'approchant du général :

— Mon cher oncle, lui dit-il, permettez-moi de vous dire que vous ne me paraissez pas ce matin de très-bonne humeur.

— Non, certes, dit le général, je ne suis pas de bonne humeur, et c'est mon droit.

— Je suis loin de vous contester ce droit-là, mon cher oncle, et je connais assez votre égalité de caractère pour me dire à moi-même que, si vous êtes de mauvaise humeur, ce n'est pas sans raison.

— Et vous dites la vérité, monsieur mon neveu.

— Auriez-vous reçu dès l'aurore une visite désobligeante, mon oncle?

— Non; mais j'ai reçu une lettre qui m'a fait dela peine, Pétrus.

— J'en étais sûr; je parie que c'est une lettre de la marquise de la Tournelle.

— Ce ton de légèreté est inconvenant, Pétrus, et permets-moi de te rappeler qu'en ce moment tu manques de respect à deux vieillards.

Pétrus, qui s'était assis sur un pliant, se releva comme si un ressort l'eût remis debout sur ses jambes.

— Excusez-moi, mon oncle, dit-il; vous m'effrayez! je ne vous ai jamais entendu parler avec cette dureté.

— C'est que jamais, Pétrus, je n'ai eu à vous faire de reproches aussi sérieux que ceux que j'ai à vous faire aujourd'hui.

— Croyez, mon oncle, que je suis prêt à les recevoir avec la soumission que je vous dois et surtout avec le regret de les avoir mérités; car, du moment où vous me les faites, mon oncle, c'est que je les mérite.

— Vous en jugerez vous-même; écoutez-moi donc sérieusement, Pétrus, comme je vais vous parler.

— Je vous écoute.

Le général fit signe à son neveu de se rasseoir; mais celui-ci, d'un autre signe, lui demanda la permission de rester debout.

Il attendit donc l'accusation dans la posture d'un criminel devant son juge.

LV

Où Pétrus voit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Le comte Herbel s'accommoda du mieux qu'il put dans son fauteuil, car le vieux sybarite aimait à être à son aise pour moraliser.

Pétrus le regarda faire avec une certaine inquiétude.

Le comte tira sa tabatière de sa poche, aspira voluptueusement sa prise de tabac d'Espagne, chiquenauda son gilet pour en chasser les atomes odorants, et, changeant complétement de ton et de manières :

— Eh bien, mon cher neveu, dit-il, nous avons donc suivi les conseils de notre bon oncle ?

Le sourire revint sur les lèvres de Pétrus, qui avait déjà pris une figure de circonstance.

— Quels conseils, mon cher oncle? demanda-t-il.

— Eh! mais... à l'endroit de madame de Marande.

— De madame de Marande ?

— Oui.

— Je vous jure, mon oncle, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— De la discrétion ? Bien, jeune homme! c'est une vertu que nous ne pratiquions pas de notre temps, mais que je ne déteste pas de voir pratiquer chez les autres.

— Mon oncle, je vous jure...

— De notre temps, continua le général, quand un jeune homme de noblesse, portant un grand nom avait le malheur d'être un cadet de famille, c'est-à-dire de ne pas avoir le sou, ma foi! s'il était beau garçon, bien fait de corps, élégant de manières, il tirait parti de tout cela. Il faut bien, quand la nature a été prodigue et la fortune avare, il faut bien utiliser les dons de la nature.

— Mon cher oncle! je vous avoue que je vous comprends de moins en moins.

— Allons donc! veux-tu me faire accroire que tu n'as pas vu jouer *l'École des Bourgeois?...*

— Si fait, mon oncle, je l'ai vu jouer.

— Et que tu n'as pas applaudi le marquis de Moncade?

— J'ai applaudi à son jeu, parce qu'Armand joue bien ce rôle, mais je n'ai pas applaudi à son action.

— Ah! vraiment, vous êtes prude, monsieur mon neveu?

— Non pas, mon cher oncle; mais, entre être prude et admettre qu'un homme puisse recevoir de l'argent d'une femme...

— Bah! mon cher ami, quand on est pauvre soi-même et que cette femme est riche comme madame de Marande ou la comtesse Rappt...

— Mon oncle! s'écria Pétrus en se levant.

— Tout beau, mon neveu! tout beau! Ce n'est plus la mode! N'en parlons plus, les modes changent. Mais que veux-tu! je te quitte, il y a quatre mois, avec un atelier orné de tes esquisses et une petite chambre y attenante, le tout soigné par la portière, décorée fastueusement du nom de femme de ménage; je m'essuie à ta porte les pieds sur un paillasson qui n'est pas neuf, et je te vois tranquillement gagner à pied le quartier latin, pour dîner à vingt-deux sous chez Flicoteaux; je me dis : « Mon neveu est un pauvre diable de peintre qui gagne quatre ou cinq mille francs avec son pinceau, qui ne veut pas faire de dettes, qui ne veut pas être à charge à son pauvre père; mon neveu est un honnête garçon, mais un niais. En conséquence, il faut que je donne un bon conseil à mon neveu. » Or, je lui donne le conseil que M. de Lauzun donne à son neveu; je lui dis : « Garçon, tu es beau, tu es élégant; voilà une princesse; elle ne s'appelle pas la duchesse de Berry, elle n'est pas la fille du régent, mais elle nage dans les millions... »

— Mon oncle!

— Je reviens, je trouve la cour transformée en jardin; au milieu du jardin, un parterre de plantes rares... oh! une volière avec des oiseaux de l'Inde, de la Chine, de la Californie... oh! oh! des écuries avec des chevaux de six mille francs et des harnais aux armes de Courtenay... oh! oh! oh! — et je monte tout joyeux en me disant : « Eh bien, mon neveu est un homme d'esprit, ce qui vaut mieux quelquefois que d'être un homme de talent. » Je vois des tapis au dernier étage, un atelier comme celui de Gros ou d'Horace Vernet, et je me dis : « Allons, allons, tout va bien. »

— Je suis désespéré de vous dire, mon oncle, que vous vous trompez complétement.

— Alors, tout va mal?

— Mais non, mon oncle; seulement, je vous prie de croire que je suis trop fier pour devoir ce luxe, dont vous avez la bonté de me féliciter, à autre chose que mes propres ressources.

— Ah! diable! je comprends; on t'a commandé un tableau que l'on t'a payé d'avance?

— Non, mon oncle.

— On t'a chargé de décorer la rotonde de la Madeleine?

— Non, mon oncle.

— Tu es nommé peintre ordinaire de Sa Majesté l'empereur de Russie avec dix mille roubles d'appointements?

— Non, mon oncle.

— Alors, tu as des dettes?

Pétrus rougit.

— Tu as donné des à-compte au sellier, au carrossier, au tapissier; et, comme tu leur as donné ces à-compte sous le nom du baron Herbel de Courtenay, qu'on te connaît pour mon neveu, on t'a fait crédit.

Pétrus baissa la tête.

— Seulement, continua le comte, tu comprends ceci : c'est que, quand tous ces gens-là se présenteront chez moi avec leurs billets, je dirai : « Le baron Herbel? Je ne le connais pas! »

— Mon oncle, soyez tranquille, dit Pétrus, on ne se présentera jamais chez vous.

— Et chez qui se présentera-t-on?

— Chez moi.

— Oui, et, à présentation, tu seras en mesure?

— Je m'y mettrai.

— Tu t'y mettras, en passant la moitié de la journée au bois pour rencontrer madame la comtesse Rappt, en passant tous les soirs à l'Opéra et aux Bouffes pour saluer de loin madame la comtesse Rappt, en passant toutes les nuits au bal pour serrer la main de madame la comtesse Rappt?

— Mon oncle!

— Ah! oui, c'est difficile à écouter, la vérité, n'est-ce pas? Tu l'entendras, cependant.

— Mon oncle, dit fièrement Pétrus, du moment où je ne vous demande rien...

— Pardieu! c'est bien ce qui m'inquiète que tu ne me demandes rien. Du moment où tu ne demandes rien ni à ta maîtresse ni à moi, et que tu dépenses trente ou quarante mille francs par an, c'est que tu demandes à ton pirate de père.

— Oui, et je dois même dire, mon cher oncle, que mon pirate de père, non-seulement ne me refuse rien de ce que je lui demande, mais encore me fait grâce de ses moralités.

— Ce qui veut dire que tu me l'offres en exemple? Soit, je tâcherai de ne pas être plus chatouilleux que lui; seulement, il faut que je te dise maintenant pourquoi j'étais de mauvaise humeur en entrant, et pourquoi je t'ai parlé un peu durement d'abord.

— Vous ne me devez pas d'explication.

— Si fait; car, tu as raison, du moment où tu ne me demandes rien...

— Votre amitié toujours, mon oncle.

— Eh bien, pour que tu me continues la tienne, il faut donc que je te dise la cause de ma mauvaise humeur.

— J'écoute, mon oncle.

— Connais-tu?... Au fait, il est inutile que tu le connaisses... Je vais te raconter l'histoire; nous appellerons le héros ***. Écoute, et comprends la cause de ma mauvaise humeur. — Un brave ouvrier de Lyon est venu à Paris il y a trente ans à peu près, à pied, sans le sou dans sa poche, sans bas à ses pieds, sans chemise sur le dos. A force de misère et de patience, au bout de cinq ans, il est arrivé à la

place de chef d'une filature avec trois mille francs d'appointements. Il est riche, n'est-ce pas? Un homme qui est arrivé à Paris sans souliers et qui a trois mille livres de rente est un homme riche; car celui-là est riche que le travail a soustrait aux passions, aux besoins, aux caprices de son tempérament ou de son imagination. Seulement, au bout de deux ans de séjour à Paris, sa femme lui a donné un fils; puis elle est morte.

« — Que ferai-je de ce fils ? se demanda le père, quand le fils eut quinze ans.

» Il va sans dire qu'un seul instant l'idée ne lui vint pas de faire de son fils ce qu'il avait été lui-même, un ouvrier. — Au reste, vous savez qu'on m'accuse en haut lieu d'être jacobin, et je dois dire que cet orgueil bien situé, cet orgueil paternel, qui consiste à élever toujours son fils au-dessus de soi, c'est une idée de la révolution de 1789, et, si elle n'en avait eu que de pareilles à celle-là, je ne lui en voudrais pas trop... Or, ce père se dit donc :

» — J'ai sué sang et eau pendant toute ma vie; j'ai souffert comme un misérable; il ne faut pas que mon fils souffre comme moi. Sur trois mille francs d'appointements ou de rente que j'ai, j'en vais consacrer quinze cents à l'éducation de mon fils; puis, son éducation achevée, il sera ce qu'il voudra, avocat, médecin, artiste; peu m'importe ce qu'il sera, pourvu qu'il soit quelque chose.

» En conséquence, on mit le jeune homme dans une des premières pensions de Paris. Le père vécut avec les quinze cents francs qui lui restaient... non pas avec les quinze cents francs! avec les mille; car tu admets bien que l'entretien et l'argent de poche coûtaient au moins cinq cents francs... M'écoutes-tu, Pétrus?

— Avec la plus grande attention, mon cher oncle, quoique je ne sache pas où vous voulez en venir.

— Tu vas le savoir tout à l'heure; suis seulement mon récit avec attention.

Le comte tira sa tabatière de sa poche, et Pétrus s'apprêta à ne pas perdre un mot de ce que son oncle allait dire, comme il n'avait point perdu un mot de ce qu'il avait dit.

LVI

Où il est prouvé qu'il y a plus de ressemblance qu'on ne croit entre les marchands de musique et les marchands de tableaux.

Le comte Herbel aspira voluptueusement sa prise, fit disparaître de son jabot la dernière trace de la poudre sternutatoire, et continua :

— On mit donc l'enfant dans un des premiers colléges de Paris, et, outre l'éducation collégiale, on lui donna maître d'allemand, maître d'anglais, maître de musique; si bien que la dépense annuelle, au lieu de monter à deux mille francs, monta à deux mille cinq cents. Le père vécut avec cinq cents francs; que lui importait la nourriture physique, pourvu que son fils reçût abondamment la nourriture morale ?

» Le jeune homme, tant bien que mal, fit ses classes; c'était même un assez bon écolier, et le père aspirait, comme un dédommagement de tous ses sacrifices, les louanges qui lui arrivaient sur le travail assidu, la bonne conduite et les progrès de son fils.

» A dix-huit ans, il sortit du collége, sachant un peu de grec, un peu de latin, un peu d'allemand et un peu d'anglais. — Remarque bien qu'il n'en savait qu'un peu, pour les quinze mille francs que son éducation coûtait à son père, et qu'un peu, ce n'est point assez. — En échange, il faut le dire, il avait fait de grands progrès sur le piano; de sorte que, quand son père lui demanda ce qu'il voulait être, il répondit hardiment et sans hésitation : « Musicien ! »

Le père ne savait pas trop ce qu'était un musicien; l'artiste représenté par ces mots lui apparaisssait toujours don-

nant des concerts en plein vent sur une vielle, sur une harpe ou sur un violon. Mais peu lui importait : son fils voulait être musicien; il avait bien le droit de choisir son état.

» On demanda au jeune homme chez qui il désirait continuer ses études musicales; il désigna le premier pianiste de l'époque.

» A grand'peine, le maestro consentit à donner trois leçons par semaine à dix francs; c'était douze leçons, c'est-à-dire cent vingt francs par mois.

» De quatorze cent quarante francs par an à deux mille cinq cents, la différence n'était point si grande que l'on pût diminuer quelque chose sur la pension du malheureux enfant; et même, que pouvait-il faire avec onze cent soixante francs?

» Par bonheur, vers la même époque, le père obtint une augmentation de six cents francs. Il s'en réjouit fort; cela faisait dix-sept cent cinquante francs de pension à son fils. Lui, puisqu'il avait vécu jusque-là avec cinq cents francs, pardieu! il y vivrait bien encore.

» Seulement, il fallait un piano.—On ne pouvait apprendre que sur un piano d'Érard. Le maître de piano dit deux mots au célèbre fabricant; un piano de quatre mille francs fut réduit à deux mille six cents, et deux ans furent donnés à l'élève pour payer le piano. Il était convenu que l'élève prélèverait cent francs par mois sur les dix-sept cent soixante francs.

» Au bout de deux ans, l'élève était d'une certaine force, excepté pour les voisins, qui, injustes comme on l'est en général pour les progrès que l'on voit ou que l'on entend se développer, trouvaient qu'il fallait que le jeune exécutant fût bien faible pour ne pas surmonter plus vite les difficultés dont il les régalait depuis le matin jusqu'au soir. — Les voisins d'un pianiste sont toujours injustes; mais le jeune homme ne s'inquiétait aucunement de cette injustice. Il jouait avec acharnement les études de Bellini et les variations de *Robin des Bois* de Mozart, le *Freischütz* de Weber, la *Semiramide* de Rossini.

» Il y eut plus : à force d'en jouer, il eut l'idée qu'il pourrait en faire. De là à l'exécution il n'y eut qu'un pas; ce pas, il le franchit avec assez de bonheur.

» Mais, on le sait, les marchands de musique, comme les

libraires, ont tous une seule et unique réponse, variable dans la forme, invariable dans le fond, sur les ambitions des romanciers ou des compositeurs qui débutent : « Faites-» vous connaître, et je vous publierai. » C'est un cercle assez vicieux en apparence, puisque l'on ne peut être connu que quand on est imprimé. Enfin, je ne sais pas comment cela se fait, mais ceux qui ont vraiment le diable au corps finissent toujours par être connus. — Si, je sais bien comment cela se fait : cela se fait comme fit notre jeune homme.

» Il économisa sur tout, même sur sa nourriture, et finit par amasser deux cents francs avec lesquels il fit imprimer des variations sur le thème *Di tanti palpiti.*

» La fête de son père approchait ; les variations furent imprimées pour le jour de la fête.

» Le père eut la satisfaction de voir le nom de son fils écrit en lettres grasses au-dessus de petits points noirs, qui lui paraissaient d'autant plus respectables qu'il n'y comprenait absolument rien ; mais, après le dîner, le fils posa solennellement le morceau sur l'instrument, et, Érard aidant, il eut un splendide succès de famille.

» Le hasard—à cette époque-là, on disait la Providence—le hasard fit que le morceau n'était pas mal et qu'il eut un certain succès dans le monde. Notre jeune homme n'y ayant entassé que les difficultés qu'il pouvait vaincre lui-même, et y ayant fait figurer un nombre de croches, de doubles croches et de triples croches qui, aux yeux inexpérimentés, produisaient un effet assez majestueux, les jeunes élèves de seconde force tombèrent sur le morceau, qui s'épuisa rapidement.

» Par malheur, l'éditeur seul pouvait juger du succès, et, comme l'orgueil est un péché mortel, et qu'il ne voulait pas compromettre une âme aussi candide que l'était celle du client qui lui avait confié ses intérêts, il en était à sa troisième édition, qu'il lui disait qu'il lui restait encore en magasin mille exemplaires de la première. Cependant, il consentit à lui faire imprimer sa seconde étude à ses risques et périls ; la troisième, avec partage dans les bénéfices. — Il est bien entendu qu'il n'y eut jamais partage. — Mais, en somme, l'effet se produisait, et le nom de notre jeune homme commençait à courir dans les salons.

» On lui proposa de donner des leçons. Il courut chez son

éditeur et le consulta. Lui trouvait qu'en demandant trois francs du cachet, il élevait des prétentions exorbitantes; mais l'éditeur lui fit comprendre que les gens qui donnent trois francs peuvent en donner dix; que tout dépendait des commencements, et qu'il était un homme profondément coulé s'il s'estimait moins de dix francs l'heure.

— Mais, mon oncle, dit Pétrus, qui avait écouté avec beaucoup d'attention, et qui était frappé de certaine similitude, savez-vous que cette histoire a de grandes ressemblances avec la mienne?

— Tu trouves? fit le comte avec son sourire narquois; attends, tu en jugeras mieux tout à l'heure.

Et il reprit :

— En même temps que notre jeune homme s'essayait dans la composition, il acquérait une certaine force dans l'exécution. Un jour, son éditeur lui proposa de donner un concert. Le jeune homme regarda l'audacieux marchand de musique presque avec épouvante. Cependant, donner un concert, c'était l'objet de ses vœux les plus ardents. Mais il avait entendu dire que les frais d'un concert s'élevaient à mille francs au moins. Comment oser une pareille spéculation? Si le concert manquait, il était ruiné; non-seulement lui, mais encore son père!... A cette époque, notre jeune homme craignait encore de ruiner son père.

Pétrus regarda le général.

— Le niais, n'est-ce pas? continua celui-ci.

Pétrus baissa les yeux.

— Bon! voilà que tu m'as interrompu et que je ne sais plus où nous en étions, continua le général.

— Nous en étions au concert, mon oncle; le jeune musicien craignait de ne pas faire ses frais.

— C'est juste... L'éditeur de musique offrit généreusement de se charger de tout, à ses risques et périls toujours. Les entrées que sa musique lui ménageait dans les premiers salons de Paris lui donnaient l'espérance de placer un certain nombre de billets. Il en plaça mille à cinq francs, il en donna généreusement quinze au titulaire : c'était pour sa famille et ses amis.

» Il va sans dire que le bonhomme de père était placé au premier banc. Ce fut sans doute ce qui exalta notre débutant, car il fit des merveilles. Son succès fut immense; l'en-

trepreneur eut douze cent cinquante francs de frais et fit six mille francs de recette.

» — Il me semble, dit timidement notre jeune homme à son marchand de musique, que nous avions quelques personnes à notre concert.

» — Billets donnés, répondit l'éditeur.

— Bon ! dit Pétrus en riant, il paraît que c'est en musique comme en peinture. Vous vous rappelez mon succès au salon de 1824, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Parbleu !

— Eh bien, un affreux marchand m'acheta mon tableau douze cents livres et le vendit six mille francs.

— Mais encore, dit le général, touchas-tu douze cents francs.

— C'était, dit Pétrus, quelques louis de moins que je n'avais dépensés que pour ma toile, pour mes modèles et pour mon cadre.

— Eh bien, dit le comte avec un air de plus en plus narquois, nouvelle ressemblance, mon cher Pétrus, entre toi et notre pauvre musicien.

Et le général, comme s'il eût été enchanté de cette interruption, tira sa tabatière de son gilet, y pinça une prise du bout de ses doigts aristocratiques, et l'aspira en laissant échapper un *ah!* voluptueux.

LVII

Dans lequel on voit, au moment où l'on s'y attendait le moins, entrer un nouveau personnage.

— A partir de ce moment, continua le comte, notre jeune homme fut lancé. L'éditeur de musique eût bien voulu con-

tinuer l'exploitation commencée; mais ce que ne vit pas notre jeune homme, ses amis le lui firent voir, et, quelle que fût sa modestie, il finit par comprendre qu'il pouvait voler de ses propres ailes. Et, en effet, à partir de ce moment, études pour le piano, leçons, concerts, tout marcha de front, et le jeune homme arriva, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, à gagner ses six mille francs par an, c'est-à-dire le double de ce que son père gagnait à cinquante ans.

» Maintenant, la première pensée qui se présenta au cœur du jeune homme, — car il avait un bon cœur, — ce fut de rendre à son père ce que son père avait dépensé pour lui. Il avait vécu longtemps avec dix-sept cents francs par an, il pouvait donc grandement vivre avec trois mille. C'était trois mille francs par année qu'il pouvait rendre à son père. Son père, qui s'était privé de tout pour lui, ne manquerait donc plus désormais de rien.

» Puis les recettes doubleraient; un poëme viendrait, il en ferait la musique; il serait joué à l'Opéra-Comique, comme Hérold, ou au grand Opéra, comme Auber; il gagnerait vingt, trente, quarante mille francs par an, et, comme l'aisance allait succéder à la misère, le luxe succéderait à l'aisance. — Que dis-tu de ce plan, Pétrus?

— Mais, dit le jeune homme assez embarrassé, car il s'apercevait que, de plus en plus, la situation du musicien se rapprochait de la sienne, mais je le trouve tout naturel, mon oncle.

— Et tu eusses fait, à la place du musicien, ce que le musicien avait projeté de faire?

— Mon oncle, j'eusse tâché d'être reconnaissant envers mon père.

— Rêve! beau rêve, mon ami, que la reconnaissance des enfants!

— Mon oncle!

— Je n'y crois pas, moi, pour mon compte, continua le général, et, la preuve, c'est que je ne suis pas marié.

Pétrus ne répondit rien.

Le général fixa sur lui un regard profond; puis, après un instant de silence :

— Eh bien, ce rêve, dit-il, une femme le fit évanouir.

— Une femme? murmura Pétrus.

— Oh! mon Dieu, oui, continua le général; notre musi-

cien rencontra de par le monde une belle dame fort riche et menant grand train. C'était une très-belle et très-intelligente personne, au reste; artiste elle-même autant qu'il est permis à une grande dame de l'être. Le jeune homme mit, comme on dit en termes de soupirant, son amour à ses pieds. Elle daigna ramasser cet amour, et, à partir de ce moment, tout fut fini.

Pétrus releva vivement la tête.

— Oui, dit le général, tout fut fini. Notre musicien négligea ses leçons. — Comment donner encore des leçons à dix francs le cachet quand on avait été distingué par une comtesse, une marquise, une princesse; que sais-je, moi? — Il négligea les études, les thèmes, les variations pour le piano; il n'osa plus donner de concerts. Il avait parlé d'un poëme, d'une audition à l'Opéra; il attendit le poëme, le poëme ne vint pas. Les éditeurs faisaient queue à sa porte, il prit des engagements avec eux, à la condition qu'on lui ferait des avances. On le savait honnête homme, entièrement dévoué à sa parole, on fit tout ce qu'il désirait; il s'endetta. Ne fallait-il pas se mettre sur le pied où doit être l'amant d'une grande dame, avoir chevaux, coupé, valets en livrée, tapis sur les escaliers? Elle, naturellement, ne se doutait de rien : elle avait deux cent mille livres de rente; ce qui était pour le pauvre musicien un train ruineux était la médiocrité pour elle. Un coupé, deux chevaux! elle ne remarqua même pas que le jeune homme avait un coupé et deux chevaux. Qui n'a pas deux chevaux et un coupé?... Lui, cependant, épuisait toutes ses ressources; puis, ses ressources épuisées, s'adressait à son père. Je ne sais pas comment fit le père pour l'aider. Il ne lui donna, certes, pas d'argent, il n'en avait pas; mais probablement lui donna-t-il sa signature. La signature d'un honnête homme qui n'a pas un sou de dettes, cela s'escompte — à perte, je le sais bien, mais cela s'escompte. — Seulement, au jour du payement, le père, malgré sa bonne volonté, ne pourra pas payer; de sorte qu'un jour, en revenant du bois, notre domestique en livrée remettra à notre jeune homme, sur un plat d'argent, une lettre qui lui annoncera que son père est rue de la Clef, et, quand on est là, tu le sais, Pétrus, on y est pour cinq ans.

— Mon oncle! mon oncle! s'écria Pétrus.

— En bien, quoi? demanda le général.

— Oh! grâce, je vous prie!

— Grâce? Ah! ah! mon cher, vous comprenez donc que c'est votre histoire, ou à peu près, que je vous raconte là?

— Mon oncle, dit Pétrus, vous avez raison, je suis un fou, un orgueilleux, un insensé!

— N'êtes-vous pas pis que tout cela encore, Pétrus? dit le comte avec une sévérité mélangée cependant d'une certaine tristesse. Parce que votre père a possédé autrefois, au prix de son sang, une fortune qui vous eût permis de vivre en gentilhomme, si cette vie de gentilhomme, à une époque où le travail est un devoir pour tout citoyen, si cette vie de gentilhomme n'était pas synonyme d'oisiveté, et, par conséquent, de honte; parce que votre père, qui avait été, pendant trente années, secoué sur le rude lit de l'Océan, vous a couché tout enfant dans un berceau doré, vous vous êtes imaginé, la tempête ayant repris la proie, que la tempête s'était laissé prendre; vous vous êtes imaginé que tout était encore comme aux jours de votre enfance, quand vous jouiez avec les guinées anglaises et les doublons espagnols, et vous n'avez pas pensé qu'il y avait lâcheté à vous, ne le lui eussiez-vous pas demandé, d'accepter d'un vieillard, et, cela, pour satisfaire votre folle vanité, ce que la charité du hasard lui laissait.

— Mon oncle! mon oncle! par grâce, dit Pétrus, épargnez-moi!

— Oui, je t'épargnerai; car je t'ai vu rougir tout à l'heure de ta propre faute, déguisée sous le nom d'un autre. Oui, je t'épargnerai; car j'espère que, s'il est temps encore de te sauver, la vue du gouffre où tu cours, et où tu entraînes mon pauvre frère avec toi, te fera faire un pas en arrière.

— Mon oncle, dit Pétrus en tendant la main au général, je vous promets...

— Oh! dit le général, je ne rends pas ainsi la main que j'ai retirée une fois. *Tu promets*, c'est bien, Pétrus; mais c'est quand tu viendras me dire : « J'ai tenu, » c'est seulement alors que je te dirai : « Bravo, garçon! tu es véritablement un honnête homme. »

Et le général, pour rendre un peu moins dur son refus occupa ses deux mains, l'une à tenir sa tabatière, l'autre à porter une prise à sa destination.

Pétrus, rougissant et blémissant tour à tour, laissa retomber inerte la main qu'il tendait au général.
En ce moment, on entendit un grand bruit dans l'escalier, tout à la fois un bruit de voix et un bruit de pas.
Les voix disaient :
— Je déclare à monsieur que les ordres que j'ai reçus sont positifs.
— Et quels ordres as-tu donc reçus, drôle?
— De ne laisser monter qu'après avoir porté la carte.
— A qui?
— A M. le baron.
— Et qui appelles-tu M. le baron?
— M. le baron de Courtenay.
— Est-ce que je viens chez M. le baron de Courtenay, moi? Je viens chez M. Pierre Herbel.
— Alors, monsieur ne montera pas.
— Comment! je ne monterai pas?
— Non.
— Ah! tu me barres le chemin?... Attends!
Sans doute celui qui était invité à attendre n'attendit pas longtemps, car l'oncle et le neveu entendirent presque immédiatement un bruit assez étrange, et qui ressemblait à celui d'un corps pesant qui tombe du premier étage au rez-de-chaussée.
— Que diable se passe-t-il donc dans ton escalier, Pétrus? demanda le général.
— Je ne sais, mon oncle; mais, autant que j'en puis juger, c'est mon domestique qui se dispute avec quelqu'un.
— Ouais! fit le général, est-ce un créancier qui aurait jugé à propos de choisir le moment où je suis chez toi?
— Mon oncle! fit Pétrus.
— Allons, va voir.
Pétrus fit quelques pas vers la porte.
Mais, avant qu'il l'eût atteinte, cette porte s'ouvrit violemment, et donna passage à un homme qui entra dans l'atelier avec la furie d'une bombe.
— Mon père! s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de cet homme.
— Mon fils! dit le vieux marin en le recevant dans ses bras.
— Eh! en effet, c'est mon pirate de frère! fit le général.

— Tiens, toi aussi! s'écria le vieux marin. — Ah! par ma foi, le failli chien avait doublement tort de me fermer la porte, Pétrus.

— Je présume que tu parles du valet de chambre de monsieur mon neveu?

— Je parle d'un drôle qui voulait m'empêcher de monter.

— Oui, et que tu m'as bien l'air d'avoir fait descendre.

— J'en ai peur... Dis donc, Pétrus?

— Mon père!

— Tu devrais voir si cet imbécile-là ne s'est point cassé quelque chose.

— Oui, mon père, dit Pétrus en descendant rapidement l'escalier.

— Eh bien, vieux loup de mer, tu n'es donc pas changé, dit le général, et je te trouve aussi rageur que je t'ai quitté!

— Et il y a gros à parier que je ne changerai plus maintenant, dit Pierre Herbel, je suis trop vieux.

— Ah! ne dites pas que vous êtes vieux, monsieur mon frère, attendu que j'ai trois ans de plus que vous, fit le général.

En ce moment, Pétrus rentra, annonçant que son domestique n'avait rien de cassé, mais s'était seulement foulé le pied droit.

— Allons, dit le vieux marin, en ce cas, il était encore moins bête qu'il n'en avait l'air.

LVIII

Un écumeur de mer.

Le nom du frère du général Herbel, du père de Pétrus, est déjà plus d'une fois revenu dans ce récit; mais le nombre

de nos personnages est si grand, et nos faits sont si nombreux et si profondément enchevêtrés les uns dans les autres, que, pour plus de clarté, nous préférons, — au lieu de poser, selon les règles de l'art dramatique, nos personnages dès les premières scènes, — nous préférons, afin de ne pas compliquer l'intrigue, peindre le physique et le moral de ces personnages au moment même où ils apparaissent au lecteur pour prendre une part active à notre action.

Comme on le voit, le père de Pétrus vient d'enfoncer la porte de l'atelier de son fils et de faire apparition dans notre livre. Or, ce nouveau venu va jouer et a déjà joué même dans l'existence de son fils un rôle assez important pour que, dans l'intérêt des scènes qui vont suivre, nous nous croyions obligé de dire quelques mots sur ses antécédents, que lui reprochait si amèrement son frère.

Que notre lecteur se rassure : ce n'est point un nouveau roman que nous entreprenons, et nous serons aussi bref que possible.

Christian-Pierre Herbel, vicomte de Courtenay, frère cadet du général, était né, comme lui, dans la patrie de Duguay-Trouin et de Surcouf; il était né en 1770 à Saint-Malo, l'aire de tous ces aigles de mer qu'on désigne sous le nom générique de corsaires, et qui ont été, sinon l'effroi, du moins le fléau des Anglais pendant six siècles, c'est-à-dire depuis Philippe Auguste jusqu'à la Restauration.

J'ignore s'il existe une histoire de la ville de Saint-Malo; mais je sais que nulle ville maritime ne pourrait se vanter à meilleur droit qu'elle d'avoir mis au monde de plus loyaux enfants, d'avoir donné à la France de plus intrépides marins. Entre Duguay-Trouin et Surcouf, nous pouvons placer Christian le corsaire ou — si nous voulons, au lieu de son surnom de guerre, lui donner son nom de famille — Pierre Herbel, vicomte de Courtenay.

Pour le faire connaître, il nous suffira d'éclairer d'un rayon quelques-uns des premiers jours de sa jeunesse.

Dès 1786, c'est-à-dire âgé de seize ans à peine, Pierre Herbel faisait partie de l'équipage d'un corsaire sur lequel il s'était, deux ans auparavant, engagé comme volontaire.

Après avoir capturé six navires anglais dans une seule campagne, ce corsaire, armé à Saint-Malo, fut pris à son

tour. Le navire capturé fut conduit dans la rade de Portsmouth, et l'équipage réparti sur les pontons.

Le jeune Herbel fut, avec cinq de ses compagnons, envoyé sur le ponton *le Roi-Jacques*. Il y resta un an, toujours avec ses cinq compagnons. On avait fabriqué dans l'entrepont une espèce de cabine infecte qui servait de prison aux six prisonniers; ce cachot était aéré et éclairé en même temps par un sabord d'un pied de large et de six pouces de haut. C'était par cette ouverture que les malheureux voyaient le ciel.

Un soir, Herbel dit à ses compagnons, en baissant la voix:

— Est-ce que vous ne vous ennuyez pas ici?

— Fastidieusement! répondit un Parisien qui, de temps en temps, jetait un peu de gaieté dans la bande.

— Que risqueriez-vous bien pour vous en aller? continua le jeune homme.

— Un bras, dit l'un.

— Une jambe dit l'autre.

— Un œil, dit un troisième.

— Et toi, le Parisien?

— La tête.

— A la bonne heure! tu ne marchandes pas, toi, et tu es mon homme.

— Comment, je suis ton homme?

— Oui.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que je me sauve cette nuit, et que, comme tu mets le même enjeu que moi, nous nous sauverons ensemble.

— Ah! voyons, pas de bêtises, dit le Parisien.

— Explique-toi, dirent les autres.

— Ce sera bientôt fait... J'ai assez de cette eau chaude qu'ils appellent du thé, de cette vache enragée qu'ils appellent du bœuf, de ce brouillard qu'ils appellent de l'air, de cette lune qu'ils appellent le soleil, de ce fromage à la crème qu'ils appellent la lune, et je pars.

— Comment pars-tu?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, puisqu'il n'y a que le Parisien qui vienne avec moi.

— Et pourquoi cela, n'y a-t-il que le Parisien qui vienne avec toi?

— Par ce que je ne veux pas de gens qui marchandent quand il s'agit de la France.

— Eh! morbleu! nous ne marchandons pas.

— Alors, c'est autre chose. Vous êtes décidés, s'il le faut, à laisser votre vie dans l'entreprise que nous allons tenter?

— Avons-nous une chance pour nous?

— Nous en avons une.

— Et contre nous?

— Neuf.

— Nous en sommes, alors!

— En ce cas, tout va bien.

— Qu'avons-nous à faire?

— Rien.

— Cependant...

— Vous avez à me regarder et à vous taire, voilà tout.

— C'est bien facile, dit le Parisien.

— Pas tant que tu crois, dit Herbel; en attendant, silence!

Herbel, alors, détacha sa cravate de son cou, et fit signe à son voisin de l'imiter; puis tous les autres imitèrent le voisin.

— Bien! dit Herbel.

Et, prenant les cravates les unes après les autres, il les noua bout à bout; puis, quand elles furent nouées; il en passa l'extrémité par le sabord, et la laissa pendre vers la mer comme il eût fait d'une ligne; puis il la tira à lui.

L'extrémité n'était pas mouillée.

— Diable! fit-il. Qui est-ce qui ne tient pas à sa chemise?

Un des prisonniers ôta sa chemise et en déchira une bande.

Herbel ajouta la bande aux cravates, noua un caillou à l'extrémité pour remplacer le plomb de sonde, et répéta le même opération.

La ligne revint mouillée. Elle était donc assez longue pour atteindre la mer.

— Tout va bien, dit Herbel.

Et il rejeta la ligne.

La nuit était sombre, et il était impossible qu'on vît dans l'obscurité cette ligne qui pendait aux flancs du navire.

Les autres le regardaient faire avec inquiétude et le vou-

laient interroger; mais lui leur répondait par un signe qui voulait dire : « Silence! »

Une heure à peu près s'écoula.

On entendit le clocher de Portsmouth qui sonnait minuit.

Les prisonniers comptaient les coups avec anxiété.

— La douzaine y est, dit le Parisien.

— Minuit! dirent les autres.

— C'est tard, n'est-ce pas? demanda une voix.

— Il n'y a pas de temps de perdu, répondit Herbel. Silence!

Et tout rentra dans l'immobilité.

Au bout de quelques minutes, son visage s'éclaira.

— Ça mord, dit-il.

— Bon! dit le Parisien; rends la main.

Herbel agita doucement la ligne, comme il eût fait d'un cordon de sonnette.

— Ça mord-il toujours? demanda le Parisien.

— Il est pris! dit Herbel.

Et il tira doucement la ligne à lui, tandis que les prisonniers se dressaient sur la pointe du pied pour voir ce qu'il allait amener.

Il amena une petite lame d'acier fine comme un ressort de montre, aiguë comme une mâchoire de brochet.

— Je connais ce poisson-là, dit le Parisien : cela s'appelle une scie.

— Et tu sais à quelle sauce il se met, n'est-ce pas? répondit Herbel.

— Parfaitement!

— Alors, nous te laissons faire.

Herbel détacha la scie, et, cinq minutes après, l'instrument mordait sans bruit sur la carène du *Roi-Jacques* prolongeant le sabord de manière à en agrandir l'ouverture, au point qu'un homme pût y passer.

Pendant ce temps, le Parisien, dont l'esprit délié nouait aussi facilement les uns aux autres les fils d'une action que Pierre Herbel les deux bouts d'une cravate, le Parisien racontait tout bas aux autres comment Pierre Herbel s'était procuré l'instrument à l'aide duquel il opérait.

Trois jours auparavant, une amputation avait été pratiquée à bord du *Roi-Jacques*, par un chirurgien français établi à Porstmouth. Quelques mots avaient été échangés entre Pierre Herbel et le chirurgien. Sans doute, Pierre Herbel

avait demandé à son compatriote de lui procurer une scie; le chirurgien la lui avait promise, et il avait tenu parole.

Lorsque le Parisien eut fini les suppositions, Pierre Herbel fit signe de la tête que tout ce qu'il avait supposé était la vérité.

Un des côtés du sabord était scié, on passa à l'autre.

Une heure sonna.

— Bon! fit Pierre Herbel, nous avons encore cinq heures de nuit.

Et il se remit à la besogne avec une ardeur de bon augure pour le succès de l'entreprise.

Au bout d'une heure, le travail était terminé, et le morceau de bois scié ne tenait plus qu'à un fil; le moindre effort devait suffire pour le détacher.

Lorsqu'on en fut là, Pierre Herbel s'arrêta.

— Attention! dit-il; que chacun fasse un paquet de son pantalon et de sa chemise et le fixe sur ses épaules avec ses bretelles, à peu près comme un fantassin fixe son sac. Quant à la veste, nous nous en priverons, vu la couleur et la marque.

Les vestes des prisonniers étaient jaunes et marquées d'un T et d'un O.

On obéit en silence.

— Maintenant, continua-t-il, voici six petits bâtons de différentes grandeurs; celui qui amènera le plus grand se mettra à l'eau le premier, et ainsi de suite.

On tira au sort. Pierre Herbel devait sortir le premier et le Parisien le dernier.

— Nous y sommes, dirent les six matelots.

— D'abord, un serment.

— Lequel?

— Il est possible que la sentinelle tire sur nous.

— C'est même probable, répondit le Parisien.

— Si personne n'est touché, tant mieux; mais, si quelqu'un est touché...

— Tant pis pour celui qui sera touché! dit le Parisien; mon père, qui était cuisinier, disait toujours que l'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Ce n'est pas assez; nous allons nous donner notre parole que celui qui sera touché ne poussera pas un cri, se séparera à l'instant de ses camarades, nagera à droite ou à

gauche, et, quand il sera repris, donnera de faux renseignements.

— Foi de Français! répondirent les cinq prisonniers en étendant la main.

— Eh bien, alors, à la garde de Dieu!

Pierre Herbel fit un effort, attira à lui la pièce de bois, qui, en cédant, donna une ouverture à travers laquelle pouvait passer le corps d'un homme. Puis, à l'aide de deux traits de scie, tirés verticalement à trois lignes l'un de l'autre, il creusa une espèce de mortaise dans laquelle il passa l'extrémité de la corde, composée des cravates et des manches de chemise qui devaient servir à descendre les hommes jusqu'à la mer; fit un nœud à l'extrémité de cette corde, de manière à ce que le nœud, ne pouvant passer par l'ouverture, présentât la résistance nécessaire au soutien du corps d'un homme; ensuite passa à son cou une gourde de rhum, suspendue à un cordonnet; puis, enfin, se fit lier autour du poignet gauche son couteau tout ouvert, et, ces préparatifs achevés, prenant la corde, se laissa glisser jusqu'à la mer, où il disparut pour ne reparaître qu'au delà du cercle de lumière projeté par la lanterne qui brûlait sur la galerie extérieure où se promenait la sentinelle.

Enfant de l'Océan, Pierre Herbel, élevé au milieu des vagues comme un oiseau de tempête, était excellent nageur; aussi traversa-t-il sans effort et en plongeant, les quinze ou vingt brasses sur lesquelles s'étendait le rayon lumineux, puis il reparut dans l'obscurité. Seulement, au lieu de poursuivre son chemin, il s'arrêta et attendit ses compagnons.

Au bout d'un instant, la vague s'ouvrit à quelques pas de lui, et la tête d'un second prisonnier apparut à la surface de la mer; puis celle d'un troisième, puis celle d'un quatrième.

Tout à coup une lumière éclaira la vague, une détonation retentit; la sentinelle venait de faire feu.

On n'entendit pas un cri, mais personne ne reparut; seulement, presque immédiatement, le bruit d'un corps tombant à l'eau se fit entendre, et, au bout de trois secondes, la mer, s'ouvrant, laissa voir la figure fine et railleuse du Parisien.

— En avant! dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : c'est le numéro 5 qui en tient.

— Suivez-moi, dit Pierre Herbel, et tâchons de ne pas nous séparer.

A ces mots, les cinq fugitifs, conduits par Pierre Herbel, se dirigèrent, autant que la chose était possible, vers la pleine mer.

Derrière eux, à bord du ponton, se faisait un grand vacarme. Le coup de fusil de la sentinelle avait donné l'alarme; cinq ou six coups de fusil furent tirés au hasard; les fugitifs entendirent siffler les balles, mais aucun d'eux ne fut atteint.

Une barque fut mise à la mer avec la promptitude qui constitue cette sorte de manœuvre; quatre rameurs s'y précipitèrent; quatre soldats et un sergent descendirent après eux, fusils chargés, baïonnette au bout du fusil, et la barque se mit à la poursuite des fugitifs.

— Éparpillez-vous, si vous voulez, dit Herbel, et au petit bonheur!

— Bon! répondit le Parisien, ce sera notre dernière ressource.

La barque bondissait sur les flots. Un marin, placé à l'avant, portait une torche qui jetait une lumière à distinguer un bar d'une dorade. Elle s'avançait droit à la poursuite des fugitifs.

Tout à coup, à la gauche de la barque, on entendit un cri. On eût dit la plainte d'un esprit de la mer.

Les rameurs serrèrent, la barque s'arrêta.

— A l'aide! au secours! je me noie! cria une voix avec l'accent de l'angoisse.

La barque tourna sur bâbord, et, changeant de direction, se dirigea du côté d'où venait la voix.

— Nous sommes sauvés, dit Herbel; le brave Mathieu, se voyant blessé, a pris à gauche et les attire à lui.

— Vive le numéro 5! dit le Parisien: une fois à terre, je promets de boire un fameux coup à sa santé.

— Plus un mot, et avançons dit Herbel; chacun de nous va avoir besoin de toute son halcine, ne la prodiguons donc pas.

On continua d'avancer, Herbel faisant tête de colonne.

Après dix minutes de silence pendant lesquelles on pouvait estimer avoir fait un quart de mille :

— Ne vous semble-t-il pas, dit Herbel, que la mer devient

plus difficile? Est-ce que je me fatigue, ou aurions-nous dérivé à droite?

— A gauche! à gauche! dit le Parisien; nous sommes dans la vase.

— Qui m'aide? dit un des nageurs. Je me sens pris.

— Donne-moi la main, camarade, dit Herbel; que ceux qui peuvent nager encore nous tirent à eux.

Herbel se sentit pris par le poignet : une secousse violente le fit dériver à gauche, il entraîna avec lui le prisonnier envasé.

— Oh! par ma foi, dit celui-ci se retrouvant dans une eau un peu plus liquide, voilà qui va mieux. Mourir noyé, bon: c'est la mort d'un marin; mais mourir dans la vase, c'est la mort d'un récureur d'égout.

On doubla un petit cap; on aperçut une lumière.

— La prison de Forton! dit Herbel, nageons de ce côté; les îlots de vase sont à l'ouest; par ici, nous avons deux lieues de mer, mais nous avons fait parfois de plus longues promenades que cela, et il ne s'agissait pas de notre vie.

En ce moment, une fusée, suivie d'un coup de canon, sortit du ponton *le Roi-Jacques*.

Ce double signal annonçait une évasion.

Cinq minutes après, une autre fusée et un coup de canon partirent de la forteresse de Forton. Puis deux ou trois barques, ayant chacune une torche à la proue, s'élancèrent à la mer.

— A droite! à droite! dit Pierre Herbel, où elles arriveront à temps pour nous barrer le passage.

— Mais les îlots de vase? demanda une voix.

— Nous les avons dépassés, répliqua Herbel.

On nagea silencieusement pendant cinq minutes en appuyant à droite. Le silence était si grand, que l'on entendait la respiration d'un des nageurs qui s'embarrassait.

— Eh! fit le Parisien, s'il y a un veau marin parmi nous, qu'il le dise.

— C'est moi qui me fatigue, dit le numéro 3; je sens la respiration qui me manque.

— Fais la planche! dit Herbel, je te pousserai.

Le fugitif se retourna sur le dos, et prit un instant de repos dans cette position; mais bientôt il se retourna.

— Es-tu déjà défatigué? demanda le Parisien.

— Non ; mais cette eau est glacée, et je gèle.

— Le fait est, dit le Parisien, qu'elle n'a pas trente-cinq degrés de chaleur.

— Attends, dit Herbel en nageant d'une seule main et en présentant sa gourde au numéro 3.

— Il me sera impossible, dit celui-ci, de me soutenir sur l'eau et de boire.

Le Parisien lui passa la main sous l'aisselle.

— Allons, bois, dit-il, on te soutiendra pendant ce temps.

Le numéro 3 saisit la gourde et avala une ou deux gorgées.

— Ah! dit-il, voilà qui me sauve la vie.

Et il tendit la gourde à Herbel.

— Et le Parisien, il n'aura donc rien pour sa peine?

— Bois vite, dit Herbel; nous perdons du temps.

— On ne perd jamais de temps quand on boit, dit le Parisien.

Et, à son tour, il avala une ou deux gorgées de la liqueur alcoolique.

— Qui en veut? dit-il en élevant la gourde au-dessus de l'eau.

Les deux autres fugitifs étendirent la main, et chacun à son tour puisa de nouvelles forces au réservoir de feu.

La gourde revint à Herbel, qui la repassa à son cou.

— Eh bien, tu ne bois pas? lui demanda le Parisien.

— J'ai encore de la chaleur et des forces, dit Herbel, et je garde ce qui reste dans cette bouteille pour un plus fatigué que moi.

— O grand pélican blanc, dit le Parisien, je t'admire, mais ne t'imite pas.

— Silence! dit le numéro 4, j'entends parler devant nous.

— Et parler bas breton, Dieu me damne! dit le numéro 3.

— Comment peut-il y avoir des Bretons dans le port de Portsmouth?

— Silence! dit Herbel, et approchons le plus possible de point noir que nous avons devant nous et qui m'a tout l'air d'un sloop.

Il ne se trompait pas, la voix venait de là.

— Silence donc!

On fit silence, et l'on reconnut un bruit d'avirons qui battaient la mer.

— Prenons garde à la barque ! dit tout bas un des fugitifs.

— Elle n'a pas de lumière : elle ne nous verra pas.

En effet, elle passa à dix brasses des fugitifs sans les apercevoir ; seulement, elle continuait un échange de paroles avec le sloop.

— Fais bonne garde, Pitcaërn, disait une voix, et, dans deux heures, nous revenons avec de la monnaie.

— Soyez tranquille, dit une voix venant du bord, et qui était, sans doute, celle de Pitcaërn, bonne garde sera faite.

— Mais, jour de Dieu ! dit le numéro 3, comment se fait-il qu'il y ait des compatriotes dans le port de Portsmouth ?

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure, dit Herbel ; en attendant, nous sommes sauvés.

— Tâche que ce soit bientôt, dit le numéro 3 ; car je ne me sens plus, tant j'ai froid.

— Ni moi non plus, dit le numéro 4.

— Soyez tranquilles, dit Herbel ; tenez-vous ici, si vous pouvez, sans reculer ni avancer, et laissez-moi faire.

Et, fendant la vague comme un dauphin, il s'avança dans la direction du sloop.

Les quatre fugitifs se rapprochèrent autant qu'ils purent les uns des autres, et regardèrent de tous leurs yeux et écoutèrent de toutes leurs oreilles, afin d'être prêts à l'événement quel qu'il fût.

D'abord, ils virent disparaître Pierre Herbel dans l'obscurité de la nuit, rendue plus épaisse par l'ombre que projetait le sloop ; puis ils entendirent ce dialogue en bas breton, que deux des nageurs, étant l'un de Saint-Brieuc et l'autre de Quimperlé, purent traduire à leurs compagnons : c'était évidemment Pierre Herbel qui le provoquait.

— Ohé ! de la barque, ohé ! du secours !

Une voix qu'on reconnut pour celle qu'on avait déjà entendue, répondit :

— Qui demande du secours, là-bas ?

— Un camarade, un compatriote du pays de Galles.

— Du pays de Galles ? de quelle partie du pays de Galles ?

— De l'île d'Anglesey... Eh ! vite ! vite ! du secours, ou je coule !

— Du secours, du secours, c'est bientôt dit ; mais que fais-tu là au milieu du port ?

— Je suis marin à bord du vaisseau anglais *la Couronne*; on m'a puni injustement, je déserte.

— Que demandes-tu?

— Un instant de repos qui me donne la force de gagner la terre.

— Pourquoi m'exposerais-je à la prison pour un homme que je ne connais pas? Passe au large!

— Mais puisque je te dis que je coule, puisque je te dis que je me noie!

Et l'on entendit la voix coupée par la vague qui passait par-dessus la tête du nageur.

La scène était si bien jouée, que les fugitifs crurent un instant que leur camarade se noyait effectivement et se rapprochèrent du sloop de plusieurs brasses.

Mais la voix se fit bientôt entendre de nouveau.

— A moi! disait-elle, à moi! tu ne laisseras pas périr un compatriote, quand, pour le sauver, tu n'as qu'à lui jeter une tire-veille, une corde.

— Allons! tourne à bâbord.

— Oh! mon Dieu! est-ce que ce n'est pas toi, Pitcaërn?

— Si fait, c'est moi, dit le matelot étonné. Et toi, qui es-tu?

— Qui je suis?... La corde! J'enfonce! je me noie... La cor...

Pour la seconde fois, la vague passa sur la tête du nageur.

— Eh! morbleu! la voilà, la corde! La tiens-tu?

On entendit ce grognement du noyé qui veut répondre, mais dont les voies respiratoires sont obstruées par l'eau.

— Bon! fit Pitcaërn, ne lâche pas... Ah! tu ne m'as pas l'air d'un fameux marin; si on avait su, on aurait embarqué un fauteuil roulant sur deux poulies pour monter monsieur à bord.

Mais le matelot gallois eut à peine le temps d'achever sa plaisanterie, qu'Herbel, qui venait d'enjamber par-dessus le bastingage du sloop, avait pris son ami Pitcaërn à bras-le-corps, l'avait renversé sur le pont, et, lui tenant le couteau sur la gorge, criait en français à ses compagnons :

— A moi, camarades! montez par bâbord; nous sommes sauvés!

Les fugitifs ne se le firent pas dire à deux fois, ils s'approchèrent, chacun tirant sa coupe la plus vigoureuse, et, en un instant, ils furent tous les quatre sur le pont du sloop.

Herbel tenait Pitcaërn renversé sous son genou avec le couteau sur la gorge.

— Liez-moi et bâillonnez-moi ce brave garçon-là, dit Pierre Herbel, mais sans lui faire aucun mal.

Puis, à Pitcaërn :

— Mon cher Pitcaërn, continua Herbel, il faut nous pardonner cette petite supercherie ; nous sommes, non pas des déserteurs anglais, mais des Français qui s'échappent des pontons ; or, nous t'empruntons ton sloop pour faire un petit tour en France : une fois à Saint-Malo ou à Saint-Brieuc, tu es libre.

— Mais, demandèrent les fugitifs, comment se fait-il que l'équipage d'un sloop anglais parle le bas breton ?

— Ce n'est pas l'équipage du sloop anglais qui parle le bas breton, c'est nous qui parlons le gaélique.

— Me voilà juste aussi avancé qu'auparavant, dit le Parisien.

— Tiens-tu à avoir une explication ? demanda Herbel en bâillonnant Pitcaërn avec toute la précaution possible, il faut lui rendre cette justice.

— Mais cela ne me serait point désagréable, je l'avoue.

— Eh bien, je vais donc t'apprendre ce que l'on m'a appris, à moi, au collége.

— Apprends.

— C'est que les Anglais du pays de Galles sont tout simplement une colonie de bas Bretons qui a émigré de France, il y a tantôt huit ou neuf cents ans, et qui a conservé, pure et intacte, la langue maternelle ; voilà comment les Gaéliques se trouvent parler breton, et comment les Bretons se trouvent parler gaélique.

— Ce que c'est que d'avoir étudié ! dit le Parisien ; Herbel, tu seras un jour amiral.

Pendant ce temps, on avait lié et bâillonné Pitcaërn.

— Maintenant, dit Pierre Herbel, il s'agit de se réchauffer, de faire sécher ses habits, de voir s'il n'y a pas dans ce bienheureux sloop quelque chose à se mettre sous la dent, et de se tenir prêts à sortir du port au point du jour.

— Pourquoi pas tout de suite ? dit le Parisien.

— Parce qu'on ne sort pas du port, Parisien, mon ami, avant que le vaisseau amiral en ait ouvert la porte par un coup de canon.

— C'est juste, sépondirent en chœur les fugitifs.

Un des quatre compagnons fut placé en vedette sur le beaupré, et les trois autres allèrent rallumer le feu qui dormait dans la cabine.

Par malheur, les vêtements mouillés par l'eau de mer, ne sèchent pas facilement. On chercha de tous côtés, et l'on trouva des chemises, des pantalons et des vareuses appartenant aux amis de Pitcaërn; on s'en revêtit, tant bien que mal, et l'on était absorbé dans cette grave occupation, lorsque l'on entendit la voix de la vedette qui criait :

— Hé! là-bas! tout le monde sur le pont!

En un instant, les trois compagnons furent au poste où on les appelait.

Ce n'était pas sans raison qu'on les avait fait venir : on voyait s'avancer trois ou quatre points lumineux qui, à mesure qu'ils s'avançaient, prenaient la forme de barques chargées de soldats.

Ces barques faisaient une battue dans le port.

— Allons, dit Pierre Herbel, nous n'échapperons pas à la visite; il s'agit de payer d'audace. Faites-moi disparaître l'ami Pitcaërn.

— Faut-il donc le jeter à l'eau? demanda l'un des fugitifs.

— Non pas; il faut seulement le cacher de façon qu'on ne le trouve pas.

— Dis donc, Pierre, fit le Parisien, si nous le cachions dans un hamac, en lui montant la couverture jusqu'aux yeux, on ne verrait pas qu'il est bâillonné, et nous dirions qu'il est malade, et nous y trouverions un avantage : c'est que, comme un malade ne se couche pas tout habillé, l'un de nous hériterait d'une veste, d'une pantalon et d'une vareuse tout bassinés.

La proposition passa à l'unanimité.

— Maintenant, dit Pierre Herbel, que ceux qui parlent le bas breton restent avec moi sur le pont, tandis que les autres tiendront compagnie à Pitcaërn; je me charge de tout.

Quand Herbel avait dit : « Je me charge de tout, » on savait que l'on pouvait s'en reposer sur lui; aussi, le Parisien et son compagnon descendirent-ils emportant Pitcaërn, tandis qu'Herbel et les deux Bretons attendaient la visite.

Elle ne se fit pas attendre.

Une des barques se dirigea vers le sloop.

Pierre Herbel, pour être bien en vue, monta sur le bastingage.

— Ohé! de la barque! cria le capitaine qui commandait l'escouade.

— Présent! répondit en bas breton Pierre Herbel.

— Allons, bon! dit le capitaine, nous avons affaire à des Gallois. Y a-t-il quelqu'un qui parle la langue de ces sauvages?

— Moi, mon officier, répondit un soldat; je suis de Caërmarten.

— Alors, interroge.

— Ohé! de la barque! cria le soldat en gallois.

— Présent! répéta Herbel.

— Qui êtes-vous?

— *La Belle-Sophie* de Pembroke.

— D'où venez-vous?

— D'Amsterdam.

— De quoi êtes-vous chargés?

— De morue.

— Vous n'avez pas vu cinq prisonniers français échappés des pontons?

— Non; mais, si nous les voyons, ils peuvent être tranquilles.

— Que leur ferez-vous?

— Nous les traiterons comme ils le méritent.

— Que disent-ils? demanda le capitaine.

Le soldat traduisit le dialogue.

— C'est bien, dit l'officier. Mort aux Français, et vive le roi Georges!

— Hourra! repondirent les trois Bretons.

La barque s'éloigna.

— Bon voyage! dit Pierre Herbel. Et maintenant, comme il va faire jour dans une demi-heure, levons l'ancre et appareillons.

Nos cinq fugitifs passèrent une heure dans les angoisses les plus cruelles; enfin, une ligne grisâtre raya l'horizon oriental; c'est ce que l'on appelle l'aurore en Angleterre.

Presque en même temps, une vive lueur, suivie d'une détonation qui courut sur les flots et alla se briser aux rivages,

apparut aux flancs d'un majestueux trois-ponts, qui, pareil à une forteresse mouvante, gardait l'entrée du port.

C'était le signal pour le sloop de déraper.

Il n'en demanda pas une seconde permission.

On hissa le pavillon de la Grande-Bretagne et l'on passa à portée de pistolet du vaisseau amiral.

En passant, Herbel, debout sur le bastingage, et agitant son chapeau, cria de toute la force de ses poumons :

— Hourra pour le roi Georges!

L'ordinaire, à bord du sloop, n'était pas luxueux; cependant les repas des cinq prisonniers, comparés à ceux des pontons, étaient de véritables festins.

Rendons-leur cette justice, qu'à chacun de ces festins, on faisait participer le malheureux Pitcaërn. Avec le danger, la rigueur avait cessé pour lui : on l'avait débâillonné et délié, et Pierre Herbel avait recommencé à son endroit le cours d'histoire kymrique qu'il avait fait à ses compagnons. Pitcaërn avait compris, mais n'avait pas été consolé; seulement, il se promettait de se défier dorénavant de ceux qui lui parleraient la langue gaélique.

Chaque fois que l'on avait un navire en vue, on forçait Pitcaërn à descendre dans l'entre-pont. — On avait très-souvent des navires en vue. — Mais le bâtiment était de construction anglaise; il naviguait sous une voilure essentiellement britannique; il portait à sa corne les trois léopards d'Angleterre, le lion d'Écosse, la lyre d'Irlande, et même les trois fleurs de lis de France, qui n'en disparurent que vingt ans plus tard. Il était impossible de présumer qu'une coquille de noix française se hasardât ainsi au milieu des croiseurs anglais, et nul n'avait l'idée de voir cinq prisonniers regagnant la France dans ces cinq matelots si tranquillement couchés sur le pont, et chargeant le vent et les voiles de faire leur besogne.

On avait, en effet, vent arrière, et l'on n'avait besoin de s'occuper de rien.

Le lendemain au matin, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la sortie du port de Portsmouth, on eut connaissance du cap de la Hogue.

Il s'agissait de serrer le vent pour ne pas le doubler, sinon on tombait dans l'archipel des îles d'Aurigny, de Guer-

nesey de Serck et de Jersey, propriété de l'Angleterre depuis Henri I[er], et gardiennes incommodes de nos côtes.

On serra le vent, et l'on fila droit sur Beaumont.

Il serait difficile d'exprimer les sensations qui envahirent le cœur des prisonniers, quand, après avoir entrevu la terre de France comme un brouillard, ils la virent se profiler d'une façon plus solide avec ses collines, ses ports, ses criques, ses anfractuosités de terrain.

Puis, quand ils virent se dessiner des maisons blanches avec leurs panaches de fumée, ils étaient absorbés dans cette contemplation à ce point, qu'ils avaient oublié de mettre à bas le pavillon anglais.

Un boulet de canon, qui fit jaillir l'eau à cent brasses du sloop, les tira de leur extase.

— Eh bien, s'écrièrent les Français étonnés, que font-ils donc? Ils tirent sur nous!

— Eh! non, morbleu! ce n'est pas sur nous qu'ils tirent, dit Herbel, c'est sur ce chiffon bleu.

Et il amena rapidement le pavillon; mais il était trop tard, *la Belle-Sophie* était signalée. D'ailleurs, à défaut de pavillon, son allure toute britannique l'eût dénoncée.

Il y a dans la marine ce qu'il y a dans la population: lâchez la plus charmante Anglaise, eût-elle été élevée en France, au milieu d'un groupe de Françaises, et vous reconnaîtrez l'Anglaise à sa marche.

Le sloop avait donc été doublement reconnu, reconnu à son pavillon et à sa tournure. Il en résulta que Herbel eut beau amener le pavillon, un second boulet suivit le premier, et frappa si près de *la Belle-Sophie*, qu'il fit rejaillir l'eau jusque sur le pont.

— Ah çà! dit le Parisien, décidément, ils ne reconnaissent donc pas les amis?

— Que faire? dirent les autres.

— Avancer, répondit Herbel; il n'y a probablement poin de pavillon français à bord du sloop, et il nous en arrivera autant à chaque port où nous nous présenterons.

— Bon! dit le Parisien, ou trouvera bien une nappe, une serviette, un devant de chemise.

— Oui, dit Herbel; mais, en attendant, nous sommes signalés, n'est-ce pas? nous sommes signalés comme Anglais... Et, tenez, voici une corvette qui appareille à no-

tre intention. Dans dix minutes, elle nous donnera la chasse. Si nous acceptons la chasse, nous serons rejoints et coulés dans une heure; car le moyen de leur faire comprendre, si nous sommes en chasse, que nous sommes Français? En avant donc, mes enfants, et vive la France!

Un cri unanime de « Vive la France! » retentit, et l'on continua de gouverner droit sur Beaumont.

Un instant, le feu cessa. On eût dit que les canonniers se faisaient cette réflexion que ce sloop tout seul n'avait pas grande chance d'opérer son débarquement sur la côte française.

Mais, au bout de quelques minutes, une nouvelle bordée, mieux dirigée cette fois, brisa une vergue et écorna le bordage de *la Belle-Sophie*.

— Allons, dit Herbel, il n'y a plus à hésiter; mettez un chiffon blanc quelconque à la pointe d'une gaffe, et faites signe que nous voulons parlementer.

On fit ce que demandait Herbel.

Mais, soit que l'on ne vît pas le chiffon blanc, soit qu'on ne crût pas au parlementage, le feu continua.

Pendant ce temps, Pierre Herbel s'était déshabillé.

— Que diable fais-tu? dit le Parisien; vas-tu leur montrer ton derrière? Ce n'est pas un pavillon, cela.

— Non, dit Herbel, mais je vais leur dire qui nous sommes.

Et, en même temps, piquant une tête du haut du bastingage, il disparut dans la mer, mais pour reparaître vingt pas plus loin.

Il se dirigea en nageant droit sur le port.

De son côté, le sloop mit en panne, en signe qu'il n'avait nullement intention de s'éloigner de la côte.

A la vue de cet homme qui se jetait à l'eau, de ce bâtiment qui se livrait lui-même, le feu cessa; puis on vit bientôt une embarcation qui venait au-devant du nageur.

Le contre-maître qui commandait cette embarcation était justement un Malouin.

Par un hasard que la circonstance seule rendait étonnant, Pierre Herbel avait pris ses premières leçons de cabotage sous le vieux loup de mer.

Tout en nageant, il le reconnut et l'appela par son nom.

Le marin leva la tête, mit la main sur ses yeux, et, abandonnant le gouvernail pour courir à la proue :

— Que Dieu me damne, dit-il, si ce n'est pas Pierre Herbel qui vient à nous!

— Fi donc, père Berthaut, cria Herbel, c'est un juron anglais que vous venez de me jeter là, et ce n'est pas ainsi qu'on accueille un compatriote et surtout un élève. — Bonjour, père Berthaut! comment se porte votre femme? comment se portent vos enfants?

Et, s'accrochant à la barque :

— Oui, par Notre-Dame de Saint-Brieuc, je suis Pierre Herbel, dit-il, et je reviens de loin, je vous en réponds!

Et, tout ruisselant, il se jeta dans les bras du contremaître.

Le sloop était si près de l'embarcation, que les quatre compagnons d'Herbel purent voir cette embrassade filiale.

— Vive la France! crièrent-il d'une seule voix.

Le cri arriva jusqu'au canot.

— Vive la France! répondirent les marins qui venaient de recueillir Herbel.

— Ah çà! dit le père Berthaut, c'en est donc encore, des amis?

— Je crois bien! vous allez en juger.

Herbel fit signe au sloop d'arriver.

Les fugitifs ne se le firent point dire à deux fois. En un clin d'œil, le petit bâtiment se couvrit de voiles et s'avança vers le port, cette fois, non plus au bruit de la mousqueterie, mais aux cris de « Vive le roi! vive la France! »

Toute la population de Beaumont était sur la jetée.

Les cinq fugitifs abordèrent.

Pierre Herbel baisa la terre, cette mère commune, comme eût fait un ancien Romain.

Les autres se jetèrent dans les bras des premiers venus. Qu'importaient les premiers venus? n'étaient-ce pas des frères? — Le Parisien s'adressait particulièrement à ses sœurs.

Pendant ce temps, le pauvre Pitcaërn regardait fort tristement cette joie universelle.

— Eh! dit le vieux Berthaut, qu'est-ce donc que ce cormoran-là, qui ne se mêle pas à la fête?

— C'est, dit en riant Pierre Herbel, l'Anglais qui nous a prêté son bâtiment.

— Prêté! dit Berthaut : un Anglais vous a prêté son bâti-

— Prêté! dit Berthaut; un Anglais vous a prêté son bâtiment? Mais qu'il vienne donc, et que nous le couronnions de roses.

Herbel arrêta Berthaut, qui, dans son enthousiasme, voulait serrer Pitcaërn contre son cœur.

— Tout beau! dit Herbel, il nous l'a prêté comme nous prêtons Jersey au roi Georges, — de force.

— Oh! alors, c'est autre chose, dit Berthaut. Ah! non-seulement tu te sauves, mais encore, en te sauvant, tu fais des prisonniers! C'est affaire à toi! Un beau marin et un joli sloop, ma foi! le sloop vaut vingt-cinq mille livres comme un liard : cinq mille francs chacun.

— Pitcaërn n'est point prisonnier, dit Herbel.

— Comment, Pitcaërn n'est point prisonnier?

— Non, et son sloop ne sera pas vendu.

— Pourquoi cela?

— Parce que Pitcaërn est tombé dans le piége; parce qu'il parle breton et qu'il a bon cœur : double raison pour que nous le traitions en compatriote.

Puis, faisant signe à l'Anglais :

— Viens ici, Pitcaërn, dit-il en bas breton au Gallois.

Pitcaërn n'avait rien de mieux à faire que d'obéir, et il obéit, mais tristement et à contre-cœur, et en boudant comme un bouledogue qui vient de trouver son maître.

— Çà, dit Herbel, que tous ceux qui sont bas Bretons viennent ici.

Il se fit un grand cercle.

— Mes amis, dit Herbel en leur présentant Pitcaërn, voici un compatriote à qui il s'agit de donner un bon dîner aujourd'hui, attendu qu'il retourne demain matin en Angleterre.

— Bravo! crièrent tous les marins en tendant la main à Pitcaërn.

Pitcaërn n'y comprenait rien; il se croyait débarqué dans quelque coin de la principauté de Galles qui lui était inconnu.

Tout le monde parlait gallois.

Herbel lui raconta ce qui se passait et ce qui avait été décidé de lui et de son sloop.

Le pauvre diable n'y voulait pas croire.

Nous n'essayerons pas de donner une idée du festin dont

les cinq prisonniers et le brave Pitcaërn furent les héros. On passa la soirée à table, la nuit en danse.

Le lendemain, convives, danseurs et danseuses reconduisirent Pitcaërn à *la Belle-Sophie*, qu'il trouva ravitaillée comme jamais elle ne l'avait été; puis on l'aida à hisser ses voiles et à lever l'ancre; puis, enfin, comme le vent était bon, il sortit majestueusement du port au cri de « Vivent les Bretons! vivent les Gallois! »

Et, comme le temps fut beau ce jour-là et le lendemain, il y a tout lieu de croire que le brave Pitcaërn et *la Belle-Sophie* abordèrent heureusement en Angleterre, et que le récit de cette aventure fait encore aujourd'hui l'étonnement des habitants de la ville de Pembroke.

LIX

La Belle-Thérèse.

On comprend que les événements que nous venons de raconter, grossis par la poésie bretonne, enjolivés par la blague parisienne, firent à Pierre Herbel une réputation de courage et de prudence qui le mit promptement en première ligne parmi ses compagnons, lesquels lui savaient d'autant plus gré d'être leur compagnon, que personne n'ignorait qu'il appartînt à l'une des premières familles non-seulement de Bretagne, mais encore de France.

Pendant les quelques années de paix qui suivirent la reconnaissance, par l'Angleterre, de l'indépendance américaine, Pierre Herbel, pour ne pas perdre son temps, fit, comme second et comme capitaine sur des bâtiments de commerce, un voyage dans le golfe du Mexique et deux voyages dans l'Inde, l'un à Ceylan, l'autre à Calcutta.

Il en résulta que, lorsque la guerre reprit avec plus de rage que jamais, en 1794 et 1795, Pierre Herbel vint solliciter de la Convention un brevet de capitaine, qui, en vertu de ses services passés, lui fut accordé sans difficulté aucune.

Il y a plus : comme Pierre Herbel était connu pour son désintéressement et pour la haine toute nationale qu'il portait aux Anglais, on l'autorisa à armer sa corvette ou son brick comme il l'entendrait. Un crédit de cinq cent mille francs lui fut ouvert à cet effet, et on donna ordre à l'arsenal de Brest de laisser prendre au capitaine Pierre Herbel toutes les armes qu'il jugerait nécessaires à l'armement de son navire.

Il y avait alors sur les chantiers de Saint-Malo un joli brick de cinq ou six cents tonneaux, que le capitaine Herbel avait suivi dans sa croissance avec un véritable intérêt et tout en se disant :

— L'homme qui aurait ce bâtiment à lui, bien à lui, avec douze hommes d'équipage en temps de paix, pour faire le commerce de la cochenille et de l'indigo, et cent cinquante hommes d'équipage en temps de guerre pour donner la chasse aux Anglais, aurait raison de ne pas regarder le roi de France comme son cousin.

Lorsque Pierre Herbel eut sa commission, son crédit de cinq cent mille francs et sa permission de s'armer en rade de Brest, il revint se promener avec plus d'assiduité que jamais autour du chantier où, comme une fleur marine, s'épanouissait *la Belle-Thérèse*.

Pierre Herbel avait baptisé le charmant brick du nom de la jeune fille qu'il aimait.

Le marché ne fut pas long à conclure : le capitaine acheta, au nom du gouvernement, le brick aux constructeurs, et put, par conséquent, diriger le reste de sa construction, c'est-à-dire sa mâture et son gréement.

Jamais père n'eut pour une fille unique, qui va faire sa première communion, les coquetteries que Pierre Herbel eut pour son brick.

Il mesura lui-même la longueur et la grosseur des mâts et des vergues ; il acheta lui-même, sur le marché de Nantes, la toile destinée à leur voilure ; il fit clouer, sous ses yeux, et cheviller le cuivre destiné à lui servir de ceinture, et fit peindre sa carène d'un vert sombre, de sorte qu'à quelque

distance le corps du bâtiment se trouvait confondu avec les vagues. Il fit percer douze sabords de chaque côté, et deux à la poupe ; puis, lorsque tout ce travail préparatoire fut fait, il calcula le poids qu'allait ajouter au poids naturel du brick celui de son armement complet, le remplaça par un lest de poids égal, et, tout en longeant la côte de Bretagne, prenant parfois son vol comme un oiseau de mer qui essaye ses ailes, il doubla la pointe de Sillon, passa entre l'île de Bas et Roscoff, doubla le cap de Saint-Renan et entra dans le port de Brest, traînant à sa suite trois ou quatre bâtiments anglais, comme une jeune et belle fille trois ou quatre amoureux.

En effet, c'eût été une jolie prise à faire que celle de *la Belle-Thérèse* ; mais *la Belle-Thérèse* était vierge et venait justement chercher à Brest de quoi garder sa virginité.

Il faut dire que, sous le rapport de la défense, son capitaine ne lui épargna rien. Elle reçut dans son faux pont vingt-quatre canons de douze qui regardaient sérieusement par bâbord et tribord ; et, de plus, deux canons de vingt-quatre qui furent placés à la proue, pour le cas où, ayant affaire à trop forte partie, elle serait obligée de prendre chasse, et, tout en prenant chasse, ne serait point fâchée, comme ces Parthes de terrible mémoire, de décocher sa double flèche en fuyant.

Et, cependant, quand il était nécessaire qu'on ne vît dans *la Belle-Thérèse* qu'un honnête navire marchand s'occupant des affaires de son commerce, nul bâtiment n'avait une allure plus virginale que la sienne.

Alors, ses vingt-quatre canons de douze faisaient un pas en arrière, ses deux canons de vingt-quatre rentraient leur cou de bronze dans le faux pont ; le pavillon de paix flottait inoffensif à sa corne, une bande de toile de même couleur que sa carène s'étendait sur toute la ligne de ses sabords, qui devenaient alors tout simplement des appareils respiratoires.

Ses cent cinquante hommes d'équipage se couchaient dans le faux pont, et les huit ou dix marins qui suffisent à faire la manœuvre d'un brick s'étalaient paresseusement sur le pont, ou, pour jouir d'un air plus frais, montaient dans les hunes, ou même — les matelots sont si capricieux ! — s'amusaient à chevaucher sur les barres du grand ou du

petit perroquet, et donnaient de là à leurs camarades des nouvelles de ce qui se passait dans les huit ou dix lieues qui formaient cet horizon circulaire qu'un navire emporte avec lui du moment où il n'a plus que l'Océan sous sa quille et le ciel sur ses mâts.

C'était sous cette pacifique allure que le brick *la Belle-Thérèse* filait ses six nœuds à l'heure pendant une belle matinée du mois de septembre 1798, entre l'île Bourbon et les îlots d'Amsterdam et de Saint-Paul, c'est-à-dire dans ce grand sillon maritime qui s'étend du détroit de la Sonde à Tristan-d'Acunha, et dans lequel s'engagent naturellement tous les navires qui, pour rentrer en Europe, doivent doubler le cap de Bonne-Espérance.

Peut-être nous fera-t-on observer que, six nœuds à l'heure, c'est une bien petite marche ; ce à quoi nous répondrons que la brise était douce, que le navire ne semblait pas autrement pressé, et qu'au lieu de marcher sous toutes ses voiles, il se contentait de déployer ses grands huniers, sa misaine et son grand foc.

Quant à toutes les autres voiles, comme la brigantine, le clinfoc, le petit foc, la grande voile, les petits huniers, les perroquets, les cacatois et les bonnettes, on les gardait, à ce qu'il paraît, pour une meilleure occasion.

Tout à coup, une voix, qui semblait venir du ciel, cria :

— Ho ! d'en bas, ho !

— Holà ! répondit sans quitter son jeu le contre-maître, qui jouait aux cartes à l'avant avec le maître timonnier, qu'y a-t-il ?

— Une voile !

— Dans quelle direction ?

— Sous le vent à nous.

— Hé ! là-bas, dit le contre-maître continuant son jeu, préviens le capitaine.

— Ah ! oui, une voile ! une voile ! crièrent tous les matelots dispersés, soit sur le pont, soit sur le bastingage, soit sur les haubans.

En effet, une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, venait de le faire visible à l'œil de tous les marins, tandis que l'œil d'un simple passager n'y eût vu que le vol d'une mouette ou d'un goëland écumant la cime des flots.

A ce cri : « Une voile! » un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans bondit sur le pont.

— Une voile? cria-t-il à son tour.

Les matelots assis se levèrent; ceux qui avaient leur chapeau sur la tête mirent le chapeau à la main.

— Oui, capitaine, une voile, répondirent tout d'une voix les matelots.

— Qui est là-haut? demanda-t-il.

— Le Parisien! répondirent deux ou trois voix.

— Hé! là-haut, as-tu toujours ta bonne vue, Parisien? demanda le capitaine, ou faut-il que je te fasse monter ma lunette?

— Bon! dit le Parisien, inutile; je vois d'ici l'heure au cadran des Tuileries.

— Alors, tu peux nous dire quel est ce bâtiment?

— C'est un grand brick qui doit bien avoir six ou huit dents de plus que nous et qui serre le vent pour se diriger de notre côté.

— Sous quelle voile navigue-t-il?

— Sous ses grands perroquets, ses huniers, sa voile de misaine, son grand foc et sa brigantine.

— Nous a-t-il vus?

— C'est probable, car il laisse tomber sa grande voile et hisse ses perroquets.

— Preuve qu'il veut nous parler, dit une voix près du capitaine.

Le capitaine se retourna pour voir qui se permettait de se mêler à une conversation aussi intéressante que l'était celle à laquelle il se livrait. Il reconnut un de ses matelots favoris, Pierre Berthaut, fils du vieux Berthaut, qui, dix ans auparavant, l'avait reçu fugitif dans le port de Beaumont.

— Ah! c'est toi, Pierre? dit-il en riant et en lui frappant sur l'épaule.

— Eh! oui, capitaine, c'est moi, fit le jeune homme répondant au rire par le rire, et montrant une double rangée de dents magnifiques.

— Et tu crois qu'il veut nous parler?

— Dame! c'est mon idée.

— Eh bien, mon garçon, va-t'en prévenir le chef de batterie que nous avons en vue une voile suspecte, afin qu'il se mette en mesure.

Pierre plongea dans une écoutille et disparut.

Le capitaine avait relevé la tête.

— Hé! Parisien! dit-il.

— Capitaine?

— Quelle allure a ce bâtiment?

— Toute militaire, capitaine, et, quoiqu'il soit impossible de voir son pavillon, je parierais pour un *goddam*.

— Vous entendez, camarades : y en a-t-il quelques-uns parmi vous qui aient le moindre désir de retourner faire un tour sur les pontons?

Cinq ou six matelots qui avaient tâté de l'hospitalité anglaise répondirent d'une seule voix :

— Pas moi, pas moi! mille tonnerres! pas moi!

— Eh bien, nous allons voir d'abord si c'est à nous qu'il en veut, et, quand nous nous serons assurés de ses intentions, nous lui ferons connaître les nôtres. Mettez *la Belle-Thérèse* sous toutes ses voiles, enfants, afin que nous montrions à l'Anglais ce que savent faire les fils de Saint-Malo.

A peine le capitaine avait-il donné l'ordre, que le navire qui, comme nous l'avons dit, se trouvait simplement sous ses huniers, sa misaine et son grand foc, déroula comme un double nuage la toile de ses perroquets, puis sa grande voile, et, en même temps que sa grande voile, le clinfoc et la brigantine.

Alors, recevant la brise dans toutes ses voiles, il s'enfonça dans les vagues comme sous la main d'un vigoureux laboureur s'enfonce le soc dans la terre.

Il se fit un moment de silence pendant lequel, comme si les cent soixante hommes qui montaient le brick eussent été de marbre, on n'entendit plus d'autre souffle que celui du vent enflant les voiles et frémissant dans les cordages.

Pendant ce moment de silence, Pierre Berthaut était revenu près du capitaine.

— Est-ce fait? demanda Herbel.

— C'est fait, capitaine!

— Mais nos sabords sont toujours couverts?

— Vous savez bien qu'il faut votre ordre personnel pour les découvrir.

— C'est bon; quand le moment sera venu, on le donnera.

Nous allons expliquer ces dernières paroles, assez peu compréhensibles peut-être pour le lecteur.

Le capitaine Pierre Herbel non-seulement était un original, comme le prouve le choix de son état, mais encore il était d'un caractère facétieux. A la première vue, sauf quelques caprices de gréement que l'œil exercé d'un marin pouvait seul découvrir, *la Belle-Thérèse* offrait un aspect aussi pacifique que son nom était engageant.

Ainsi, à part ses mâtereaux un peu élancés et qui eussent pu faire croire qu'elle sortait des chantiers de New-York ou de Boston, ou bien qu'au lieu d'une cargaison d'indigo ou de cochenille, elle portait ce que, dans l'argot négrier, on appelle un chargement de *bois d'ébène*, rien en elle ne révélait son allure cassante et son caractère hargneux.

Il y avait plus : ses canons, soigneusement rentrés dans l'entre-pont, n'auraient, pour rien au monde, sans la permission du maître, regardé par les sabords. Ces sabords eux-mêmes étaient recouverts d'une large bande de toile peinte de la même couleur que la carène du bâtiment. Il est vrai qu'au moment du combat cette bande de toile s'enlevait comme une décoration de théâtre, d'un seul coup de sifflet, et laissait voir une bande d'un rouge vif dans les solutions de continuité de laquelle les canons, pressés de prendre l'air, allongeaient voluptueusement leur cou bronzé. Alors, comme le capitaine Pierre Herbel était le seul qui eût eu cette joviale idée, l'Anglais savait qu'il avait affaire à un homme qui, ne demandant pas de quartier, n'en ferait pas non plus.

C'était dans ces dispositions que lui et son équipage attendaient que le navire en vue fît part lui-même de ses dispositions.

Non-seulement celui-ci avait déployé toutes ses voiles, mais encore on avait vu, comme des flocons de vapeur, monter ses bonnettes; de sorte qu'il n'y avait plus à son bord un chiffon de toile qui ne fût utilisé.

— Là ! maintenant, dit le capitaine Herbel, ne nous occupons plus de lui : je m'engage à le conduire d'ici à Saint-Malo sans qu'il gagne un pouce de terrain sur nous. Quand il nous plaira de l'attendre, il nous rejoindra.

— Mais, dirent trois ou quatre matelots plus pressés que les autres, pourquoi ne l'attendrions-nous pas tout de suite, capitaine ?

— Dame ! cela vous regarde, enfants; si vous m'en priez bien fort, à coup sûr, je ne vous refuserai pas.

— Mort à l'Anglais, et vive la France! cria l'équipage d'une seule voix.

— Eh bien, mes enfants, dit le capitaine Herbel, ce sera pour notre dessert. Dînons d'abord, et, vu la solennité de la circonstance, chaque homme aura sa double ration de vin et son petit verre de rhum. — Tu entends, maître cook.

Un quart d'heure après, tout le monde était à table et mangeait d'aussi bon appétit que si, pour la plupart des convives, ce repas, comme celui de Léonidas, ne dût pas être le dernier.

Le dîner fut charmant; il rappela au Parisien les plus joyeuses heures de son enfance, et ce fut au nom de la société, et avec la permission du capitaine, qu'il pria son camarade, le matelot Pierre Berthaut, surnommé Monte-Hauban, de chanter une de ces caractéristiques chansons maritimes qu'il chantait si bien, et qui, comme le *Ça-ira* terrestre, tenait le milieu entre *la Marseillaise* et *la Carmagnole*.

Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, se leva, sans se faire prier le moins du monde, et entonna, d'une voix sonore comme une trompette, cette chanson à la fois folle et terrible, dont nous regrettons de ne pas savoir l'air et de ne pouvoir donner les paroles.

Disons, toutefois, pour être vrai, que, quelque plaisir qu'éprouvât l'équipage en général et le Parisien en particulier à l'audition de ce chant pittoresque, l'impatience se montra telle, que le capitaine Pierre Herbel fut obligé d'imposer silence à ses hommes pour que le virtuose pût chanter le huitième couplet.

On se rappelle que Pierre Berthaut était le favori du capitaine; le capitaine ne voulait donc pas qu'on lui fît l'impolitesse de l'interrompre.

Pierre Berthaut, grâce à cette protection, chanta non-seulement son huitième, mais encore son neuvième et son dixième couplet.

C'était là que s'arrêtait la chanson.

— C'est tout, capitaine, dit le chanteur.

— Est ce bien tout? demanda Pierre Herbel.

— Parfaitement tout.

— C'est qu'il ne faudrait pas te gêner, s'il y en avait d'autres, dit le capitaine, nous avons le temps.

— Il n'y en a pas d'autres.

Le capitaine regarda autour de lui.

— Où est donc le Parisien ? demanda-t-il à haute voix. Hé! Parisien!

— Ici, capitaine, à mon poste, sur les barres du perroquet.

En effet, la chanson finie, le Parisien, avec l'agilité d'un singe, avait regagné ce qu'il appelait son poste.

— Où en étions-nous de notre inspection, Parisien, demanda le capitaine, quand nous l'avons interrompue pour faire un bon dîner, ma foi ?

— Mais, capitaine, j'avais l'honneur de vous dire que le brick avait une allure toute militaire et sentait son goddam d'une lieue.

— Que vois-tu de plus ?

— Rien ; il est toujours à la même distance. Mais, si j'avais une lunette...

Le capitaine mit sa propre lunette aux mains d'un mousse, et, en lui donnant un coup de pied au derrière pour lui imprimer de l'élan :

— Va porter cela au Parisien, Casse-Noisette, dit-il.

Casse-Noisette s'élança dans les haubans.

Si le Parisien avait monté avec l'agilité d'un singe, Casse-Noisette, il faut lui rendre cette justice, montait avec la rapidité d'un écureuil. Il arriva jusqu'à la vigie et lui remit l'instrument demandé.

— Est-ce que vous me permettez de rester près de vous, monsieur le Parisien ? demanda le mousse.

— Le capitaine te l'a-t-il défendu ? demanda le Parisien.

— Non, dit l'enfant.

— Alors, tout ce qui n'est pas défendu est permis ; reste.

L'enfant se mit sur le bout de la vergue comme un groom se met en croupe derrière un écuyer.

— Eh bien, demanda le capitaine, cela t'éclaircit-il la vue ?

— C'est-à-dire, capitaine, que je le vois comme si j'étais dessus.

— Une ou deux rangées de dents ?

— Une ; mais belle mâchoire, ma foi !

— Combien de dents ?

— Trente-six.

— Diable ! dix de plus que nous.

On se rappelle que *la Belle-Thérèse* portait vingt-quatre canons, plus deux à sa poupe, ce qui faisait vingt-six ; seulement, les deux de la poupe étaient ceux que le capitaine appelait ses surprises, attendu qu'ils étaient d'un calibre double des autres.

Aussi, quand un brick qui portait du vingt-quatre, par exemple, après avoir bien examiné *la Belle-Thérèse* à bâbord et à tribord, avait reconnu qu'elle ne portait que du dix-huit, le brick, plein de confiance, se mettait à sa poursuite; *la Belle-Thérèse* prenait chasse, et, comme le capitaine connaissait, à une toise près, la portée d'un boulet, il laissait le brick ennemi s'avancer à belle portée de ses pièces de proue; puis alors, tout en courant devant le vent et devant le brick, il commençait ce qu'il appelait son jeu de quilles.

Or, comme Pierre Berthaut était un excellent pointeur, c'était lui qui était tout particulièrement chargé de pointer les deux pièces de trente-six, et, comme, tandis qu'il pointait l'une, on rechargeait l'autre, le capitaine Herbel avait le plaisir de voir, du capot du gaillard d'arrière, les boulets se succéder sans interruption sur le pont, dans les voiles ou dans la membrure du bâtiment ennemi, selon qu'il lui plaisait de dire : « Plus haut, Pierre ! » ou : « Plus bas, Pierre ! »

— Vous entendez ? dit le capitaine aux marins.

— Quoi, capitaine ?

— Ce que dit le Parisien.

— Que dit-il, capitaine ?

— Il dit que l'Anglais a dix dents de plus que nous.

— Et nos deux crocs, capitaine, est-ce que vous les comptez pour rien ? dit Pierre Berthaut.

— Alors, mes enfants, vous êtes donc d'avis de ne pas nous occuper de ces dix dents-là ?

— Ni des autres, dit Pierre Berthaut ; nous nous en soucions comme de ça.

Et le marin fit claquer son pouce contre son médium.

— C'est égal ; avant tout, dit le capitaine, sachons à qui nous avons affaire.

Puis, revenant au Parisien :

— Hé ! Parisien ! dit-il, toi qui connais les bâtiments de tous ces chiens d'hérétiques, comme si tu les avais tenus sur les fonts de baptême, peux-tu me dire le nom de celui-là ?

Le Parisien porta la lunette à son œil, examina le brick avec une attention qui prouvait combien son désir était grand de répondre à la confiance de son capitaine ; puis, faisant rentrer, comme s'il n'avait plus rien à voir, les trois canons de la lunette les uns dans les autres :

— Capitaine, dit-il, c'est *la Calypso*.

— Bravo ! fit Pierre Herbel. Eh bien, mes enfants, nous allons la consoler du départ d'Ulysse.

L'équipage, en les prenant à la lettre, ne savait pas trop ce que voulaient dire ces paroles ; mais il comprenait que c'était quelqu'une de ces plaisanteries sauvages comme avait l'habitude d'en faire Pierre Herbel au moment d'en venir aux mains.

Il accueillit donc les paroles du capitaine par un hourra de la force de celui qui, poussé sur le forum romain, fit tomber de peur un corbeau qui passait.

Un autre que ce rude marin eût hésité longtemps avant de s'attaquer à un tiers plus fort que lui ; mais la supériorité du bâtiment ennemi donnait, au contraire, au capitaine Herbel cette satisfaction que tout homme de courage éprouve quand il rencontre un adversaire digne de lui.

Aussi, dès que le hourra se fut éteint, le capitaine, regardant avec satisfaction tous ces visages bronzés, tous ces yeux flamboyants, toutes ces dents étincelantes qui l'entouraient :

— Une dernière fois, dit-il à haute voix, vous êtes bien décidés ?

— Oui ! oui ! répondit l'équipage d'une seule voix.

— Vous vous défendrez jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Et même au delà ! cria le Parisien de son enfléchure.

— Alors, mes enfants, allons-y de tout cœur. Que l'on genope le pavillon tricolore à la tête du mât, et ne perdons pas de vue ce que va faire *la Calypso*.

On obéit au capitaine ; la flamme de guerre se déploya comme un arc-en-ciel, et tous les regards se tournèrent vers le brick ennemi.

A peine le pavillon de France flottait-il dans les airs, qu'acceptant le défi, le pavillon anglais se déployait à son tour ; seulement, le brick anglais assura le pavillon de la Grande-Bretagne par un coup de canon.

La Belle-Thérèse conservait toujours la bande qui cachait sa batterie, et gardait l'apparence modeste et inoffensive qui convient à une simple voyageuse du commerce.

— Maintenant que nous avons vu, dit Pierre Herbel, écoutons.

L'équipage de *la Belle-Thérèse* écouta, écouta, et, quoique l'on fût encore à une grande distance de *la Calypso*, une brise de vent apporta le bruit du tambour que l'on battait sur le brick ennemi.

— Bon ! dit Pierre Herbel, on ne les accusera pas de cacher leurs intentions. Allons, mes enfants, faisons connaître les nôtres à maître John Bull, et montrons-lui que, si nous n'avons pas comme lui des dents jusqu'au fond du gosier, nous n'en sommes cependant pas tout à fait dépourvus.

A peine cet ordre était-il donné, que la bande qui recouvrait la batterie de *la Belle-Thérèse* disparut comme par enchantement, et *la Calypso* put, à son tour, compter de chaque côté des flancs de *la Belle-Thérèse* douze sabords, par lesquels autant de pièces de dix-huit allongeaient voluptueusement leur cou.

Puis, Casse-Noisette, qui joignait les fonctions importantes de fifre à celles de mousse, se laissa glisser de hune en hune et se trouva sur le pont en même temps que le tambour, les baguettes levées, n'attendant qu'un signe du capitaine pour tirer le premier accord de son mélodieux instrument.

Le capitaine fit ce signe.

Aussitôt, le branle-bas de combat retentit sur *la Belle-Thérèse;* le tambour parcourut le pont dans toute sa longueur, entra par l'écoutille de derrière et ressortit par celle de devant, toujours accompagné de Casse-Noisette, lequel avait trouvé moyen de faire accompagnement au branle-bas avec des variations sur l'air national *Bon voyage, monsieur du Mollet!*

Les premiers sons du double instrument avaient produit un effet magique.

En un instant, chacun fut au poste qu'il occupait en pareille circonstance, armé des armes qui étaient les siennes.

Les gabiers de combat s'élancèrent dans les hunes avec leurs carabines; les hommes armés de mousquets se rangèrent sur les gaillards et sur les passavants ; les espingoles furent montées sur leurs chandeliers, les canons démarrés

et mis en batterie; des provisions de grenades furent faites dans tous les endroits d'où on pouvait les faire pleuvoir sur le pont ennemi; enfin, le maître de manœuvre fit bosser toutes les écoutes, établir des serpenteaux dans la mâture et hisser à leur place les grappins d'abordage.

Voilà ce qui se passait sur le pont.

Mais, sous le pont, c'est-à-dire dans l'intérieur du bâtiment, l'activité n'était pas moins grande.

Les soutes à poudre furent ouvertes, les fanaux des puits allumés, la barre de rechange disposée, enfin, les cloisons abattues.

Un groupe de fantaisistes se forma : c'étaient les plus grands et les plus vigoureux matelots de *la Belle-Thérèse*. Chacun avait pris l'arme de son choix : celui-ci une hachette, celui-là un harpon, celui-là une lance.

On eût dit un groupe de géants, chacun portant un échantillon d'une arme disparue, ayant servi dans les temps titaniques, mais ne servant plus depuis les jours fabuleux d'Antée, d'Encélade et de Géryon.

Le capitaine Herbel, les mains dans ses poches et en veste de velours, comme un bon bourgeois de Saint-Malo, se promenant sur la jetée le dimanche, passa l'inspection du bâtiment, adressant à chaque groupe de petits signes de contentement, et faisant largesse d'une immense carotte de tabac dont le bout sortait de sa poche comme la tête d'une couleuvre qui se dresse.

Puis, quand l'inspection fut finie :

— Mes enfants, dit-il, vous savez qu'il est probable qu'un jour ou l'autre je me marierai?

— Non, capitaine, répondirent les marins, nous ne savions pas cela.

— Eh bien, je vous en fais part.

— Merci, capitaine, dirent les matelots. Et à quand la noce?

— Oh! quant à ça, je n'en sais encore rien; mais il y a une chose que je sais.

— Laquelle, capitaine?

— C'est que, si je me marie, je ferai, bien certainement, un garçon à madame Herbel.

— Nous l'espérons bien, dirent en riant les matelots.

Eh bien, je vous promets, mes fils, que le second qui

sautera sur le pont de *la Calypso* sera le parrain de ce garçon-là.

— Et le premier ? demanda le Parisien.

— Le premier, répondit le capitaine, je lui fendrai la tête d'un coup de hache : je n'entends pas qu'où je suis, personne passe avant moi. Et cela bien entendu, mes enfants, carguez la grande voile, la brigantine et le clinfoc; sans quoi, l'Anglais ne nous approchera jamais d'assez près pour que nous puissions entamer la conversation.

— Bon ! dit le Parisien, je vois bien que le capitaine veut jouer aux quilles. A ton poste, Pierre Berthaut !

Pierre Berthaut regarda le capitaine pour voir s'il devait prendre pour un ordre l'invitation du Parisien.

Herbel fit un signe de tête.

— Dites donc, capitaine ? fit Pierre Berthaut.

— Eh bien, Pierre, demanda le capitaine, qu'y a-t-il ?

— Vous n'avez rien contre Loysa, n'est-ce pas ?

— Non, mon garçon : pourquoi cela ?

— Parce que j'espère qu'à notre retour, non-seulement elle sera ma femme, mais encore la marraine de votre garçon.

— Ambitieux ! dit le capitaine.

En un clin d'œil, les voiles désignées par le capitaine furent carguées, et Pierre Berthaut, à son poste, caressait ses deux pièces de trente-six comme un pacha eût fait de ses deux sultanes.

LX

Le combat.

Comme, à partir de ce moment, la marche du brick français faiblit, et que celle du bâtiment anglais resta la même,

la distance qui séparait le navire chassé de celui qui lui donnait la chasse, commença à diminuer graduellement.

Le capitaine était sur son banc de quart et semblait mesurer la distance avec un compas.

Cependant, tout pressé qu'il était de commencer sa partie de quilles, comme disait Pierre Berthaut, ce n'est pas lui qui commença le feu.

Sans doute, le capitaine du brick ennemi n'avait pas le sentiment de la distance porté au même degré que celui de *la Belle-Thérèse*, car on le vit carguer certaines voiles, de façon à ce que *la Calypso*, au lieu de sa proue, présentât un de ses flancs. Au même instant, une bande de nuage s'étendit le long de ses sabords, et, avant qu'on entendît la détonation de ses dix-huit pièces, une grêle de boulets venait clapoter dans la mer à trois ou quatre encablures de *la Belle-Thérèse*.

— Il paraît que nos amis les Anglais ont de la poudre et des boulets dont ils ne savent que faire, dit le capitaine Herbel; nous serons plus économes qu'eux, n'est-ce pas, Pierre ?

— Dame ! vous savez, capitaine, dit le pointeur, c'est à votre fantaisie : quand vous direz de commencer, on commencera.

— Bon ! dit le capitaine, laissez-le encore avancer de quelques brasses, nous avons le temps.

— Oui, dit le Parisien, il fait clair de lune. Dites donc, capitaine, ça doit être beau, un combat au clair de lune ! vous devriez nous régaler de cela, ce n'est pas commun ?

— Tiens ! c'est une idée, dit le capitaine. Ça te fera-t-il bien plaisir, dis, Parisien ?

— Parole d'honneur, je vous serai reconnaissant.

— Allons, allons, dit le capitaine, il faut faire quelque chose pour ses amis.

Il tira sa montre.

— Il est cinq heures du soir, les enfants, dit-il ; nous allons amuser *la Calypso* jusqu'à onze heures ; à onze heures cinq minutes, nous l'aborderons; à onze heures un quart, elle sera prise ; à onze heures et demie, chacun sera dans son hamac : *la Belle-Thérèse* est une fille bien élevée et qui se couche de bonne heure, même les jours de bal.

— D'autant plus, dit le Parisien, qu'à onze heures et demie, il y aura plus d'un danseur qui aura mal aux pieds.

— Capitaine, dit Pierre Berthaut, la main me démange ?

— Eh bien, répondit Herbel, envoie-leur donc un boulet ou deux ; mais je te déclare que ces deux-là sont pour ton compte et non pour le mien.

— Ah ! fit Pierre Berthaut, nous allons voir ce que nous allons voir.

— Attends encore un instant, Pierre, attends encore un instant, que le Parisien nous dise un peu ce qu'ils font là-bas.

— Dans cinq secondes, vous allez savoir cela, capitaine, dit le Parisien en montant dans la petite hune; car, cette fois, les deux bâtiments étaient assez près l'un de l'autre pour qu'il n'eût pas besoin de s'élancer jusqu'à la barre de perroquet.

— Ma sœur Anne, dit le capitaine, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois la mer qui verdoie, dit le Parisien, et le pavillon de Sa Majesté Britannique qui flamboie.

— Et entre la mer et le pavillon ? demanda le capitaine.

— Je vois chacun à son poste de combat, les canonniers à leur batterie, les soldats de marine sur les passavants et le gaillard d'arrière; enfin, je vois le capitaine qui embouche son porte-voix.

— Ah ! Parisien, dit Pierre Herbel, quel malheur que tu n'aies pas aussi fine oreille que bons yeux ! tu nous répéterais ce qu'il va dire.

— Oh ! dit le Parisien, écoutez vous-même, capitaine, et vous allez le savoir.

Le Parisien n'avait pas achevé, que deux éclairs sortaient de l'avant du brick ennemi, qu'une détonation se faisait entendre, et que deux boulets venaient ricocher dans le sillage de *la Belle-Thérèse*.

— Ah ! ah ! fit le capitaine Herbel, il paraît que c'est une contredanse à quatre. Pierre, allons ! allons ! que le cavalier donne la main à sa dame, et en avant deux, Pierre ! en avant deux !

Le capitaine avait à peine achevé à son tour, que Pierre Berthaut, après s'être penché un instant sur la pièce, se relevait et approchait lui-même la lance de la lumière.

Le coup partit.

On eût dit que le capitaine suivait le sillage du boulet dans l'air.

Le boulet alla s'enfoncer dans la proue.

Presque au même instant, la seconde détonation se fit entendre, et le second boulet suivit le premier si rapidement, que l'on eût pu croire qu'il courait après lui.

— Voilà qui vaut encore mieux! s'écria Pierre Berthaut tout joyeux, en voyant sauter un énorme éclat de la muraille de l'avant. Qu'en dites-vous, capitaine?

— Je dis que tu perds ton temps, mon ami Pierre.

— Comment! je perds mon temps?

— Sans doute. Quand tu lui auras mis vingt boulets dans le corps, tu auras donné de la besogne au charpentier, voilà tout. A pleine volée, morbleu! vise dans la mâture, brise-lui les jambes et casse-lui les ailes: le bois et la toile lui sont plus précieux en ce moment que la chair.

Pendant ce dialogue, *la Calypso* avait continué de gagner du terrain sur *la Belle-Thérèse*; elle fit feu de ses deux canons d'avant, dont un des boulets vint mourir à une portée de pistolet de l'arrière du brick, tandis que l'autre, en ricochant, frappait le flanc de *la Belle-Thérèse*, mais retombait dans l'eau, après avoir à peine marqué sa trace.

— Tenez, capitaine, dit Pierre Berthaut tout en s'allongeant sur un des deux canons, je crois que nous sommes à une bonne distance, et, si vous m'en croyez, nous nous y maintiendrons.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Remettre *la Belle-Thérèse* sous toutes voiles. Ah! si je pouvais être à la fois au gouvernail et à mes pièces, je vous répondrais, capitaine, que je naviguerais de manière à ne pas rompre un fil de la Vierge tendu entre nous deux.

— Déployez la grande voile, le clinfoc et la brigantine! cria le capitaine Herbel, en même temps que Pierre Berthaut aprochait la mèche et faisait feu.

Cette fois, le boulet passa au-dessus de la flottaison et brisa l'extrémité de la vergue.

— C'est ce que nous appelons le coup de manchette! dit le capitaine Herbel. Allons! Pierre, dix louis de prime à manger avec les camarades sur la première terre où l'on abordera, si tu brises son mât de misaine ou son grand mât entre le grand et le petit hunier.

— Hourra pour le capitaine! cria l'équipage.

— Est-il permis de se servir de boulets ramés? demanda Pierre.

— Pardieu! répondit le capitaine; sers-toi de ce que tu voudras.

Pierre Berthaut réclama du contre-maître les projectiles dont il avait besoin; celui-ci fit apporter une pile de gargousses contenant des boulets attachés deux à deux avec une chaîne.

Comme la seconde pièce était chargée, Pierre Berthaut, sans rien changer à sa charge, pointa et fit feu.

Le boulet troua la misaine et la grande voile à un demi-pied du mât.

— Allons, allons, dit le capitaine Herbel, il y a de l'intention.

Tout l'équipage s'était rapproché peu à peu du gaillard d'arrière.

Une partie des matelots, pour mieux voir le spectacle, était montée sur les haubans. Les gabiers, assis dans les hunes, se tenaient aussi tranquilles que s'ils eussent été en première loge à un spectacle gratis.

Pierre Berthaut fit charger les deux pièces avec les nouvelles gargousses.

— Ohé! capitaine! cria le Parisien.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, citoyen Mouffetard?

— Il y a, capitaine, qu'ils sont occupés à rouler un canon de l'arrière à l'avant, et les deux canons de l'avant à l'arrière.

— Et que penses-tu de cela, Parisien?

— Je pense qu'ils sont las de recevoir des oranges et de nous rendre des cerises, et que nous allons, de notre côté avoir affaire à du trente-six.

— Tu entends, Pierre?

— Oui, capitaine.

— Pierre, dix louis!

— Capitaine, pour l'honneur, on ferait déjà de son mieux; aussi, jugez : « Feu! »

— Et, en s'ordonnant le feu à lui-même, Pierre approcha la mèche de la lumière; le coup partit, une énorme déchirure se fit dans les voiles.

Presque aussitôt *la Calypso* répondit par une détonation

pareille, et un boulet, en emportant le bout de la vergue du grand hunier, coupa en deux un homme sur les haubans.

— Eh! dis donc, Pierre, cria le Parisien, est-ce que tu vas nous laisser écheniller comme cela, toi?

— Mille tonnerres! dit Pierre, il paraît que, eux aussi, ils ont du trente-six! Attends, attends, Parisien, et tu vas voir!

Cette fois, Pierre Berthaut pointa avec une attention toute particulière, se relevant rapidement après avoir pointé, et approchant la mèche de la lumière, le tout dans l'espace d'une seconde.

Cette fois, on ne vit rien, mais on entendit un craquement terrible.

Le grand mât oscilla un instant comme s'il ne savait point s'il devait tomber en avant ou en arrière; enfin, il s'inclina en avant, et, brisé un peu au-dessus de la grande hune, il tomba sur le pont, qu'il encombra de toile; la chaîne du boulet l'avait coupé par la moitié.

— Ma foi, Pierre, s'écria le capitaine tout joyeux, j'ai entendu parler d'un livre intitulé *les Liaisons dangereuses;* est-ce que tu l'aurais lu, par hasard? Tu as gagné tes dix louis, mon ami.

— Et l'on boira à la santé du capitaine! cria tout l'équipage.

— Maintenant, dit Herbel, *la Calypso* est à nous, comme si on nous la donnait pour rien; seulement, nous attendrons la lune, n'est-ce pas, Parisien?

— Je crois que ce sera prudent, répondit le Parisien; car voici la nuit qui arrive, et, pour la besogne qui nous reste à faire, il n'y a pas de mal de voir où l'on met le pied.

— Et moi, dit le capitaine, comme vous avez été bien sages, je vous promets un feu d'artifice.

En effet, le crépuscule était venu et la nuit s'avançait avec la rapidité particulière aux latitudes tropicales.

Comme cette nuit, tant qu'elle serait sans lune, menaçait d'être fort obscure, le capitaine Herbel ordonna que, pour bien indiquer aux Anglais que son intention n'était point de disparaître dans l'obscurité, on hissât des lanternes à ses perroquets.

Les lanternes furent hissées.

L'Anglais, de son côté, en signe qu'il regardait la partie

comme commencée seulement, arbora deux fanaux, ainsi qu'avait fait son adversaire.

Des deux côtés, on paraissait attendre avec une impatience égale le lever de la lune.

Les deux bâtiments avaient masqué leurs voiles de manière à rester en panne, ou à peu près; ils semblaient, au milieu de l'obscurité, deux nuages courant sur la mer, nuages terribles, et qui cachaient dans leurs flancs l'éclair et la tempête.

A onze heures, la lune se leva.

A l'instant même, une douce clarté se répandit dans l'atmosphère et la mer se glaça d'argent.

Le capitaine Herbel tira sa montre.

— Mes enfants, dit-il, je vous ai dit qu'à onze heures un quart *la Calypso* serait prise, et qu'à onze heures et demie nous serions dans nos hamacs, nous n'avons pas de temps à perdre. Ne nous occupons pas de l'ennemi, il fera ce qu'il voudra. Voici ce que nous avons à faire... Pierre Berthaut a-t-il transporté son attelage à l'avant?

— Oui, capitaine, dit Pierre Berthaut.

— Tout est-il chargé à mitraille?

— Oui, capitaine.

— Nous marchons droit sur l'Anglais. Pierre Berthaut commence par le saluer avec les deux sultanes : bon! nous lui envoyons notre volée de bâbord : très-bon! nous virons immédiatement, nous l'abordons, nous jetons nos grappins, et nous lui envoyons notre volée de tribord : excellent! Comme il a perdu son mât de hune, et qu'il est leste comme un homme qui a la jambe cassée, il nous envoie en tout sa volée de tribord; dix-huit pièces de vingt-quatre pour vingt-quatre de dix-huit et deux de trente-six : faites le report, et vous verrez que nous avons un bénéfice net de huit coups de canon. Maintenant, accostons, et le reste me regarde. Allons, mes enfants, en avant! et vive la France!

Un immense cri de « Vive la France! » sembla s'élever du sein de la mer et annoncer aux Anglais que le combat allait recommencer.

En même temps, *la Belle-Thérèse* manœuvra pour prendre l'avantage du vent.

Il en résulta que, tout en ayant l'air d'abord de s'éloigner de *la Calypso*, à un moment donné, et lorsqu'elle sentit

qu'elle avait le vent arrière, *la Belle-Thérèse* mit le cap sur son ennemie et fondit sur elle comme l'aigle des mers sur sa proie.

Ce qu'il y avait d'admirable dans l'équipage du capitaine Herbel, c'était son obéissance passive.

Le capitaine aurait ordonné de naviguer droit au *Maelstrom*, — ce fameux gouffre des *Contes scandinaves*... qui dévore les vaisseaux à trois ponts avec la même facilité que Saturne avalait les enfants, — que le pilote eût navigué droit au *Maelstrom*.

Ce qui avait été ordonné fut exécuté à la lettre.

Pierre Berthaut envoya ses deux coups à mitraille presque en même temps que *la Belle-Thérèse* recevait la volée de bâbord de son ennemie; puis sa volée de bâbord, à elle, gronda à son tour; puis, avant même que *la Calypso* eût songé, endolorie comme elle était, à virer pour lui envoyer sa volée de tribord, avant qu'elle eût eu temps de recharger ses canons, le beaupré de *la Belle-Thérèse*, chargé d'hommes comme un cep de vigne l'est de raisins, s'engagea dans les haubans du grand mât, tandis qu'au milieu du craquement des cordages, on entendait la voix du capitaine qui criait :

— Feu, mes enfants! une dernière bordée! rasez-le comme un ponton, et puis nous l'escaladerons comme une forteresse.

Douze pièces de canon chargées à mitraille semblèrent hurler de joie à cet ordre.

Un jet de flamme éclaira *la Calypso* d'une lueur sinistre; un nuage épais se répandit sur le pont; on entendit des craquements de bois et des hurlements de douleur, puis la voix du capitaine Herbel criant comme si elle commandait à la tempête :

— A l'abordage, enfants!

Au même moment, le premier, comme c'était son habitude, le capitaine Herbel sauta sur le pont de *la Calypso*.

Mais il n'était pas encore affermi sur ses pieds, qu'une voix dit à son oreille :

— C'est égal, capitaine, c'est moi qui serai le parrain de votre premier.

C'était la voix de Pierre Berthaut.

A la même minute, par le beaupré, qui s'égrena comme

un épi, par les vergues, par les haubans, par les agrès, par les cordages, les Malouins se laissèrent glisser sur le pont de *la Calypso*, où, pendant cinq secondes, les hommes tombèrent pressés comme la grêle dans un orage d'été.

Ce qui se passa alors sur le pont de *la Calypso* est impossible à rendre : ce fut un pêle-mêle effroyable, une lutte corps à corps, un hallali général, un sabbat de démons, au milieu duquel, au grand étonnement de chacun, on ne voyait ni n'entendait le capitaine Herbel.

Mais, au bout de quelques minutes, on l'aperçut sortant par une écoutille. Une torche qu'il tenait à la main éclairait son visage, noir de poudre et rouge de sang.

— Tous à bord de *la Belle-Thérèse*, enfants ! cria-t-il ; l'Anglais va sauter !

L'effet de ces paroles fut magique : le blasphème commencé s'éteignit, le bras levé s'arrêta.

Tout à coup, de l'intérieur du bâtiment abordé, sortit le cri terrible :

— Au feu !

Aussitôt, avec le même empressement qu'il avait mis à sauter à bord du brick ennemi, l'équipage de *la Belle-Thérèse* commença de l'abandonner, s'accrochant à toutes les manœuvres, sautant d'un bord à l'autre, tandis que le capitaine, Pierre Berthaut, et ce que l'on aurait pu appeler le groupe des géants, c'est-à-dire ces hommes que nous avons montrés, avant le combat, armés d'armes fantastiques, soutenaient la retraite.

Elle s'opéra avant que l'Anglais fût revenu de sa stupéfaction ; et, tandis que deux hommes, la hache à la main, dégageaient le beaupré des cordages où il était pris, on entendit une voix qui criait :

— Brassez bâbord devant ! hissez les focs ! carguez la grande voile et la brigantine ! balinguez derrière la barre, tout à tribord !

Ces diverses manœuvres, commandées avec la voix puissante qui impose l'obéissance passive, furent exécutées si rapidement, que, quels que fussent les ordres donnés par le capitaine anglais, on ne put lier les deux bâtiments l'un à l'autre, et que *la Belle-Thérèse*, comme si elle comprenait le danger auquel elle était exposée, se dégagea des haubans du bâtiment ennemi, hachant ses grappins, coupant ses

cordages, n'ayant plus enfin qu'une pensée, celle d'échapper à la terrible contagion des flammes.

Toutefois, le capitaine Herbel ne put empêcher que le brick ennemi, virant sur lui-même par un dernier effort, ne lui envoyât toute sa volée de bâbord, comme un suprême adieu de haine ou de vengeance ; mais l'équipage était si heureux de se sentir échappé à l'effroyable danger auquel il abandonnait son ennemi, qu'à peine fit-on attention à la chute de trois ou quatre morts et aux cris de cinq ou six blessés.

— Et maintenant, enfants, dit le capitaine, voilà le feu d'artifice que je vous avais promis. Attention !

Une fumée épaisse commençait à sortir par les écoutilles du brick anglais, tandis qu'une vapeur d'un autre genre apparaissait aux sabords et voilait la bouche des canons.

On entendit la parole du capitaine anglais grossie par le porte-voix.

— Les canots à la mer ! cria-t-il.

A l'instant même, la manœuvre fut exécutée, et quatre canots flottèrent autour de la frégate.

— Le canot de la poupe et le canot de la draine pour les soldats de marine ! cria le capitaine ; les deux canots de côté pour les matelots. Descendez les blessés d'abord.

Les soldats et les officiers de *la Belle-Thérèse* se regardaient les uns les autres. C'était là et sous leurs yeux qu'éclatait la supériorité de la discipline anglaise. La manœuvre qui s'exécutait à bord de *la Calypso*, avec autant de régularité que si le bâtiment eût fait un simple exercice dans le port de Portsmouth ou dans le golfe de Solway, eût, selon toute probabilité, été impossible à bord d'un navire français.

Les blessés furent descendus d'abord ; ils étaient en grand nombre : on les partagea entre les quatre canots ; puis, avec un ordre parfait, les soldats de marine allèrent prendre place dans les deux canots qui leur étaient dévolus ; puis vint le tour des matelots.

Le capitaine était sur son banc de quart, donnant ses ordres avec le même calme que s'il n'avait pas eu une mine sous ses pieds.

A partir de ce moment, le lieu de la scène cessa d'être visible : la fumée sortant plus épaisse par toutes les ouver-

tures, enveloppa le vaisseau d'un voile à travers lequel il fut impossible de rien distinguer.

De temps en temps, des serpents de feu semblaient s'enrouler le long des mâts; puis quelques canons, restés chargés et qu'on n'avait pas eu le temps de décharger, éclatèrent d'eux-mêmes; puis on vit sortir de l'incendie un canot, puis deux, puis trois; puis, tout à coup, une détonation effroyable se fit entendre, le bâtiment s'ouvrit comme le cratère d'un volcan, l'air se raya de débris enflammés qui montèrent au ciel, pareils à de gigantesques fusées!

C'était le bouquet du feu d'artifice promis par le capitaine Herbel.

Tout retomba à la mer, tout s'éteignit, tout rentra dans l'obscurité, et rien ne demeura du géant qui, un instant auparavant, se tordait dans les flammes; seulement, trois barques sillonnaient la mer s'éloignant à force de rames.

Le capitaine Herbel se garda bien de les poursuivre; et même une de ces barques étant passée sous le feu de la batterie de bâbord de *la Belle-Thérèse*, les matelots et le capitaine lui-même levèrent leurs chapeaux pour saluer ces braves qui, échappés au péril de l'incendie, allaient en affronter un autre, moins proche, moins visible, mais qui n'en était pas moins imminent : le double péril de la tempête et de la faim!

Le quatrième canot, le capitaine et le dernier quart de l'équipage avaient sauté avec le bâtiment.

Herbel et ses hommes suivirent des yeux les trois canots jusqu'au moment où ils les perdirent complétement de vue dans l'obscure immensité.

Alors, tirant sa montre :

— Mes enfants, dit le capitaine Herbel, il est minuit passé; mais, ma foi, les jours de fête, il est permis de se coucher un peu plus tard que d'habitude.

Et, maintenant, si l'on nous demande pourquoi le capitaine Herbel, au lieu de faire prisonniers les trois quarts de l'équipage de *la Calypso*, les laissait s'échapper ainsi, nous dirons que *la Belle-Thérèse*, portant déjà cent vingt hommes, ne pouvait se surcharger d'une centaine de prisonniers.

Enfin, si, ne se contentant pas de cette réponse, quelques lecteurs encore plus difficiles nous demandent pourquoi alors le capitaine Herbel, qui, avec trois coups de canon,

pouvait couler les trois canots, ne tirait pas ces trois coups de canon, nous répondrons...

Non, nous ne répondrons pas.

LXI

Le mariage d'un corsaire.

Pendant les dix ans qui suivirent les événements que nous avons racontés, — afin de donner, selon notre habitude, par des faits et non par un simple récit, une idée du caractère de nos héros, — le capitaine Herbel, dont on a vu la manière de procéder, ne fit que marcher plus avant dans la voie où il s'était engagé.

Nous nous contenterons, en ce qui concerne le rude marin, de faire, dans les journaux du temps, le relevé de ses prises :

Le Saint-Sébastien, vaisseau portugais allant de Sumatra à l'Ile de France, et dont la cargaison valait trois millions. Pour sa part, Herbel eut quatre cent mille livres.

La Charlotte, navire hollandais de trois cent soixante tonneaux, douze canons et soixante et dix hommes d'équipage. *La Charlotte* fut vendue six cent mille livres.

L'Aigle, goëlette anglaise de cent soixante tonneaux, vendue cent cinquante mille livres.

Le Saint-Jacques et *le Charles III*, navires espagnols vendus six cent mille livres.

L'Argos, bâtiment russe de six cents tonneaux.

L'Hercule, brick anglais de six cents tonneaux.

Le Glorieux, cutter anglais, etc., etc.

A cette liste, publiée par les journaux officiels du temps, nous pourrions joindre encore la nomenclature de trente ou

quarante autre prises; mais notre intention n'a jamais été de faire une biographie du capitaine Herbel : nous désirons seulement donner à nos lecteurs une idée de son caractère.

Rentré à Saint-Malo pendant l'hiver de 1800, avec son fidèle Pierre Berthaut, il reçut de ses compatriotes tous les témoignages possibles de sympathie. En outre, une lettre du premier consul l'attendait, l'invitant à venir à l'instant à Paris.

Bonaparte commença par féliciter le brave Malouin sur ses fabuleuses croisières; puis il lui offrit les épaulettes de capitaine et le commandement d'une frégate de la marine républicaine.

Mais Pierre Herbel secoua la tête.

— Que désirez-vous donc? lui demanda le premier consul étonné.

— Je serais bien embarassé de vous le dire, répondit Herbel.

— Vous êtes donc bien ambitieux ?

— Au contraire, je trouve que ce que vous m'offrez est trop haut pour moi.

— Vous ne voulez donc pas servir la République?

— Si fait; mais je veux la servir à ma façon.

— Comment cela?

— En corsaire... Tenez, laissez-moi vous dire la vérité.

— Dites.

— Du moment où j'ordonne, je suis un excellent marin; du moment où il me faudra obeir, je ne vaudrai pas le dernier de mes matelots.

— Il faut cependant toujours obéir à quelqu'un.

— Ma foi, dit le capitaine, jusqu'à présent, citoyen consul, je n'ai guère obéi qu'à Dieu, et encore, quand il me faisait dire par son premier officier d'ordonnance, monseigneur le vent, de carguer les voiles et de courir à sec; il m'est arrivé plus d'une fois, tant je suis enragé du démon de la désobéissance, de tenir la mer avec mes basses voiles, mon foc et ma brigantine. Ce qui veut dire que, si j'étais capitaine de frégate, je devrais obéir non-seulement à Dieu, mais encore à mon vice-amiral, à mon amiral, au ministre de la marine, que sais-je, moi? et que cela fait trop de maîtres pour un seul serviteur.

— Allons, dit le premier consul, je vois bien que vous n'a-

vez pas oublié que vous êtes de la famille des Courtenay, et que vos ancêtres ont régné à Constantinople.

— C'est vrai, citoyen premier consul, je ne l'ai pas oublié.

— Mais je ne puis cependant pas vous nommer empereur de Constantinople, quoique j'aie bien manqué de faire tout le contraire de ce qu'a fait Beaudouin, c'est-à-dire de revenir de Jérusalem par Constantinople, au lieu d'aller par Constantinople à Jérusalem?

— Non, citoyen; mais vous pouvez faire autre chose.

— Oui, je peux vous constituer un majorat pour votre fils aîné, vous faire épouser la fille d'un de mes généraux, si vous voulez vous allier à la gloire, d'un de mes fournisseurs si vous voulez vous allier à l'argent...

— Citoyen, premier consul, j'ai trois millions à moi, ce qui vaut bien un majorat, et, quant à me marier, j'ai mon affaire.

— Vous épousez quelque princesse palatine, quelque margrave allemande?

— J'épouse une pauvre fille qu'on appelle Thérèse, que j'aime depuis huit ans, et qui m'attend depuis sept.

— Diable! fit Bonaparte, je n'ai pas de chance : Saint-Jean-d'Acre là-bas, et vous ici!... Que comptez-vous donc faire, capitaine?

— Voilà, citoyen : me marier d'abord, j'en suis très-pressé, et, si ça n'avait pas été pour vous, je vous réponds que je n'aurais pas quitté Saint-Malo avant les noces.

— Bien; mais une fois marié?

— Jouir tranquillement de la paix, manger mes trois millions, et dire comme le berger de Virgile :

O Melibœ! deus nobis hæc otia fecit!

— Citoyen capitaine, je n'entends pas très-bien le latin.

— Oui, quand il s'agit de la paix surtout, n'est-ce pas? Je ne vous demande pas une paix de trente ans; non, le temps de mordre un an ou deux dans la lune de miel, voilà tout. Puis, après cela, ma foi, au premier coup de canon que j'entendrai... eh bien, mais *la Belle-Thérèse* n'est pas encore démolie!

— Je ne puis donc rien pour vous?

— Ma foi, je cherche.

— Et vous ne trouvez pas?

— Non; mais, si je trouve, je vous écrirai, foi d'Herbel.

— Pas même être le parrain de votre premier garçon?

— Vous jouez de malheur, citoyen consul, ma parole est engagée.

— A qui donc?

— A Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, mon contremaître.

— Et ce drôle-là ne peut pas me céder son tour, capitaine?

— Ah bien, oui! il ne le céderait pas à l'empereur de la Chine; d'ailleurs, il n'y a rien à dire, il l'a gagné à la pointe de son épée.

— Comment cela?

— En sautant le second à bord de *la Calypso*, et, entre nous qui sommes des braves, général, je dirai en y sautant même le premier... Enfin, j'ai fermé les yeux là-dessus.

— N'importe, capitaine, quoique je ne sois pas heureux avec vous, vous permettez bien, n'est-ce pas, que je prenne de vos nouvelles?

— Ayez la guerre, citoyen premier consul, et je vous en donnerai, je vous le promets.

— Allons! d'un mauvais payeur, il faut en prendre ce que l'on peut; au revoir, si nous avons la guerre!

— Au revoir, citoyen premier consul!

Pierre Herbel alla jusqu'à la porte et revint.

— C'est-à-dire au revoir, reprit-il, non, je ne peux pas encore m'engager à cela.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que vous êtes un général de terre et que je suis un marin; or, il n'y a pas de probabilité que, quand nous serons, vous en Italie ou en Allemagne, et moi dans l'Atlantique ou la mer des Indes, nous nous rencontrions souvent; ainsi, bonne chance dans vos campagnes, citoyen premier consul.

— Et vous, bonne réussite dans vos croisières, citoyen capitaine.

Et, là-dessus, le capitaine et le premier consul se quittèrent pour ne se revoir que quinze ans plus tard, à Rochefort.

Trois jours après sa sortie des Tuileries, Pierre Herbel

entrait les bras ouverts dans la petite maison de Thérèse Bréa, située dans le village de Plancoët, sur l'Arquenon, à quatre ou cinq lieues de Saint-Malo.

Thérèse poussa un cri de joie et se jeta dans les bras de Pierre.

Il y avait trois ans qu'elle ne l'avait vu. Elle avait appris son retour à Saint-Malo, puis son départ le même jour pour Paris.

Toute autre que Thérèse eût été au désespoir et se serait demandé quelle affaire importante pouvait, chez son amant, primer le désir de la revoir; mais elle, confiante en la parole de Pierre, alla s'agenouiller devant Notre-Dame de Plancoët, et se contenta de lui rendre grâces du retour, sans penser même à demander compte du départ inattendu qui l'avait suivi.

En effet, comme nous l'avons vu, arrivé à Paris une heure avant son audience, Pierre Herbel en était parti une heure après; son absence dura donc six jours seulement. — Il est vrai que ces six jours parurent six siècles à Thérèse.

Aussi, quand elle aperçut son amant, le mouvement qui la poussa dans ses bras fut-il bien rapide, et le cri qui s'échappa de sa bouche ou plutôt de son cœur fut-il bien joyeux.

— Ah! fit Pierre Herbel, après avoir pris sur les joues de Thérèse deux bons baisers tout remplis de larmes; à quand la noce, Thérèse?

— Quand tu voudras, répondit celle-ci; il y a sept ans que je suis prête, et nos bans sont affichés depuis trois.

— Nous n'avons donc qu'à prévenir le maire et le curé?

— Oh! mon Dieu, oui!

— Allons les prévenir, Thérèse; je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent : « Il a attendu six ans, il peut bien attendre encore. » Non, tout au contraire, je dis, moi : « J'ai attendu six ans, je trouve que c'est assez joli comme cela, et je ne veux plus attendre. »

Sans doute Thérèse était du même avis que son fiancé; car il n'avait pas achevé ces dernières paroles, qu'elle avait son châle sur les épaules et sa coiffe sur la tête.

Pierre Herbel lui prit le bras.

Quelque diligence qu'y missent le maire et le curé, il fallut attendre trois jours. Pendant ces trois jours, le capitaine fut comme un fou.

Le troisième jour, lorsque le maire lui dit : « Au nom de la loi, vous êtes unis! »

— C'est bien heureux, dit Pierre Herbel, si cela avait tardé encore, ce soir j'accostais.

Neuf mois après, jour pour jour, Thérèse accoucha d'un gros garçon, dont, selon la parole engagée, Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, fut le parrain; aussi l'inscrivit-on sur les registres de l'état-civil de Saint-Malo, sous le nom de *Pierre* Herbel de Courtenay, — sous-entendu vicomte. — Il était deux fois Pierre : Pierre par son père, Pierre par son parrain.

Nous avons dit comment, pour se conformer à la mode de l'époque, le jeune peintre avait latinisé son nom et substitué, au nom un peu vulgaire de l'apôtre renégat, le nom plus aristocratique de *Pétrus*.

Mais patience, chers lecteurs, nous n'en avons pas encore tout à fait fini avec son *corsaire de père*, comme l'appelait le général Herbel.

La lune de miel du capitaine Herbel dura juste le temps que dura la paix d'Amiens; nous nous trompons : elle dura quelques jours de plus.

Dix historiens pour un vous diront, si vous prenez la peine de les interroger, comment fut rompu le traité de 1802 : moi seul puis vous raconter comment se termina la lune de miel de notre digne capitaine.

Tant que la paix avait duré, tout avait été à merveille dans le ménage d'Herbel. Il adorait sa femme, douce et aimante comme un ange; il adorait son fils, qu'il prétendait — et cela peut-être avec raison — être le plus bel enfant non-seulement de Saint-Malo, mais encore de toute la Bretagne, et même de toute la France. Bref, il était l'homme le plus heureux du monde, et, s'il n'y avait pas eu la guerre, cet état de quiétude eût certainement duré pendant des mois, pendant des années, toujours peut-être, sans qu'un seul nuage ternît la sérénité de son ciel.

Mais l'orage s'amassait du côté de l'Angleterre. Le gouvernement anglais avait fait la paix comme contraint et forcé; il avait fallu, pour en arriver là, que la coalition de l'empereur Paul Ier avec la Prusse, le Danemark et la Suède, renversât le ministère de Pitt, et fît nommer l'orateur Addington premier lord de l'Échiquier. Par malheur, cette

paix n'existait qu'à la surface; l'assassinat de Paul Ier fit tomber la pierre principale de la voûte; les Anglais se plaignirent que la France évacuait trop lentement Rome, Naples et l'île d'Elbe; la France se plaignait que l'Angleterre n'évacuât pas du tout Malte et l'Égypte. Bonaparte, afin d'être prêt à tout événement, préparait une expédition pour Saint-Domingue. Le baromètre politique marquait une guerre imminente.

Depuis que cette expédition, quoique en projet encore, avait rendu aux ports de France l'agitation fébrile qui précède les guerres maritimes, le capitaine Herbel était devenu, lui aussi, fiévreux et agité. La vie de famille n'avait jamais été le fait de ce tempérament aventureux : c'était pour lui une de ces îles de fleurs de l'Océan où un marin peut faire une relâche plus ou moins longue, mais voilà tout. Le véritable élément du capitaine, c'était la mer : la mer, qui l'avait pris au rivage, le réclamait comme une maîtresse jalouse réclame son amant, et l'attirait malgré lui; de joyeux qu'il avait été jusque-là, son visage était devenu triste; il s'informait, à chaque bâtiment pêcheur, du jour où les hostilités recommenceraient; il passait des journées entières sur la falaise la plus élevée, les yeux perdus dans la double immensité du ciel et des flots.

Thérèse, qui semblait voir en lui et par lui, s'aperçut de ce changement d'état, et, longtemps, ne sut à quoi l'attribuer. Cette bizarre humeur, cette sombre taciturnité, étaient si loin des habitudes de son mari, qu'elle s'en effraya, mais sans lui en parler.

Elle comprenait, cependant, qu'il lui faudrait tôt ou tard avoir une explication, quand, une nuit, elle fut réveillée en sursaut par les mouvements furieux que faisait le capitaine et les cris étranges qu'il poussait.

Il rêvait qu'il était en pleine bataille, et hurlait de toute la force de ses poumons :

— Sus! sus aux Anglais, mes enfants! à l'abordage, et vive la République!

Le combat fut rude; cependant, au bout de quelques secondes, il finit, sans doute comme celui du *Cid*, faute de combattants.

Le capitaine, qui s'était soulevé à demi, retomba la tête sur l'oreiller, en criant :

— Amène le pavillon, chien d'Anglais! Victoire! victoire!

Et il rentra dans le paisible sommeil d'un vainqueur

Dès lors, tout fut expliqué à la pauvre Thérèse.

— Ainsi, mumura-t-elle, — car son sommeil, à elle s'évanouissait au rêve de son mari, — il vient, sans le savoir, de me dire la cause de ses mauvaises heures. Pauvre Pierre! c'est par amour pour moi qu'il reste enchaîné ici, prisonnier dans la maison, frappant sa tête aux barreaux comme un lion en cage... Hélas! je comprends, cette vie paisible n'est pas faite pour toi, mon pauvre Pierre! A toi, il te faut l'espace, l'air libre du ciel au-dessus de ta tête, la mer sous tes pieds; il te faut les grandes tempêtes et les grandes batailles, les colères des hommes et les colères de Dieu. Je n'avais rien vu, rien compris, rien deviné, je t'aimais! Pardonne-moi, mon cher Pierre!

Et Thérèse attendit le matin dans une anxiété mortelle. Puis, le jour venu:

— Pierre, dit-elle d'une voix qu'elle essaya de rendre ferme, Pierre, tu t'ennuies ici.

— Moi? répondit Pierre.

— Oui.

— N'en crois rien.

— Pierre, tu n'as jamais menti; reste, même avec moi, franc et loyal comme un marin.

Pierre balbutia.

— Ton oisiveté te perd, mon ami, continua Thérèse.

— Ton amour me ravit, répondit Pierre.

— Il faut partir, Pierre; nous allons avoir la guerre.

— Oui, en effet, tout le monde dit cela.

— Et toi, mon bien cher, tu as commencé les hostilités.

— Que veux-tu dire? demanda Pierre étonné.

Thérèse lui raconta son rêve de la nuit précédente.

— Ah! oui, dit Pierre, quant à cela, c'est possible, toute ma nuit n'a été qu'un long rêve et un combat acharné.

— Et à la passion que tu mettais dans cette lutte, tout imaginaire qu'elle était, j'ai compris que le temps de notre vie tranquille était passé; que ta vie véritable, à toi, c'était là où il y avait des périls à braver et de la gloire à acquérir; aussi j'ai pris une grande résolution, mon ami.

— Laquelle?

— C'est de t'encourager à prendre la mer le plus tôt possible.

— Toi, chère Thérèse du bon Dieu?

— Moi, Pierre; la Providence nous a dévolu deux tâches différentes, mon ami: je t'ai attendu sept ans et j'ai été heureuse de t'attendre; tu es venu et tu as fait de moi pendant deux ans la femme la plus heureuse de la terre. Tu vas repartir, Pierre, et j'attendrai de nouveau ton retour; mais, cette fois, j'attendrai près de notre enfant, et l'attente me sera plus facile. J'ai bien des choses à lui apprendre, au cher enfant, pour accomplir près de lui mon œuvre de mère. Je lui parlerai de toi, je lui raconterai tes combats, dont le bruit viendra jusqu'à nous. Puis, tous les jours, nous monterons sur la falaise avec l'espoir de voir ton bâtiment blanchir à l'horizon. Alors, mon ami, nous accomplirons tous deux, devant le Seigneur, le devoir qui nous est imposé. Homme, tu défendras ton pays; femme, j'élèverai notre enfant; et le Seigneur nous bénira.

Pierre n'était pas un amoureux bien démonstratif; mais, à ces dernières paroles, il crut voir le front de sa femme resplendir comme celui de la Vierge de Plancoët, et il tomba à ses pieds.

— Tu me promets donc de ne pas trop souffrir de mon absence, femme? lui demanda-t-il.

— Ne pas souffrir, Pierre, répondit Thérèse, ce serait ne pas t'aimer! Je souffrirai donc; mais je me souviendrai que tu es heureux, et ton bonheur me causera plus de joie que ton absence ne m'aura causé de peine.

Pierre se jeta dans les bras de sa femme; puis, s'élançant hors de la maison, il courut dans les rues de Saint-Malo, appelant tous ses anciens matelots par leurs noms, et chargeant son ami Pierre Berthaut de rallier tous ceux qu'il rencontrerait sur la route ou chez eux.

Et, huit jours après, radoubée à fond, repeinte à neuf, avec son ancien équipage bien connu, augmenté d'une vingtaine d'hommes, avec ses vingt-quatre caronades de de dix-huit et ses deux pièces de trente-six, *la Belle-Thérèse* sortait du port de Saint-Malo pour revoir ces parages indiens où Pierre Herbel avait commencé cette redoutable réputation de corsaire qui balançait celle de son ami et compatriote Surcouf.

Partie le 6 mai 1802, dès le 8 du même mois, *la Belle-Thérèse* prenait, après une lutte de dix heures, un négrier portant seize caronades de douze.

Le 15, elle capturait un bâtiment portugais de dix-huit canons et de soixante et dix hommes d'équipage.

Le 25, elle amarrait un trois-mâts de commerce, pavillon hollandais, chargé de cinq mille balles de riz, et de cinq cents tonneaux de sucre.

Le 15 juin, pendant une nuit pareille à celle où nous avons vu le capitaine Herbel anéantir *la Calypso*, elle désemparait un trois-mâts anglais qui passait, sinon sous le commandement, du moins sous la conduite de Pierre Berthaut, élevé momentanément au grade de lieutenant.

Enfin, au commencement de juillet, après dix-huit combats et quinze prises, *la Belle-Thérèse* jetait l'ancre à l'île de France, d'où elle ne revint, chargée de butin de toute sorte, qu'en 1805, c'est-à-dire après la bataille d'Austerlitz.

Thérèse avait tenu parole à son mari : tous les jours, elle était montée sur la falaise avec son enfant, déjà âgé de plus de trois ans; de sorte que, du moment où les objets devinrent perceptibles, Pierre Herbel put reconnaître sur la falaise une femme et un enfant qui lui faisaient des signes de bienvenue.

Thérèse avait reconnu le brick de son mari, longtemps avant que celui-ci eût pu, non-seulement la reconnaître mais même la distinguer.

LXII

La Malmaison.

1815 arriva.

On en était au 6 juillet; Waterloo fumait encore à l'horizon.

Le 21 juin, à six heures du matin, Napoléon était rentré à l'Élysée; le 22, il signait cette déclaration :

« Français!

» En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances paraissent changées : je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne ! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par la loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

» Donné au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

» NAPOLÉON. »

Quatre jours après avoir signé cette déclaration, c'est-à-dire le 26 juin, Napoléon — presque en réponse, comme on voit, à son abdication — recevait l'arrêté suivant :

« La commission du gouvernement arrête ce qui suit :

» Article 1er. — Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates du port de Rochefort soient armées pour transporter *Napoléon Bonaparte* aux États-Unis.

» Art. 2. — Il lui sera fourni, jusqu'au point du débarquement, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant général Becker, qui est chargé de pourvoir à sa sûreté.

» Art. 3. — Le directeur général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs au service des relais.

» Art. 4. — Le ministre de la marine donnera des ordres pour assurer le retour des frégates aussitôt après le débarquement.

» Art. 5. — Les frégates ne quitteront point la rade de Rochefort avant que les saufs-conduits demandés soient arrivés.

» Art. 6. — Les ministres de la marine, de la guerre et des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

» *Signé* : Duc d'OTRANTE; comte GRENIER; comte CARNOT; baron QUINETTE; CAULINCOURT, duc de VICENCE. »

Le lendemain, le duc d'Otrante, en vertu d'une nouvelle décision du gouvernement, autorisait l'empereur à recevoir, contre quittance motivée : — un service d'argenterie de douze couverts; le service de porcelaine dit des quartiers généraux; six services de douze couverts en linge damassé; six services en linge d'office; douze paires de draps de premier choix; douze paires de draps de service; six douzaines de serviettes d'appartement; deux voitures de voyage; trois selles et brides d'officier général; trois selles et brides de piqueur; quatre cents volumes à prendre dans la bibliothèque de Rambouillet; diverses cartes géographiques; enfin, cent mille francs pour les frais généraux de voyage.

C'était le dernier trousseau de l'empereur.

Le même jour, vers quatre heures du soir, le général comte Becker, chargé de la garde de celui qu'on n'appelait déjà plus que Napoléon Bonaparte, recevait du maréchal ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, la lettre suivante —Ce dernier, du moins, appelait encore son ancien maître *empereur* et *majesté*; mais, comme on le verra, cela ne l'engageait à rien, et puis on sait ce que c'est que la force de l'habitude.

« Monsieur le général,

» J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la commission du gouvernement vous charge de notifier à l'empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont devenues tellement impérieuses, qu'il est indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix.

» Cet arrêté a été pris autant dans l'intérêt de sa personne que dans celui de l'État, qui doit lui être cher.

» Si l'empereur ne prenait point une résolution à la notification que vous lui ferez de cet arrêté, vous exerceriez la surveillance la plus active, soit pour que Sa Majesté ne puisse sortir de la Malmaison, soit pour prévenir toute tentative contre sa personne. Vous feriez alors garder toutes les avenues qui aboutissent de tous côtés à la Malmaison. J'écris au premier inspecteur de la gendarmerie et au commandant de la place de Paris de mettre à votre disposition la gendarmerie et les troupes que vous pourriez leur demander.

» Je vous réitère, monsieur le général, que cet arrêté a été entièrement pris pour l'intérêt de l'État et la sûreté personnelle de l'empereur. Sa prompte exécution est indispensable; le sort de Sa Majesté et de sa famille en dépend.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le général, que toutes ces mesures doivent être prises dans le plus grand secret possible.

» *Le maréchal, ministre de la guerre,*

» Prince d'ECKMUHL. »

Une heure après, le même général Becker recevait, du duc d'Otrante, cette autre lettre, qui lui était transmise par le ministre de la guerre :

« Monsieur le comte,

» La commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la commission l'avait pris hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée de ses passe-ports.

» Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que cette négociation tourne à sa satisfaction.

» L'honneur français y est interressé; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions pour la sûreté personnelle de Napoléon, et pour *qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné.*

» Duc d'OTRANTE. »

Dès le 25, sur l'invitation de la commission de gouvernement, l'empereur avait quitté l'Élysée et s'était retiré à la Malmaison, toute pleine encore du souvenir de Joséphine.

Malgré la lettre du duc d'Otrante et les instances du gouvernement provisoire, Napoléon ne pouvait se décider à partir.

Le 28 juin, il dictait cette lettre au comte Becker; — il était bien entendu que, quoique dictée par l'empereur, le comte Becker en prenait la responsabilité. — Elle était adressée au ministre de la guerre.

« Monseigneur,

» Après avoir pris connaissance de l'arrêté du gouvernement, relatif à son départ pour Rochefort, Sa Majesté l'empereur m'a chargé d'annoncer à *Votre Altesse* qu'elle renonce à ce voyage, attendu que, les communications n'étant pas libres, elle ne trouve pas une garantie suffisante pour la sûreté de sa personne.

» D'ailleurs, en arrivant à cette destination, l'empereur se considère comme prisonnier, puisque son départ de l'île d'Aix est subordonné à l'arrivée des passe-ports qui lui seront sans doute refusés pour se rendre en Amérique.

» En conséquence de cette interprétation, l'empereur est déterminé à recevoir son arrêt à la Malmaison; et, en attendant qu'il soit statué sur son sort par le duc de Wellington, auquel le gouvernement peut annoncer cette résignation, Napoléon restera à la Malmaison, persuadé que l'on n'entreprendra rien contre lui qui ne soit digne de la nation et du gouvernement.

» COMTE BECKER. »

On voit qu'on n'appelait plus Napoléon *majesté*, mais qu'on appelait toujours le prince d'Eckmühl *altesse*.

Une pareille réponse devait amener des mesures de rigueur.

Dans le courant de la journée arriva une dépêche; on crut d'abord qu'il s'agissait du départ de l'empereur; Napoléon l'ouvrit et lut ce qui suit :



Ordre du ministre de la guerre au général Becker.

Paris, 28 juin 1815.

« Monsieur le général,

» Vous prendrez une partie de la garde qui se trouve à Rueil sous vos ordres, et vous irez brûler et détruire complétement le pont de Chatou.

» Je fais détruire également par les troupes qui sont à Courbevoie le pont de Bezons.

» J'y envoie un de mes aides de camp pour cette opération.

» J'enverrai demain des troupes à Saint-Germain; mais, en attendant, gardez-vous sur cette route.

» L'officier qui vous porte cette lettre est chargé de m'apporter lui-même le rapport de l'exécution de cet ordre. »

Le général Becker attendait la décision de l'empereur.

L'empereur, avec le plus grand calme, lui rendit la lettre.

— Qu'ordonne Sa Majesté? demanda le comte Becker.

— Faites exécuter l'ordre qui vous est donné, répondit l'empereur.

Le général Becker fit exécuter l'ordre à l'instant même.

Le soir, on appela le général à Paris : il partit à huit heures.

Napoléon ne voulut point se coucher avant le retour du général. Il désirait savoir ce qui se serait passé entre celui-ci et le ministre de la guerre.

A onze heures, le général rentra.

L'empereur le fit aussitôt appeler.

— Eh bien, lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut, que se passe-t-il à Paris?

— Des choses étranges, sire, et que Votre Majesté aura peine à croire.

— Vous vous trompez, général : depuis 1814, je suis guéri de l'incrédulité. Dites donc ce que vous avez vu.

— Vu! oui, sire, on dirait que Votre Majesté a le don de deviner. En arrivant à l'hôtel du ministre, je me suis croisé avec une personne qui sortait de chez le prince, et à laquelle je ne fis point d'abord une grande attention.

— Et qu'elle était cette personne? dit Napoléon impatient.

— Le prince prit le soin de me l'apprendre lui-même, continua le général. « Avez-vous reconnu l'homme qui me quitte? demanda-t-il. — Je n'ai point fait attention à lui, répondis-je. — Eh bien, c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII. »

Napoléon ne put réprimer un léger tressaillement.

Le général Becker continua ou plutôt reprit :

— « Eh bien, mon cher général, me dit le ministre de la guerre, c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII, qui vient, de la part de Sa Majesté (Louis XVIII était redevenu *majesté*), me soumettre des propositions que j'ai trouvées tout à fait acceptables pour le pays; de sorte que, si les miennes sont agréées, je monterai demain à la tribune pour exposer le tableau de notre situation et pour faire sentir la nécessité d'adopter des projets que je crois utiles à la cause nationale. »

— Ainsi murmura Napoléon, la cause nationale, maintenant, c'est le retour des Bourbons... Et vous n'avez rien répondu à cela, général?

— Si fait, sire. « Monsieur le maréchal, ai-je répondu, je ne puis vous dissimuler mon étonnement de vous voir prendre une détermination qui doit décider du sort de l'empire en faveur d'une seconde restauration : prenez garde de vous charger d'une pareille responsabilité. Il y a peut-être encore des ressources pour repousser l'ennemi, et l'opinion de la Chambre ne me paraît point, après son vote pour Napoléon II, favorable au retour des Bourbons. »

— Eh bien, demanda vivement l'empereur, qu'a-t-il répondu, lui?

— Rien, sire; il est rentré dans son cabinet, et m'a fait passer un nouvel ordre de départ.

En effet, le général rapportait un ordre où il était dit que, si Napoléon tardait de vingt-quatre heures à partir, on ne répondait plus de sa personne.

Mais l'empereur restait comme insensible à cet ordre.

Lui, qui ne devait plus s'étonner de rien, s'étonnait cependant d'une chose : c'était que le retour des Bourbons fût négocié avec M. de Vitrolles par le prince d'Eckmühl, qui avait négocié son retour, à lui, Napoléon; par ce même

homme qui lui avait envoyé à l'île d'Elbe M. Fleury de Chaboulon pour appeler son attention sur l'état des choses et lui dire que la France lui était ouverte et l'attendait!

Et, en effet, lorsqu'arriva la nouvelle du débarquement, l'ancien chef d'état-major de Napoléon était tellement compromis, qu'il alla demander un refuge à M. Pasquier, chirurgien en chef des Invalides, qu'il avait connu à l'armée et sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter.

Napoléon se trompait : il y avait donc encore des choses qui pouvaient l'étonner.

Il donna l'ordre de son départ pour le lendemain.

Mais, tandis que se faisaient les préparatifs du départ de l'empereur, une scène s'accomplissait dont les suites pouvaient devenir plus graves.

Un de ceux qui avaient vu avec le plus de douleur Napoléon se débattre, irrésolu, sous la main de Dieu, à l'Élysée d'abord, à la Malmaison ensuite, était notre ancienne connaissance, M. Sarranti, qui, en ce moment, expie sous les verrous et bientôt peut-être va payer de sa vie son dévouement obstiné à l'empereur.

Depuis le retour de Napoléon, il n'avait cessé de faire respectueusement observer à son ancien général qu'avec un pays comme la France, rien n'était jamais perdu : les maréchaux étaient oublieux, les ministres étaient ingrats, le sénat était infâme; mais le peuple, mais l'armée restaient fidèles.

Il fallait tout rejeter loin de soi, répétait M. Sarranti, et en appeler, dans ce grand duel, au peuple et à l'armée.

Or, le 29 juin au matin, arriva un événement qui parut donner pleinement raison au rude et inflexible conseiller.

Vers six heures du matin, tous les proscrits de la Malmaison, — ceux qui habitaient ce château étaient déjà des proscrits! — tous les proscrits de la Malmaison furent réveillés par les cris furieux de « Vive l'empereur ! A bas les Bourbons ! A bas les traîtres ! »

Chacun se demandait ce que voulaient dire ces cris, qu'on n'avait point entendus depuis le jour où, sous les fenêtres de l'Élysée, deux régiments de tirailleurs de la garde, enrôlés volontaires pris parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, étaient venus défiler dans le jardin en demandant

à grands cris que l'empereur se mît à leur tête et les conduisît à l'ennemi.

M. Sarranti, seul, semblait être au courant de ce qui se passait. Il était debout, tout habillé, et dans la chambre qui précédait celle de l'empereur.

Avant même que celui-ci eût appelé pour savoir quel était ce bruit, il entra.

Ses premiers regards se portèrent sur le lit : le lit était vide. L'empereur était dans la bibliothèque attenante à la chambre ; assis devant la fenêtre, les pieds sur l'appui de la croisée, il lisait Montaigne.

En entendant des pas :

— Qu'est-ce? demanda-t-il sans se détourner.

— Sire, lui dit une voix connue, entendez-vous?

— Quoi?

— Les cris de « Vive l'empereur! A bas les Bourbons! A bas les traîtres! »

L'empereur sourit tristement.

— Eh bien, après, mon cher Sarranti? dit-il.

— Eh bien, sire, c'est la division Brayer qui revient de la Vendée, et qui est arrêtée devant la grille du château.

— Après? continua l'empereur du même ton, avec le même calme ou plutôt avec la même indifférence.

— Après, sire?... Ces braves ne veulent pas aller plus loin ; ils ont déclaré qu'il fallait qu'on leur rendît leur empereur, ou que, si leurs chefs ne consentaient pas à être leurs interprètes auprès de vous, ils allaient eux-mêmes venir prendre Votre Majesté et la mettre à leur tête.

— Après? reprit encore Napoléon.

Sarranti étouffa un soupir ; il connaissait l'empereur : ce n'était plus de l'indifférence, c'était du découragement.

— Eh bien, sire, dit M. Sarranti, le général Brayer est là, et demande à entrer pour mettre aux pieds de Votre Majesté le vœu de ses soldats.

— Qu'il entre! dit l'empereur en se levant et en posant son livre tout ouvert sur la fenêtre, comme un homme qui ne fait qu'interrompre une lecture qui l'intéresse.

Le général Brayer entra.

— Sire, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Napoléon, nous venons, ma division et moi, nous mettre aux ordres de Votre Majesté.

— Vous venez trop tard, général.

— Ce n'est point notre faute, sire ; dans l'espérance d'arriver à temps pour défendre Paris, nous avons fait dix, douze, et jusqu'à quinze lieues par jour.

— Général, dit Napoléon, j'ai abdiqué.

— Comme empereur, sire : pas comme général.

Un éclair passa dans les yeux de Napoléon.

— Je leur ai offert mon épée, et ils l'ont refusée, dit-il.

— Ils l'ont refusée !... Qui cela, sire ?... Excusez-moi si j'interroge Votre Majesté.

— Lucien, mon frère.

— Sire, le prince Lucien, votre frère, n'a pas oublié qu'il était, le 1er brumaire, président du conseil des Cinq-Cents.

— Sire, insista M. Sarranti, faites-y bien attention, la voix de ces dix mille hommes qui sont sous vos fenêtres et qui crient : « Vive l'empereur ! » c'est le cri du peuple, c'est le dernier effort de la France ; c'est plus, c'est la dernière faveur de la fortune... Sire, au nom de la France, au nom de votre gloire...

— La France est ingrate, murmura Napoléon.

— Pas de blasphème, sire ! une mère n'est jamais ingrate.

— Mon fils est à Vienne.

— Votre Majesté en sait le chemin.

— Ma gloire est morte dans les plaines de Waterloo.

— Sire, rappelez-vous ce que vous disiez à l'Italie en 1796 : « La République est comme le soleil ; aveugle ou fou qui nierait sa clarté ! »

— Sire, songez que j'ai là dix mille hommes de troupes fraîches, enthousiastes, et qui n'ont point encore combattu, ajouta le général Brayer.

L'empereur resta un instant pensif.

— Faites appeler mon frère Jérôme, dit-il.

Un instant après, le plus jeune des frères de l'empereur, celui-là seul qui lui était resté fidèle, celui qui, rayé de la liste des souverains, avait combattu comme soldat, entra, pâle encore des deux blessures qu'il avait reçues, l'une aux Quatre-Bras, l'autre à la ferme du Goumont, et des fatigues qu'il avait prises à soutenir la retraite de l'armée.

L'empereur lui tendit la main ; puis, brusquement et sans préambule :

— Jérôme, dit-il, qu'as-tu remis aux mains du maréchal Soult ?

— Les premier, deuxième et sixième corps, sire.

— Réorganisés ?

— Complétement.

— Combien d'hommes ?

— Trente-huit ou quarante mille hommes.

— Et vous dites, vous, général ?... continua l'empereur en se tournant vers Brayer.

— Dix mille.

— Et quarante-deux mille aux mains du maréchal Grouchy ; quarante-deux mille hommes de troupes fraîches, ajouta Jérôme.

— Tentateurs ! murmura Napoléon.

— Sire ! sire ! s'écria Sarranti en joignant les mains, vous êtes sur la voie de votre salut... En avant ! en avant !

— C'est bien, je te remercie, Jérôme ; ne t'éloigne pas, peut-être aurai-je besoin de toi. — Général, attendez mes ordres à Rueil. — Toi, Sarranti, mets-toi à cette table, et écris.

L'ex-roi et le général sortirent en s'inclinant, tous deux le cœur plein d'espérance.

M. Sarranti resta seul avec l'empereur.

Il était déjà assis, tenait la plume et attendait.

— Ecrivez, dit Napoléon.

Puis, distrait :

— « A la commission de gouvernement. »

— Sire, dit Sarranti en jetant la plume, je n'écrirai pas à ces gens-là.

— Comment, tu n'écriras pas à ces gens-là ?

— Non, sire.

— Pourquoi ?

— Parce que tous ces gens-là sont les ennemis mortels de Votre Majesté.

— Ils tiennent tout de moi.

— Raison de plus, sire ; il y a des bienfaits si grands, qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude.

— Ecris, te dis-je.

M. Sarranti se leva, salua et déposa la plume sur la table.

— Eh bien ? demanda l'empereur.

— Sire, nous n'en sommes plus au temps où les vaincus se faisaient tuer par un esclave; écrire à la commission de gouvernement, c'est vous tuer aussi sûrement que si je vous enfonçais un couteau dans la poitrine.

Puis, comme l'empereur ne répondait pas :

— Sire! sire! dit Sarranti, c'est l'épée qu'il faut prendre, et non la plume; c'est à la nation qu'il faut en appeler, et non à des hommes qui, je vous le répète, sont vos ennemis : qu'ils apprennent que vous venez de battre les ennemis au moment où ils vous croiront sur la route de Rochefort.

L'empereur connaissait son compatriote, il savait que rien ne le ferait fléchir, pas même un ordre de lui.

— C'est bien, dit-il; envoyez-moi le général Becker!

Sarranti sortit; le général Becker entra.

— Général, dit Napoléon, je vous annonce que j'ai différé mon départ de quelques heures, afin de vous envoyer à Paris pour soumettre de nouvelles propositions au gouvernement.

— De nouvelles propositions, sire? fit le général étonné.

— Oui, dit l'empereur, je demande à reprendre le commandement de l'armée au nom de Napoléon II.

— Sire, dit le général, oserai-je vous faire respectueusement observer qu'un pareil message serait mieux rempli par un officier de la maison impériale que par un membre de la Chambre et un commissaire du gouvernement dont les instructions se bornent à accompagner Votre Majesté!

— Général, reprit l'empereur, j'ai toute confiance en votre loyauté, et c'est à cause de cela que je vous charge de cette mission, vous préférablement à tout autre.

— Sire, puisque mon dévouement peut être utile à Votre Majesté, répondit le général, je n'hésite pas à lui obéir; mais je voudrais avoir des instructions écrites.

— Asseyez-vous là, général, et écrivez.

Le général s'assit à la place que venait de quitter Sarranti, et prit la plume déposée par lui.

L'empereur dicta, et le général écrivit :

A la commission de gouvernement.

« Messieurs,

» La situation de la France, les vœux des patriotes et les

cris des soldats réclament ma présence pour sauver la patrie. Ce n'est plus comme empereur que je réclame le commandement, c'est comme général.

» Quatre-vingt mille hommes se réunissent sous Paris: c'est trente mille de plus que je n'en ai jamais eu sous la main dans la campagne de 1814, et cependant j'ai lutté trois mois contre les grandes armées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et la France serait sortie victorieuse de la lutte sans la capitulation de Paris; c'est enfin quarante-cinq mille hommes de plus que je n'en avais lorsque je franchis les Alpes et conquis l'Italie.

» Après avoir repoussé l'ennemi, j'engage ma parole de soldat de me rendre aux États-Unis pour y accomplir ma destinée.

» NAPOLÉON. »

Le général Becker ne tenta pas la moindre observation; comme soldat, il comprenait que tout cela était possible.

Il partit.

Napoléon attendit avec anxiété; c'était la première fois, peut-être, que les muscles de son visage trahissaient l'agitation de son âme.

Avec l'activité de son immense génie, il avait déjà tout réparé, tout reconstruit; il dictait une paix, sinon glorieuse, du moins honorable, et accomplissait la parole donnée; il quittait la France, non plus comme un fugitif, mais comme un sauveur.

Pendant deux heures, il caressa ce rêve radieux!

Son œil plongeait sur l'avenue par laquelle devait revenir le général, son oreille écoutait chaque bruit. Par instants, son regard s'arrêtait avec complaisance sur son épée, jetée en travers des bras d'un fauteuil; il comprenait enfin que c'était là son véritable sceptre.

Tout pouvait donc se réparer, l'arrivée de Blucher, l'absence de Grouchy! Ce grand rêve de 1814, d'une bataille qui, sous les murs de Paris, anéantirait l'armée ennemie, ce grand rêve pouvait se réaliser! Sans doute, ces hommes auxquels il s'adressait le comprendraient comme lui; comme lui, d'un côté de la balance, ils mettraient l'honneur de la France, de l'autre, son abjection, et ils n'hésiteraient pas

Quelque chose comme un éclair passa devant les yeux de

Napoléon ébloui: c'était le reflet du soleil dans les vitres d'une voiture.

La voiture s'arrêta; un homme en descendit: c'était le général Becker.

Napoléon passa une main sur son front, appuya l'autre sur sa poitrine. Ne fallait-il pas qu'il redevînt de marbre?

Le général entra.

— Eh bien? demanda vivement l'empereur.

Le général Becker s'inclina sans répondre en présentant un papier.

— Sire, dit le général Becker, en abordant Votre Majesté avec l'air affligé qu'elle peut lire sur mon visage, je crois lui faire assez pressentir que je n'ai pas réussi dans ma mission.

L'empereur déploya lentement le papier et lut:

« Le gouvernement provisoire ne peut accepter les propositions que lui fait le général Bonaparte, et n'a plus qu'un conseil à lui donner: c'est de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles.

» Duc d'OTRANTE. »

L'empereur lut ces lignes sans qu'une seule fibre de son visage trahît son émotion; puis, d'une voix parfaitement calme:

— Donnez des ordres pour ce départ, général, dit-il, et, lorsqu'ils seront exécutés, venez me prévenir.

Le même jour, et comme sonnaient cinq heures de l'après-midi, l'empereur quittait la Malmaison.

Au marchepied de sa voiture, il retrouva Sarranti, qui lui offrait pour appui un bras qui ne pliait jamais.

— A propos, demanda Napoléon en posant la main sur ce bras, a-t-on prévenu le général Brayer qu'il pouvait continuer sa route vers Paris?

— Non, sire, dit Sarranti, et il est temps encore...

Napoléon secoua la tête.

— Ah! sire, murmura le Corse, vous n'avez plus foi dan la France!

— Si fait, répondit Napoléon; mais je n'ai plus foi dans mon génie.

Et il monta dans la voiture, dont la portière se referma sur lui.

Les chevaux partirent au galop.

Il s'agissait d'arriver à Versailles avant les Prussiens.

LXIII

Rochefort.

Le 3 juillet, le jour même où l'ennemi entrait à Paris, l'empereur entrait à Rochefort.

Pendant toute la route, Napoléon avait été triste mais calme.

Il avait peu parlé; les quelques mots qui lui étaient échappés indiquaient la direction de sa pensée: comme l'aiguille de la boussole persiste à chercher le nord, cette pensée s'acharnait à se tourner vers la France; mais de sa femme, mais de son fils, pas un mot.

Seulement, comme de temps en temps il puisait une prise dans la tabatière du général Becker, il s'aperçut que cette tabatière était ornée du portrait de Marie-Louise; il crut se tromper, se pencha.

Le général comprit, et tendit la tabatière à l'empereur.

Celui-ci la prit, la regarda un instant et la lui rendit sans proférer une parole.

Napoléon descendit à la préfecture maritime.

Un dernier espoir — nous dirons plus — une dernière conviction lui restait: c'est qu'il serait rappelé par le gouvernement provisoire.

Quelques heures après l'installation à la préfecture maritime, un courrier arriva, apportant une lettre de la com-

mission de gouvernement: elle était adressée au général Becker.

L'empereur jeta un coup d'œil rapide sur le cachet, qu'il reconnut, et parut attendre avec impatience que le général ouvrît cette lettre. Le général comprit le désir de l'empereur; il l'ouvrit.

Pendant ce temps, Napoléon échangeait un regard avec M. Sarranti, qui avait introduit le courrier.

Dans le regard du Corse étaient visiblement écrits ces mots: « J'ai besoin de vous parler; » mais l'esprit de Napoléon était ailleurs. Quoiqu'il eût lu dans le regard de son compatriote, ce fut vers la dépêche que son esprit se tourna.

Le général avait déjà eu le temps de la lire, et, voyant le désir de l'empereur de la lire à son tour, il la lui tendit silencieusement.

On jugera si elle était de nature à confirmer les espérances de celui qui, déjà proscrit, allait être prisonnier.

Voici le texte de cette dépêche:

« Monsieur le général Becker,

» La commission de gouvernement vous a donné des instructions relativement au départ de France de Napoléon Bonaparte.

» Je ne doute pas de votre zèle pour assurer le succès de votre mission; dans l'intention de le faciliter, autant qu'il dépend de moi, je prescris aux généraux commandant à la Rochelle et à Rochefort de vous prêter main-forte et de seconder de leurs moyens les mesures que vous jugerez convenable de prendre pour exécuter les ordres du gouvernement.

» Recevez, etc.

» Pour le ministre de la guerre,

» *Le conseiller d'État, secrétaire général,*

» Baron MARCHAND. »

Ainsi, dans le cas où Napoléon Bonaparte hésiterait à obéir à l'ordre qui le chassait de France, le général Becker avait désormais le moyen de le prendre au collet et de le faire marcher de force.

Napoléon laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Quelques minutes se passèrent ; il paraissait absorbé dans une profonde rêverie.

Lorsqu'il releva la tête, le général Becker était sorti pour répondre à la commission. Seul, Sarranti était debout devant lui.

— Eh bien, que me veux-tu encore? lui demanda l'empereur avec un mouvement d'impatience.

— A la Malmaison, je voulais sauver la France, sire ; ici, je veux vous sauver, vous.

L'empereur haussa les épaules ; il semblait complétement courbé sous son destin: cette dernière lettre venait de briser ses dernières espérances.

— Me sauver, Sarranti? dit-il. Nous reparlerons de cela aux États-Unis.

— Oui ; mais, comme vous n'arriverez jamais aux États-Unis, sire, parlons-en ici, si vous en voulez parler à temps.

— Comment, je n'arriverai pas aux États-Unis? Qui m'en empêchera?

— L'escadre anglaise, qui, dans deux heures, bloquera le port de Rochefort.

— Qui t'a donné cette nouvelle?

— Le capitaine d'un brick qui vient de rentrer en rade.

— Puis-je parler à ce capitaine?

— Il attend que Votre Majesté lui fasse l'honneur de le recevoir.

— Et où attend-il?

— Là, sire.

Et Sarranti montra la porte de sa chambre, à lui.

— Qu'il entre, dit l'empereur.

— Auparavant, Votre Majesté ne désire-t-elle pas causer longuement et tranquillement avec lui?

— Ne suis-je pas déjà prisonnier? demanda Napoléon avec amertume.

— Après la nouvelle qui vient de vous être communiquée, personne ne trouvera étonnant que Votre Majesté se soit enfermée.

— Pousse donc le verrou, et fais entrer ton capitaine.

Sarranti obéit.

La porte fermée au verrou, il introduisit celui dont il avait annoncé la visite.

C'était un homme de quarante-six à quarante-huit ans, vêtu en simple marin, et ne portant aucun des insignes du grade sous lequel il avait été annoncé.

— Eh bien, demanda l'empereur à Sarranti, qui s'apprêtait à se retirer, où est donc ton capitaine?

— C'est moi, sire, répondit le nouveau venu.

— Pourquoi ne portez-vous pas l'uniforme des officiers de la marine?

— Parce que je ne suis pas officier de la marine, sire.

— Qu'êtes-vous donc?

— Je suis un corsaire.

L'empereur jeta sur cet homme un coup d'œil qui n'était pas exempt d'un certain dédain; mais, en arrivant à son visage, ce regard s'arrêta fixe et brillant.

— Ah! ah! dit-il, ce n'est pas la première fois que je vous vois.

— Non, sire, c'est la troisième.

— La première?...

L'empereur chercha un instant dans sa mémoire.

— La première..., reprit le marin pour aider à la mémoire défaillante de son illustre interlocuteur.

— Non, laissez-moi chercher, dit Napoléon; vous faites partie de mes bons souvenirs, et j'aime à me retrouver avec mes vieux amis. La première fois que je vous ai vu, c'était en 1800: je voulus vous faire capitaine de vaisseau, vous refusâtes?

— C'est vrai, sire; j'ai toujours préféré ma liberté à toutes choses.

— La seconde fois, c'était à mon retour de l'île d'Elbe; j'avais fait un appel au patriotisme de la France: vous vîntes m'offrir trois millions, et j'acceptai.

— C'est-à-dire, sire, qu'en échange d'un argent dont je ne savais que faire, vous me donnâtes des actions de canaux et des délégations de coupes de bois.

— Enfin, pour la troisième fois, je vous revois, et, comme toujours, dans un moment suprême. Cette fois, que me voulez-vous, capitaine Pierre Herbel?

Le capitaine tressaillit de joie; l'empereur se rappelait tout, même son nom!

— Ce que je veux, sire? Je veux essayer de vous sauver.

— D'abord, dites-moi quel danger me menace.

— Celui d'être pris par les Anglais.

— Ce que me disait Sarranti est donc vrai? le port de Rochefort est bloqué?

— Pas encore, sire; mais, dans une heure, il le sera.

L'empereur resta un moment pensif.

— D'un moment à l'autre, j'attends des saufs conduits, dit-il.

Herbel secoua la tête.

— Vous ne croyez pas que je les reçoive?

— Non, sire.

— Quelle est donc, selon vous, l'intention des souverains alliés?

— Celle de vous faire prisonnier, sire.

— Mais je les ai tenus dans ma main, moi aussi, et je les ai relâchés, et je leur ai rendu leurs trônes!

— Peut-être avez-vous eu tort, sire.

— Et venez-vous seulement m'avertir du danger?

— Je viens mettre ma vie à la disposition de Votre Majesté, si ma vie peut lui être utile.

L'empereur regarda cet homme, qui parlait avec tant de simplicité, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût prêt à faire ce qu'il promettait.

— Mais, dit Napoléon, je vous croyais républicain.

— Je le suis en effet, sire.

— Alors, comment ne voyez-vous pas en moi un ennemi?

— Parce que, avant tout, je suis patriote. Oh! oui, sire, je regrette, et du plus profond de mon cœur, que vous n'ayez pas, comme Washington, rendu à la nation le dépôt intact de ses libertés; mais, du moins, si vous n'avez pas fait la France libre, vous l'avez faite grande; voilà pourquoi je viens vous dire: « Heureux et au faîte de la gloire, sire, vous ne m'eussiez pas revu. »

— Oui, et malheureux et au comble de l'infortune, après m'avoir offert votre fortune, vous venez m'offrir votre vie. Donnez-moi la main, capitaine Herbel; je n'ai plus, moi, que ma reconnaissance à vous rendre en échange de votre dévouement.

— L'acceptez-vous, sire?

— Oui; mais que venez-vous m'offrir?

— Trois choses, sire. Voulez-vous marcher sur Paris par la Loire? L'armée de la Vendée, sous les ordres du généra'

Lamarque, l'armée de la Gironde, sous les ordres du général Clausel, sont à votre disposition. Rien de plus facile que de décréter le gouvernement provisoire de trahison, et de marcher contre lui à la tête de vingt-cinq mille soldats et de cent mille paysans fanatisés.

— Ce serait un second retour de l'île d'Elbe, et je ne veux pas recommencer. Et puis je suis las, monsieur; je désire me reposer et voir, quand je ne serai plus là, ce que le monde mettra à ma place. Passons à la seconde chose que vous venez m'offrir.

— Sire, un homme dont je réponds comme de moi-même, Pierre Berthaut, mon second, a une corvette à l'embouchure de la Seudre; vous montez à cheval, vous traversez les marais salins, vous vous jetez dans une felouque, vous sortez par la passe de Maumasson, vous évitez les Anglais et vous rejoignez en mer le bâtiment américain *l'Aigle*. Vous voyez que le nom est de bon augure.

— C'est fuir, cela, monsieur, fuir comme un coupable qui s'échappe, et non sortir de France comme un empereur qui descend du trône!... Votre troisième moyen?

— Le troisième est plus hasardeux; mais j'en réponds.

— Voyons.

— Deux frégates françaises, *le Saule* et *la Méduse*, mouillées sous la protection des batteries de l'île d'Aix, sont mises à la disposition de Votre Majesté par le gouvernement français?

— Oui, monsieur; mais si le port est bloqué?...

— Attendez, sire... Je connais les deux commandants de ces frégates, deux des plus braves officiers: le capitaine Philibert et le capitaine Ponet.

— Eh bien?

— Eh bien, choisissez celui de ces deux bâtiments que vous voulez monter. *La Méduse*, par exemple, c'est la meilleure marcheuse. Le blocus se compose de deux vaisseaux, *le Bellérophon*, de soixante-quatre, et *le Superbe*, de quatre-vingts. Je m'accrocherai au *Bellérophon* avec mon brick: le capitaine Philibert s'accrochera au *Superbe* avec *le Saule*; il leur faudra bien une heure avant de nous couler! Pendant ce temps, vous passerez avec *la Méduse*, et, cette fois, non pas comme un fugitif, mais comme un vainqueur, sous un arc de triomphe de flammes.

— Et j'aurai à me reprocher la perte de deux bâtiments et de deux équipages, monsieur! Jamais!

Le capitaine Herbel regarda Napoléon avec étonnement.

— Et la Bérésina, sire! et Leipzig, sire! et Waterloo, sire!

— C'était pour la France; et, pour la France, j'avais le droit de répandre le sang des Français. Cette fois-ci, ce serait pour moi, et pour moi seul.

Napoléon secoua la tête.

Puis, plus fermement encore que la première fois, il répéta le mot:

— Jamais!

Le 13 du même mois, il écrivait au prince régent la fameuse lettre devenue si fatalement historique:

« Altesse royale,

» En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

» NAPOLÉON. »

Le lendemain, 15 juillet, l'empereur montait à bord du *Bellérophon*.

Le 15 octobre, il débarquait à Sainte-Hélène.

En mettant le pied sur l'île maudite, il s'appuya au bras de M. Sarranti, et, s'approchant de son oreille:

—Oh! murmura-t-il, que n'ai-je accepté la proposition du capitaine Herbel!

LXIV

La vision.

Le reste de l'histoire du capitaine Herbel est facile à comprendre et court à raconter.

Comme tout ce qui avait pris part au retour de 1815, Pierre Herbel fut persécuté.

Si on ne le fusilla pas ainsi que Ney et Labédoyère, c'est qu'il n'avait point prêté serment aux Bourbons, et que l'on n'eût su, en vérité, sur quoi asseoir le procès. Mais les actions de canaux que lui avait données l'empereur, en échange de son numéraire, perdirent toute leur valeur; les délégations de bois ne furent pas reconnues; *la Belle-Thérèse* fut saisie comme bâtiment contrebandier, et confisquée; enfin, le banquier chez lequel était le reste de la fortune du capitaine, se trouvant ruiné par les événements politiques, fut forcé de déposer son bilan et donna dix pour cent.

De toute cette immense fortune, Herbel ne parvint à sauver qu'une cinquantaine de mille francs et une petite ferme.

Pierre Berthaut avait été plus heureux ou plus habile que lui : instruit par les réactions de 1814, il n'avait pas voulu attendre celles de 1815; il était parti avec sa corvette, sur laquelle il avait réuni tout ce qu'il possédait.

Mais qu'était-il devenu, lui et son équipage? Nul ne le savait, et jamais on n'avait eu de ses nouvelles. On présumait que, dans quelque tempête, le navire avait sombré corps et biens; et, comme, au bout du compte, si cela s'était passé ainsi, Pierre Berthaut était mort de la mort d'un marin, Thérèse avait prié pour lui, Pierre Herbel lui avait fait dire des messes, l'un et l'autre en avaient parlé à son filleul

comme d'un cœur d'or et comme d'un second père pour lui s'il revenait jamais; puis, de même que le fleuve troublé un instant par le torrent qui s'y jette ou l'avalanche qui y tombe, les choses de la vie avaient repris leur cours, et, au bout de trois ans, quand on parlait de Pierre Berthaut, Herbel disait avec un soupir : « Pauvre Pierre! » Thérèse essuyait une larme et murmurait une prière, et l'enfant disait : « C'était mon parrain, n'est-ce pas, papa? J'aime bien mon parrain! »

Et tout était dit.

Au surplus, Pierre Herbel avait supporté en philosophe sa ruine personnelle. Réduit à sa quote-part de la fortune paternelle, il n'eût pas eu plus qu'il n'avait, s'il eût eu autant.

Au retour de son frère en France, il fit proposer à celui-ci de vendre sa ferme et de partager le reste de sa fortune avec lui.

Le général Herbel refusa, en traitant son frère de pirate; puis, à son tour, il reçut une immense part dans le milliard d'indemnité aux émigrés, n'offrit point à Pierre de partager avec lui, — ce que Pierre n'eût point accepté, quand même il le lui eût offert, — et chaque frère continua d'aimer l'autre à sa façon, c'est-à-dire le capitaine avec tout son cœur, le général avec une portion de son esprit.

Quant à l'enfant, on sait déjà à peu près comment il fut élevé.

Il grandissait.

On l'envoya à Paris; il fut placé dans un des meilleurs colléges de la capitale. Le père et la mère, prenant tous les jours sur leur petite fortune pour élever l'enfant, quittèrent Saint-Malo par économie, et allèrent vivre dans leur ferme avec douze ou quatorze cents francs de revenu; l'éducation de Pétrus absorbait le reste.

En 1820, le capitaine Herbel, — qui n'avait que cinquante ans à cette époque, et qui se mourait d'ennui à voir pousser l'herbe autour de sa ferme, — le capitaine Herbel annonça un matin à sa femme qu'un armateur du Havre lui faisait des propositions pour un voyage aux Indes occidentales.

Il était décidé à partir et à prendre une part dans l'entreprise, pour tâcher de doubler la fortune de Pierre.

La part que prit le capitaine fut trente mille francs.

Mais les jours de bonheur étaient passés! Assailli par une effroyable tempête dans le golfe du Mexique, son trois-mâts

fut jeté sur les Alacrans, bancs de rochers bien autrement terribles que l'antique Scylla ; le bâtiment s'engloutit ; le capitaine et les plus vigoureux nageurs de l'équipage gagnèrent les aiguilles de corail qui sortaient de l'eau, s'y cramponnèrent, et, au bout de trois jours, furent recueillis, mourants de faim et brisés de fatigue, par un navire espagnol.

Herbel n'avait plus qu'à revenir à la maison ; aussi, le capitaine espagnol, qui faisait voile pour la Havane, le conduisit-il dans ce port, où il le mit à bord d'un bâtiment prêt à retourner en France.

Notre ancien corsaire revenait en effet, mais si triste, mais la tête si courbée, que nul ne pouvait croire que le naufrage de son bâtiment accablât à ce point un homme qui avait épuisé toutes les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune.

Non, ce n'était point cela, et ce que c'était, il n'osait pas le dire.

Pendant la dernière nuit qu'il avait passée cramponné à ce roc, les forces brisées, l'estomac vide, la tête effarée par l'effroyable bruit de la mer brisant autour de lui sur les récifs, Herbel avait eu ce qu'un esprit incrédule eût appelé le délire, ce qu'un esprit crédule eût appelé une vision.

Vers minuit, — le capitaine, mieux que personne, savait lire dans cette grande horloge qu'on appelle le ciel, — vers minuit, la lune s'était voilée, et, par conséquent, l'atmosphère s'était obscurcie ; puis il avait semblé au vieux marin qu'un bruit avait passé au-dessus de sa tête comme un battement d'ailes, et qu'une voix avait dit aux flots : « Calmez-vous ! »

C'était la voix des esprits de la mer.

Alors, comme dans la fantasmagorie on voit venir de loin une figure qui, imperceptible d'abord, va toujours grandissant, jusqu'à ce qu'elle atteigne sa taille naturelle, le capitaine avait vu venir à lui, marchant, ou plutôt glissant sur les vagues, une figure de femme voilée qui s'était arrêtée devant lui. Le frisson avait passé par tout son corps : dans cette femme, toute voilée qu'elle était, le capitaine avait parfaitement reconnu Thérèse.

D'ailleurs, s'il lui fût resté le moindre doute, ce doute eût bientôt disparu.

Arrivée à lui, la femme leva son voile.

Le capitaine voulut jeter un cri et adresser la parole à l'ombre; mais celle-ci mit le bout de son doigt sur ses lèvres pâles, comme pour lui commander le silence, et murmura d'une voix si faible, que le capitaine comprit que ce n'était pas la voix d'un être vivant :

— Reviens vite, Pierre! je t'attends pour mourir.

Puis, comme si la figure, après avoir parlé, eût tout à coup perdu le pouvoir magique qui la soutenait sur les flots, elle s'enfonça lentement, ayant d'abord de l'eau jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou; puis, enfin, la tête à son tour s'enfonça comme le reste; et la vision disparut... Les flots aplanis se soulevèrent de nouveau, l'embrun retomba en pluie pénétrante sur le corps glacé du capitaine, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Herbel alors interrogea ses compagnons; mais ses compagnons, tout à leurs souffrances, tout à leurs dangers, n'avaient rien vu de ce qui venait de se passer, — ou plutôt ce qui venait de se passer s'était passé pour le capitaine tout seul.

Au reste, on eût dit que cette apparition lui avait rendu toutes ses forces. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus mourir avant de revoir Thérèse, puisque Thérèse l'attendait pour mourir elle-même.

Nous avons dit que, le lendemain, les naufragés avaient été découverts par un navire espagnol et recueillis par lui; mais nous avons dit aussi combien, à mesure qu'ils se rapprochaient des côtes de France, la vision devenait, non plus aux yeux, mais au souvenir du capitaine, plus distincte, plus précise, plus réelle.

Il aborda enfin à Saint-Malo, d'où il était absent depuis vingt-huit mois.

La première figure amie qu'il rencontra sur le port se détourna de lui.

Il courut à celui qui semblait le vouloir fuir.

— Thérèse est donc bien malade? demanda le capitaine.

— Ah! dit la personne en se retournant, vous savez cela ?

— Oui, répondit Herbel; mais, enfin, elle est donc bien malade?

— Écoutez, vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

Le capitaine pâlit.

— Eh bien, hier, on la disait morte.

— C'est impossible ! s'écria Herbel.

— Comment ! impossible ? fit celui qui lui donnait ces renseignements.

— Oui, elle m'a dit qu'elle m'attendrait pour mourir.

L'interlocuteur du capitaine crut qu'il était devenu fou; mais il n'eut pas le temps de le questionner sur ce nouveau malheur ; car Pierre, ayant aperçu un autre de ses amis qui passait à cheval, allant à la promenade, courut à lui, le pria de lui prêter son cheval; ce que celui-ci fit à l'instant même, effrayé qu'il fut de sa pâleur et de l'altération de ses traits; de sorte que le capitaine, sautant en selle, partit au galop, et, au bout de vingt minutes, ouvrit la porte de la chambre à coucher de sa femme.

La pauvre Thérèse était soulevée sur son lit et semblait attendre. Pétrus, debout et tout haletant, se tenait à son chevet. Depuis une heure, il croyait que sa mère avait le délire ; l'œil fixe, elle avait constamment regardé du côté de Saint-Malo, et avait successivement dit :

— Voilà ton père qui débarque... voilà ton père qui demande de nos nouvelles... voilà ton père qui monte à cheval... voilà ton père qui arrive.

Et, en effet, comme la mourante disait ces mots, on entendit le galop d'un cheval, la porte s'ouvrit, le capitaine parut.

Ces deux cœurs, si tendrement unis, ces deux corps que la mort même hésitait à séparer, n'avaient rien à se dire, qu'à se fondre l'un dans l'autre dans un dernier embrassement.

L'embrassement fut long et douloureux, et, quand le capitaine desserra ses bras, Thérèse était morte.

L'enfant prit sur le cœur paternel la place de sa mère.

Puis la tombe réclama le cadavre. Paris réclama l'enfant, et le capitaine resta seul.

A partir de ce moment, Pierre Herbel vécut triste et solitaire dans sa ferme, avec les souvenirs de son passé de gloire, d'aventures, de souffrances, de bonheur.

De tout ce passé, il ne lui restait que Pétrus; aussi Pétrus

pouvait-il lui demander tout ce qu'il voulait, à l'instant même Pétrus recevait ce qu'il avait demandé.

Pétrus, enfant gâté dans toute la force du terme; Pétrus, en qui vivait à la fois, pour le capitaine Herbel, le fils et la mère; Pétrus n'avait jamais fait bien régulièrement le compte de sa petite fortune.

Pendant trois ans, d'ailleurs, — de 1824 à 1827, — il n'avait rien eu à demander à son père : le travail, secondant un nom qui commençait à se faire jour, avait abondamment fourni à tous ses besoins.

Mais, tout à coup, l'horizon du jeune homme s'était agrandi de tout son amour pour la belle et aristocratique Régina; ses besoins avaient doublé, triplé; tout au contraire, et en sens inverse, le travail avait faibli.

D'abord, Pétrus avait eu honte de donner des leçons, et il y avait renoncé; puis il lui avait paru humiliant d'exposer ses peintures aux vitres des marchands de tableaux : les amateurs pouvaient bien venir chez lui, les marchands de tableaux pouvaient bien se déranger.

Au lieu que les rentrées se fissent, les dépenses étaient devenues formidables.

On a vu un échantillon de la façon dont vivait Pétrus, avec voiture, cheval de trait et cheval de main, domestique en livrée, fleurs rares, volière, atelier plein de meubles de Flandre, de potiches de Chine,de verres de Bohême.

Pétrus n'avait pas oublié la source où il puisait autrefois, il y était revenu. La source était abondante : c'était le cœur d'un père.

Trois fois Pétrus, depuis six mois, avait demandé des sommes croissantes : deux mille francs la première, cinq mille la seconde, dix mille la troisième. Il avait toujours reçu ce qu'il avait demandé.

Enfin, le remords au cœur, la rougeur au front, mais vaincu par cet irrésistible amour qui le pliait sous lui, il s'était adressé une quatrième fois à son père.

Cette fois, la réponse s'était fait un peu attendre; cela tenait à ce que, après avoir écrit au général Herbel la lettre qui avait motivé la scène dont nous avons essayé de rendre compte, le capitaine apportait la réponse lui-même.

On se souvient de la leçon que le général venait de donner à son neveu, au moment où le capitaine Pierre Herbel en-

fonçait la porte, après avoir jeté le domestique du haut en bas de l'escalier.

C'est donc de ce moment que nous allons reprendre notre récit, après une interruption dont la longueur n'a pour excuse que le désir que nous avons eu de donner au lecteur une idée de ce digne et excellent homme, qui nous serait apparu sous un tout autre aspect que son aspect réel, si nous l'avions laissé éclairé seulement par la lumière des substantifs que le général Herbel substituait à son nom, et des épithètes dont il ne manquait jamais d'enjoliver ces substantifs.

Mais, si prolixe que nous ayons été, voilà que nous nous apercevons d'une chose : c'est que, tout en traçant le portrait moral du capitaine Pierre Herbel, nous avons complétement négligé son portrait physique.

Hâtons-nous de réparer cet oubli.

LXV

Le Sans-Culotte.

Le capitaine Pierre Herbel, surnommé le *Sans-Culotte*, était, à cette époque, âgé de cinquante-sept ans.

C'était un homme de petite taille, aux épaules larges, aux bras de fer, à la tête carrée, hérissée de cheveux crépus d'un blond autrefois roux, à cette heure grisonnants ; — un hercule breton en un mot.

Ses sourcils, d'une couleur plus foncée que ses cheveux, et qui n'avaient point blanchi, donnaient à son visage une effroyable dureté ; mais ses yeux, d'un bleu céleste et limpide, sa bouche s'entr'ouvrant sur des dents blanches, révé-

laient en même temps une bonté parfaite, une douceur infinie.

Il était vif et brusque comme nous l'avons vu à son bord, aux Tuileries, à son entrée chez son fils; mais sous cette brusquerie et cette vivacité se cachaient le cœur le plus sensible, l'âme la plus compatissante de la création.

Accoutumé dès longtemps à commander aux hommes dans des situations où le danger ne permettait pas de faiblesse, sa figure exprimait l'habitude du commandement et l'énergie de la volonté. En effet, comme s'il eût toujours été à bord de *la Belle-Thérèse*, dans son village, il avait, malgré la perte de sa fortune, conservé le secret de se faire obéir, non-seulement des paysans qui demeuraient porte à porte avec lui, mais encore des plus riches seigneurs ses voisins.

Forcé, par la paix européenne, à ronger ses poings dans l'oisiveté, à défaut de la bataille avec les hommes, le capitaine avait déclaré la guerre aux animaux; mettant à cet exercice son activité dévorante, il était devenu amateur passionné de la chasse, et, avec le regret de ne point avoir affaire à des animaux qui en valussent la peine, tels qu'éléphants, rhinocéros, lions, tigres et léopards, il s'était rabattu, avec une certaine honte de lutter contre de si faibles ennemis, sur les loups et les sangliers.

Veuf de Thérèse, éloigné de Pétrus, le capitaine Herbel en était arrivé à passer les trois quarts de l'année à courir à dix ou douze lieues à la ronde dans les bois et dans les landes, son fusil sur l'épaule, ses deux chiens courant devant lui.

Quelquefois il restait absent une semaine, dix jours, quinze jours, ne donnant de ses nouvelles au village que par les charrettes de gibier qu'il y envoyait, et qui étaient, la plupart du temps, adressées aux familles les plus besoigneuses; de sorte que le capitaine, qui ne pouvait plus nourrir les pauvres avec ses aumônes, les nourrissait avec son fusil.

Le capitaine était donc, bien plus que Nemrod, un véritable chasseur devant Dieu.

Seulement, cette chasse acharnée avait parfois ses inconvénients.

Le lecteur n'est pas sans savoir que, dans le cours légal des choses, le chasseur le plus absolu suspend, en général,

à la cheminée, son fusil du mois de février au mois de septembre. Il n'en était point ainsi du fusil du capitaine : son *leclère* — il avait choisi des canons sortant des ateliers du fameux armurier de ce nom, — son leclère ne se reposait jamais, et l'on entendait toujours sa détonation bien connue dans un coin ou dans un autre du département.

Il est vrai que, comme tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes de ce département savaient dans quel but le capitaine chassait et quel usage il faisait du produit de sa chasse, il est vrai, disons-nous, que tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes, lorsqu'ils entendaient la détonation d'un côté, s'en allaient d'un autre; il n'y avait donc que dans le cas où le capitaine venait trop audacieusement brûler en même temps la moustache du gibier et celle du propriétaire, que l'agent public se décidait à dresser procès-verbal et à conduire le délinquant devant les tribunaux.

Et encore arrivait-il que les tribunaux, tout sévérés qu'ils étaient pour les délits de chasse, sous la Restauration, quand ils apprenaient que ce délit avait été commis par le *Sans-Culotte* Herbel, adoucissaient la peine, quelle que fût l'opinion des juges, et que l'amende ne s'élevait jamais au-dessus du minimum. Si bien qu'avec une centaine de francs d'amende par an, le capitaine faisait pour plus de deux mille francs d'aumônes, se nourrissait lui-même, envoyait de magnifiques bourriches à son fils Pétrus, lequel les partageait particulièrement avec ceux de ses confrères qui faisaient de la *nature morte;* ce qui tendrait à prouver que le braconnage, comme la vertu, trouve toujours sa récompense.

Pour tout le reste, le capitaine était demeuré un véritable homme de mer. Il ignorait non-seulement les choses de la ville, mais encore les choses du monde.

L'isolement dans lequel vit le marin perdu au milieu de la solitude de l'Océan, la grandeur du spectacle qu'il a incessamment sous les yeux, la facilité avec laquelle il joue à chaque instant sa vie, l'insouciance avec laquelle il attend la mort, — la vie de marin, et ensuite celle de chasseur, l'avaient, enfin, si absolument préservé du commerce des hommes, qu'à l'exception des Anglais, qui lui paraissaient, sans qu'il sût pourquoi, ses ennemis naturels, il avait pour

tous ses semblables, — ce qui peut se discuter et ce que nous discuterons tout le premier, — il avait pour tous ses semblables une sympathie et une amitié virginales.

La seule fissure de ce cœur de granit et d'or tout à la fois, c'était la douleur causée par la mort de sa femme, la pauvre Thérèse, corps charmant, âme sereine, dévouement silencieux.

Aussi, quand, en mettant le pied dans l'atelier, et après avoir embrassé Pétrus, il le regarda comme un père regarde son fils, deux grosses larmes roulèrent de ses yeux, et, tout en tendant la main au général :

— Tel que tu le vois, frère, dit-il, eh bien, c'est tout le portrait de sa pauvre mère !

— C'est possible, répondit le général ; mais tu devrais te rappeler, vieux pirate que tu es, que jamais je n'ai eu l'honneur de connaître madame sa mère.

— C'est vrai, répondit le capitaine d'une voix douce et pleine de larmes, comme toutes les fois qu'il parlait de sa femme ; elle est morte en 1823, et nous n'étions pas encore raccommodés.

— Ah çà ! dit le général, et tu crois donc que nous le sommes, raccommodés ?

Le capitaine sourit.

— Il me semble, dit-il, que, quand deux frères se sont embrassés comme nous l'avons fait, après plus de trente-trois ans d'absence...

— Cela ne prouve rien, maître Pierre. Ah ! tu crois que je me raccommode avec un bandit comme toi ! Je lui donne la main, bon ! je l'embrasse, bien ! mais, au fond du cœur, il y a une voix qui dit : « Je ne te pardonne pas, sans-culotte ! je ne te pardonne pas, forban ! je ne te pardonne pas, corsaire ! »

Le capitaine regardait son frère en souriant, car il savait bien qu'au fond le général avait une sincère amitié pour lui.

Puis, quand le grondeur eut fini :

— Bah ! dit Pierre, je te pardonne bien, moi, d'avoir servi contre la France.

— Bon ! dit le général, comme si la France avait jamais été la citoyenne République ou M. Bonaparte ; j'ai servi

contre 93 et contre 1805, entends-tu, braconnier? et non pas contre la France.

— Que veux-tu, frère! répondit avec bonhomie le capitaine, j'ai toujours cru, moi, que c'était la même chose.

— Et, comme mon père l'a toujours cru, dit Pétrus, qu'il le croira toujours; que vous avez toujours cru et que vous croirez toujours le contraire, vous, mon oncle, il faudrait, je crois, mettre la conversation sur un autre sujet.

— Oui, voyons, dit le général; pour combien de temps nous fais-tu l'honneur de ta visite?

— Hélas! mon cher Courtenay, pour bien peu de temps.

Pierre Herbel, tout en renonçant au nom de Courtenay, avait continué de le donner à son frère comme à l'aîné de la famille.

— Comment, pour bien peu de temps? dirent ensemble le général et Pétrus.

— Je compte repartir aujourd'hui même, mes enfants, répondit le capitaine.

— Aujourd'hui, mon père?

— Ah çà! mais es-tu décidément fou, vieux pirate! reprit le général; tu veux repartir aussitôt qu'arrivé?

— Mon départ est subordonné à la conversation que je vais avoir avec Pétrus, dit le capitaine.

— Oui, et à quelque partie de chasse arrêtée là-bas avec les braconniers du département d'Ille-et-Vilaine?

— Non, mon frère, j'ai là-bas un ami qui s'en va mourant, un vieil ami, et qui prétend qu'il mourra mal si je ne lui ferme pas les yeux.

— Ah! peut-être bien que celui-là aussi t'est apparu, dit le général avec son scepticisme accoutumé, comme ta Thérèse?

— Mon oncle!... dit Pétrus intervenant.

— Oui, je sais que mon frère le pirate croit en Dieu et aux revenants. Mais, vieux loup de mer que tu es, il est bien heureux que, s'il y a un Dieu au ciel, ce Dieu ne t'ait pas vu exercer tous tes affreux brigandages: sans cela, il n'y aurait de saint pour toi ni dans ce monde-ci ni dans l'autre.

— Si cela était, frère, répondit doucement et en secouant la tête le capitaine, ce serait bien malheureux pour mon

pauvre ami Surcouf, et ce serait une raison de plus pour que je retournasse au plus vite près de lui.

— Ah! c'est Surcouf qui se meurt! s'écria le général.

— Hélas! oui, dit Pierre Herbel.

— Par ma foi, ce sera un fier bandit de moins!

Pierre regarda tristement le général.

— Eh bien, demanda celui-ci, tout pénétré de ce regard, qu'as-tu à me dévisager ainsi?

Le capitaine secoua la tête avec un soupir.

— Voyons, parle, insista le général; je n'aime pas les gens qui se taisent quand on leur dit de parler; à quoi penses-tu? cela peut-il se dire?

— Je pense que, lorsque je mourrai, voilà tout ce que mon frère aîné dira de moi.

— Qui? quoi? que disais-je?

— « Ah! par ma foi, répéta le capitaine en essuyant une larme, c'est un fier bandit de moins! »

— Mon père! mon père! murmura Pétrus.

Puis, se tournant vers le général :

— Mon oncle, dit-il, vous me grondiez tout à l'heure, et vous aviez raison; si je vous grondais, à mon tour, aurais-je tort? dites!

Le général étouffa une petite toux qui lui échappait toujours quand il était embarrassé et ne savait que répondre.

— Voyons, est-il si mal, ton Surcouf? Pardieu! je sais bien qu'il avait du bon et que c'était un brave, une espèce de Jean Bart, et qu'il ne lui a manqué que de servir une autre cause.

— Il a servi la cause du peuple, mon frère! la cause de la France!

— La cause du peuple! la cause de la France! quand ils ont dit la France, quand ils ont dit le peuple, ces damnés sans-culottes croient avoir tout dit. Demande à ton fils Pétrus, à M. l'aristocrate, qui a des laquais à sa livrée et des armes à sa voiture, s'il n'y a pas autre chose en France que le peuple.

Pétrus rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le capitaine tourna vers son fils un regard doux et interrogateur.

Pétrus garda le silence.

— Oh! il te contera tout cela quand vous ne serez que

vous deux, et sans doute que tu trouveras encore qu'il a raison.

Le capitaine secoua la tête.

— Je n'ai que lui d'enfant, Courtenay, dit-il, et c'est tout le portrait de sa mère.

C'était encore là une de ces réponses auxquelles le général ne savait que répliquer.

Il toussait.

Mais, tout en toussant :

— Je demandais donc, dit-il, s'il était si mal, ton ami Surcouf, que cela t'empêchât de venir dîner chez moi avec Pétrus ?

— Très-mal, mon ami, dit tristement le capitaine.

— Alors, c'est autre chose, fit le général en se levant; je te laisse avec ton fils, car je suis le premier à te dire que vous avez pas mal de linge sale à laver en famille; si tu restes et que tu veuilles dîner avec moi, tu seras le bienvenu; si tu pars et que je ne te revoie pas, bon voyage!

— J'ai peur que tu ne me revoies pas, frère, dit Pierre Herbel.

— Eh bien, alors, embrasse-moi donc, vieux scélérat!

Et il ouvrit à son frère deux bras où le digne capitaine se précipita avec neu profonde tendresse mêlée du respect qu'il avait toujours conservé pour son aîné.

Puis, comme pour échapper à une scène d'attendrissement, sorte d'émotion qui était peu dans ses habitudes et surtout dans ses sympathies, le général s'arracha violemment des bras de son frère et jeta ces dernières paroles à Pétrus :

— Ce soir ou demain, je vous reverrai, n'est-ce pas, monsieur mon neveu ?

Et il se précipita vers l'escalier, qu'il descendit avec la légèreté d'un jeune homme de vingt ans, tout en murmurant :

— Diable d'homme, va! ne pourrais-je donc jamais le retrouver sans m'apercevoir qu'il me reste une larme au fond de l'œil!

LXVI

Le père et le fils.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière le général, que Pierre Herbel tendit une seconde fois les bras à son fils, qui, tout en serrant son père sur son cœur, l'entraîna vers un sofa sur lequel il le fit asseoir en s'asseyant près de lui.

Alors, comme s'il obéissait à l'impression des dernières paroles échappées à son frère, le capitaine laissa un instant errer ses yeux sur les splendeurs de l'atelier, sur les tapisseries à personnages royaux, sur les vieux bahuts de la renaissance, sur les pistolets grecs à pommeau d'argent, sur les fusils arabes à incrustations de corail, sur les poignards à fourreau de vermeil, sur les verreries de Bohême, sur les vieilles argenteries de Flandre.

L'examen fut court, et l'œil du capitaine n'avait rien perdu de son sourire limpide et joyeux quand il le reporta sur son fils.

Pétrus, au contraire, honteux de ce luxe qui faisait contraste avec les murs nus de la ferme de Plancoët, avec la mise simple de son père, Pétrus baissa les yeux.

— Eh bien, mon enfant, demanda le père avec le ton d'un doux reproche, voilà tout ce que tu me dis?

— Oh! mon père, pardonnez-moi, dit Pétrus; mais je me reproche de vous avoir fait quitter le chevet d'un ami mourant pour venir à moi, qui pouvais attendre.

— Ce n'est point, souviens-t'en, mon enfant, ce que tu me disais dans ta lettre.

— C'est vrai, mon père, excusez-moi; je vous disais que j'avais besoin d'argent; mais je ne vous disais pas : « Quittez

tout pour me l'apporter vous-même; » je ne vous disais pas...

— Tu ne me disais pas?... répéta le capitaine.

— Rien, rien, mon père, s'écria Pétrus en l'embrassant; vous avez bien fait de venir, et je suis heureux de vous voir.

— Et puis, Pétrus, continua le père d'une voix légèrement échauffée par l'embrassement de son fils, ma présence était nécessaire, j'avais à causer sérieusement avec toi.

Pétrus se sentit plus à l'aise.

— Ah! j'entends, mon père, dit-il, vous ne pouvez pas faire pour moi ce que je vous demande et vous avez voulu me le dire vous-même. N'en parlons plus, j'étais un fou, j'avais tort. Oh! mon oncle me l'avait fait comprendre avant votre arrivée, et je le comprends encore mieux depuis que je vous vois.

Le capitaine secoua la tête avec son bon sourire paternel.

— Non, dit-il, tu ne me comprends pas.

Puis, tirant son portefeuille de sa poche et le posant sur la table :

— Tes dix mille francs sont là, dit-il.

Pétrus fut écrasé par cette inépuisable bonté.

— Oh! mon père, s'écria-t-il, jamais, jamais!

— Pourquoi?

— Parce que j'ai réfléchi, mon père.

— Tu as réfléchi, Pétrus? à quoi?

— A ceci, mon père : c'est que, depuis six mois, j'abuse de votre bonté; c'est que, depuis six mois vous faites plus que vous ne pouvez faire; c'est que, depuis six mois, je vous ruine.

— Pauvre enfant, tu me ruines!... la chose n'est pas difficile.

— Ah! vous le voyez bien, mon père.

— Ce n'est pas toi qui me ruines, mon pauvre Pétrus! c'est moi qui t'ai ruiné.

— Mon père!

— Eh! oui, fit le capitaine avec un retour mélancolique sur le passé; je t'avais amassé une fortune royale, ou plutôt cette fortune s'était amassée toute seule, car je n'ai jamais bien su, moi, ce que c'était que l'argent; tu te rappelles comment cette fortune a croulé...

— Oui, mon père, et je suis fier de notre pauvreté quand je pense à la façon dont elle nous est venue.

— Rends-moi cette justice, Pétrus, que, malgré cette pauvreté, je n'ai jamais rien épargné, lorsqu'il s'est agi de ton éducation, de ton bonheur.

Pétrus interrompit son père.

— Et même de mes caprices, mon père!

— Que veux-tu! avant tout, je tenais à te voir heureux, mon enfant. Qu'aurais-je répondu à ta mère, lorsque venant au-devant de moi, elle m'eût demandé: « Et notre fils? »

Pétrus se laissa glisser aux genoux du capitaine, tout en éclatant en sanglots.

— Ah! dit Pierre Herbel tout désappointé, si tu pleures, je ne vais plus savoir rien te dire, moi.

— Mon père! s'écria Pétrus.

— D'ailleurs, ce que j'avais à te dire, je te le dirai aussi bien à un autre voyage.

— Non, non, tout de suite, mon père...

— Tiens, mon enfant, dit le capitaine en se levant pour échapper à Pétrus, voilà l'argent dont tu as besoin. Tu m'excuseras auprès de mon frère, n'est-ce pas? tu lui diras que j'ai eu peur d'arriver trop tard, que je suis reparti par a diligence qui m'avait amené.

— Rasseyez-vous, mon père; la diligence part à sept heures du soir, et il est deux heures de l'après-midi; donc, vous avez cinq heures devant vous.

— Tu crois? dit le capitaine sans trop savoir ce qu'il répondait.

Et, machinalement, il tira de son gousset une montre d'argent avec une chaîne d'acier, qui venait de son père.

Pétrus prit la montre et la baisa. Combien de fois, tout petit, n'avait-il pas écouté, avec les naïfs étonnements de l'enfance, le mouvement de cette montre héréditaire!

Il eut honte de la chaîne d'or qu'il avait au cou, de la montre aux armes de diamants qui pendait à cette chaîne et qu'il portait dans la poche de son gilet.

— Oh! oh! chère montre! murmura Pétrus en baisant la vieille montre d'argent de son père.

Le capitaine ne comprit pas.

— La veux-tu? dit-il.

— Oh! s'écria Pétrus, la montre qui a marqué l'heure de

vos combats, l'heure de vos victoires, la montre qui, pareille aux mouvements de votre cœur, n'a jamais battu plus vite au moment du danger que dans les jours de calme, je n'en suis pas digne. Oh! non, mon père, jamais! jamais!

— Tu oublies deux autres heures qu'elle a marquées aussi, Pétrus, et qui sont les seules dates de ma vie dont je me souvienne : l'heure de ta naissance; l'heure de la mort de ta mère.

— Il y a une troisième heure qu'elle marquera pour moi et pour vous à partir d'aujourd'hui, mon père : c'est l'heure où j'ai reconnu mon ingratitude, où je vous ai demandé pardon.

— Pardon de quoi, mon ami?

— Mon père, avouez que, pour m'apporter ces dix mille francs, il vous a fallu faire les plus grands sacrifices.

— J'ai vendu la ferme, voilà tout; c'est ce qui m'a retardé.

— Vous avez vendu la ferme? s'écria Pétrus anéanti.

— Mais oui... Vois-tu, elle était bien grande pour moi tout seul. Si ta pauvre mère n'était pas morte, ou si tu l'avais habitée avec moi, je ne dis pas.

— Oh! la ferme qui venait de ma mère, vous l'avez vendue?

— Justement, Pétrus; comme elle venait de ta mère, c'était ton bien.

— Mon père! s'écria Pétrus.

— Moi, j'ai dissipé le mien comme un fou. Voilà donc pourquoi j'étais venu. Pétrus, tu vas comprendre cela, vieil égoiste que je suis, j'ai vendu la ferme pour vingt-cinq mille francs.

— Mais elle en valait cinquante mille.

— Tu oublies que j'avais déjà emprunté dessus vingt-cinq mille francs pour te les envoyer.

Pétrus cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien, voilà. Je suis venu moi-même pour te demander si tu pouvais me laisser les quinze mille autres?

Pétrus regarda son père d'un air effaré.

— Momentanément, reprit le capitaine; bien entendu que, si tu en as besoin plus tard, tu auras toujours le droit de me les redemander.

Pétrus releva la tête.

— Continuez, mon père, dit-il.

Puis, tout bas :

— C'est ma punition, murmura-t-il

— Voici donc mon plan, continua le capitaine, je louerai ou j'achèterai une petite cabane au milieu des bois ; tu connais ma vie, Pétrus ; je suis un vieux chasseur, je ne peux plus me passer de mes fusils et de mon chien ; je chasserai du matin au soir. Quel malheur que tu ne sois pas chasseur ! Tu serais venu me voir ; nous aurions chassé ensemble.

— Oh ! j'irai, j'irai, mon père, soyez tranquille.

— Vrai ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, raison de plus... Vois-tu, il y a pour moi deux choses dans la chasse : d'abord, le plaisir de chasser ; puis, ensuite, tu n'as pas idée de la quantité de gens que je nourris avec mon fusil.

— Ah ! mon père, que vous êtes bon ! s'écria Pétrus.

Puis, à demi-voix :

— Que vous êtes grand ! continua-t-il en levant les mains et les yeux au ciel.

— Attends donc, dit le capitaine ; car j'arrive au moment où j'ai compté sur toi, mon pauvre ami.

— Dites, dites, mon père.

— J'ai cinquante-sept ans, l'œil encore clair, le bras encore ferme, le jarret encore solide ; mais on descend vite le côté de la montagne où je suis ! Dans un an, dans deux ans, dans dix ans, l'œil peut se troubler, le bras peut faiblir, le jarret peut broncher ; alors un beau matin, tu verras arriver un pauvre vieux bonhomme qui te dira : « C'est moi, Pétrus, je ne suis plus bon à rien. As-tu un coin dans ta maison où mettre ton vieux père ? Il a toujours vécu loin de ce qu'il aimait, il voudrait bien ne pas mourir comme il a vécu. »

— Oh ! mon père, mon père, s'écria en sanglotant Pétrus, est-il bien vrai que la ferme soit vendue ?

— D'avant-hier matin, oui, mon ami.

— Mais à qui, mon Dieu ?

— M. Peyrat, le notaire, ne me l'a pas dit. Tu comprends, ce qui m'importait, à moi, c'était d'avoir l'argent ; j'ai pris les dix mille francs dont tu avais besoin, et me voilà.

— Mon père, dit Pétrus en se relevant, il faut que je sache à qui vous avez vendu la ferme de ma mère ?

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrait et le domestique de Pétrus, tout hésitant encore, paraissait une lettre à la main.

— Oh! laisse-moi tranquille! s'écria Pétrus en lui arrachant la lettre des mains; je n'y suis pour personne.

— Mais, comme il allait jeter cette lettre sur la table, il s'aperçut que l'adresse portait le timbre de Saint-Malo.

Il crut un instant que la lettre était pour son père.

Mais elle portait cette suscription :

A monsieur le vicomte Pétrus Herbel de Courtenay.

Il ouvrit vivement la lettre.

Elle était du notaire chez lequel le capitaine venait de dire que la vente de la ferme avait été faite.

Pétrus secoua la tête comme pour éteindre le cercle de flamme qui l'entourait, et lut :

« Monsieur le vicomte,

« Votre père, qui a fait chez moi des emprunts successifs montant à la somme de vingt-cinq mille francs, est venu me trouver, il y a trois jours, afin de me vendre sa ferme, déjà hypothéquée pour cette même somme de vingt-cinq mille francs.

» Ces vingt-cinq mille francs, m'a-t-il dit, comme les vingt-cinq mille premiers, vous sont destinés.

» Il m'est venu dans l'esprit — excusez-moi, monsieur le vicomte — que vous ignoriez peut-être les sacrifices que votre père fait pour vous, et que ce dernier sacrifice le ruinait complétement.

» J'ai cru qu'il était de mon honneur, comme notaire de votre famille et ami de votre père depuis trente ans, de faire deux choses : la première de ces deux choses, c'était de lui remettre les vingt-cinq mille francs qu'il me demandait, en feignant une vente qui n'existe pas; la seconde, c'était de vous prévenir de l'état de délabrement où est la fortune de votre père, certain que vous l'ignorez, et que, du moment où vous le saurez, au lieu de concourir à l'anéantir tout à fait, vous ferez vos efforts pour la rétablir.

» Si vous gardez les vingt-cinq mille francs, il faudra bien que la vente se réalise.

» Mais, si le besoin que vous avez de ces vingt-cinq mille francs n'était qu'un de ces besoins que l'on peut ajourner ou même écarter tout à fait, et que, par un moyen ou par un autre, vous puissiez, d'ici à huit jours, faire rentrer ces vingt-cinq mille francs entre mes mains, monsieur votre père resterait propriétaire de la ferme, et vous lui épargneriez, je crois, un immense chagrin.

» Je ne sais comment vous qualifierez ma demande auprès de vous, mais je crois que c'est celle d'un honnête homme et d'un ami.

» Recevez, etc.

» PEYRAT,

» *Notaire à Saint-Malo.*

Le tout était accompagné d'un de ces parafes compliqués comme en faisaient, il y a vingt-cinq ans, les notaires de province.

Pétrus respira et porta à ses lèvres la lettre du digne notaire, qui ne la croyait certes pas destinée à cet honneur.

Puis, se retournant vers le capitaine :

— Mon père, dit-il, je pars avec vous ce soir pour Saint-Malo.

Le capitaine jeta un cri de joie ; mais aussitôt, en réfléchissant et avec une certaine inquiétude :

— Que viens-tu faire à Saint-Malo ? demanda-t-il.

— Rien... Vous reconduire, mon père... J'avais cru, en vous voyant, que vous veniez passer quelques jours avec moi. Cela vous est impossible : c'est moi qui vais passer quelques jours avec vous.

Et, en effet, le soir même, après avoir écrit deux lettres, l'une à Régina, l'autre à Salvator, après avoir emmené dîner son père, — non point chez le général, dont les reproches ou les sarcasmes eussent blessé son cœur endolori, mais dans un restaurant où tous deux, à une petite table, ils firent un dîner plein d'intimité et de tendresse, — Pétrus monta avec son père dans la voiture de Saint-Malo, et quitta Paris, bien affermi dans la résolution qu'il venait de prendre.

LXVII

Chagrins de cœur mêlés d'argent.

Quelle était cette résolution que Pétrus venait de prendre?

Peut-être allons-nous la trouver dans l'une des deux lettres qu'il avait écrites.

Commençons par celle qui était adressée au boulevard des Invalides.

« Ma bien-aimée Régina,

» Excusez-moi si je quitte Paris pour quelques jours sans vous avoir vue, sans vous avoir rien dit, ni par lettre, ni de vive voix, de ce départ; un événement inattendu, mais qui n'a rien d'inquiétant, je vous l'affirme, me force à accompagner mon père à Saint-Malo.

» Laissez-moi vous dire, pour vous rassurer complétement, que ce que j'ai orgueilleusement qualifié d'événement est tout simplement une affaire d'intérêt.

» Seulement, cette affaire d'intérêt concerne, — permettez-moi ce blasphème et pardonnez-moi de l'avoir dit! — cette affaire d'intérêt concerne la personne que j'aime le plus après vous : — mon père.

» Je dis cela bien bas, Régina, de peur que Dieu ne m'entende et ne me punisse de vous aimer plus que celui qui devrait avoir mon premier amour.

» Si vous avez autant besoin de me dire que vous m'aimez que j'ai besoin de me l'entendre dire, et si vous voulez, non pas me faire oublier, mais me faire supporter votre absence par une de ces lettres dans lesquelles vous savez si bien

m'emvoyer une portion de votre âme, écrivez-moi, poste restante, à Saint-Malo, mais pas plus tard qu'aujourd'hui ou demain. Je ne compte rester absent que le temps absolument nécessaire au voyage et à l'affaire qui m'appelle là-bas, c'est-à-dire six jours en tout.

» Faites qu'à mon retour je trouve une lettre de vous qui m'attende. Oh! j'en aurai bien besoin, je vous le jure!

» Au revoir, ma bien-aimée Régina! mon corps seul vous quitte; mais mon cœur, mon âme, ma pensée, tout ce qui aime en moi enfin reste auprès de vous.

» PÉTRUS. »

Maintenant, voici ce qu'il disait à Salvator :

« Mon ami,

» Avec le même aveuglement et la même obéissance que vous auriez pour une dernière recommandation de votre père mourant, faites, je vous prie, ce que je vais vous dire.

» Au reçu de ma lettre, prenez un commissaire-priseur et venez chez moi. Faites faire l'inventaire de mes chevaux, de mes armes, de ma voiture, de mes tableaux, de mes meubles, de mes tapis, de tout ce que je possède enfin; gardez-moi seulement ce qui est nécessaire au strict besoin de la vie.

» L'inventaire dressé, faites estimer chaque chose.

» Puis faites faire des affiches, et annoncez dans les journaux, — ceci est, je crois, de la compétence de Jean Robert, — annoncez la vente d'un mobilier d'artiste.

» Fixez-en le jour au dimanche 16 courant, afin que les amateurs aient le temps de visiter les objets sur place.

» Tâchez que le commissaire-priseur auquel vous vous adresserez ait l'habitude d'estimer et de vendre des objets d'art.

» Il me faut de mon mobilier trente-cinq ou quarante mille francs.

» A vous, mon cher Salvator.

» *Ex imo corde.*

» PÉTRUS.

» *P.-S.* — Payez mon domestique et congédiez-le. »

Pétrus connaissait Salvator : il savait qu'à son retour toute chose serait faite comme il le désirait.

En effet, lorsqu'il revint, le sixième jour après son départ, il trouva l'affiche sur la porte et une procession de curieux montant et descendant son escalier.

Cette vue lui serra le cœur.

Il n'eut pas le courage de rentrer dans son atelier. Un petit corridor conduisait directement du palier à sa chambre; il entra dans sa chambre, s'y enferma, s'assit avec un profond soupir, et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Pétrus était satisfait de lui-même et fier de la résolution qu'il avait prise; mais cette résolution, il ne l'avait pas prise sans lutte et sans brisement.

On devine ce qu'il était allé faire là-bas, et quelles étaient les intentions de son retour.

Là-bas, il était allé pour empêcher que la ferme de ce bon et excellent père, ce dernier débris qui restait de la fortune du capitaine, ne sortît de ses mains; il était allé assurer un abri aux derniers jours de celui à qui il devait le jour. C'était là chose facile à faire, et elle s'était faite sans même que le vieillard s'en doutât : le notaire avait déchiré l'acte factice, et Pétrus avait dit adieu à son père, appelé près du lit de son ami mourant.

Puis il était arrivé à Paris pour accomplir la seconde partie et, disons-le, la partie la plus difficile, et surtout la plus douloureuse de sa résolution : Pétrus s'était décidé à vendre, comme nous l'avons vu, chevaux, voiture, meubles, tableaux, potiches du Japon, bahuts de Flandre, armes et tapis, pour payer ses dettes; puis, ses dettes payées, à se remettre au travail comme un écolier en loge pour le grand prix de Rome.

Certes, en renonçant à ses folles dépenses, et surtout en employant à ce travail le temps qu'il perdait, non pas même à voir, mais à essayer de voir Régina, Pétrus était bien sûr de ramener sa vie à une meilleure situation comme art et comme argent. Ce serait lui, alors, qui pourrait venir en aide à son père, et non plus son père qui serait obligé de se dépouiller jusqu'au dernier lambeau pour nourrir le luxe insensé de son fils.

Sans doute, tout cela, c'était la logique, c'était la droiture, c'était la raison! mais il n'y a rien de si dur et de si difficile

à suivre que la raison, la droiture et la logique. Voilà pourquoi, la plupart du temps, on ne les suit pas. En effet, vendre tout ce charmant luxe des yeux, dont on s'était fait une si douce habitude, pour se retrouver entre quatre murailles nues, était-ce donc une chose qui se pût faire de gaieté de cœur? Non, c'était une situation navrante, et l'on n'en pouvait sortir que par un chagrin poignant.

La pauvreté en elle-même n'effrayait nullement Pétrus. Sobre par nature, économe pour lui, il eût grandement, ou plutôt il avait grandement vécu avec cinq francs par jour. N'eût été Régina, il ne se fût nullement soucié d'être riche. N'avait-il pas dans le cœur les trois grandes richesses de la création : la richesse du talent, de la jeunesse et de l'amour?

Mais c'était précisément sur son amour, c'est-à-dire sur l'âme de son âme, qu'allait directement et peut-être mortellement peser sa pauvreté.

Hélas ! la femme qui se jetterait au feu pour nous plaire, qui risquerait sa vie et sa réputation pour venir, comme Juliette, donner à son Roméo, attendant sous le balcon du jardin, un nocturne et furtif baiser, cette femme, souvent, ne laisserait pas tomber sa main aristocratique dans une main mal gantée.

Et puis allez donc suivre à pied, dans la boue de la rue, la voiture de la femme que vous aimez; allez donc attendre son passage à pied, sur le revers d'une des allées du Bois, quand vous l'avez croisée, la veille encore, monté sur un magnifique cheval sortant des écuries de Drake ou de Crémieux!

En outre, la pauvreté attriste, elle déteint en quelque sorte sur les visages les plus frais et les plus robustes. Le front du pauvre garde l'empreinte des soucis de la veille et de l'insomnie de la nuit.

C'est naïf, c'est enfantin, c'est ridicule aux yeux du philosophe, ce que nous allons dire, mais cette douloureuse pensée de ne pouvoir désormais arriver dans son coupé ou dans son tilbury à la soirée où Régina était venue, elle, dans sa calèche; de ne plus pouvoir la croiser à cheval sur les boulevards extérieurs, où il l'avait rencontrée pour la première fois, ou dans des allées du bois de Boulogne, qui la voyaient passer tous les jours, cette pensée, en dépit de tous les phi-

losophes de la terre, remplissait de tristesse le cœur de Pétrus. A la vérité, les philosophes ne comprennent pas l'amour, et la preuve, c'est que, dès qu'ils sont amoureux, ils ne sont plus philosophes.

Comment, ensuite, faire une figure convenable dans les salons du faubourg Saint-Germain : ces salons si épineux aux gentilshommes pauvres, et où il était reçu, lui, Pétrus, à titre non pas d'homme de talent, mais de gentilhomme de vieille noblesse? Le faubourg Saint-Germain ne pardonne à un gentilhomme d'avoir du talent qu'à la condition qu'il ne vivra pas de son talent.

Sans doute, Pétrus, outre le boulevard où il rencontrait Régina, outre le Bois où il la croisait, pouvait encore parfois la voir chez elle; mais les rencontres dans le monde étaient le prétexte de ces visites-là, et puis, chez elle, outre que Pétrus ne pouvait la voir fréquemment, il la voyait rarement seule: c'était tantôt M. de la Mothe-Houdan, tantôt la marquise de la Tournelle, Abeille toujours, M. Rappt quelquefois; M. Rappt, qui le regardait d'un air refrogné, et qui, à chaque rencontre, semblait lui dire du regard : « Je sais que vous êtes mon ennemi mortel; je sais que vous aimez ma femme; mais tenez-vous bien, je vous surveille tous les deux. »

— Oui, pardieu! oui, votre ennemi intime! oui, votre ennemi mortel, l'ennemi du mal, monsieur Rappt.

Eh bien, tous les bénéfices de la fortune, toutes les jouissances du luxe, tous les avantages de la richesse, Pétrus les avait eus pendant six mois, et, tout à coup, il fallait y renoncer.

Nous le répétons, la situation était navrante.

O Pauvreté, Pauvreté! que de cœurs près d'éclore tu as moissonnés! que de fleurs de l'âme écloses tu as fait tomber sous ta faux et dispersées au vent! car, Pauvreté, sombre déesse, tu as le souffle et la faux de la mort!

Il est vrai que Régina n'était pas une femme ordinaire. — Peut-être...

Vous savez ce qui arrive au voyageur perdu dans les catacombes, au voyageur qui, écrasé de fatigue, assis sur une pierre creuse, sur un ancien tombeau, le front couvert de sueur, regarde et éccoute avec angoisse s'il ne verra pas une lumière, s'il n'entendra pas un bruit : il entrevoit

une lueur, il perçoit un son, il se lève : « Peut-être ! » dit-il.

Il en était ainsi de Pétrus : il venait de voir briller une lueur dans le souterrain sombre.

— Peut-être !... avait-il dit à son tour. Plus de fausse honte ! La première fois que je la verrai, je lui raconterai tout, et mes sottes vanités, et mes richesses d'emprunt. Plus de faux orgueil ! une seule vanité, une seule gloire : travailler pour elle, et mettre mes succès à ses pieds. Elle n'est point une femme ordinaire — et *Peut-être...* peut-être qu'elle m'en aimera mieux.

O belle jeunesse, à travers laquelle l'espérance passe comme le rayon de soleil à travers le cristal ! ô charmant oiseau qui chante la douleur quand il ne peut plus chanter la joie !

Sans doute Pétrus se dit-il, à l'appui de cette résolution, beaucoup d'autres choses que nous ne répéterons pas ici, Disons seulement que, tout en causant ainsi avec lui-même, il quitta ses habits de voyage, prit un élégant costume du matin, et se rhabilla à la hâte.

Puis, sans rentrer dans son atelier, où il entendait craquer les bottes et s'entre-choquer le dialogue des visiteurs, il descendit l'escalier, mit la clef de sa chambre chez le concierge, qui, en échange, lui tendit un petit billet que Pétrus, à la première inspection, reconnut pour être de l'écriture de son oncle.

Celui-ci l'invitait à dîner pour le jour même où il serait de retour à Paris. En effet, le général désirait savoir sans doute si la leçon avait profité.

Pétrus chargea le concierge d'aller, à l'instant même, à l'hôtel de Courtenay, annoncer à son oncle qu'il était de retour, et qu'il aurait l'honneur d'aller lui demander de ses nouvelles à six heures précises.

LXVIII

La chanson de la joie.

Nous n'avons dit ni pourquoi s'habillait Pétrus, ni où il allait; mais le lecteur l'aura déjà deviné.

Pétrus était descendu de sa chambre avec les ailes d'un oiseau. Il avait fait une pose chez le concierge pour ce que nous avons dit; il avait, par habitude, demandé si l'on avait pour lui d'autres lettres que celles de son oncle, avait machinalement jeté les yeux sur les trois ou quatre lettres qu'on lui avait présentées, et, ne trouvant sur aucune d'elles l'écriture qu'il cherchait, il les avait repoussées, avait pris dans sa poche une petite lettre à l'écriture fine, à l'enveloppe délicate et parfumée, l'avait approchée de ses lèvres, et avait enjambé le seuil de la porte.

C'était la lettre de Régina reçue à Saint-Malo.

Les deux jeunes gens s'écrivaient tous les jours : les lettres de Pétrus étaient adressées à la bonne Manon, les lettres de Régina étaient adressées à Pétrus lui-même.

Régina avait puisé dans sa position exceptionnelle une certaine force qui adoucissait la séparation des deux jeunes gens.

Cependant, Pétrus avait été le premier à lui dire de ne pas lui écrire pendant son absence : une lettre égarée, une lettre volée les perdait tous les deux.

Le jeune homme enfermait les lettres de Régina dans une espèce de petit coffre-fort en fer admirablement travaillé, et qui était lui-même scellé dans un bahut.

Il va sans dire que le bahut était excepté de la vente qui devait avoir lieu : ce bahut était sacré. Pétrus, avec cette

religion de l'amour que l'on a pour certains objets, lorsqu'on aime véritablement, eût regardé comme un sacrilége de le vendre.

Si l'homme restait de vingt ans à cinquante dans le même appartement, meublé des mêmes meubles, il pourrait, avec ses meubles, refaire dans les moindres détails l'histoire de sa vie; par malheur, l'homme éprouve de temps en temps la nécessité de changer d'appartement, et le besoin de renouveler son mobilier.

Disons que la clef du coffre en question ne quittait jamais Pétrus : il la portait à son cou, suspendue avec une chaîne d'or; puis le serrurier qui l'avait réparée avait affirmé à Pétrus que le plus habile *rossignoliste* perdrait son temps à la crocheter.

Pétrus n'avait donc aucune inquiétude de ce côté.

Seulement, comme les rois de France attendent sur les marches du caveau de Saint-Denis que leur successeur vienne les remplacer, une lettre de Régina attendait toujours, sur le cœur de Pétrus, qu'une autre lettre vînt prendre sa place. Alors, l'ancienne lettre allait rejoindre ses sœurs dans le coffre de fer, qui, lorsque Pétrus était à Paris, s'ouvrait régulièrement chaque jour pour recevoir un nouveau dépôt, c'est-à-dire la lettre reçue la veille.

La lettre baisée et remise dans sa poche, Pétrus sauta lestement par-dessus le seuil de la porte, et s'élança dans la rue Notre-Dame-des-Champs, puis, par la rue de Chevreuse, il gagna le boulevard extérieur.

Avons-nous besoin maintenant d'indiquer le but de sa course?

Pétrus, lancé du même pas gymnastique, suivit le boulevard des Invalides, et ne s'arrêta que quelques pas avant d'arriver à la grille derrière laquelle était situé l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

Après avoir inspecté le boulevard, et s'être assuré qu'il était désert ou à peu près, Pétrus se hasarda à passer devant la grille.

Il ne vit rien, et il ne lui parut pas qu'il eût été vu; aussi revint-il sur ses pas, et, s'accoudant à un énorme tilleul, leva-t-il les yeux sur les fenêtres de Régina.

Hélas! le soleil dardait en plein dans les fenêtres et les persiennes étaient fermées; mais il était bien sûr que, avant

que le soir fût venu, l'une ou l'autre de ces persiennes se soulèverait et laisserait voir la blanche amie dont il était séparé depuis une éternité.

Cependant, le flot des réflexions vint battre son esprit.

Que faisait-elle en ce moment? était-elle chez elle? pensait-elle à lui juste à cette heure où il était près d'elle?

Si désert que soit d'ordinaire le boulevard des Invalides, il y passe de temps en temps un voyageur égaré.

Un de ces voyageurs vint du côté de Pétrus.

Pétrus quitta son arbre et se mit en mouvement.

Il connaissait depuis longtemps les marches et les contremarches qu'il fallait faire pour dérouter les regards des passants ou les inquisitions des voisins.

Il reprit son pas gymnastique, croisa le voyageur, marchant avec la rapidité d'un homme extraordinairement affairé et ayant hâte d'arriver le plus tôt possible au but de sa course.

Quelquefois il était impossible à Régina de se montrer tout à fait, et de se livrer à cette télégraphie expressive inventée par les amants longtemps avant que les gouvernements eussent eu l'idée d'en faire un moyen de correspondance politique; mais, alors, elle se doutait bien que Pétrus était là; elle laissait flotter un bout d'écharpe, passer une boucle de cheveux; elle laissait tomber ou son éventail ou son mouchoir par les interstices de la jalousie, — quelquefois une fleur.

Oh! Pétrus était bien heureux quand c'était une fleur; car cela voulait dire : « Reviens ce soir, cher Pétrus! j'ai l'espoir que nous pourrons nous voir quelques instants. »

D'autres fois, il n'apercevait ni écharpe, ni cheveux, ni mouchoir, ni éventail, ni fleur; mais, sans voir Régina, il parvenait à entendre sa voix: c'était un ordre qu'elle donnait à quelque domestique; c'était le bruit d'un baiser qui retentissait sur le front de la petite Abeille, et qui avait son écho — écho délicieux — dans le cœur du jeune homme.

Mais les meilleures heures de Pétrus étaient les heures du soir et les heures de la nuit, même quand il n'avait pas l'espérance de voir Régina.

Que la jeune femme eût ou non laissé tomber cette fleur qui, en tombant, indiquait un rendez-vous, dès que l'obscurité était venue, Pétrus allait s'adosser à son arbre. Il avait

son arbre de prédilection, d'où il voyait mieux, où il était moins vu.

Là, les yeux vaguement fixés sur toute la façade de la maison, il se perdait en de délicieuses rêveries, en de ravissantes contemplations. — Régina ne soupçonnait même pas sa présence, car, bien certainement, si elle eût cru que Pétrus était là, elle eût trouvé moyen d'ouvrir sa fenêtre et de lui envoyer, sur le rayon de la lune, ou le scintillement d'une étoile, le baiser qu'il avait si bien mérité.

Mais non, ces nuits-là où rien ne lui était promis, Pétrus ne demandait pas même un baiser, pas même un mot, pas même un regard.

Puis, quand il la revoyait, il se gardait bien de lui dire: « Toutes mes heures de songe, ô ma bien-aimée Régina! je viens les passer près de vous. » Non il eût craint d'éveiller dans le cœur de la jeune femme les tendresses assoupies pendant son chaste sommeil.

Il gardait donc pour lui le doux secret de ces promenades nocturnes, heureux de sa veille à l'heure où Régina dormait, à la façon dont sont heureuses les mères pendant le sommeil de leur enfant.

Dieu seul sait, et Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange — car la pauvre langue humaine est bien pauvre pour exprimer les félicités intimes — Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange, les pures émotions qui caressent les cœurs de vingt-cinq ans pendant ces heures de rêveries silencieuses et de contemplations muettes passées sous les fenêtres d'une femme bien-aimée. Alors, le ciel, l'air, la terre, appartiennent à l'amant; non-seulement le monde qu'il foule aux pieds, mais tous les mondes qui roulent au-dessus de sa tête sont à lui. Dégagée des haillons de la matière, son âme, comme une blanche étoile, rayonne dans un pur éther entre les hommes et Dieu.

Mais, il faut le dire, le temps est court pendant lequel les anges prêtent leurs ailes blanches à l'âme amoureuse, et il vient trop vite un moment où, si elle se hasarde à reprendre son vol, le poids du corps, appesanti par les années, la fait retomber brisée sur la terre.

Il va sans dire que Pétrus, chassé par son passant, était revenu dès que le passant avait été passé.

Son âme planait au ciel avec des ailes d'ange.

Et, cependant, pas le moindre mouvement ne faisait osciller les persiennes rigides. Les secondes, les minutes, les heures s'écoulaient; sans doute, Pétrus était venu trop tard, Régina était partie.

Mais n'importe ! présente ou absente, Pétrus lui parlait; il lui racontait la longue élégie de ses malheurs. Comment! insensé qu'il était, il avait cru que, pour lui plaire, il fallait paraître autre chose que ce qu'il était, afficher le luxe de la richesse, et non le luxe du génie; et, dans son imagination, Régina riait, l'écoutait, haussait les épaules, l'appelait enfant! passait sa main fine et blanche dans les boucles fauves de ses cheveux, le regardait avec ses beaux yeux étincelants, lui disait : « Encore! encore! » de sorte que lui, se raillant lui-même, racontait tout, jusqu'à la visite de son père, jusqu'à l'histoire de la ferme; et Régina ne riait plus, ne raillait plus; Régina pleurait, et elle lui disait, tout en pleurant : « Travaille, mon Pétrus, et sois un homme de génie. Je regarderai, je te le promets, la main qui tient le pinceau et non le gant qui couvrira cette main. Travaille, et, ne te rencontrant point au Bois sur ton arabe gris pommelé, à la queue et à la crinière noires, qui a l'œil et les pieds de la gazelle, qu'il semble destiné à poursuivre, je me dirai : « Mon Van Dyck travaille et prépare sa moisson de gloire pour l'exposition prochaine. Travaille mon Pétrus bien-aimé, et sois un homme de génie! »

Et Pétrus en était là de ses rêveries, quand il entendit le bruit d'une voiture qui venait du côté des Invalides.

Il se retourna : c'était Régina qui rentrait avec la marquise de la Tournelle et le maréchal de Lamothe-Houdan.

Pétrus s'éloigna une seconde fois d'arbre en arbre, de façon, s'il était vu, à n'être reconnu que de Régina.

Encore n'osa-t-il tourner la tête.

Il entendit le bruit criard de la grille qui s'ouvrait et se refermait, le cri de la clef colossale tournant dans la serrure.

Seulement alors, il se retourna : la calèche était rentrée.

Cinq heures et demie sonnaient aux Invalides.

On dînait chez son oncle à six heures précises : il avait encore vingt minutes, à peu près.

Il ne perdit pas de temps et alla se remettre en observation.

Mais il se disait à lui-même que Régina pourrait ainsi, aussitôt rentrée, monter à sa chambre et se mettre à sa persienne; il lui fallait quelques minutes, une occasion, un prétexte; l'avait-elle même vu? On se rappelle que Pétrus n'avait point osé tourner la tête.

Les trois quarts sonnèrent à l'horloge des Invalides.

Comme vibrait encore dans l'air le dernier frémissement du timbre, la persienne s'écarta et donna passage d'abord à la blonde tête d'Abeille.

Mais Abeille était toujours le précurseur de Régina, comme saint Jean de Jésus; derrière et au-dessus de la tête de l'enfant se montra celle de la jeune femme.

Son premier regard dit à Pétrus qu'elle savait qu'il était là.

Depuis combien de temps y était-il? Voilà ce que Pétrus avait complétement oublié, voilà ce qu'il n'aurait pas su dire.

Quant à Régina, elle disait bien clairement des yeux: « Ce n'est pas ma faute, on m'a emmenée; je ne voulais pas sortir, je savais que tu viendrais, je t'attendais. Pardonne-moi, je n'ai pas pu venir plus tôt; mais me voilà... »

Puis Régina souriait comme pour dire encore: « Sois tranquille, mon bien-aimé, je te tiendrai compte du temps que tu as perdu à m'attendre, je te garde une surprise. »

Pétrus joignit les mains.

Quelle était cette surprise?

Régina souriait toujours.

Pétrus ne songeait plus que le temps s'écoulait, que son oncle l'attendait à dîner, et que son oncle, comme Louis XIV, entrait en fureur quand il avait failli attendre.

Enfin, Régina prit une rose qui s'estompait au milieu des cheveux blonds de la petite Abeille; elle leva la rose à la hauteur de ses lèvres, la laissa tomber en jetant un baiser au vent, et referma la persienne.

Pétrus poussa un cri de joie: il verrait Régina pendant la nuit?

Puis, la persienne fermée, des millions des baisers rendus en échange du baiser envoyé, il songea à son oncle, tira sa montre, et regarda l'heure.

Il était six heures moins cinq minutes!

Pétrus s'élança dans la rue Plumet, bondissant comme un daim à son premier lancer.

Pour un coureur de profession, il y avait dix minutes de chemin de l'hôtel de Lamothe-Houdan à l'hôtel Courtenay : Pétrus n'en mit que sept.

Le général Herbel avait eu la courtoisie d'attendre son neveu deux minutes ; mais, de guerre lasse, il venait de se mettre à table quand retentirent les deux coups de cloche annonçant que le convive attardé arrivait.

Le général avait à moité mangé sa bisque aux écrevisses.

A l'aspect du retardataire, ses sourcils se froncèrent démesurément, et d'une façon si olympienne, que l'Autrichien Franz, qui aimait fort Pétrus, fit tout bas, dans sa langue maternelle, une prière à son intention.

Mais le visage du général reprit sa sérénité ordinaire à l'aspect pitoyable de son neveu.

Pétrus ruisselait de sueur.

— Par ma foi ! dit le général, tu aurais bien dû rester un instant à égoutter dans l'antichambre, garçon : tu vas tremper ta chaise.

Pétrus accepta gaiement la boutade de son oncle.

Le général pouvait vomir contre lui toutes les flammes de l'enfer : Pétrus avait le paradis dans le cœur.

Il prit la main de son oncle, la baisa et alla s'asseoir en face de lui.

LXIX

Printemps, jeunesse de l'année ! jeunesse, printemps de la vie !

A neuf heures, Pétrus quittait son oncle et reprenait le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Avant de rentrer chez lui, il leva la tête vers son pauvre atelier, qui, dans cinq jours, allait être si complétement dévasté, et il y vit de la lumière.

— Jean Robert ou Ludovic, murmura-t-il.

Et il passa en faisant de la tête au concierge un signe qui équivalait à ces mots : « Je ne prends pas la clef, puisqu'on m'attend. »

Le jeune homme ne se trompait point : c'était Jean Robert qui l'attendait.

A peine Pétrus eut-il paru sur le seuil, que Jean Robert s'élança dans ses bras et s'écria :

— Succès, mon cher Pétrus ! succès !

— Quel succès ? demanda Pétrus.

— Quand je dis succès, contiuua Jean Robert, je devrais dire enthousiasme.

— De quoi me parles-tu ? voyons ! demanda Pétrus en souriant ; car enfin, s'il y a succès, je veux y applaudir ; s'il y a enthousiasme, je veux le partager.

— Comment, quel succès ? comment, quel enthousiasme ? Tu as donc oublié que je lisais ce matin aux acteurs de la Porte-Saint-Martin ?...

— Je ne l'ai point oublié, je ne le savais pas. Ainsi donc, succés d'enthousiasme ?

— Immense, mon ami ! Ils sont tous comme des fous. Au second acte, Dante s'est levé et est venu me serrer la main ; au troisième, Béatrix m'a embrassé ; — tu sais que c'est Dorval qui joue Béatrix ; — enfin, quand la lecture a été terminée, tout le monde, acteurs, directeur, régisseur, souffleur, tout le monde m'a sauté au cou.

— Bravo, mon bien cher !

— Et je t'apportais ma part de contentement.

— Merci, ton succès m'enchante plus qu'il ne m'étonne. Nous te l'avions prédit, Ludovic et moi.

Et Pétrus poussa un soupir.

En rentrant dans son atelier, qu'il n'avait pas revu, en se trouvant en face de tous ces objets d'art et de fantaisie, réunis avec tant de peine, Pétrus avait pensé qu'il allait quitter tout cela, et cette joie sans mélange de Jean Robert lui avait arraché un soupir de la poitrine.

— Ah çà ! dit Jean Robert, tu nous reviens de Saint-Malo

bien triste, cher ami, et c'est moi qui, à mon tour, te demanderai : « Qu'as-tu ? »

— Et c'est moi qui te dirai à mon tour : Tu as donc oublié ?

— Quoi ?

— Eh bien, en revoyant tous ces objets, tous ces bric-à-brac, tous ces bahuts, tous ces meubles que je vais quitter, je t'avoue que le courage me manque et que mon cœur saigne.

— Tu vas quitter tout cela, dis-tu ?

— Sans doute.

— Tu veux donc louer ton appartement en garni, ou tu veux donc faire un voyage ?

— Comment, tu ne sais pas ?

— Quoi ?

— Salvator ne t'a pas dit ?

— Non.

— Alors, c'est bien, causons de ta pièce.

— Non, pardieu ! causons de ton soupir. Il ne sera pas dit que je serai gai quand tu seras triste.

— Mon cher, dimanche prochain, je fais vendre tout cela.

— Comment, tu fais vendre tout cela ?

— Oui.

— Tu vends tes meubles ?

— Cher, si c'étaient *mes* meubles, je ne les vendrais pas.

— Explique-toi.

— Ils ne seront à moi que quand je les aurai payés, et je les vends pour les payer.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas.

— Alors, dis.

— C'est qu'en vérité, je suis honteux de mettre mon meilleur ami au courant de mes faiblesses.

— Allons donc ! va toujours, va !

— Eh bien, mon cher, j'étais tout simplement en train de ruiner mon père.

— Toi ?

— Oui, mon brave et digne père ! Je me suis arrêté à temps, mon ami ; dans un mois, il eût été trop tard.

— Pétrus, mon cher ami, j'ai dans mon tiroir trois billets signés *Garat*, une des signatures non seulement les plus li-

sibles, mais encore les plus estimables que je connaisse : il va sans dire qu'ils sont à ta disposition.

Pétrus haussa les épaules, et, pressant la main de son ami :

— Et ton voyage ? lui demanda-t-il.

— D'abord, cher Pétrus, je voyagerais trop tristement, te sachant triste; puis j'ai mes répétitions, ma représentation.

— Puis encore autre chose, dit Pétrus en souriant.

— Quoi, autre chose ? demanda Jean Robert.

— Est-ce que c'est fini, rue Laffitte ?

— Ah ! grand Dieu ! pourquoi serait-ce fini ? C'est comme si je te demandais : « Est-ce fini, boulevard des Invalides ? »

— Chut, Jean !

— Mais, tu m'y fais penser, tu refuses mes pauvres trois mille francs parce que tu ne saurais qu'en faire.

— Mon cher, ce n'est point pour cela, quoique tu aies raison sur un point : c'est que mille écus seraient une somme insuffisante.

— Eh bien, écoute : arrose toujours, avec mes mille écus, les plus altérés; fais-leur attendre ma représentation; le lendemain de la représentation, on ira trouver Porcher, et l'on aura dix mille francs, quinze mille francs, s'il les faut absolument, sans un sou d'intérêt.

— Qu'est-ce que Porcher, mon ami ?

— Un homme unique, le *rara avis* de Juvénal, le père nourricier des hommes de lettres, le véritable ministre des beaux-arts, chargé par la Providence de donner des encouragements, des primes au génie. Veux-tu que j'aille lui dire que tu fais une pièce avec moi ? Il te prêtera dix mille francs là-dessus.

— Tu es fou ! est-ce que je fais des pièces ?

— Tu n'es pas si bête, je sais cela; mais je la ferai tout seul.

— Oui, et je partagerai.

— Bon ! tu me rendras cela quand tu pourras.

— Merci, mon cher; le *quand je pourrai* viendrait trop tard, si jamais il venait.

— Oui, je comprends, tu préférerais trouver un juif de la tribu de Lévi : on n'a point de remords de les faire attendre, ceux-là : ils se rattrapent toujours.

— Pas plus un juif qu'un autre, mon ami.

— Diable! diable! diable! Eh bien, voilà où l'on voit que l'art a ses limites. Comment! on est auteur dramatique, on a pour état de créer des incidents et d'en sortir, d'embrouiller des situations et de les dénouer; on a la prétention de faire la comédie comme Beaumarchais, la tragédie comme Corneille, le drame comme Shakspeare, et l'on reste là, empêtré dans la laine de son mouton comme le corbeau qui veut imiter l'aigle; comment! on doit vingt-cinq ou trente pauvres mille francs peut-être, on a dans les mains, on a dans la tête, on a dans le cœur de quoi les payer un jour, mais, provisoirement, on ne sait à quel saint se vouer; — que faire?

— Travailler, dit au fond de l'atelier une voix douce et sonore.

A ce seul mot, on devine quel était le bon génie qui venait ainsi au secours d'un ami indécis et d'un auteur dramatique embarrassé.

C'était Salvator.

Les deux amis tournèrent la tête en même temps, avec un sentiment, Jean Robert de joie, Pétrus de reconnaissance. Tous deux tendirent la main au nouvel arrivant.

— Bonsoir, mes maîtres! dit-il; il paraît que nous en étions sur la grande question humaine : « Est-il permis de vivre sans travailler? »

— Justement, dit Pétrus, et à un travailleur acharné, à Jean Robert, qui, à vingt-six ans, a fait plus que beaucoup d'académiciens à quarante, je répondais : « Non, cent fois non, cher ami, non. »

— Comment, notre poëte vantait la paresse?

— Faites-vous recevoir du Caveau, mon cher : vous ferez une chanson tous les mois, tous les trimestres, et même tous les ans, et l'on ne vous en demandera pas davantage.

— Non : il m'offrait tout simplement sa bourse.

— N'acceptez pas, Pétrus; si vous deviez accepter ce service de la part d'un ami, j'eusse réclamé la préférence.

— Je n'accepterais de personne, ami, dit Pétrus.

— J'en suis sûr, répondit Salvator; et voilà pourquoi, sachant que vous n'accepteriez pas, voilà pourquoi je n'ai pas offert.

— Enfin, dit Jean Robert s'adressant à Salvator, votre avis est donc que nous vendions?

— Sans hésiter! répondit Salvator.

— Vendons donc, dit résolûment Pétrus.

— Vendons, dit Jean Robert avec un soupir.

— Vendons, dit Salvator.

— Vendons! dit une quatrième voix s'éveillant comme un écho au fond de l'atelier.

— Ludovic! dirent les trois amis.

— Nous sommes donc en train de vendre? demanda le jeune docteur en s'avançant les deux mains ouvertes et le sourire sur les lèvres.

— Oui.

— Et quoi? ... peut-on savoir?

— Notre cœur, sceptique! dit Jean Robert.

— Ah! ma foi, vendez le vôtre si vous voulez, dit Ludovic; quant au mien, je le retire de la montre : il a trouvé son emploi.

Puis, sans s'occuper davantage de la vente en question, les quatre amis se mirent à parler art, littérature, politique, pendant que la bouilloire chantait devant le feu, et qu'eux-mêmes préparaient une tasse de thé.

Le thé n'est bon — consignez bien cet axiome fort important pour les amateurs — le thé n'est bon que quand on le prépare soi-même.

Chacun resta jusqu'à minuit.

Mais, au timbre de minuit, chacun se leva comme touché par un fil électrique.

— Minuit, dit Jean Robert, il faut que je rentre.

— Minuit, dit Ludovic, il faut que je rentre.

— Minuit, dit Salvator, il faut que je sorte.

— Et moi aussi, dit Pétrus.

Salvator lui tendit la main.

— Il n'y a que nous deux qui ayons dit la vérité, mon cher Pétrus, dit le commissionnaire.

Jean Robert et Ludovic se mirent à rire.

Tous quatre descendirent joyeusement.

A la porte, ils s'arrêtèrent.

— Maintenant, dit Salvator, voulez-vous que je vous dise à tous trois où vous allez?

— Oui, répondirent les trois jeunes gens.

— Vous, Jean Robert, vous allez rue Laffitte.

Jean Robert fit un pas en arrière.

— A un autre, dit-il en riant.

— Vous, Ludovic, voulez-vous que je vous dise où vous allez?

— Dites.

— Rue d'Ulm.

— J'en tiens, dit Ludovic en se reculant.

— Et vous, Pétrus?

— Oh! moi...

— Boulevard des Invalides. — Seulement, Pétrus, du courage!

— J'en aurai, dit Pétrus en serrant la main de Salvator.

— Et vous, dit Jean Robert, où allez-vous? Vous comprenez, cher ami, que vous ne pouvez pas emporter nos trois secrets tout entiers sans que nous emportions chacun un morceau du vôtre.

— Moi? dit Salvator d'un air sérieux.

— Oui, vous.

— Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours.

Et chacun tira de son côté.

Mais les trois jeunes gens s'éloignèrent pensifs.

Combien il était plus grand qu'eux, ce mystérieux ouvrier qui faisait obscurément une si grande œuvre, et qui, tandis que chacun d'eux n'aimait qu'une femme, aimait, lui, l'humanité tout entière!

Il est vrai qu'il aimait Fragola, et que Fragola l'aimait.

LXX

Rue Laffitte.

Suivons chacun de nos héros; ce sera peut-être le moyen de faire faire à notre histoire quelques pas en avant.

Selon l'ordre hiérarchique, nous commencerons par Jean Robert.

Il y a loin de la rue de l'Ouest à la rue Laffitte; aussi Jean-Robert prit-il, rue de Vaugirard, un cabriolet qu'il rencontra s'en retournant à vide à la barrière du Maine; puis il traversa tout Paris, à peu près. Vers la fin de 1827, Paris finissait à la Nouvelle-Athènes, et la Nouvelle-Athènes commençait rue Saint-Lazare.

Au tiers de la rue, Jean Robert fit arrêter le cocher.

Le cocher lui avait inutilement demandé le numéro.

— Je vous arrêterai, avait répondu Jean Robert.

Le quart après minuit sonnait à l'église Notre-Dame-de-Lorette, que l'on venait d'achever.

Jean Robert paya son cocher en poëte satisfait et en amoureux content; puis il se glissa contre les murailles, enveloppé dans son manteau. — A cette époque, les jeunes gens, comme ces portraits-frontispices de Byron, de Chateaubriand et de M. d'Arlincourt, portaient encore des manteaux.

Arrivé au numéro 24, Jean Robert s'arrêta.

La rue était déserte; il tira, près de la sonnette visible, un petit bouton presque invisible et attendit.

Le concierge ne tira point le cordon, mais vint ouvrir lui-même.

— Nathalie? dit à demi-voix Jean Robert en glissant une pièce d'or dans la main de l'aristocrate concierge pour l'indemniser de son dérangement nocturne.

Le concierge fit un signe d'intelligence, rentra avec Jean Robert dans la loge, et ouvrit une porte qui donnait sur un escalier de service.

Jean Robert s'y élança.

Le concierge ferma la porte derrière lui.

Puis, regardant la pièce d'or :

— Peste! dit-il, mademoiselle Nathalie m'a l'air d'avoir fait là une bonne affaire; cela ne m'étonne plus qu'elle soit si élégante!

Quant à Jean Robert, il monta l'escalier avec une rapidité indiquant à la fois sa connaissance des localités, et son désir d'arriver au troisième étage, qui semblait être le but de son excursion nocturne.

Cela était d'autant plus probable qu'une figure, à moi-

tié perdue dans l'obscurité, paraissait attendre son arrivée.

— C'est toi, Nathalie ? dit le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit une soubrette dont la tenue irérprochable justifiait pleinement ce que venait d'en dire le concierge.

— Ta maîtresse ?

— Elle est prévenue.

— Pourra-t-elle me recevoir ?

— Je l'espère.

— Informe-toi, Nathalie, informe-toi.

— Monsieur veut-il, en attendant, entrer daus le pigeonnier ? demanda en souriant la moderne Marton.

— Où tu voudras, Nathalie ; où tu voudras, mon enfant, pourvu que, où je rentrerai, je ne reste pas longtemps seul.

— Oh ! quant à cela, soyez tranquille, vous pouvez vous vanter qu'on vous aime.

— Vrai, Nathalie, on m'aime ?

— Dame ! vous le méritez bien aussi.

— Flatteuse !

— Un homme dont on parle dans les journaux !

— Eh bien, mais est-ce qu'on ne parle pas aussi de M. de Marande dans les journaux ?

— Oui ; mais, lui, ce n'est pas la même chose.

— Bon !

— Ce n'est pas un poëte.

— Non ; mais, en revanche, c'est un banquier. Ah ! Nathalie, entre un banquier et un poëte, crois-moi, il y a peu de femmes qui choisiraient le poëte...

— Cependant, ma maîtresse...

— Ta maîtresse, Nathalie, n'est point une femme, c'est un ange.

— Et moi, que suis-je ?

— Une abominable bavarde, qui me fait perdre tout mon temps.

— Entrez, dit la soubrette ; on va tâcher de rattraper le temps perdu.

Et elle poussa Jean Robert dans ce que le jeune homme appelait *le pigeonnier*.

C'était une charmante petite pièce toute tendue en perse,

ainsi que le cabinet de toilette qui y attenait; les sofas les coussins, les rideaux, le lit, tout était en perse. Une veilleuse suspendue au plafond dans une lampe de verre de Bohême rose, éclairait cette petite tente, qui semblait celle que les sylphes et les ondins dressent pour la reine des fées, lorsque celle-ci voyage dans ses États.

Et, en effet, lorsque madame de Marande ne pouvait pas recevoir Jean Robert chez elle, c'était là qu'elle venait passer une heure avec lui; elle avait fait arranger cette petite pièce elle-même et à son goût, dans ce but et à cette intention.

Seulement, comme elle était située sous les tuiles, la jeune femme, ainsi que Jean Robert, l'appelait *le pigeonnier*.

Et la petite pièce méritait son titre, non-seulement parce qu'elle était située au troisième étage, mais aussi parce qu'on s'y aimait tendrement.

Tout le monde, excepté madame de Marande, Jean Robert Nathalie et le tapissier qui l'avait arrangée, ignorait l'existence de cette coque de papillon.

C'était là qu'étaient renfermés, cachés dans cette cachette, tous ces mille souvenirs qui font la richesse des amours réels : les boucles de cheveux coupées, les rubans tombés des cheveux et portés sur le cœur, les bouquets de violette de Parme fanés, et jusqn'aux cailloux veinés ramassés sur les plages marines où les deux amants s'étaient rencontrés pour la première fois et avaient erré ensemble; c'était là qu'étaient enfermées — bien le plus précieux de tous! — ces lettres à l'aide desquelles, depuis le premier jour où ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, ils pouvaient remonter le cours de leur vie flot par flot, arbre par arbre, fleur par fleur; ces lettres, qui sont presque toujours une catastrophe dans les amours, et que, néanmoins, l'on ne peut pas s'empêcher de s'écrire, et que, néanmoins, l'on n'a pas le courage de brûler; et cependant on pourrait les brûler et en garder les cendres; mais les cendres, c'est l'image de la mort et l'emblême du néant.

Il y avait là, sur la cheminée, le petit portefeuille où tous deux avaient écrit une même date, celle du 7 mars; il y avait, aux deux côtés de la glace de cette cheminée, deux petits tableaux de fleurs peints par madame de Marande, du temps qu'elle était encore jeune fille : il y avait, — relique étrange à laquelle, avec la superstition des poëtes, Jean

Robert avait la foi la plus complète, — Il y avait, suspendu à la glace de la cheminée, le chapelet d'ivoire avec lequel Lydie avait fait sa première communion; il y avait tout ce qui, dans une chambre destinée non-seulement à la réunion et au bonheur, mais aussi à l'attente et à la rêverie, il y avait tout ce qui peut faire supporter l'attente, tout ce qui peut doubler le bonheur.

Au reste, il va sans dire que ce n'était jamais que Jean Robert qui attendait.

D'abord, il s'était complétement refusé à user de cette chambre, empruntée à l'hôtel de M. Marande. Il avait, avec un sentiment de délicatesse partant de certaines âmes d'élite, exprimé cette répugnance à Lydie.

Mais Lydie lui avait répondu :

— Rapportez-vous-en à moi, mon ami, et ne cherchez point à être plus délicat que je ne suis délicate moi-même; ce que je vous propose, croyez-moi, je puis vous le proposer, *c'est mon droit.*

Et Jean Robert avait voulu se faire donner des explications sur *ce droit*; mais Lydie l'avait arrêté tout court.

— Rapportez-vous-en à ma susceptibilité, avait-elle dit mais ne m'en demandez pas davantage; car vous me demandez de vous révéler un secret qui n'est pas le mien.

Et Jean Robert, qui, au bout du compte, était amoureux comme un fou, avait fermé les yeux, et s'était laissé conduire par la main dans le petit pigeonnier de la rue Laffite.

C'était là qu'il avait passé les plus douces heures de sa vie.

Là, nous l'avons dit, tout, était doux, même l'attente.

Cette nuit comme les autres, il était dans cette disposition d'esprit et de cœur, pleine de charme et de tendresse, attendant la délicieuse créature qu'il adorait. Il baisait avec la religion du cœur le chapelet d'ivoire qui avait reposé sur le cou de Lydie enfant, quand il entendit le frôlement d'un peignoir et le pas de quelqu'un qui s'approchait.

Il reconnut ces deux bruits, et, sans lever ses lèvres du chapelet, il se contenta de se tourner à demi vers la porte.

Le baiser, commencé sur l'ivoire, s'acheva sur le front frissonnant de la jeune femme.

— Me suis-je fait attendre? demanda-t-elle en souriant.

—Le temps que se serait fait attendre un oiseau, dit Jean Robert; mais, vous le savez, la douleur, chère Lydie, se mesure, non point par sa durée, mais par son intensité.

— Et le bonheur?

— Oh! le bonheur ne se mesure pas, lui.

— Voilà donc pourquoi il dure moins longtemps que la douleur? Allons, venez, monsieur le poëte! on a des compliments à vous faire.

— Eh bien, mais..., demanda Jean Robert, qui éprouvait, pour descendre chez madame de Marande, la même répugnance qu'il avait éprouvée d'abord à monter au pigeonnier, — pourquoi pas ici?

— Parce que j'ai voulu que, pour vous, la journée finît comme elle avait commencé : entre vos deux adorations, les fleurs et les parfums.

— O ma belle Lydie! dit le jeune homme en regardant amoureusement la jeune femme, n'êtes-vous donc pas un parfum et une fleur? et, pour trouver mes deux adorations, comme vous dites, ai-je donc besoin d'aller autre part qu'où vous êtes?

— Vous avez besoin de m'obéir en tout point; or, ce soir, j'ai décidé que ce serait chez moi qu'on vous courronnerait de lauriers; poëte, venez donc, ou pas de couronne.

Jean Robert dégagea doucement sa main de la main de la belle magicienne, et il s'en alla à la fenêtre, dont il tira doucement le rideau.

— Mais, dit-il, M. de Marande est chez lui?

— Est-il chez lui? demanda insoucieusement Lydie.

— Parfaitement, dit Jean Robert.

— Ah! fit la jeune femme.

— Eh bien?

— Eh bien, je vous attends... Ah! vous ne venez pas comme un oiseau, vous, et il ne suffit pas de vous faire signe.

— Lydie, parfois, je vous jure que vous m'effrayez.

— Pourquoi?

— Parce que je ne vous comprends plus.

— Oui, n'est-ce pas? et que vous vous dites : « Mais, en vérité, cette petite madame de Marande est donc?... »

— N'achevez pas, Lydie; je sais que vous êtes non-seule-

ment une adorable femme, mais encore un cœur honnête, une âme délicate.

— Seulement, vous doutez... Monsieur Jean Robert, voulez-vous, oui ou non, me suivre dans mon appartement? *C'est mon droit* de vous y conduire.

— Et *votre droit* est un secret qui ne vous appartient pas?

— Non.

— Heureusement que, comme tout secret, il est permis de le deviner!

— Pourvu que je ne vous y aide en aucune façon, ma conscience est en repos. Cherchez...

— Je crois que j'ai trouvé, Lydie.

— Bah! fit la jeune femme en ouvrant ses grands yeux, où il y avait encore plus de doute que d'étonnement.

— Oui.

— Eh bien, voyons.

— Si j'ai rencontré juste, me direz-vous : « C'es cela? »

— Allez toujours.

— Eh bien, j'ai croisé hier votre mari dans l'allée qui conduit à la Muette.

— A cheval ou en calèche?

— A cheval.

— Seul?

— Dois-je vous répondre franchement?

— Oh! faites, cher; je ne suis pas jalouse.

Et madame de Marande jeta hors de ses lèvres cette affirmation avec tant de franchise, qu'il était facile de voir qu'elle disait toute la vérité.

— Eh bien, non, il n'était pas seul : il servait de cavalier à une charmante amazone.

— Ah! vraiment?

— Est-ce queje vous apprends quelque chose de nouveau?

— Non; mais je ne vois pas venir le secret dans tout cela.

— Eh bien, alors, j'ai pensé que, puisque M. de Marande ne se faisait pas scrupule d'aller au bois avec une autre que sa femme, de là le droit que vous vous croyez.

— Je ne vous ai pas dit que *je me croyais un droit*, je vous ai dit que *je l'avais*.

— Je n'ai donc pas deviné?

— Non.

— Maintenant, Lydie, laissez-moi vous faire une question.

— Faites.

— Y répondrez-vous ?

— C'est selon.

— Comment se fait-il que M. de Marande, ayant pour femme une adorable créature comme vous, au lieu d'être l'amant de toutes les femmes ...

— Eh bien ?

— Ne soit pas le mari de la sienne ?

— Voilà justement le secret que je ne puis pas vous dire, cher poëte.

— Pourquoi ?

— Je vous le répète, parce que ce n'est point mon secret.

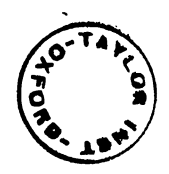
— Mais le secret de qui est-ce donc ?

— C'est le secret de M. de Marande... Venez !

Et Jean Robert, ne trouvant plus d'objections à faire, se laissa guider par sa belle Ariane à travers les détours du labyrinthe de l'hôtel de la rue Laffitte.

— Allons, murmura-t-il en la suivant, il paraît que, dans ce labyrinthe-là, au moins, il n'y a pas de Minotaure !

FIN DU TOME DEUXIÈME



TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

